This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036951 6

KE

~~620.1.6~~
(Unitemnit)
KBD

~~428~~

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXX.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Paud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

VOYAGES

EN AFRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

RICHARD ET JOHN LANDER.

VOYAGE EFFECTUÉ DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER.

(1830-1831.)

PRÉLIMINAIRE.

Nous avons vu, par les voyages antérieurs compris dans notre collection, et notamment par celui de Mungo-Park, que le Niger, ce grand fleuve du Soudan, avait été suivi depuis sa source jusqu'à Boussa, royaume d'Yaourie, et que cet infortuné voyageur termina en ce lieu tragiquement sa carrière. La relation de Clapperton, rapportée en 1827 par son fidèle serviteur Richard Lander, annonça que le même fleuve coulait vers l'ouest depuis Boussa, et qu'il devait, selon toutes les apparences,

se décharger dans l'océan Atlantique. Le capitaine Clapperton et Richard Lander l'avaient traversé près de Boussa même, en se rendant de la côte de Guinée à Sacatou, capitale du royaume des Felatahs, et ils avaient à Boussa recueilli des renseignemens positifs sur la fin de Mungo-Park. Le capitaine Clapperton étant mort à Sacatou, son fidèle compagnon revint seul vers la côte, et entendit encore, dans son trajet, parler du Niger comme descendant de Funda vers la mer.

De retour en Angleterre, ce jeune homme rendit compte de ce qu'il avait vu et entendu, et de ce que son maître avait appris lui-même. La concordance des détails fournis par celui-ci et par Richard Lander, et la précision de ces détails, déterminèrent le gouvernement britannique à ordonner vers la fin de 1829 une expédition dans le but de descendre le Niger depuis Boussa jusqu'à la mer. L'infatigable Richard Lander, apprenant cette détermination, offrit ses services avec empressement, et ils furent acceptés.

Il partit donc avec son frère John, et muni des objets nécessaires pour une telle entreprise qui réussit du reste complétement.

Les deux frères Lander naquirent dans le comté de Cornouailles, de parens pauvres qui n'avaient pu même leur donner une éducation ordinaire; du moins Richard était dans ce cas lorsqu'il partit

avec Clapperton. Quant à John, il avait été plus heureux; doué d'une imagination vive, et secondé par les circonstances, et surtout par le renom que venait d'acquérir son frère, il était parvenu à écrire quelques essais en prose et en vers. Il devenait dès lors utile à son aîné pour la rédaction du voyage qu'ils ont depuis publié en commun. A leur retour en Angleterre en 1831, ils furent dignement récompensés du succès de leur entreprise, et Richard, comme chef de l'expédition, obtint le grand prix annuel de 50 guinées fondé par la société de géographie de Londres.

Le lecteur va maintenant suivre la narration de ces deux voyageurs, dont l'aîné, reparti une troisième fois pour l'Afrique en 1833, a péri d'une manière bien malheureuse, après avoir accompagné un bâtiment à vapeur qui avait déjà remonté avec lui le Niger jusqu'à Raba, et qui revenait chargé d'articles indigènes échangés contre des marchandises anglaises vendues le long du fleuve. C'est près de son embouchure que le brave et intéressant jeune homme fut atteint d'une balle homicide tirée, dit-on, par un de ces vils Européens qui font encore secrètement la traite des esclaves sur la côte. Richard Lander, blessé grièvement, put revenir à l'établissement britannique de Fernando, et y rendre compte de sa dernière mission avant d'exhaler son dernier soupir.

Départ d'Angleterre. Arrivée au cap Coast. Anamabou. Accra. Badagry.

Ayant été chargés par le gouvernement britannique d'aller explorer le cours et l'embouchure du Niger, nous nous embarquâmes, mon frère et moi, à Portsmouth, le 9 janvier 1830, pour le fort du cap Coast-Castle, où nous arrivâmes le 22 du mois suivant, après une traversée orageuse et désagréable de quarante-deux jours. Nous y trouvâmes le vieux Pascoe, sa femme et Jowdie, qui avaient été employés dans la première expédition, et nous fûmes assez heureux pour les engager à notre service, ainsi que deux Bornoviens, Ibrahim et Mina, qui étaient au fait des habitudes anglaises, et qui parlaient la langue du Haussa ou *Haoussa*.

Après être resté au fort du cap Coast-Castle huit jours pendant lesquels les marchands établis dans ce lieu, et M. Maclean, président du conseil, qui avait été notre compagnon dans la traversée, nous donnèrent la plus généreuse hospitalité, nous allâmes avec ce dernier rendre visite à M. Hutchinson, commandant d'Anamabou, située à environ neuf milles du lieu où nous étions. Il nous reçut d'une manière qui fait également honneur à sa bonté et à son esprit. M. Hutchinson vit dans son château comme un baron anglais de la féodalité, sans en avoir cependant la barbarie ou l'ignorance, car les

raffinemens de la civilisation ont pénétré dans sa demeure, quoiqu'elle soit environnée de toutes parts par des sauvages, et que le son délicieux de la voix d'une dame ne se fasse entendre que rarement ou plutôt jamais dans des salles désertes. Ses bannières de soie, son château à tourelles, ses vassaux dévoués, son hospitalité, et même son isolement absolu, tout concourt à rappeler au souvenir les habitudes et le genre de vie d'un ancien baron anglais, à l'une des plus intéressantes périodes de notre histoire, tandis que l'esprit éminemment chevaleresque de ce gentilhomme est tout-à-fait en rapport avec l'impression que produit sa demeure.

Le 4 mars nous prîmes congé de notre aimable hôte, M. Maclean, et nous nous embarquâmes pour Accra, où nous espérions trouver un vaisseau qui nous conduirait à Badagry dans la baie de Bénin, conformément à nos instructions.

Deux jours après nous arrivâmes vis-à-vis le fort anglais d'Accra, et nous y débarquâmes le 7. Nous y demeurâmes une semaine entière, ce qui nous donna amplement le loisir de nous promener dans les environs, et d'admirer l'extrême beauté du pays. Accra est sans exception le plus agréable et le plus salubre établissement des Anglais, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Le 15 nous nous embarquâmes à bord du *Clinker*,

et, ayant gouverné directement vers Badagry, nous jetâmes l'ancre dans la rade, en face de cette ville, le 19. Mon frère fut mis à terre et introduit le lendemain auprès du chef. A bord nous reçûmes la visite d'un jeune naturel nommé Antonio, fils du chef de Bonny, qui saisit avec empressement l'occasion de pénétrer avec nous dans l'intérieur de l'Afrique, sachant qu'il pourrait bien regagner son pays et sa demeure par le moyen du grand fleuve ou Niger.

Le 22, dans l'après-midi, nous fîmes voile sur l'une des barques du brick, et, ayant été reçus dans un canot qui nous attendait à l'endroit où commencent les brisans de la côte, nous fûmes entraînés par un ressac terrible, et jetés avec violence sur une grève brûlante.

Mouillés, réduits par cet accident à l'état le plus déplorable, et n'ayant pas de quoi changer, nous nous dirigeâmes vers une petite anse située à environ un quart de mille du rivage; là nous montâmes dans un canot du pays qui nous transporta sains et saufs à travers un canal extrêmement étroit, bordé de la plus riche végétation, dans la rivière de Badagry qui est un affluent du Sagos : c'est une belle nappe d'eau qui ressemble à un lac en miniature : sa surface est unie et transparente comme une glace, et ses rivages pittoresques sont ombragés par des arbres du plus beau vert. Nous débarquâmes

bientôt sur le côté opposé, où notre route traversait une magnifique plaine dans laquelle paissent une grande quantité de daims, de gazelles et de buffles. Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, nous accompagnaient à la ville de Badagry, et faisaient derrière nous le plus épouvantable bruit; nous ne pûmes d'abord comprendre si c'était une marque de satisfaction ou de mécontentement, de respect ou de dérision. Mais nous fûmes bientôt convaincus que ce dernier sentiment l'emportait sur tous les autres; et à la vérité notre habillement était des plus grotesques; il consistait en un chapeau de paille plus large qu'une ombrelle, une tunique et une ceinture écarlate de mahométan, avec des bottes et de larges pantalons turcs. Un costume si extraordinaire pouvait exciter la gaîté de notre cortége, et il était facile de voir que ce spectacle l'amusait beaucoup; cependant les femmes les plus modestes, de peur de nous affliger, se tournaient de côté pour dissimuler des éclats de rire qu'elles ne pouvaient étouffer.

Nous vîmes sur la route différens groupes de marchands assis sous des arbres magnifiques, qui vendaient des denrées et des vêtemens du pays; à notre approche beaucoup d'entre eux se levaient et nous saluaient, tandis que d'autres s'agenouillaient devant nous en signe de respect. Nous arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi à la demeure

qui nous avait été préparée; mais comme le jour était beaucoup trop avancé pour nous présenter chez le roi, nous envoyâmes un messager afin de lui annoncer que nous avions le projet de lui présenter nos respects le lendemain matin.

Le 23 mars, à neuf heures du matin, conformément à notre promesse de la veille, nous rendîmes visite au chef dans sa demeure qui se trouvait à un peu plus d'un demi-mille de la nôtre. A notre arrivée, il était assis sur des caisses, dans un petit appartement de bambou, dont les murs étaient garnis d'une grande quantité de fusils et de sabres, de quelques mauvais parasols et de plusieurs queues de cheval que l'on emploie pour chasser les mouches et les autres insectes. Le roi Adouley nous regarda sans prononcer un mot, et ne se leva point de son siége pour nous féliciter de notre arrivée. Il paraissait plongé dans de profondes réflexions, et appuyait mélancoliquement son coude sur une table en bois, soutenant sa tête avec sa main. Un de ses plus vénérables et plus anciens sujets était accroupi à ses pieds, fumant une pipe d'une longueur extraordinaire; tandis que Lantern, l'aîné de ses fils et son héritier présomptif, était agenouillé à côté de lui, l'étiquette ne permettant pas au jeune homme de s'asseoir en présence de son père. Tout portait une empreinte de tristesse et de mélancolie bien différente de ce que nous avions lieu d'attendre. Nous

lui prîmes la main, mais le chef serra la nôtre si faiblement que nous pûmes à peine le sentir; cependant, malgré cette apparente froideur, nous nous assîmes chacun sur un siége sans cérémonie et sans embarras. Nous commençâmes la conversation en nous informant de la santé du roi; nous ne reçûmes pour toute réponse qu'un faible sourire, et il retomba dans sa première mélancolie. Nous étalâmes alors les présens que nous avions apportés pour lui d'Angleterre; il les accepta, il est vrai, mais sans la moindre démonstration de plaisir ou de satisfaction; il les regarda à peine, et ses serviteurs les emportèrent avec une indifférence véritable ou affectée. Nous étions choqués de tant de dédain, mais nous n'en témoignâmes rien, quoiqu'il fût impossible de ne pas remarquer qu'il y avait là-dessous quelque chose d'extraordinaire. Une réserve inexplicable et une froideur inattendue signalèrent la conduite du chef de Badagry, autrefois si bienveillant et si empressé, et nous firent prévoir, dans l'exécution de nos plans, des difficultés que nous n'espérions pouvoir surmonter qu'avec beaucoup d'art et d'énergie. Adouley nous quitta brusquement au milieu de la conversation, et ne reparut pas de quelque temps.

Ennuyés enfin de sa longue absence, nous le fîmes avertir que nous nous impatientions et que nous lui serions fort obligés s'il revenait immédiatement

pour terminer notre audience ou palaver, comme on l'appelle emphatiquement. En recevant ce message, le chef se hâta de revenir et entra dans l'appartement avec un air de tristesse qu'il cachait en partie derrière les nuages épais de fumée qui s'exhalaient de la pipe qu'il avait à la bouche. Il s'assit entre nous comme auparavant, et bégaya à voix basse qu'il était à peine remis d'une maladie sérieuse et de la douleur que lui avaient causée une foule de malheurs. Les généraux Bombanée et Poser et les plus courageux de ses guerriers avaient été tués sur le champ de bataille ou avaient péri de mort violente. Le premier surtout, dont il déplorait particulièrement la perte, avait été pris par le peuple du Lagos, qui était l'ennemi le plus acharné d'Adouley. Aussitôt que ce malheureux eut été fait prisonnier on lui cloua la main-droite à la tête et on abattit sa main gauche comme une branche d'arbre. Dans cet état il fut porté avec pompe à travers la ville et exposé à la vue du peuple : lorsque la curiosité publique eut été satisfaite, la tête de Bombanée fut enfin séparée de ses épaules, et après avoir été séchée au soleil et réduite en poussière, elle fut envoyée en triomphe au chef de Badagry. Pour comble de malheur la maison d'Adouley, qui contenait une immense quantité de poudre à canon, avait sauté par accident, et cet incendie avait causé la perte de tous ses biens, qui consistaient en présens de toute

espèce et la plupart d'un grand prix, qui lui avaient été donnés par le capitaine Clapperton, par des négocians européens et des marchands d'esclaves. Le chef et ses femmes échappèrent à peine aux flammes; mais comme c'était la coutume de garder les carabines et les autres armes à feu toujours chargées, les balles qu'elles contenaient furent lancées dans le corps ou dans les jambes de ceux qui, à la première alarme, étaient accourus sur le lieu de l'incendie. Il s'étendit avec une étonnante rapidité, malgré tous les efforts, et se termina par la destruction d'une grande partie de la ville. Nous comprîmes alors l'expression de tristesse et d'abattement si profondément empreinte sur la figure du roi; mais sans doute un autre motif plus puissant l'avait déterminé à agir ainsi.

A peine fûmes-nous de retour dans notre hutte, qu'un grand nombre des principaux de la ville (c'est le titre qu'ils se donnaient) vinrent nous complimenter sur notre arrivée dans leur pays; mais l'unique motif de leur visite était l'espérance d'obtenir quelques verres de rum, liqueur qui a pour eux des charmes irrésistibles. Nous fûmes assaillis pendant toute la journée par une procession de solliciteurs effrontés, dont les importunités étaient vraiment dégoûtantes. Il y eut affluence de vieillards aux cheveux gras et aux gros ventres, et de vieilles femmes maigres et aux oreilles pendantes. Nous

fûmes obligés de sourire à ces dames et à ces messieurs, de leur parler, de leur serrer la main et de leur faire craquer les doigts, de nous incliner devant eux, de les saluer, de nous placer gravement les mains sur la tête et sur la poitrine, de leur offrir des présens, de leur prodiguer les politesses et les révérences. Nous n'eûmes pas un moment de repos, et l'honneur d'avoir reçu la visite du fils aîné du roi ne nous dédommagea point du dégoût et de la fatigue que nous essuyâmes.

Le lendemain un des messagers du roi, qui était un mallam du Haussa ou prêtre, se présenta dans la matinée à la porte de notre habitation, suivi d'un nombreux troupeau de moutons de son pays natal dont la toison était tachetée et qui portaient à leur cou de petites sonnettes dont le bruit produisait un tintement agréable. Le calme et la sérénité de sa physionomie, la modestie ou, pour mieux dire, la timidité de ses manières, nous disposèrent en sa faveur. Il portait le costume de l'Haussa, un bonnet, une tunique, un large pantalon et des sandales. Son pouce était orné de quatre larges anneaux d'argent et son poignet gauche d'un bracelet massif de même métal. C'était le seul individu qui nous eût visités jusque-là par des motifs purement désintéressés, car tous les autres ne manquaient point de nous adresser quelque demande chaque fois qu'ils nous honoraient de leur société; mais le mallam,

il faut le dire, était de la religion musulmane, et comme c'était le jeûne du rhamadan, il lui était défendu de boire et de manger depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Le fils aîné du roi passa avec nous la plus grande partie de la journée : les manières de ce jeune homme étaient réservées, mais respectueuses. C'était un admirateur passionné des Anglais et il possédait quelque teinture de notre langue. Bien qu'il eût à peine l'air d'un adolescent, il avait déjà trois femmes et deux enfans. Ses dents de devant étaient taillées en pointe à la manière du peuple de Lagos; mais malgré cette bizarrerie, ses traits exprimaient moins de férocité que nous n'en avions remarqué dans la physionomie de tous ses compatriotes, et d'un autre côté tout son extérieur était plus agréable et plus modeste. Nous lui demandâmes s'il prendrait des mesures pour nous préserver de mauvais traitement, ainsi que les autres Européens qui par la suite viendraient à Badagry : au lieu de nous répondre, il s'approcha en silence de notre siége, et s'agenouillant à nos pieds, il me pressa avec ardeur contre sa poitrine nue et me baisa affectueusement la main. Il me sembla qu'aucune expression, qu'aucun langage n'eût été la moitié aussi éloquent que le sien.

Nous apprîmes le même jour que la paix était rétablie entre Porto-Woro et Badagry. Le messager

voyant et toujours éveillé sur ses intérêts personnels, auxquels il était disposé à sacrifier toute autre considération. L'autre mulâtre lisait et écrivait passablement l'anglais, ayant été élevé à Sierra-Leone; il était esclave d'Adouley et un digne rival de Hooper pour l'ivrognerie. Nous eûmes peu de peine à engager ces deux conseillers du roi dans nos intérêts : nous réussîmes également auprès de plusieurs personnages indigènes. Malheureusement chacun d'eux se donnait pour un seigneur de la plus haute importance, et Hooper lui-même appelait cette bande de mendians affamés des nobles et des gentilshommes. Il nous conseillait et nous pressait de nous concilier leurs bonnes grâces avec des présens et surtout avec des liqueurs spiritueuses, afin d'effacer les impressions fâcheuses qu'ils pouvaient avoir reçues et d'obtenir leurs suffrages, dût-il nous en coûter la moitié de ce que nous possédions.

On aurait peine à dire quel est le véritable souverain de ce pays et par quelle forme de gouvernement il est régi. Indépendamment du roi des rois, le redoutable Adouley, quatre autres individus ont des prétentions à la royauté : ce sont les rois de la ville Espagnole, de la ville Portugaise, de la ville Anglaise et de la ville Française; car Badagry est partagée en quatre districts qui portent les noms de chacune de ces nations européennes. Dans la soirée nous reçûmes une invitation du premier de

ces chefs, qui d'après tout ce qu'on nous raconta, avait été dans l'origine le seul monarque de tout le pays, jusqu'à ce qu'une main plus puissante l'eût dépouillé de ses droits. Il vit maintenant dans la retraite, et subsiste en achetant des esclaves qu'ils revend aux marchands espagnols et portugais. Nous trouvâmes en lui un vieillard doux et respectable, d'une physionomie imposante. Il était entouré d'un grand nombre d'hommes et d'enfans formant sa provision d'esclaves, tous armés de coutelas et d'épées fabriqués dans les différentes contrées de l'Europe. Il débuta par nous assurer que rien ne lui eût été plus agréable que de nous visiter à Badagry. Il s'étonna beaucoup de ce que nous n'étions pas encore venus le saluer. Il ajouta que si nous avions un présent à lui offrir, il en serait reconnaissant; mais que dans le cas contraire nous n'en serions pas moins les bienvenus. On dressa une vaste table devant la maison et on y servit des flacons et des verres : les premiers contenaient une liqueur extrêmement forte, d'origine portugaise. Dans l'un des coins de la cour s'élevait une petite hutte, haute de deux pieds seulement, dans laquelle on avait placé une figure de fétiche afin de préserver le chef des dangers et des sortiléges auxquels notre présence aurait pu l'exposer. Une certaine quantité de liqueur fut versée dans un verre, répartie ensuite dans tous les autres, et fut bue par les esclaves qui avaient

servi les flacons. C'est un usage antique introduit sans doute pour empêcher les maîtres d'être empoisonnés par la trahison de leurs esclaves. Lorsque les flacons furent vides on servit d'autres liqueurs spiritueuses, mais mon frère ayant soupçonné qu'on y avait mêlé de l'eau de fétiche, nous nous contentâmes d'en prendre une gorgée que nous rejetâmes à terre. Le vieux chef nous promit de nous rendre notre visite le lendemain, et levant les mains au ciel dans l'attitude d'un enfant qui fait sa prière, il supplia le Tout-Puissant de nous conserver et de nous bénir, car c'est ainsi qu'on nous traduisit ses paroles. Il nous salua ensuite de la manière accoutumée, et nous revînmes très satisfaits à notre habitation.

Nous désirions ardemment continuer notre voyage, mais le roi Adouley éludait nos sollicitations pour obtenir l'autorisation de partir, sous les prétextes les plus frivoles et les plus absurdes. Il nous assurait que le principal motif qui le portait à nous retenir contre notre gré était la crainte qu'il avait conçue pour notre sûreté, attendu que la route était semée de périls. Il avait, disait-il, expédié pour cette raison un messager à Jenna, afin de savoir si l'état des affaires de ce pays lui permettait de nous y laisser aller. Le vieux roi de Jenna, qui avait si bien reçu le capitaine Clapperton, était mort, et son successeur désigné n'était point encore

arrivé de Katunga. Dans cet état de choses, il ne se serait trouvé personne pour nous recevoir.

Le lendemain, nous n'avions pas encore terminé notre déjeuner, quand Hooper vint chercher, selon sa coutume, son verre d'eau-de-vie, afin, comme il le disait, de se tenir en bonne santé. Il profita de l'occasion pour nous assurer qu'il serait absolument nécessaire de visiter les gentilshommes qui s'étaient déclarés de notre parti. Comme nous employions tous les moyens de nous rendre populaires et de nous concilier ces vagabonds par tous les expédiens en notre pouvoir, nous adhérâmes au conseil de Hooper et nous nous rendîmes en premier lieu à la maison du feu général Poser, qui était alors occupée par son intendant. Nous le trouvâmes nonchalamment étendu sur une natte, où plusieurs vieillards s'entretenaient avec lui. La mort du général Poser n'était point connue du peuple, et on la tenait secrète dans la crainte d'exciter du trouble dans la ville, car il était universellement aimé et respecté; aussi ne nous permit-on pas même de prononcer son nom, et l'intendant nous donna l'exemple en se bornant à nous exposer la nécessité de lui faire un présent proportionné à ses prétentions et à l'importance de son nom. Du genièvre et de l'eau furent servis et chacune des personnes présentes en prit sa part avec avidité, particulièrement les deux mulâtres qui nous avaient accompa-

gnés. Cela fait, l'intendant pria le grand Esprit de bénir toutes nos entreprises, et nous recommanda de ne pas oublier de lui envoyer son présent. Nous nous retirâmes quelques instans après, et nous résolûmes d'aller présenter nos respects à Adouley.

Ce prince était occupé à manger un ognon avec sa peau; il était assis sur une vieille table, laissant pendre ses jambes d'un air d'indolence, que notre arrivée imprévue dissipa jusqu'à un certain point. Il nous annonça qu'il avait l'intention de nous faire continuer notre voyage le surlendemain, lorsque le peuple de Jenna serait en état de nous recevoir convenablement. Il se montra plein de bienveillance et promit de donner à mon frère un cheval qu'il lui avait acheté à Soccatoo, pendant notre première expédition. Il ajouta qu'il m'en vendrait un autre, et qu'il désirait vivement visiter les objets que nous comptions emporter avec nous dans le *buisson* (c'est ainsi qu'on appelle les districts non explorés), afin de s'assurer qu'il n'y en avait aucun qui dût nous être préjudiciable pendant notre voyage. Après avoir exprimé nos remercîmens à Adouley pour les présens qu'il nous destinait et avoir adhéré à la condition qu'il mettait à notre départ, nous bûmes ensemble quelques gouttes d'eau-de-vie et d'eau, au moyen de quoi nous devînmes en peu d'instans les meilleurs amis du monde.

Dans la soirée, un héraut annonça l'approche du

vénérable chef de la ville Espagnole suivi d'un nombreux cortége de courtisans, amateurs d'eau-de-vie. Son costume était fort simple. Il consistait en une calotte avec un turban et une longue pièce de coton de Manchester, qui passait par-dessus son épaule droite et son bras gauche. Ce vêtement est beaucoup plus gracieux et sied bien mieux aux naturels que les plus beaux habits à l'européenne, qui, quelle qu'en soit la forme, les font toujours paraître extrêmement ridicules. Lorsque nous eûmes à peu près grisé le vénérable chef et toute sa suite, il devint très causeur et très amusant. Il bavarda longtemps sans s'arrêter, et ne négligea pas de recommander tout bas à l'interprète de ne pas oublier, après son départ, de nous rappeler le présent que nous lui avions promis, car c'eût été le comble de l'impolitesse que de risquer la moindre insinuation à ce sujet en présence de son maître.

Nous reçûmes plus tard la redoutable visite d'Adouley qui venait examiner le contenu de nos malles. Deux hommes le portaient dans un palanquin. Son habillement se composait d'une chemise de toile anglaise, d'un manteau espagnol, d'une calotte avec un turban, et de sandales. Sa suite consistait en trois jeunes garçons à demi nus, qui se placèrent l'un devant l'autre aux pieds de leur maître, selon leur habitude. Le premier portait une longue épée, le second un pistolet, et le troisième un sac rempli

de tabac. Nous présentâmes au roi une espèce de bière aussi spiritueuse que le vin. Il en but une quantité considérable avec un plaisir extraordinaire. Adouley fuma presque tout le temps qu'il passa dans notre maison; cependant à chaque malle que l'on ouvrait, il retirait doucement sa pipe de sa bouche, comme parfaitement indifférent aux objets qu'on allait exhiber devant lui. Il observait avec une curiosité dévorante chaque article soumis à son examen. Tout ce qui dans son opinion requérait une attention plus particulière, ou pour dire mieux, tout ce qui se trouvait à son gré était, sur sa demande, remis entre ses mains; mais comme c'eût été une infraction capitale à la politesse que de le rendre après l'avoir souillé par le contact de ses doigts, le roi le remettait nonchalamment à l'un des pages couché à ses pieds, qui le cachait soigneusement entre ses jambes. Le bon goût d'Adouley ne pouvait être révoqué en doute, aussi ce fut sans surprise, mais non sans chagrin, que nous vîmes la plus grande partie des objets renfermés dans nos malles passer de ses mains dans celles de ses jeunes favoris. Rien ne lui paraissait indigne d'être accepté, depuis le magnifique habit écarlate jusqu'à la misérable roupie d'un enfant; car il nous demanda une couple de ces objets pour l'amuser dans sa retraite, et après avoir reçu des armes à feu et des munitions pour une valeur d'environ cent onces

d'or, loin d'être satisfait il ne cessait de gronder entre ses dents. La reconnaissance lui est étrangère ainsi qu'à ses sujets; plus on leur donne, plus ils demandent avec instance. La nourriture que vous mangez, les habits que vous portez, vous sont demandés par eux avec un ton et des gestes si bas, qu'on ne peut se défendre dès la première entrevue d'un sentiment de mépris et de dégoût.

Il était minuit avant qu'Adouley se levât pour se retirer, emportant un manteau, des pièces de coton, des pipes, des boîtes à tabac, des canifs, du papier, de l'encre, des plumes et même plusieurs de nos malles, tant le chef de Badagry est avide.

Le lendemain nous vîmes arriver son fils qui venait de sa part nous demander quelques aiguilles et quelques balles à fusil. Nous aurions désiré éluder la seconde partie de cette requête, mais il eût été impolitique de ne pas nous rendre à ses pressantes sollicitations, quel que dût être le résultat de notre condescendance.

Le 27 mars, le soleil était à peine levé, lorsque deux mahométans arrivèrent à notre demeure, avec une invitation pour les accompagner au lieu choisi pour l'accomplissement des fêtes et des cérémonies religieuses qui devaient être célébrées à l'occasion de la fin du rhamadan. C'était pour nous une nouveauté; aussi nous acceptâmes avec empressement, et nous suivîmes les deux messagers à environ un

mille de notre maison. Là nous trouvâmes un grand nombre de leurs compatriotes assis en divers groupes, et se livrant avec ardeur au devoir des lustrations et des ablutions, sur une esplanade assez étendue, plantée d'arbres et couverte de sable. Les fidèles avaient été obligés d'apporter avec eux de l'eau dans des calebasses. Commodément assis sous les branches d'un vaste myrte, nous pûmes, sans être vus, observer toutes leurs actions. De nouveaux groupes arrivaient sans cesse sur le lieu de la scène, et ils étaient salués par les fanfares d'un clairon du pays. Tous portaient leurs plus beaux habits, et leurs costumes étaient aussi magnifiques que variés. L'ensemble de la scène offrait un spectacle qui n'était point sans intérêt. Les vastes tuniques, les calottes et les turbans plissés ou unis, rouges, bleus, noirs, contrastaient d'une manière pittoresque avec le costume indigène en cotonnade peinte, rejeté au hasard sur l'épaule, et avec les immenses chapeaux en jonc. Les étoffes de Manchester, des dessins les plus bizarres, se faisaient remarquer dans la foule, mais elles étaient éclipsées par des écharpes de soie verte brochées de feuilles et de fleurs d'or, et des tabliers parsemés de paillettes d'argent. De jeunes enfans semblaient fléchir sous le poids des habits et des ornemens, tandis que d'autres plus âgés portaient un équipement complet d'armes offensives. Le cimeterre turc, le sabre français, la dague

portugaise renfermée dans un fourreau d'argent, étincelaient au soleil; de pesans coutelas, ainsi que les grossiers couteaux du pays, se montraient à demi rongés par une rouille épaisse. Des mousquets hors de service, des fusils de chasse, des pistolets arabes étaient portés avec orgueil par les joyeux musulmans. Le nombre de ceux-ci s'élevait à environ cent cinquante. Peu de temps après notre arrivée, ils se formèrent en six lignes, et après avoir déposé une grande partie de leurs ornemens superflus ainsi qu'une portion de leurs vêtemens, ils se placèrent dans l'attitude la plus grave et commencèrent leurs exercices religieux avec une apparence de componction et de ferveur digne d'un autre lieu et d'une religion moins sauvage. La cérémonie était à peine achevée, lorsque les mousquets, les carabines, les pistolets furent déchargés de tous côtés; le clairon fit entendre une joyeuse fanfare, à laquelle se joignirent les longs roulemens du tambour arabe, le bruit perçant des cloches, et la voix discordante de la cymbale. Les musiciens, comme les anciens ménestrels d'Europe, étaient encouragés par de petits présens que leur jetaient les fidèles les plus charitables. L'allégresse et la joie étaient empreintes sur tous les visages; et quand nous nous retirâmes, plusieurs des assistans, par courtoisie sans doute, déchargèrent leurs armes à feu derrière nous.

Le lendemain, qui était un dimanche, jour égale-

ment chômé par les mahométans et par les païens, nos visiteurs se réduisirent à une troupe de Mallans de Haussa, qui entrèrent chez nous dans l'après-midi, tous parfumés de musc, plutôt pour satisfaire leur vanité en étalant à nos yeux la magnificence de leurs costumes que pour nous adresser les complimens d'usage en pareil jour, ce qui était le but apparent de leur visite. Un ou deux d'entre eux mâchaient de la noix de Goora, les autres avaient les lèvres, les dents et les ongles peints en rouge. Chaque Mallan était accompagné d'un jeune garçon, habillé avec soin et d'une figure agréable, qui remplissait près de lui les fonctions de page, et qui était son protégé. Aucun des Mallans ne voulut boire ni manger avec nous; néanmoins tant qu'ils demeurèrent en notre compagnie, ils se montrèrent gais et de bonne humeur, très communicatifs et fort spirituels. En réponse à nos questions, ils nous apprirent que deux rivières se jetaient à Funda dans le Quorra ou *Grande-Rivière*, que la première portait le nom de *Coudounia* et la seconde celui de *Tshadda*, qu'elle tirait du lac Tshad; qu'un schooner naviguerait de Bornou à Funda sur cette dernière rivière sans difficulté; que Funda n'est qu'à vingt-quatre heures de marche de Benin et à vingt-neuf jours de Bornou. Après une longue conversation, pleine d'intérêt pour nous, nos visiteurs exprimèrent leur satisfaction pour la manière

dont ils avaient été reçus, et sortirent de notre hutte afin de regagner leurs propres habitations.

Dans la soirée, Adouley nous invita à nous rendre à sa résidence pour régler définitivement les mesures relatives à notre voyage dans l'intérieur des terres. Le lendemain, après déjeuner, nous nous conformâmes à ses ordres. Sa Majesté nous reçut avec sa politesse et sa courtoisie ordinaires. Il nous annonça qu'il avait l'intention de nous retenir à Badagry un jour ou deux de plus, la route n'étant pas encore assez sûre et sa réputation ne lui permettant pas de nous exposer à un péril évident, ce qui serait infailliblement arrivé sans les précautions qu'il avait adoptées. Après avoir fait cette déclaration, il nous engagea à dresser par écrit la promesse de lui faire remettre quelques objets que nous lui enverrions, soit du fort du cap Coast, soit d'Angleterre, en retour de la protection qu'il nous avait assurée. Entre autres articles mentionnés en cet écrit, on remarque quatre uniformes semblables à ceux que porte le roi d'Angleterre lui-même, et quarante moins magnifiques à l'usage de ses capitaines des gardes, cinquante mousquets, vingt barils de poudre à canon, quatre épées de première qualité, quarante coutelas, plus deux barils de rum, des outils de charpentier, de l'huile, des pinceaux et des brosses, le roi ayant la prétention d'être forgeron, charpentier, peintre, et de

posséder en général tous les métiers, celui de tailleur excepté. Indépendamment de ces objets de peu de valeur, il demandait une demi-douzaine de fusées à la Congrève, un obusier pour les lancer, avec un soldat du cap Coast, qui fût en état de le manœuvrer; enfin il exigea modestement qu'on lui envoyât deux barils de cowries pour l'indemniser des dépenses qu'il avait faites en repoussant les agressions des habitans de Porto-Novo, d'Atta et de Juncullée, les tribus qui habitaient ces différens lieux lui ayant fait la guerre pour avoir permis à l'expédition du capitaine Clapperton de s'avancer dans l'intérieur sans leur consentement. Nous demandâmes ironiquement à Adouley s'il n'avait rien à exiger de plus. Après avoir réfléchi un instant et s'être entretenu à haute voix avec quelques-uns des chefs qui se trouvaient alors dans l'appartement, il répondit qu'il avait besoin d'une large ombrelle, de quatre caisses de boulets, d'un baril de pierres à feu : ces différens objets furent couchés par écrit et à la suite des précédens, et l'état en fut clos et signé. Cet état fut remis à Adouley, qui nous dit qu'il comptait le faire porter par Accra, un de ses capitaines, au fort du cap Coast, et que cet officier y resterait jusqu'à la remise de tous les objets. S'il en a été ainsi, j'imagine qu'Accra a fait un long séjour au fort du cap Coast. Enfin nous reçûmes officiellement l'agréable nouvelle que le roi de Jenna

était arrivé de Katunga dans cette ville. Le messager qu'il avait expédié à Badagry vint nous visiter, accompagné d'un de ses amis; nous lui offrîmes un verre de rum, suivant notre coutume invariable; après en avoir pris une gorgée, il la rejeta dans la bouche de son compagnon, qui de son côté en fit autant. C'était la première fois que nous voyions pratiquer ce dégoûtant usage. Le roi mit le comble à ses exorbitantes prétentions en nous envoyant demander dans la soirée une chaloupe canonnière, cent marins anglais et quelques pipes ordinaires à tabac, pour son usage personnel. Nous lui donnâmes volontiers une promesse écrite pour tous ces objets, et ce fut avec la même facilité que nous souscrivîmes un billet de quarante onces d'or pour être partagées entre le chef de la ville Anglaise et le reste de nos partisans. Nous avions réglé ces diverses affaires à la satisfaction des parties intéressées, quand nous reçûmes avec joie, de la part d'Adouley, l'assurance que nous quitterions Badagry le lendemain avec le courrier qui venait d'arriver de Jenna.

Le sol de Badagry consiste en une couche de beau sable blanc sur un fonds d'argile, de boue et de terre végétale. Ce sable est si fin et si profond qu'on ne peut y marcher sans beaucoup de peine et de fatigue. Les naturels se procurent les objets nécessaires à leur subsistance, principalement par

la pêche et la culture de l'yam et du maïs. Les oranges, les limons, les noix de coco, les bananes croissent en abondance dans le voisinage. Les habitans les plus riches possèdent des bœufs de petite taille, des moutons, des chèvres et des poules. Le roi lui-même est maquignon et boucher, et quand il manque d'argent, il fait abattre un de ses bœufs et le fait vendre au marché. Les habitations des naturels sont élégamment construites en bambou, et recouvertes de feuilles de palmier; elles se composent de plusieurs appartemens, tous au rez-de-chaussée. Quelques-unes de ces maisons ou huttes sont bâties en forme de *couzie*, ou à peu près rondes, les autres ont la forme d'un carré long; toutes possèdent d'excellens jardins, dans lesquels sont plantés en quinconce des tilleuls et autres arbres. Aussi est-ce un plaisir d'observer la régularité et la symétrie qui règnent dans ces jardins. Le sol est extrêmement fertile, et si les naturels pouvaient renoncer à leur indolence habituelle et à la paresse, qui est le fonds de leur caractère, s'ils pouvaient s'adonner avec un peu plus de soin à la culture de la terre, le pays s'élèverait bientôt à un degré extraordinaire de beauté et de richesse. Dans l'état actuel, la végétation y est naturellement d'une vigueur remarquable, d'une merveilleuse abondance, et elle offre toujours une verdure ravissante.

S'il était possible d'embrasser d'un coup d'œil la

vue de Badagry et de ses environs, on jouirait, je n'en doute pas, d'un paysage ravissant; mais le terrain y est tellement plat et uni qu'on n'y peut découvrir une seule éminence, quelque petite qu'elle soit. D'après les circonstances particulières dans lesquelles nous nous trouvâmes, et le peu de temps que nous avons passé avec les indigènes, on ne peut croire que nous nous soyons formé une opinion exacte de leurs mœurs et de leur caractère. Il est vraisemblable que nous n'en avons vu que le mauvais côté, car ils nous ont considérés comme une occasion d'exercer leur esprit artificieux, ainsi que leurs autres mauvaises qualités, et ils ont déployé toute leur rapacité pour s'enrichir à nos dépens. Si nous avions rencontré parmi eux un seul homme d'un caractère désintéressé, ce serait pour nous un véritable plaisir d'en consigner ici le souvenir, mais nous n'avons pas eu ce bonheur. Nous n'avons aperçu qu'égoïsme et avidité chez le prince comme chez le dernier de ses sujets. La religion de Badagry est le mahométisme, et l'espèce la plus détestable de paganisme, celle qui autorise des sacrifices de créatures humaines, ainsi que d'autres abominables pratiques, et qui honore les démons et les mauvais génies. Les naturels ont appris par divers moyens une assez grande quantité de mots anglais, et ils les prononcent à chaque instant sans se faire aucune idée de leur signification. Nous avons

remarqué une vertu chez les jeunes gens, c'est le respect et la déférence qu'ils portent aux personnes âgées, et ce sentiment n'a peut-être jamais été porté à un plus haut degré, dans aucun temps et chez aucun peuple, y compris les vieux Spartiates eux-mêmes.

Départ de Badagry. Passage par Wow. Lagbu. Basha. Soato. Bidjie. Laatoo. Voyage de Larro à Jenna.

Le 31 mars nous fîmes, de bon matin, nos adieux au chef de Badagry, et nous employâmes le reste de la journée à compléter nos préparatifs de voyage. Nous nous rendîmes sur les bords de la rivière, au coucher du soleil, et après avoir inutilement attendu pendant deux heures le canot qu'Adouley avait promis de mettre à notre disposition, nous nous embarquâmes avec nos effets dans deux petits canots amarrés sur la rive. Mais ces embarcations s'étant trouvées trop étroites, et n'ayant sous la main aucun autre moyen de transport, nous fûmes contraints de prendre patience. Hooper parut enfin dans le canot de guerre d'Adouley, qu'il avait déterminé ce prince à nous prêter. Il était entre dix et onze heures avant minuit lorsque nous atteignîmes le milieu de la rivière.

La nuit était claire et ravissante; la lune brillait dans tout son éclat comme un disque d'argent; le firmament étoilé réfléchissait sur la surface unie des ondes, et la concavité réelle du ciel, jointe à sa ré-

percussion, semblait former une sphère parfaite. Le paysage sur les bords du fleuve était plutôt sauvage et extraordinaire que magnifique : cependant par un délicieux clair de lune, il était loin d'être sans beauté. Les rives du fleuve étaient basses et couvertes en partie d'arbres rabougris; un comptoir d'esclaves, une hutte de fétiche composaient les seuls bâtimens que nous y remarquâmes. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer à quelque distance, sous le vent, un noble palmier qui s'élevait solitaire, étendant ses branches majestueuses sur la surface des eaux; on eût dit une superbe aigrette de plume, se balançant sur la tête d'une jeune lady.

Après avoir vogué environ dix milles vers l'ouest, nous détournâmes brusquement dans un des bras de la rivière, arrivant du nord, et nous laissâmes à notre gauche le village de Bawie, où le capitaine Clapperton avait débarqué. Nous vîmes, disséminées çà et là sur la surface du fleuve, plusieurs petites îles couvertes d'une herbe épaisse. Elles sont habitées par des myriades de grenouilles, dont les coassemens sont plus discords et plus étourdissans que ceux qu'on a jamais entendus sur les bords d'aucun marais de la chrétienté. Pendant que nous avancions, les hommes de notre équipage s'adressèrent d'une voix sépulcrale à leurs prêtres qui étaient invisibles pour nous, et ceux-ci leur répondirent sur un ton non moins lugubre; ce colloque

nous tint lieu de sérénade nocturne. Mais en dépit de la nouveauté de notre situation et de l'intérêt que nous prenions aux objets qui nous entouraient, je cédai à la fatigue et m'endormis.

Le lendemain à six heures, nous étions encore sur la rivière, et notre canot glissait lentement sur sa surface. Sa largeur, après avoir été d'un demi-mille et plus en certains endroits, n'était plus que de vingt pas environ; des plantes marines en couvraient presque entièrement la superficie. Des miasmes marécageux joints à d'autres vapeurs non moins malsaines s'élevaient de ses bords; comme un nuage épais; l'odeur en était fétide. Une heure après, nous arrivâmes à l'extrémité de la rivière, dans laquelle se précipitait un torrent d'eau limpide. On transporta notre canot, par-dessus un marais, dans un ruisseau profond, mais si étroit que notre embarcation pouvait à peine naviguer sans s'embarrasser dans les branches d'une forêt d'arbres qui s'étendaient sur l'eau. Bientôt après le ruisseau s'élargit: les plantes marines et les buissons disparurent; des arbres majestueux qui s'élevaient sur l'une et l'autre rive formaient au-dessus de nos têtes un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Le ruisseau et le torrent plus étroit, dont j'ai parlé, abondent en alligators et en hippopotames : une quantité innombrable de canards sauvages et d'oiseaux aquatiques de toute espèce y ont établi leur

résidence. Les singes et les perroquets habitent les branches des arbres, et y font entendre toute la journée des cris et des glapissemens effroyables. Nous abordâmes, à environ huit heures du matin, en présence d'une multitude considérable d'habitans qui s'étaient réunis pour nous regarder.

Après avoir traversé une place où se tenait une foire ou marché considérable, et où plusieurs centaines d'indigènes étaient rassemblés pour différens trafics, nous entrâmes dans une ville grande et pittoresque appelée *Wow*, qui est située dans une vallée. La plupart des habitans n'avaient jamais eu occasion de voir d'hommes blancs; aussi leur curiosité était, comme on peut le croire, des plus vives. Deux des principaux vinrent à notre rencontre, précédés d'esclaves qui portaient de larges ombrelles, et d'un musicien qui tirait d'un cornet des sons si terribles que nous nous réfugiâmes au plus vite dans la maison du chef.

L'appartement où nous fûmes introduits était couvert d'un toit exactement semblable à celui d'un grenier anglais. Au milieu de ce toit, qui s'abaissait à quelques pouces du sol, on avait pratiqué une large ouverture carrée, pour que l'air et l'eau pussent pénétrer jusqu'à un arbrisseau qui croissait directement au-dessous. Le plus remarquable, sinon l'unique ornement de ce lieu, consistait dans une quantité de crânes humains suspendus le long

de la muraille, comme une rangée d'ognons.

Après un accueil grave et cérémonieux, on nous servit de l'eau dans une calebasse : après cet acte de politesse, usité à l'égard de tous les étrangers, on nous conduisit dans un très petit appartement, où mon frère accablé de fatigue essaya vainement de dormir, grâce à des importunités continuelles, au bavardage des femmes, aux détonations des mousquets et aux criailleries incessantes des enfans.

Le marché qui se tient en cette ville est abondamment fourni de maïs, d'huile de palmier, etc.; ainsi que de *trona*, et autres articles qui y sont apportés des frontières du désert de Sahara par des Arabes nomades. En vertu d'un règlement émané du fétiche, il n'est permis, ni à un blanc, ni à un cheval de dormir durant la nuit à Wow. Nos chevaux n'étaient point encore arrivés. Quant à nous, nous fûmes obligés de nous rendre à un village voisin et d'y passer la nuit. Nous avions marché pour atteindre la ville de Wow dans la direction du nord-est. Elle est distante de Badagry d'environ trente milles, par le chemin que nous avions suivi.

Nous nous remîmes en route le lendemain à trois heures après midi. Après avoir traversé une sombre forêt, nous arrivâmes à un village nommé *Sagbu*, à environ huit milles de Wow. Le chef nous félicita sur notre arrivée dans son village, et nous introduisit dans une hutte longue et étroite,

où nous nous établîmes pour la nuit. Elle était bâtie en terre argileuse, et avait deux ouvertures pour donner passage à la lumière et à l'air : une des extrémités était occupée par un bruyant troupeau de chèvres ; nous prîmes possession de l'extrémité opposée. Les murs étaient ornés de cordes en gazon, de crânes, de caractères magiques, de fétiches, d'arcs et de flèches.

Nous étions en route le lendemain à six heures. Après avoir marché à travers un bois entrecoupé de fréquentes et magnifiques clairières, nous arrivâmes à un petit village appelé *Bassa*. Environ quatre heures après, nous traversâmes un autre village un peu plus grand, dont le nom est *Soato*. Nous passâmes la nuit à quelque distance, à l'abri d'arbres magnifiques, couchés dans des hamacs que les habitans eurent l'obligeance de nous apporter.

Le 3 avril, après une course charmante de huit à dix milles, nous fîmes notre entrée dans la grande et populeuse cité de Bidjie, où le capitaine Pearce et le docteur Morrison tombèrent malades lors de la dernière expédition. A environ un quart de mille de la ville nous rencontrâmes un musicien armé d'une corne de bœuf, qui, exécutant un duo avec un trompette qui nous accompagnait depuis Wow, nous régala d'une musique supérieure à tout ce que nous avions entendu jusque-là. Le musicien de Bidjie était suivi de deux hommes portant des om-

brelles de soie bigarrée. C'est avec cette escorte d'honneur, et au milieu d'une foule de peuple, que nous arrivâmes au centre de la ville. Les habitans témoignèrent, comme de coutume, la joie que leur causait notre arrivée par des battemens de mains et de grands éclats de rire. Le roulement de trois ou quatre tambours ne tarda pas à annoncer que le chef était disposé à nous recevoir. On nous conduisit en sa présence. Il nous serra la main de la façon la plus affectueuse, et nous remarquâmes, sauf erreur, que son rire et celui de ses sujets produisait un son moins sauvage que tous ceux que nous avions entendus jusque-là. La cérémonie de notre réception terminée, on nous conduisit, sur notre demande, dans une hutte commode et bien aérée; le chef nous envoya une chèvre pour notre souper.

Nous restâmes un jour entier à Bidjie, attendant les hommes chargés de notre bagage et ceux qui devaient nous amener les chevaux que nous avait promis Adouley. Ces derniers arrivèrent dans la soirée avec la triste nouvelle que les chevaux n'avaient point voulu rester dans les canots où on les avait embarqués, et que s'étant jetés à l'eau ils avaient gagné le bord, et étaient retournés à Badagry. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût un conte imaginé à plaisir; et ainsi par la mauvaise foi d'Adouley nous fûmes privés de chevaux.

Le lendemain nous nous levâmes avec le soleil, et nous envoyâmes avertir le chef de l'intention où nous étions de partir. Il nous fit répondre qu'il désirait nous voir à l'heure qui nous paraîtrait convenable, et en conséquence nous nous rendîmes, après déjeuner, à son habitation qui était contiguë à la nôtre. On nous fit traverser un grand nombre de cours, habitées seulement par des chèvres et des brebis et par une quantité de pigeons domestiques. Nous aperçûmes le personnage que nous venions visiter étendu sur une peau de léopard, à l'abri d'un vérandah d'assez bonne apparence. Il était entouré de ses favoris et d'autres personnages de distinction, qui nous firent place lorsque nous approchâmes; le chef lui-même se leva dès qu'il nous aperçut, et nous pria de le suivre; il nous conduisit à travers un labyrinthe de huttes basses et de portes plus basses encore, jusqu'à l'appartement le plus retiré, où nous fûmes invités à nous asseoir et à boire du rum. Les portes à travers lesquelles nous avions passé étaient peintes de figures d'hommes, parfaitement semblables aux grossières ébauches que l'on remarque dans les vieilles églises et les chapelles gothiques de l'ouest de l'Angleterre. Le chef nous annonça que nous serions libres de quitter Bidjie aussitôt que la chaleur du soleil serait un peu calmée; mais il nous promit de nous rendre notre visite avant notre départ. Quand nous sor-

times de l'appartement il nous reconduisit sans que nous nous en fussions aperçus; mais comme nous marchions plus vite que lui, il lui était impossible de nous suivre; il nous envoya une personne de sa suite pour nous faire remarquer que les rois marchaient toujours d'un pas grave et mesuré, que le nôtre étant trop allongé et trop vulgaire, il nous priait d'en ralentir la vitesse et d'attendre un instant, afin qu'il pût nous rejoindre : ce que nous fîmes avec grand plaisir. Quelques minutes après il entra dans notre maison, portant une tunique de soie verte de Damas, d'une rare magnificence, et une calotte en velours pourpre et écarlate. Du reste, il n'avait sur sa personne d'autre ornement que des bracelets de graines blanches autour des bras; il resta longtemps à s'entretenir avec nous.

Dans l'après-midi, quand le soleil eut perdu un peu de sa force, nous quittâmes la ville de Bidjie, accompagnés de son bon et heureux chef, et nous arrivâmes en quelques minutes sur les bords d'un ruisseau appelé *Yow*. On ne saurait imaginer l'innombrable quantité de papillons que nous trouvâmes en ce lieu; des millions de ces insectes tourbillonnaient autour de nous, ne nous laissant apercevoir que les couleurs brillantes et variées de leurs ailes.

Sur les bords du Yow, nous prîmes congé du vieux chef, qui pria Dieu de répandre sa bénédiction sur nous Le Yow est un ruisseau extrêmement

étroit, et dont la largeur n'est que de quelques pieds: il coule en serpentant à travers un pays plat, couvert de buissons et d'une herbe haute et épaisse. On dit que les crocodiles y sont fort nombreux; les sourds mugissemens de ces monstres redoutables s'entendaient distinctement et tout près de nous. Après avoir suivi le courant pendant cinq ou six milles, nous abordâmes dans une petite baie ombragée, qui s'enfonçait dans un bois épais et sombre. Nous avions à peine fait quelques centaines de pas sur la route, quand nous rencontrâmes un messager arrivant de Jenna, qui nous apprit que tous les propriétaires de chevaux de la ville étaient allés au-devant de leur chef pour lui servir d'escorte jusqu'à sa résidence, de sorte que nous serions obligés de faire le reste du chemin à pied. Cependant quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque nous aperçûmes un cheval qui s'avançait vers nous : cette vue nous charma, car nous étions déjà fatigués par notre course du matin, mais nous ne réfléchissions pas, après tout, que ce cheval pouvait bien ne pas être destiné à notre usage. Le cavalier arriva bientôt, et nous déclara qu'il était parti de Jenna pour venir à notre rencontre. La tête de son cheval était chargée de charmes et de fétiches enveloppés dans des morceaux d'étoffes rouges et bleus. La selle, d'une élégance remarquable, sortait des manufactures du Haussa. Dans l'intérieur

du pays les personnages un peu distingués en possèdent seuls de pareilles : la bride était également d'un très beau travail. Le cavalier avait une idée extraordinaire de son importance personnelle, et paraissait doué d'une extravagante vanité. Il portait un grand nombre d'habits, la plupart inutiles, mais dont il était extrêmement fier. Il nous apprit que le roi de Jenna l'avait expédié à notre rencontre pour nous escorter jusqu'à sa capitale. Ce prince sachant qu'Adouley nous avait fourni des chevaux, n'avait pas cru nécessaire de nous en envoyer d'autres. Quoi qu'il en soit, son messager mit pied à terre, et nous offrit son cheval; mon frère ainsi que moi nous consentîmes à le monter alternativement avec lui.

Nous nous remîmes sur-le-champ en route, et nous traversâmes un pays aussi riche que varié, entrecoupé de bois et d'eaux : un beau sable rouge couvrait la route, ou plutôt le sentier que nous trouvâmes en meilleur état qu'aucun de ceux que nous avions encore suivis. Quelquefois il traversait de riantes et vertes prairies, puis il s'enfonçait de nouveau dans des bois si touffus et si épais que la clarté de la lune qui venait de se lever n'en pouvait pénétrer l'obscurité, et nous nous trouvions souvent dans la nuit la plus profonde. Il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire convenablement la majestueuse solennité et le calme

inposant des solitudes au sein desquelles nous passâmes cette soirée : les forêts exhalaient un parfum plus doux que celui des primeroses et des violettes; et en s'avançant au milieu de ce paysage, dont la ravissante beauté n'a peut-être d'égale dans aucune partie du monde, on aurait pu se croire au moment d'arriver à ces ombrages éternels où, selon la croyance des anciens, erraient les âmes des gens de bien. L'air retentissait du chant des insectes et des oiseaux de nuit qui nous accompagnèrent de leurs concerts jusqu'à notre arrivée, sur les dix heures du soir, dans la belle et grande ville de Laatoo. Nous apprîmes que nous n'y serions reçus dans aucune maison, le prêtre ayant déclaré qu'au moment où un homme blanc entrerait dans la demeure des habitans, ceux-ci seraient pris et réduits en esclavage par leurs ennemis. Nous étions accablés de fatigue et de soif, et nous fûmes long-temps sans pouvoir nous procurer une goutte d'eau.

Nous passâmes la nuit sous notre tente, et le lendemain, au lever du soleil, nous continuâmes notre route sans dire adieu ni au chef, ni aux habitans de cette ville inhospitalière. Après une heure de marche nous arrivâmes à l'importante cité de Larro. Dès que nous eûmes mis pied à terre, on nous conduisit dans un vaste et beau *square* où l'on conserve le fétiche du lieu qui a la forme d'un canot, contenant trois figures de bois avec des rames.

Après avoir attendu à l'ombre pendant une heure, au milieu d'un immense concours de peuple, nous fûmes avertis de la prochaine arrivée du chef par l'empressement avec lequel la foule nous quitta pour se porter à l'extrémité opposée du square par laquelle le chef faisait son entrée. Nous marchâmes à sa rencontre dans l'intention de lui serrer la main, suivant le cérémonial usité; mais un des courtisans du prince voyant que j'allais prendre la main de son maître secoua la mienne plus long-temps que la circonstance ne le requérait, et après m'avoir regardé fièrement en face, il la repoussa avec rudesse et brusquerie sans prononcer un mot. J'aurais tiré les oreilles à cet impertinent avec le plus grand plaisir du monde, si je n'avais redouté de sa part quelque secrète vengeance; j'étouffai donc la colère qui me gagnait, et je suivis tranquillement avec mon frère le chef jusqu'à sa principale hutte, sous le vérandah de laquelle on nous servit des noix de Goura dans un plat grossier d'étain. Le chef s'étendit alors sur une belle natte des manufactures du pays, et nous fûmes invités à en faire autant sur un magnifique tapis turc qu'on avait apporté à notre intention. Notre hôte était bizarrement accoutré. Il portait deux tuniques : la plus voisine de la peau était en velours de soie noire, et l'autre en semblable étoffe écarlate, bordée en taffetas; ses bottes, en cuir jaune, étaient fort bien faites; ses poignets

étaient chargés de bracelets en argent et en or. La figure de cet homme exprimait au plus haut degré la gravité et le recueillement : sa gaîté calme modérait les rires importuns de ses sujets. Plusieurs de ses femmes étaient assises en file derrière lui : quelques-unes étaient d'une belle couleur cuivrée; en général, un grand nombre des habitans de Larro l'emportent en beauté sur les mulâtres. La cour était encombrée d'une foule avide et curieuse qui resta la bouche béante pendant toute notre audience. Le chef voulut nous donner une haute idée de sa dignité et de son pouvoir : il nous dit qu'il était plus grand que le roi de Jenna, attendu que ce prince était esclave du roi de Katunga, et que lui-même était indépendant. Il ajouta qu'il nous permettrait de repartir le lendemain, et qu'il nous fournirait des provisions. C'était un homme de parole, car à peine avions-nous quitté sa hutte, qu'on nous apporta une chèvre et quelques racines de yam. Il nous rendit notre visite dans la soirée. Il n'est pas dans l'habitude, à ce qu'il paraît, de boire des liqueurs spiritueuses en présence de ses sujets, ou peut-être la loi lui défend-elle de le faire; car, après avoir écarté soigneusement tous les observateurs indiscrets, et fait suspendre une natte devant la porte, il se tournait encore du côté du mur, chaque fois qu'il buvait le brandy que nous lui avions offert.

Les habitans de Larro possèdent des chevaux, des ânes et des mulets, mais en petit nombre; ils ont au contraire une grande quantité de chèvres et de moutons qui sont nourris dans la ville. Leurs cours et leurs huttes servent le plus souvent de lieu de refuge à ces animaux, et l'on peut dire qu'ils habitent et vivent avec les enfans de leurs propriétaires. Nous remarquâmes que la prospérité du pays fait des progrès journaliers; l'agriculture s'y exerce d'après des procédés réguliers, preuve évidente des habitudes actives et industrieuses de ce peuple. La campagne est moins fréquemment couverte de forêts sombres et sauvages, semblables à celles que nous avions rencontrées en venant de Badagry. Des clairières plantées de bananiers, des champs d'yam et de maïs entretenus avec soin, récréent les regards le long du sentier que nous avions parcouru dans la matinée. Les habitans de Larro ont plus de propreté et d'élégance dans leur costume que les tribus voisines de la mer. On n'est pas exposé chez eux aux persécutions de solliciteurs importuns.

Le soleil était à peine au-dessus de l'horizon, et le brouillard du matin enveloppait encore le pic des montagnes lorsque nous quittâmes Larro, et poursuivîmes notre route à cheval : trois cavaliers de Jenna nous suivirent, en nous étourdissant du tintement sauvage des cloches que portaient leurs

montures, jusqu'à un mille environ de cette ville; nous mîmes alors pied à terre devant une sorte de barrière, et l'on nous salua de deux coups de mousquets; nous trouvâmes en ce lieu une troupe de musiciens avec des cornets dans lesquels ils soufflaient avec l'énergie ordinaire à leurs compatriotes. Ils nous précédèrent sur un pont jeté sur un marais qui entoure Jenna, et nous conduisirent au centre de la ville où nous mîmes de nouveau pied à terre, en attendant les ordres du chef. A peine étions-nous assis depuis quelques minutes sous un hangar ouvert, qu'un immense concours de peuple se pressait autour de nous, nous exposant aux inconvéniens qui résultent ordinairement du défaut d'air, de la condensation d'odeurs fortes et désagréables, ainsi que d'un brouhâha confus qu'il est impossible de décrire; enfin, à notre grande joie, on nous annonça que le chef était prêt à nous recevoir. D'après l'étiquette établie dans ce pays, plus on fait attendre un étranger avant de l'admettre, plus on le traite avec distinction, et plus aussi l'hôte qui le soumet à ces retards désagréables est censé appartenir à un rang distingué. Nous aperçûmes le chef, ou plutôt le gouverneur, assis sur un morceau de cuir, sous un vérandah, à l'extrémité d'un vaste enclos carré. Il était richement paré d'une tunique de velours écarlate, avec un bonnet de même étoffe, bordés l'un et l'autre d'un galon d'or; à sa droite

étaient assises ses épouses et ses femmes, et on nous invita à prendre séance à gauche; les femmes chantaient les louanges de leur maître d'une voix haute et criarde, accompagnées de la musique non moins discordante des tambours, des fifres, des clairons et des cornets. Quand nous souhaitâmes au chef toutes les prospérités imaginables, la foule qui s'était précipitée à notre suite dans la cour, ainsi que toutes les personnes qui entouraient le gouverneur, se prosternèrent en battant des mains. On nous servit des noix de Goura, et des complimens sans fin furent échangés de part et d'autre; mais la dignité du nouveau prince semblait pour lui un fardeau incommode, car il était confus et embarrassé comme une jeune fille et paraissait inquiet et effrayé de la présence de ses hôtes à la figure blanche. La cérémonie de notre réception étant terminée, nous dîmes adieu au chef, et après avoir visité le tombeau du docteur Morrison, qui se trouvait sur notre passage, nous nous rendîmes dans une hutte qu'on nous avait préparée.

Le dernier gouverneur de Jenna qui, ainsi qu'on se le rappelle peut-être, avait si bien traité les personnes attachées à la dernière expédition, était mort depuis quinze mois environ, et le roi d'Yarriba avait choisi pour le remplacer le dernier de ses esclaves. C'est une règle invariable pour les souverains de ce dernier pays, dont Jenna forme une

province, de choisir de semblables délégués, parce qu'à une si grande distance de la capitale, un personnage d'un rang élevé qui possèderait du talent et du courage pourrait facilement déterminer les habitans à secouer le joug et à se rendre indépendans de l'Yarriba. Le gouverneur actuel est natif de l'Haussa, et selon toute probabilité il a été élevé à la dignité qu'il occupe en ce moment à cause de sa simplicité et de sa douceur enfantine, car je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de figure qui révélât plus de candeur et peut-être de niaiserie.

Le lendemain nous portâmes au gouverneur un présent qu'il reçut avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance, mais il nous déclara avec chagrin qu'il serait obligé d'en envoyer une partie au roi de Katunga, qui ne lui permettrait point de porter l'habit rouge que nous lui avions donné si peu de temps après son avénement à sa nouvelle dignité.

Nous apprîmes avec regret que les chevaux du dernier gouverneur de Jenna avaient été, selon la coutume, enterrés avec le corps de leur défunt maître, et nous commençâmes à craindre d'être obligés de faire à pied la route jusqu'à Katunga, attendu que le gouverneur actuel ne possède pas une seule bête de somme. Cette fâcheuse nouvelle nous fut soigneusement cachée jusqu'à ce que nous eussions offert nos présens, tant au prince qu'aux

gens de sa cour. Pour parer à ce contre-temps nous expédiâmes deux exprès, l'un au chef de Larro, en le priant de tenir sa promesse et de nous prêter soit un cheval, soit un mulet; l'autre à Adouley pour le presser de nous envoyer de Badagry au moins l'un de nos chevaux.

Depuis la mort du dernier gouverneur on calcule que Jenna a perdu plus de cinq cents habitans par suite des guerres, des querelles intestines et du défaut de gouvernement. Du reste, de ce que ce peuple est perpétuellement en querelle avec ses voisins, il ne faut pas conclure qu'il en résulte grande effusion de sang : ils font la guerre en partie par amusement, ou comme ils le disent pour s'exercer la main, en partie pour s'enrichir par la capture des esclaves. Lorsque nous doublâmes le cap, on nous raconta que les naturels du cap de Hou et ceux de Jack-a-Jack se battaient déjà depuis trois années et qu'ils n'étaient point encore parvenus à s'étendre; mais que, durant cette longue période, une très vieille femme qui n'avait pu se sauver aussi vite que les autres, ayant été prise, c'était l'unique victime de la guerre après plusieurs centaines d'engagemens. Telles sont à peu près les innocentes guerres de Jenna, le succès dépend plutôt de l'adresse et des ruses des combattans que de l'intrépidité qu'ils déploient, et comme après le combat on vient chercher ceux des vaincus qui

respirent encore, il est de leur intérêt de ne point porter de coups meurtriers afin de s'enrichir par la vente de leurs prisonniers. Peut-être la grande diminution de la population de Jenna doit-elle être attribuée à la désertion des esclaves qui prennent la fuite, pendant que leurs maîtres sont occupés hors de leur pays d'excursions; déprédatoires d'où il résulte que ces derniers s'appauvrissent, au lieu de s'enrichir, par la passion irrésistible qui les porte à dépouiller leurs voisins. Les individus qui sont faits prisonniers sont envoyés à la côte, et les chefs des tribus sauvages et nomades qui y résident sont chargés de les vendre moyennant la moitié des bénéfices.

Le prêtre de la ville, ayant entendu dire que nous manquions de chevaux, vint nous faire visite et offrit de nous vendre le sien. C'était un prêtre mahométan : il était accompagné d'un de ses compatriotes de la même religion; mais ni l'un ni l'autre de ces saints hommes ne paraissaient connaître la valeur des mots : bonne foi et justice. Quoi qu'il en soit, nous tombâmes d'accord moyennant trente dollars payés comptant. Notre vendeur nous supplia de dire à son père, le véritable propriétaire du cheval, qu'il l'avait cédé pour un peu moins d'argent qu'il n'en avait reçu; et son vénérable ami appuya cette prière, parce que, disait-il, son compagnon avait besoin pour son usage personnel d'une

petite somme, et qu'il savait bien que son père la lui refuserait. Ces paroles étaient à peine sorties de leur bouche, qu'ils firent publiquement leur ablution en face de notre maison, et que se tournant vers l'est ils parurent implorer avec ferveur le fondateur de leur religion. Cette cérémonie achevée, ils nous chantèrent d'un ton solennel une hymne arabe, qui produisit une si forte impression sur les gens assemblés dans la cour, que prenant leurs éclats de voix pour de la ferveur et leur gravité hypocrite pour de la piété, ils donnèrent à nos deux dévots plusieurs pièces de monnaie. On soupçonne les Felatahs d'être des espions de Sacatou; mais quoique cette opinion soit généralement admise, on n'a point encore pris de mesures pour surveiller leurs mouvemens et s'assurer de leurs intentions.

Les femmes de Jenna s'occupent principalement à filer le coton, et à préparer le maïs qui sert à la nourriture de leur ménage. Le premier de ces produits se récolte en abondance dans le voisinage de la ville, mais on ne le cultive point avec le zèle qu'il mérite. Les habitans entremêlent quelquefois dans leurs tissus de coton la soie qu'on apporte par terre de Tripoli, mais ces étoffes, revenant alors fort cher, sont exclusivement réservées pour les classes les plus riches. Ils ont une grande quantité de bœufs, de pigeons, de chèvres, de moutons et de volailles; cependant ils préfèrent en général les

végétaux à la chair des animaux. Au demeurant, leur ordinaire nous semblerait pauvre et misérable, car il consiste principalement en mets composés d'yam et de maïs; et cependant on n'a jamais rencontré de peuple plus remarquable par ses formes athlétiques. Chez eux, comme chez les naturels de plusieurs parties de ce continent, c'est une habitude invariable de porter les fardeaux sur la tête; ce qui occasione vraisemblablement cette taille élancée et cette démarche assurée, si souvent vantées par ceux qui ont étudié les beautés particulières à la femme africaine. Un objet aussi léger qu'une plume se porte plutôt sur la tête que dans la main, et il faut quelquefois les efforts réunis de trois hommes pour élever une calebasse remplie de provisions sur les épaules d'un portefaix; c'est dans ce cas, et dans ce cas seulement, qu'on peut juger de la force surnaturelle des Africains. La plupart des habitans de Jenna ont les cheveux et les sourcils rasés, mais les ministres et les esclaves du gouverneur ont les cheveux coupés en forme de fer-à-cheval comme signe de distinction, et personne ne se permettant d'imiter cette coiffure, elle tient lieu de livrée.

La hutte dans laquelle nous demeurions était située dans un vaste enclos carré; elle appartenait à la principale femme du dernier gouverneur, dont l'histoire est vraiment déchirante. Chacun des côtés

de cette cour était occupé par des huttes, mais le feu ayant pris à l'une d'elles par accident, presque toutes furent détruites : quelques-unes seulement sont encore debout, avec leurs hautes murailles blanches et dévastées, et les poutres qui supportaient les vérandah, sont maintenant réduites en charbon. Les bâtimens habitables étaient occupés par les esclaves femelles de la propriétaire et par nous. C'est la coutume dans ce pays, quand un gouverneur vient à mourir, qu'une ou deux de ses femmes se donnent la mort le même jour, afin que le défunt ait quelque agréable compagnie dans ses nouveaux États; mais les fidèles épouses du dernier gouverneur n'avaient ni l'ambition ni le goût de suivre leur vénérable époux dans la tombe.

Elles s'échappèrent et se cachèrent avant la fin des cérémonies funèbres, et depuis cette époque elles sont restées cachées parmi ses autres femmes; cependant une de ces infortunées, celle à laquelle appartenait notre maison, fut découverte dans sa retraite, et on lui laissa l'alternative du poison ou d'avoir la tête brisée par la massue du prêtre. Elle opta pour le premier genre de mort, comme le moins terrible des deux, et nous la vîmes arriver dans notre cour pour passer ses dernières heures dans la compagnie de ses fidèles esclaves; celles-ci donnaient à leur maîtresse le tendre nom de mère; mais, hélas! quand elles apprirent le malheur qui

la menaçait, elles brisèrent leurs fuseaux, abandonnèrent la préparation du maïs, laissèrent leurs chèvres, leurs moutons, leurs volailles errer en liberté, et se livrèrent avec emportement à la douleur la plus passionnée. L'arrivée de leur maîtresse redoubla, s'il était possible, leur affliction. Peut-être n'est-il pas au monde de spectacle plus pénible que celui d'une pauvre femme sans défense qui répand des larmes; mais, dans de telles circonstances, ce spectacle est encore plus déchirant : le cœur qui n'en serait point ému serait étranger à tout mouvement de sensibilité. Tout le long du jour, des femmes vinrent pour consoler leur vieille amie et pleurer avec elle; depuis le matin jusqu'au soir nous n'entendîmes que des gémissemens et des sanglots : les hommes les plus considérables de la ville vinrent aussi pour offrir leurs derniers hommages à leur maîtresse. Malgré les représentations et les remontrances du prêtre, malgré les prières de la respectable victime qui demandait à ses dieux la fermeté nécessaire pour subir sa cruelle destinée, le courage lui manqua à plusieurs reprises : deux fois elle entra dans la cour, résolue à mourir dans les bras de ses femmes, et deux fois elle repoussa la coupe fatale pour se promener encore, et admirer une dernière fois la splendeur du soleil et la magnificence des cieux; car elle ne pouvait supporter la pensée de renoncer pour toujours à les voir.

Cependant on apprêtait son tombeau, et on disposait tout pour la veillée de ses funérailles; elle devait être enterrée dans une de ses huttes dès que l'esprit se serait séparé du corps, ce dont on s'assure en frappant la terre sur laquelle il est couché: si on n'aperçoit aucun mouvement, aucune convulsion, la vieille femme sera considérée comme morte. On assure que le poison, dont les naturels font usage dans ces circonstances, donne la mort en moins de dix minutes. Ces scènes de douleur se prolongèrent pendant plusieurs jours sous nos yeux, sans que nous en ayons vu le dénoûment.

A chaque instant arrivait dans notre cour de longues processions de femmes, l'air consterné et les yeux en pleurs, qui venaient gémir sur la mort prochaine de la veuve : elles se lamentaient, se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux, poussaient des sanglots, et exprimaient par tous les moyens possibles la douleur que cause une perte inévitable. Peut-être leur affliction était-elle sincère, peut-être était-elle feinte; mais rien n'égalait le désordre et l'emportement de leur chagrin. La femme qui ouvrait la marche du cortége poussait un cri auquel se joignaient à l'instant toutes les autres voix; ce chant de douleur commençait sur un ton sourd et monotone, et se terminait par un cri aigre et perçant.

Les principaux habitans de la ville, trouvant que

la vieille dame s'obstinait trop à retarder le moment de son départ, envoyèrent un exprès dans son pays natal pour annoncer à ses parens que si elle refusait de subir son destin, ils les réduiraient tous en esclavage, et mettraient le feu à leur ville, conformément à une antique loi qui est encore en vigueur; ils pressaient en conséquence les parens de la veuve, tant dans leur intérêt personnel que dans celui du public, de faire tous leurs efforts pour la décider à en finir courageusement et honorablement. On attendait prochainement une députation de cette ville, et il n'était pas douteux qu'après bien des cris et des sanglots, bien des pourparlers et des exhortations, la question se déciderait enfin contre la pauvre femme. On assurait qu'elle avait séduit quelques-uns des plus riches et des principaux habitans de Jenna, avec de grandes sommes d'argent, et qu'elle les avait décidés à fermer les yeux sur son infraction à ses devoirs d'épouse; et que, par leur intermédiaire, elle avait obtenu du roi de Katunga l'autorisation tacite d'attendre le terme naturel de ses jours; mais le peuple, à plusieurs milles à la ronde, avait été frappé d'horreur par cette impiété et ce mépris des anciens usages, et s'était levé en masse pour faire exécuter contre elle les vieilles lois du pays.

Départ de Jenna. Continuation du voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Passage par différentes villes et villages. Maladie de l'un des voyageurs. Bohou, ancienne capitale de l'Yarriba. Arrivée à Katunga.

Le 7 avril nos préparatifs de départ furent achevés de bon matin, et aussitôt après notre déjeuner nous allâmes prendre congé du bon gouverneur comme de coutume. Nous fûmes obligés de faire une longue et fastidieuse station devant sa porte; mais à peine fut-elle ouverte qu'une bande de musiciens fit entendre une symphonie nationale pour célébrer notre bienvenue. Nous remarquâmes un plus grand nombre de tambours que nous n'en avions vu en aucune autre occasion : quelques-uns de ces instrumens avaient à peu près la forme d'un cône, et étaient ornés d'une profusion de ciselures et de figures d'airain; sur l'un entre autres on voyait représentés deux hommes en buste et une tortue qui mangeait dans la bouche de l'un d'eux; à côté de la tortue était un coq, et deux chiens faisant sentinelle complétaient la scène. Toutes ces figures étaient artistement ciselées en airain massif : on frappait sur les deux extrémités des plus gros tambours, avec la paume des mains; des centaines de petites sonnettes étaient suspendues sur leurs côtés, plutôt comme ornement que dans un but d'utilité : car, comme elles n'avaient point de marteau, elles ne pouvaient produire aucun son. Après quelques instans d'en-

tretien, le chef et les principaux de la cour nous serrèrent affectueusement la main, en nous souhaitant toutes sortes de prospérités; et aussitôt que nous fûmes sortis de l'enclos, nous montâmes à cheval pour quitter la ville. Le chef de Larro n'avait point tenu sa promesse; mais comme nous avions eu le bonheur de nous procurer un autre cheval dans la matinée, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le sentier que nous suivions nous conduisit à travers une campagne agreste, boisée en partie; et après une agréable promenade d'environ trois quarts d'heure nous entrâmes dans le petit village de Bidjie.

Le 14 avril nous vîmes, avec autant d'étonnement que de plaisir, paraître notre homme de Badagry avec l'un de nos chevaux et une selle anglaise; cette dernière n'était pas moins précieuse pour nous que le cheval, car la veille, à défaut de selle, j'avais été obligé de faire usage d'une couverture; et, le dos de ma monture étant aussi tranchant qu'un couteau, c'était un siége peu agréable; il eut été moins fatigant de voyager à pied.

Nous quittâmes Bidjie lorsque la matinée était encore fraîche et agréable, et nous arrivâmes à Chow avant dix heures. Les naturels ont la bizarre idée que les hommes blancs aiment avec excès la volaille; aussi à peine entrions-nous dans quelque ville ou village, que tous les habitans de la basse-

cour étaient immédiatement pris et confinés en lieu de sûreté jusqu'à notre départ.

Plusieurs étrangers nous accompagnaient de villes en villes, comme faisant partie de notre suite, afin de se soustraire au paiement de l'impôt exigé à chaque barrière. Des femmes se sont également placées depuis le fort du cap Coast sous la protection des hommes de notre escorte, afin de jouir de la même immunité. En retour de cette faveur elles nous rendent une foule de petits services, tels que d'allumer le feu et de préparer la nourriture de nos gens.

Notre voyage fut ce jour-là singulièrement agréable; tantôt le sentier traversait, en faisant mille détours, des plaines couvertes d'un gazon verdoyant; tantôt il nous conduisait dans des bois d'arbres majestueux, sur les branches desquels une foule de singes espiègles nous divertissaient par leurs audacieuses gambades, pendant que le perroquet gris ainsi que d'autres oiseaux au brillant plumage modulaient en liberté les chants sauvages que leur enseigna la nature.

Le chef de Chow, qui avait reçu et bien traité la dernière expédition, était mort depuis quelque temps; son successeur était un homme modeste, bienveillant, actif, qui nous accueillit plutôt comme des demi-dieux que comme des mortels. Au moment de notre arrivée il était occupé à surveiller ses esclaves dans ses plantations de maïs et d'yam, mais

il se hâta d'accourir pour nous recevoir. Il possédait un grand nombre de chevaux, dont l'un était le plus petit et le plus élégant que j'aie jamais vu.

Dans la soirée, le chef vint nous voir en nous apportant diverses provisions et quelques noix de Goura. Mon frère donna en sa présence du cornet, ce qui lui causa une grande frayeur, parce qu'il supposait que cet instrument n'était autre chose qu'un serpent. Pour la première fois depuis notre arrivée en Afrique, nous vîmes à Chow un métier à tisser en activité. Les femmes seules travaillent dans les manufactures de coton.

Le 15 avril nous partîmes de Chow avant le lever du soleil. Nous traversâmes dans la matinée trois ou quatre endroits marécageux couverts de ronces, de buissons et d'une herbe épaisse, habités par des milliers de grenouilles d'une prodigieuse grosseur. A chaque ruisseau que nous passions nous étions invariablement salués par des sifflemens extraordinaires, semblables à ceux d'une multitude de serpens : nous ne pûmes nous expliquer ces cris bizarres, qu'en supposant qu'ils provenaient de quelque espèce d'insecte dont nous envahissions la demeure.

Un grand nombre de femmes qui portaient sur la tête des petites figures d'enfans en bois passèrent auprès de nous dans la matinée; c'étaient des mères qui, ayant perdu un enfant, portent leur image gros-

sière pendant un temps indéfini, en signe de deuil. Nous ne pûmes décider aucune d'elles à se séparer de ces précieux gages de souvenir et de tendresse.

Nous entrâmes un peu après midi à Egga, ville très considérable. On nous conduisit sur-le-champ dans la maison qu'avait occupée Clapperton à l'époque de la dernière expédition, et dans la cour de laquelle est enterré un anglais nommé Dawson, qui mourut de la fièvre lors du passage du capitaine dans le pays. La hutte et la cour étaient remplies de curieux dans un état de malpropreté inexprimable. Nous ne pûmes nous débarrasser des moutons, des chèvres et de la volaille; ils restèrent avec nous en dépit de nos efforts pour les chasser, et cette société, jointe au bavardage d'une centaine de visiteurs, rendit notre situation presque intolérable.

Egga est le principal marché de cette partie de l'Afrique : les vendeurs et les acheteurs s'y rendent de plusieurs milles à la ronde. Les femmes y sont les principaux, sinon les seuls marchands : la plupart se recommandent par un extérieur gracieux et attrayant, et toutes font usage dans leur commerce, de ces ruses et de ces artifices auxquels les marchandes des pays plus civilisés ne sont point étrangères.

Nous quittâmes Egga le lendemain. La route traversait presque continuellement des plantations d'yams, de courges et de trois ou quatre variétés

de froment, qu'un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à sarcler : la houe est le seul instrument de labourage dont se servent les naturels; et, à vrai dire, ils peuvent se passer de tous les autres, car la saison pluvieuse rend le sol si léger et si mobile, que la culture exige très peu de main-d'œuvre. La population est abondante : on ne saurait évaluer le nombre des laboureurs; et, à mon avis, l'introduction de la charrue serait une innovation peu avantageuse : elle encouragerait, au contraire, la disposition naturelle des habitans à la paresse.

Après avoir traversé une petite, mais jolie rivière, nous ne tardâmes pas à entrer dans la vaste et populeuse cité de Jadou. Nous apprîmes que, le chef étant mort depuis plus d'une année et personne n'ayant été désigné pour lui succéder, tout dans la ville était en proie au désordre et à la confusion. Après un moment d'attente, on nous conduisit dans un enclos qui avait appartenu à l'ancien gouverneur, où nous reçûmes la visite de son frère accompagné des citoyens les plus âgés. Cet enclos était circulaire et entouré de huttes, toutes occupées par les veuves de l'ancien chef qui passaient leur temps et gagnaient leur vie à filer et à tisser. Il n'y avait pas moins de cent femmes appartenant au roi de Katunga, logées avec elles. Toutes avaient passé le printemps de la vie : elles étaient arrivées depuis peu de temps chargées d'étoffes de leur

pays, qu'elles échangent contre du sel, divers articles des manufactures d'Europe, et surtout contre des colliers en grains de verre; elles retournent avec ces marchandises dans leur pays, les exposent en vente dans les marchés, et les profits appartiennent à leurs maris. Ces royales épouses ne se distinguent de leurs compatriotes que par une espèce particulière d'étoffe qui enveloppe leurs marchandises, et que personne ne peut porter sous peine d'un esclavage perpétuel; ce châtiment rigoureux est souvent appliqué, car les femmes du roi ne payant aucun tribut ni aucun droit de barrière, et devant en outre être défrayées par les chefs des villes où elles passent, l'appât de si grands avantages porte souvent les autres femmes à essayer d'en imposer en faisant usage de l'étoffe défendue; et il est nécessaire de faire des exemples.

Les habitans de Jadou sont en général très proprement vêtus avec des cotonnades de leurs propres manufactures. Leur extérieur est plus agréable que celui des peuplades qui résident près de la mer. Les marchandises d'Europe leur arrivent de Dahomey et de Badagry, mais surtout de Lagos; on en voit tous les jours dans les marchés de Jadou et d'Egga. Sur notre route, plusieurs chefs nous ont demandé pourquoi les Portugais n'achètent plus autant d'esclaves qu'autrefois, et se sont plaints amèrement de la stagnation de cette branche de com-

merce. Les hippopotames abondent dans les rivières des environs de la ville; quand ces animaux sont jeunes, leur chair se vend pour être mangée; quand ils sont vieux, on emploie leur peau à faire des fouets et à divers autres usages.

Le 17 avril nous quittâmes Jadou, et nous arrivâmes vers le milieu du jour dans un joli petit village appelé *Pouya*. La campagne entre ces deux endroits est d'une beauté ravissante, et peut être comparée à un verger magnifique. Sur notre route nous rencontrâmes une grande quantité de bœufs, de moutons, de chèvres, et plusieurs centaines d'indigènes de tout sexe et de tout âge, avec des pigeons et des poules qu'ils portaient sur leur tête. Plusieurs de ces voyageurs étaient chargés de ballots d'étoffes du pays et de grosses balles rondes contenant de l'indigo; ils étaient tous esclaves et se rendaient de l'intérieur des terres sur la côte pour y vendre le bétail et les marchandises qu'on leur avait confiées. Une vieille femme avait eu le malheur de laisser tomber de dessus sa tête une grande calebasse d'huile de palmier; quand nous arrivâmes sur le lieu de l'événement, nous trouvâmes une troupe de ses compagnes d'esclavage qui se tordaient les mains et poussaient des cris; mais l'affliction de la vieille était plus profonde, car elle tremblait à l'idée du châtiment qui l'attendait à son arrivée chez son maître. Je fus touché de son malheur et je lui don-

nai un beau couteau de chasse qui pouvait la dédommager amplement de la perte de son huile. Ses compagnes essuyèrent aussitôt leurs larmes, se prosternèrent à nos pieds, en laissant éclater des transports de joie et d'enthousiasme qui ne peuvent se concevoir.

La mortalité des enfans doit être immense dans le pays, car presque toutes les femmes que nous rencontrâmes sur la route portaient une ou plusieurs de ces petites images dont j'ai parlé plus haut. Toutes les fois qu'elles s'arrêtaient pour prendre quelque nourriture, elles ne manquaient jamais d'en présenter une partie devant la bouche de ces êtres inanimés. Quoique Pouja soit considérée par les habitans comme étant à un jour de marche de Jadou, nous ne nous y arrêtâmes que pour saluer le chef; et ayant poursuivi notre route à travers de jolies collines et des vallées arrosées par des torrens et des petits ruisseaux, nous arrivâmes à Angua. Le sol entre ces deux villes est d'une stérilité sans égale : d'énormes masses de pierres de fer, qui semblent avoir été soumises à l'action du feu, s'y rencontrent à chaque pas. Angua est la ville où l'infortuné capitaine Pearce rendit le dernier soupir. C'est là aussi que le capitaine Clapperton s'arrêta, entièrement découragé, et renonçant presque à l'espérance de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. Le chef ne nous envoya qu'une petite

quantité de maïs et d'eau; il refusa obstinément de nous vendre un bouc ou une chèvre, ou tout autre espèce d'animal, quoiqu'il y en eût par milliers dans la ville.

Notre réception à Angua avait été si peu hospitalière, que le lendemain nous nous levâmes beaucoup plus tôt que de coutume, et nous nous mîmes en route à la clarté des étoiles. Au lieu des pierres de fer que nous avions rencontrées la veille, le pays que nous parcourûmes était en partie hérissé de grossières et énormes masses de granit. Nous apercevions à notre droite des montagnes et des pics élevés, dont les flancs étaient couverts de bois épais, et dont les sommets se perdaient dans les nues. A neuf heures du matin nous traversâmes un joli et élégant village nommé *Chakka,* qui venait de perdre son chef; une heure après nous franchîmes une petite rivière appelée *Akeeni,* et remplie de rocs âpres et sauvages en granit, et qui se jette, nous dit-on, dans le Lagos. La route tourne en cet endroit vers une montagne haute et escarpée que nous gravîmes vers midi avant d'entrer dans la ville d'Afoura. Le gouverneur nous fit le meilleur accueil : il nous dit qu'il était charmé de nous voir, et l'air de joie et de satisfaction répandues sur son visage confirmait ses paroles. La plus belle hutte de la ville, la mieux aérée et la plus commode que nous ayons encore habitée, fut immédiatement pré-

parée pour nous; et nous en avions à peine pris possession, que nous reçûmes de la part du chef une grande quantité d'excellentes provisions.

C'était le premier jour de son règne; son père, le précédent chef, était mort depuis quelque temps; mais, par des motifs de délicatesse, il avait refusé jusqu'à ce jour d'entrer en possession de l'autorité. En l'honneur de cet événement, toute la soirée une nombreuse troupe de femmes se livrèrent à la danse, à la joie, et à toutes espèces de divertissemens. Il est assez remarquable que les chefs ou gouverneurs de toutes les villes par où nous avions passé depuis Badagry, et que j'avais laissés en vie et bien portans à l'époque de mon retour vers la côte, avaient été tués à la guerre, ou étaient morts naturellement. A peine en existait-il encore un.

Le 19 avril, un voyage agréable et commode d'environ trois heures nous conduisit à la première ville enceinte de murs que nous eussions vue; elle se nomme *Assinara*. Ses murailles sont en terre, et si peu élevées, qu'on les escaladerait sans peine; un fossé à sec d'à peu près dix-huit pouces de profondeur, et de trois ou quatre pieds de largeur entoure aussi la ville. Dessus est jetée une simple planche qui fait l'office de pont-levis, et qui constitue le seul passage par lequel les habitans sortent de la place et y rentrent. Assinara avait aussi perdu récemment son chef dans une bataille, et les affaires étaient di-

rigées par un bon vieillard, qui s'était volontairement chargé de ce soin jusqu'à la désignation d'un nouveau chef; il nous fit la réception la plus cordiale, et nous traita de la façon la plus hospitalière.

Mon frère, qui la veille avait été pris de la fièvre, se trouvant trop faible le lendemain matin pour continuer notre voyage, nous restâmes un jour entier à Assinara. Le gouverneur temporaire vint nous voir, l'air triste et abattu, et nous supplia de découvrir un certain sorcier qu'il supposait caché dans quelque coin de la ville. Par l'effet des charmes de ce sorcier un grand nombre d'habitans, à ce qu'il nous dit, tombaient malades et mouraient : les femmes et les enfans étaient plus particulièrement atteints par sa malveillance. Ces malheureuses victimes tombaient subitement sans proférer une parole : les morts étaient devenues depuis quelque temps si nombreuses, que le vieillard s'inquiétait pour lui-même, et qu'il nous demanda un charme propre à le préserver lui et sa famille.

Le 23 avril mon frère se trouvant rétabli par un jour de repos, nous nous remîmes en route dans la matinée; sans avoir rencontré aucun objet nouveau ou digne d'attention, nous entrâmes, avant midi, dans la ville d'Accodou après quelques heures de marche seulement. Mon frère paraissait alors parfaitement rétabli et jouissait d'une gaîté et d'une

liberté d'esprit qui m'inspiraient les plus heureuses espérances; mais en quelques minutes il fut saisi d'une chaleur dévorante, et un second accès de fièvre se déclara plus violent que le premier. Je fis usage des remèdes les plus énergiques que je pus imaginer; je le saignai, et je lui appliquai un large vésicatoire sur la région de l'estomac, où paraissait être le siége du mal. Dans la soirée ses idées devinrent confuses, et il eut le délire; depuis il m'a décrit les horribles fantômes qui troublaient alors son imagination, et le bien-être délicieux qui se répandait dans toute sa personne lorsque ses affreuses visions s'étaient dissipées. Des pleurs coulaient de ses yeux; mais enfin une abondante transpiration, qui avait été si long-temps interrompue, lui procura un soulagement subit, et depuis il continua d'aller de mieux en mieux.

Pendant que mon frère était si mal, les naturels faisaient un horrible vacarme, en chantant et battant du tambour en l'honneur de leur fétiche; je sortis pour les engager à se tenir tranquilles, mais ils ne firent que se moquer de mes remontrances et redoublèrent leur tapage, car ils sont sans pitié pour les souffrances d'un homme blanc; et s'ils peuvent le tourmenter par quelque moyen que ce soit, ils imaginent avoir fait une action méritoire. J'ai oublié de dire que la journée de la veille avait été la plus chaude que nous eussions

encore eue, le thermomètre ayant marqué à midi 99 degrés de Fahrenheit.

Le lendemain, 24 avril, je fis préparer une litière pour mon frère, qui était trop faible pour monter à cheval, et nous quittâmes Accodou dans la matinée. Entre huit et neuf heures nous fîmes halte à un village élégant et commode nommé *Etudy*. Le chef nous envoya une volaille et 400 cowries; mais nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour prendre quelques rafraîchissemens, sans mettre pied à terre, et pour lui offrir nos respects. Nous avançâmes ensuite au milieu de grandes plantations de coton, d'indigo, de maïs, d'yams, et à travers des campagnes pierreuses, jusqu'à ce que nous atteignîmes entre dix et onze heures la ville de Chouchou. Nous fûmes presque immédiatement conduits en présence du chef, et de là dans une hutte en ruine, que nous trouvâmes dans un état de malpropreté impossible à décrire; une étable à cochon eût été préférable. Le précédent propriétaire de cette demeure avait encouru le déplaisir et la haine de son chef, à cause de ses immenses richesses, et plutôt que de payer une amende considérable, il avait pris la fuite et s'était joint aux ennemis de ce dernier. Cette circonstance explique en partie le désordre et la misère qui règnent autour de nous.

Je remarquai ici que, depuis notre départ de Jenna, nous avions rencontré un nombre consi-

dérable de personnes qui avaient perdu un œil : elles n'assignaient d'autres causes à ce malheur, que la chaleur et l'éclat des rayons du soleil.

Le 25 avril, après une nuit pluvieuse, nous nous mîmes en selle pour continuer notre route. C'était une de ces matinées qui font fumer l'encens, car la variété des parfums délicieux qui s'exhalaient des arbres et des buissons en fleurs, après la pluie, produisaient une sensation si enivrante qu'on avait peine à en supporter le charme. Le paysage qui se déploya sous nos yeux durant cette journée était plus pittoresque et plus beau qu'aucun de ceux que nous avions encore vus. La route suivait les contours d'une vallée magnifique et fertile, bornée de toutes parts par des montagnes de granit d'une forme bizarre et grotesque, dont les sommets sont couverts d'arbres rabougris, et dont les anfractuosités sont occupées par des groupes de huttes dont les habitans sont venus chercher en ce lieu un asile contre les déprédations des hommes de guerre qui infestent la plaine. Une multitude d'oiseaux rares habitent cette vallée. Plusieurs d'entre eux ont un ramage éclatant, riche et mélodieux, tandis que celui des autres est rude et discordant; mais en général leur plumage est varié, brillant et magnifique : la modeste perdrix s'y montre en compagnie de la superbe grue des îles Baléares, avec sa crête royale; le colibri délicat saute de branche en

branche au milieu d'oiseaux inconnus. Quelques-uns de ceux-ci sont d'un noir à reflet vert; plusieurs ont les ailes rouges et le corps pourpre, d'autres sont bigarrés d'or et d'écarlate.

Après avoir traversé la longue et ravissante vallée dont je viens de parler, nous ne voyageâmes pas long-temps sans rencontrer un grand village nommé *Fudibu* : nous y fîmes une courte halte, et après avoir marché encore deux heures sur un terrain uni, bordé de hautes montagnes, nous arrivâmes dans la ville de Guwendekki, où nous passâmes la nuit.

Nous en repartîmes le lendemain 26 avril. Avant de gravir une montagne de granit à pic, nous nous arrêtâmes pour faire rafraîchir nos chevaux, sous les branches d'un arbre immense, près d'une ville appelée *Eco*. Lorsque nous eûmes atteint le sommet de la montagne, nous jouîmes d'un magnifique coup d'œil; le regard embrassait un horizon immense borné par des pics et des collines d'une forme extraordinaire. L'une offre une ressemblance frappante avec la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance, et une autre n'a pas moins d'analogie avec celle de la tête et la croupe du Lion, dans le même lieu. Nous nous dirigions vers le nord-est, et les deux montagnes dont je parle étaient à l'ouest, par rapport à nous.

Après être redescendus dans la plaine, nous pour-

suivîmes notre route à travers une campagne fertile, arrosée de sources et de ruisseaux, et nous entrâmes après midi à Dufo, ville très considérable et très populeuse. Les habitans nous parurent riches et industrieux. Ils possèdent comme animaux domestiques, une grande quantité de moutons, de chèvres, de pigeons et de volailles; ils ont aussi des chevaux et des bœufs. Le chef nous fit long-temps attendre; mais dès qu'il fut arrivé, il nous invita à le suivre dans un enclos élégant, dont il nous pria d'occuper la maison. Aussitôt qu'il nous eut quittés on nous apporta de sa part une grande quantité de yam, une corbeille de bananes mûres, une calebasse d'œufs que nous reconnûmes bientôt ne rien valoir, quoiqu'on y eût mêlé du sable pour les faire paraître plus pesans. Nous reçûmes la visite de quatre marchands de Burgou, qui nous apprirent qu'ils avaient traversé le Nil à Inguazhilligée, il n'y avait pas plus de quarante jours; et que, malgré les pluies qui avaient déjà commencé, les eaux du fleuve n'avaient point subi d'augmentation considérable.

Le lendemain, de grand matin, nous quittâmes la ville de Dufo. Le pays nous parut moins beau et moins pittoresque que celui que nous avions traversé la veille, cependant il présente encore un coup d'œil digne d'intérêt. Nous observâmes à gauche de notre sentier une autre ressemblance de la montagne

de la Table, ainsi qu'une seconde imitation de la tête et la croupe du Lion. De lourdes masses de granit sont suspendues au-dessus de la route : elles sont généralement noires, et semblent avoir été battues par les pluies pendant des milliers d'années; au milieu l'on remarque de profondes et sombres cavernes qui, si elles étaient situées dans le Cornouailles, au lieu de l'être en Afrique, auraient été désignées, j'en suis sûr, comme le théâtre des tragiques et sanglantes histoires du temps passé. A environ huit milles de Dufo, nous trouvâmes un long village nommé *Elekba*, où nous fîmes une courte halte; car le chemin avait été si pierreux, si âpre et si difficile que quelques minutes de repos nous étaient absolument nécessaires. A partir de cet endroit, la route devint excellente et aussi unie que l'allée d'un parc anglais : elle continua toujours ainsi jusqu'au moment où nous aperçûmes une grande ville enceinte de murs appelée *Chaadou*, dans laquelle nous entrâmes sur le midi. En dehors de cette ville est un petit village felatah, dont les huttes sont construites circulairement en forme de couzie. Les habitans se livrent exclusivement à l'éducation du bétail, occupation pour laquelle ils ont un goût passionné; leurs mœurs sont simples, et leur extérieur ainsi que leurs habits d'une propreté remarquable.

Nous passâmes à Chaadou la journée du 28 avril,

afin de donner à nos porteurs le temps de nous rejoindre, les difficultés et l'inégalité de la route entre Dufo et Cleba les ayant nécessairement retardés. Nous reçûmes la visite d'un eunuque de Katunga, que le roi de cette ville avait envoyé pour recevoir le tribut accoutumé des gouverneurs résidant dans les grandes villes situées sur la route de Katunga à Jenna. Cet homme était traité avec beaucoup de respect par le gouverneur de Chaadou, et ses sujets se prosternaient devant lui avant de lui adresser la parole.

Comme nous manquions d'argent, nous envoyâmes vendre des aiguilles au marché. C'est l'usage dans le Yarriba que l'acheteur, après être convenu de payer une certaine somme pour un objet quelconque, rétracte sa parole et affirme n'avoir promis de payer qu'environ la moitié du prix demandé. Il en résulta de violentes altercations entre nos gens et les naturels, mais c'est une coutume consacrée à laquelle il fallut se soumettre.

Les habitans de la ville possèdent une immense quantité de moutons, de chèvres, de cochons et de volailles, mais les Felatahs seuls ont des bœufs: je ne pense pas qu'un naturel soit propriétaire d'un seul animal de cette espèce. Ainsi que dans beaucoup d'autres villes, le marché ne commence qu'après que la chaleur du jour est passée, et les

acheteurs ne s'y rendent guère avant huit heures du soir.

Le 29 avril nous nous remîmes en route, et traversâmes une contrée montagneuse entrecoupée de courans d'eau excellente. A midi nous entrâmes dans un village petit, mais agréable et pittoresque, orné d'arbres épais et majestueux : nous n'y restâmes que peu d'instans, et nous étant remis en route, nous arrivâmes dans la soirée à une ville considérable et entourée de murs, dans laquelle nous passâmes la nuit : en beaucoup d'endroits la muraille, s'il est permis de lui donner ce nom, ne s'élève pas à plus de quatorze pouces au-dessus du sol, et le fossé a des dimensions analogues. L'enclos où l'on nous conduisit presque aussitôt après notre arrivée était situé au centre de deux ou trois autres, et les passages qui y conduisaient formaient tant de détours qu'un étranger, après y avoir été introduit, aurait été fort embarrassé de trouver la route pour en sortir sans guide. Au milieu de notre cour s'élevait un arbre autour duquel étaient plusieurs pieux plantés en terre; cet arbre était un arbre fétiche; ces pieux étaient pareillement des fétiches : aussi nous enjoignit-on expressément de n'y point attacher nos chevaux. Des calebasses, toute espèce de productions de la terre, des plumes, des coquilles d'œufs, des os d'animal, et en général toute sorte d'objets inanimés ont été convertis en fétiches

par l'imbécile crédulité des naturels; et à l'instar du fer-à-cheval, que l'on voit toujours cloué sur la porte des paysans les plus superstitieux de l'Angleterre, ces fétiches sont regardés comme des préservatifs contre les revenans et les mauvais esprits. C'est un sacrilége que d'y porter la main, et il serait dangereux d'en rire.

Le 30 avril nous franchîmes deux ou trois petits ruisseaux d'une eau fraîche et délicieuse, ainsi que nous l'avions fait la veille, et nous traversâmes un village insignifiant, dont le chef nous envoya une calebasse contenant du blé écrasé dans de l'eau pour nous servir de boisson. Nous arrivâmes à midi au pied d'un pic fort élevé, et nous aperçûmes sur son sommet une ville que nous reconnûmes pour celle vers laquelle on nous avait dirigés. Nous mîmes pied à terre, et, après avoir monté péniblement pendant trois quarts d'heure, nous atteignîmes enfin au sommet : des pierres et des blocs de granit interceptaient le sentier, de sorte qu'il était difficile de chasser nos chevaux devant nous; ils tombèrent fréquemment, mais sans se faire beaucoup de mal.

Chekki est le nom de cette ville; notre arrivée n'était point annoncée, et par conséquent le gouverneur n'était point préparé à nous recevoir. Nous nous assîmes sous un arbre, où nous eûmes le temps de nous ennuyer d'attendre ; enfin survint un homme

qui nous conduisit à la demeure du gouverneur située à peu de distance de notre arbre. Il nous reçut avec embarras, sans grossièreté, quoique avec peu de démonstrations d'empressement; il nous fit servir de l'eau, et envoya ensuite à notre demeure une grande calebasse de forah, sucré avec du miel, dont le goût diffère peu de celui du gruau épais qu'on appelle en Écosse *burgou*. Ce mets est fait avec une espèce de grain nommé *forah* : il est agréable au goût, et d'un usage général chez les naturels de ces contrées. Une grande quantité de bananes envoyées par le chef suivit le forah, mais quelque chose de plus substantiel que ces deux espèces de provisions nous avait été promis.

C'est un usage général dans cette ville, ainsi que dans toutes celles que nous avions traversées, de laisser les enfans nus jusqu'à l'âge de sept ans, quelquefois avec un collier de cowries autour des reins, et des bracelets grossiers, soit en cuivre, soit en étain, autour du poignet. Les personnes plus âgées s'habillent avec propreté : les hommes portent un bonnet, une tunique, des pantalons ordinairement bleus; les femmes ont une pièce de cotonnade flottante, rejetée par-dessus l'épaule gauche, et tombant en draperie au-dessous du genou; le bras et le pied droits seuls sont nus. En général, les deux sexes sont beaucoup plus graves et beaucoup plus sérieux que les habitans de la côte, et on n'entend

point chez eux ce rire bruyant qui annonce un esprit vide.

Le 1er mai nous partîmes de Chekki, et après quatre heures d'une marche agréable, nous arrivâmes à Cousou, ville considérable et importante. Dans les environs est un hameau felatah, dont les habitans tirent exclusivement leur subsistance de l'éducation des troupeaux : ils sont estimés des Yarribéens, qui vivent avec eux sans soupçon et sans défiance.

Nous rencontrâmes à Cousou une caravane ou *gafflie* de marchands de Hano, qui s'étaient ainsi fort éloignés du chemin de Gonja : leurs marchandises consistaient principalement en dents d'éléphant, en sel, gomme, et en étoffes du pays. C'était, nous dit-on, une route nouvellement adoptée, l'ancienne n'étant plus regardée comme sûre, par suite des dissensions intestines et des querelles survenues entre les naturels. La gafflie se composait de plus de quatre cents hommes; une compagnie de marchands qui avaient traversé la ville dix jours auparavant était deux fois plus nombreuse.

Les palmiers devenaient moins nombreux à mesure que nous avancions dans l'intérieur du pays, et par conséquent l'huile qu'ils fournissent devenait fort rare; mais la nature toujours bienfaisante le remplace par le mi-cadania ou arbre à beurre, qui fournit en grande abondance une sorte de

moelle végétale, agréable au goût et fort estimée par les naturels : on s'en sert pour s'éclairer et pour d'autres usages domestiques. Cet arbre précieux ressemble assez en apparence à notre chêne : la noix qu'il produit est enfermée dans une substance charnue et savoureuse; l'amande de cette noix est à peu près de la grosseur de notre châtaigne; on la fait sécher au soleil, après quoi on la râpe très fin, et on la fait bouillir dans l'eau. Les parties huileuses qu'elle renferme montent à la superficie, et quand l'eau est refroidie, on les enlève avec un écumoir; on en fait ensuite des barils, et on s'en sert sans autre préparation.

Le gouverneur était un vieillard doux, pacifique et bienveillant, généralement aimé de ses sujets; il se montrait particulièrement attentif à notre égard; il nous apprit que le sentier ordinaire de Katunga n'était par sûr, par suite d'un démêlé sérieux entre les habitans de Cousou et ceux des villes voisines; en conséquence, nous dit-il, je vous supplie de demeurer avec moi jusqu'à demain, afin que je puisse prendre les arrangemens nécessaires pour vous envoyer par une autre route. Cette nouvelle n'était pas de nature à nous plaire, mais nous étions convaincus de son importance et nous acceptâmes avec reconnaissance l'offre du gouverneur.

Le 3 mai nous quittâmes Cousou. Le sentier qui nous avait été indiqué par le bon gouverneur est

situé à l'est de la ville. Après avoir voyagé deux heures à cheval, il nous conduisit à Acboro; cette ville en elle-même est très petite, mais ses murailles en ruines, qui entourent une étendue considérable de terrain, peuvent faire croire qu'elle a été jadis plus importante. Dans l'enceinte de ses murailles s'élèvent trois montagnes de granit, deux du même côté de la ville, la troisième du côté opposé. Leurs bases sont tout entières en pierres solides, mais leur sommet se compose de blocs détachés, entre les interstices desquels croissent des arbres et des broussailles. Indépendamment de ces montagnes, on voit en différens lieux d'énormes masses de granit entassées les unes sur les autres. En somme, Acboro est un des lieux les plus sauvages et les plus imposans que l'imagination puisse se représenter; les demeures des habitans affaiblissent seules l'impression à la fois agréable et pittoresque que produit l'aspect de cette ville.

Le lendemain, 4 mai, nous étions sur pied de grand matin; et, après avoir dit adieu au gouverneur d'Acboro, nous quittâmes la ville au lever du soleil : au bout d'une heure trois quarts nous entrâmes dans un village délicieux et ouvert nommé *Lazipa*. Il existe à côté un groupe de huttes felatahs, auprès desquelles paissaient de magnifiques troupeaux : nous nous arrêtames un instant pour les admirer; quelques bœufs étaient blancs comme

la neige, d'autres étaient tachetés comme la peau du léopard, d'autres enfin étaient marqués de taches rouges et noires sur un fond blanc. Une jeune fille felatah nous présenta un bol de lait nouvellement tiré, qui nous procura un agréable rafraîchissement. Après l'avoir bu, nous dîmes adieu pour toujours aux Felatahs et à leurs demeures.

Nous ne voyageâmes pas long-temps après avoir quitté Lazipa, avant de traverser un vaste marais, sur les bords duquel fleurissait avec une rare perfection une espèce de beaux et larges lis d'eau : nous franchîmes ce marais, ainsi que deux petits courans qui interceptaient le chemin. A neuf heures, avant midi, nous arrivâmes à Coutou, qui est comme Lazipa un village ouvert, mais beaucoup moins considérable. Une personne qui aurait voyagé de Penzance, en Cornouailles, à Land's-End, et qui aurait observé la nature du sol et les blocs de granit dispersés à sa surface, aurait une idée très exacte du pays situé entre Acboro et Coutou, à cette seule différence qu'il est plus boisé.

Au sortir de Coutou, l'aspect de la campagne changea subitement et devint infiniment plus agréable; le sol était plus fertile et plus profond. Les prairies et les terres labourées étaient plus fréquentes : ces dernières paraissaient cultivées avec grand soin; de beaux arbres, aux branches pendantes et au feuillage épais, embellissaient le pays

dans toutes les directions, et s'étendaient particulièrement à l'horizon vers l'est. On aurait dit que ces arbres avaient été soigneusement plantés par la main de l'homme, car ils s'élevaient à une égale distance les uns des autres, et aucun ne paraissait porter atteinte à la beauté, à la régularité et à la symétrie de ses voisins. La terre qu'ils ombrageaient était couverte d'une herbe fine qui imprimait à l'ensemble de la scène un aspect délicieux.

Après avoir voyagé quelque temps au milieu de cet agréable paysage, nous aperçûmes un nombreux troupeau de bétail magnifique, conduit par de jeunes garçons, et peu après nous arrivâmes à un joli village felatah, dont les habitans étaient occupés à faire paître les vaches et à d'autres travaux en usage dans une ferme africaine. Nous traversâmes un petit ruisseau, et entrâmes dans une ville d'une étendue considérable appelée *Bohou*, entourée d'une triple enceinte de murailles et de fossés. Nous n'eûmes point à subir l'ennui des formalités ordinaires, et nous fûmes immédiatement conduits à la résidence du gouverneur. La conversation roula sur les sujets usités en pareille circonstance; mais après qu'on nous eut reconduits à notre hutte, on nous apporta de sa part un bœuf, des racines d'yam, des bananes, et une énorme calebasse de lait frais qui ne contenait pas moins de

six gallons. Nos gens se couchèrent joyeusement à terre pour fêter ces abondantes provisions.

Dans l'après-midi on nous remit un message portant « que le premier ministre du gouverneur serait charmé de nous voir, et qu'il nous recevrait avec reconnaissance dans le courant de la journée. » Une indisposition dont je souffrais depuis la veille ne me permettant point de sortir, mon frère se rendit seul à cette invitation. Il me dit à son retour qu'une agréable promenade d'environ deux heures l'avait conduit à l'habitation du ministre, qui l'avait accueilli de la manière la plus empressée; lorsque les complimens d'usage eurent été échangés entre eux, que les nombreuses femmes et le domestique non moins nombreux du maître de la maison, qu'on exhibe ordinairement aux étrangers dans ces occasions, eurent satisfait leur curiosité, en examinant minutieusement la personne de mon frère, l'entrevue se termina, et il revint à notre demeure, après avoir promis au ministre de lui faire le lendemain une seconde visite.

Bohou est situé au nord-est d'Acboro, sur le penchant d'une colline riante et fertile, au pied de laquelle coule un ruisseau d'eau blanche comme du lait; l'immense enceinte de sa triple muraille n'a guère moins de trente milles de circonférence; mais indépendamment des huttes et des jardins, elle renferme plusieurs centaines d'acres de prairies

excellentes, sur lesquelles paissent confondus les bœufs, les moutons et les chèvres. Au premier coup d'œil l'aspect de la ville ressemble à celui de Kano, à la différence qu'on n'y voit pas les larges marais qui divisent en deux la seconde de ces villes. Bohou a été la capitale de l'Yarriba; mais, il y a environ un demi-siècle, le prince alors sur le trône ayant préféré la plaine de Katunga, le siége du gouvernement y fut transféré. Depuis cette époque Bohou a sensiblement décliné en richesses, en population et en influence, bien qu'elle soit toujours considérée comme une ville de grande importance et comme la seconde cité du royaume. Elle est bornée de tous les côtés par des collines en pente douce, agréablement boisées, qui dominent une immense étendue de terrain. La campagne dans les environs présente un aspect des plus agréables, qui ne le cède en rien aux plus beaux districts de l'Angleterre pendant la saison la plus favorable de l'année. Ces avantages paraissent avoir été appréciés par les Felatahs, qui sont venus s'y établir en si grande affluence avec leurs troupeaux, que le premier ministre avoua ingénument qu'il lui était impossible d'en préciser le nombre. Ces étrangers vendent au marché leur lait, leur beurre, leurs fromages, à des prix raisonnables.

Le lendemain mon frère, suivant sa promesse de la veille, alla faire la cour au premier ministre du gouverneur. Il paraît que ce fonctionnaire avait été

placé par le roi de Katunga pour exercer une sorte de surveillance sur les démarches du gouverneur, qui ne peut prendre aucune mesure d'intérêt public sans l'avoir préalablement consulté et avoir obtenu son assentiment. Mais il se conduisait avec tant d'art dans l'exercice de ces fonctions désagréables, qu'il avait gagné l'amitié du gouverneur et même celle de ses sujets; il existait entre le premier ministre et son maître une rivalité, mais c'était une rivalité pour le bien et non pour le mal. Lorsque le premier apprit que le gouverneur nous avait donné un bœuf et quelques autres provisions, il en offrit à mon frère un semblable, avec une énorme calebasse de pitto (bière du pays), qu'il distribua aux gens de sa suite; une bouteille de miel compléta la liste de ses présens, qui furent immédiatement apportés à notre habitation; mais mon frère resta fort long-temps encore en conférence avec le chef. L'intérieur et le bruit de la montre de mon frère lui causèrent un étonnement inexprimable : il observa l'un et écouta l'autre avec ravissement; ses éperons piquèrent aussi vivement sa curiosité, il les examina avec la plus minutieuse attention; il remarqua que les hommes blancs adoraient le Dieu unique et tout-puissant, et qu'il en était de même des hommes noirs; il ajouta que de cette source dérivaient les biens de la vie.

Dans l'après-midi j'envoyai au gouverneur et à

son ministre qui nous avait si bien traités trois aunes de beau drap rouge, une lorgnette commune, une pipe à tabac, une paire de ciseaux, une boîte à priser et un grand couteau de chasse. La pipe fut fort admirée, mais l'étoffe rouge fut considérée comme d'un plus grand prix; en somme l'un et l'autre furent enchantés, et poussèrent jusqu'à l'extravagance l'expression de leur reconnaissance.

Nous reçûmes la visite d'une troupe de Felatahs des deux sexes : ils ne diffèrent guère des indigènes quant à la couleur et aux traits du visage, mais il y a entre eux quelque diversité en ce qui touche le costume et les ornemens. Ils ont en général plus de goût dans le premier et portent une plus grande quantité des seconds autour du cou et des poignets; ils prennent aussi plus de soin de leur chevelure, et les femmes tressent la leur avec une habileté surprenante : leur coiffure, comme celle des jeunes femmes de Jenna, ressemble exactement à un casque de dragon. Les cheveux des Felatahs sont ordinairement plus longs que ceux des nègres, ce qui leur permet de les porter des deux côtés de la tête, nattés en sorte de queues qui passent par-dessus chaque oreille et se réunissent au-dessous de la nuque. Une autre troupe de Felatahs nous arriva dans la soirée, car ils n'avaient jamais vu d'hommes blancs, et la curiosité les avait attirés à notre demeure : ils nous apportèrent un peu de lait caillé,

qu'ils nous prièrent d'accepter, et se retirèrent charmés du résultat de leur visite. La conduite de tous ces étrangers fut extrêmement réservée et respectueuse : rien en nous n'excita leur rire, au contraire ils parurent admirer en silence nos habits et nos figures; et après nous avoir considérés attentivement à quelques pas de distance, ils eurent l'air de nous remercier de notre accueil.

Le soir, nous venions de nous mettre au lit quand une femme felatah se présenta à notre porte : elle apportait une grande quantité d'œufs de poules de Guinée, une grande jatte de lait encore chaud, en retour de quelques aiguilles que nous lui avions données dans l'après-midi. Je rapporte cette particularité, uniquement dans le but de montrer la différence qui existe entre les Felatahs et les Yarribéens, quant à la manière de reconnaître les services qu'ils peuvent avoir reçus : les seconds remercient rarement, et la reconnaissance ne leur paraît jamais un devoir. L'indifférence, la froideur et même le dédain avec lequel ils recevaient le plus souvent nos présens en est la preuve; et, sauf un très petit nombre d'exceptions, nous ne vîmes jamais un Yarribéen céder à un mouvement sincère de reconnaissance.

Le lendemain je me trouvai en état de monter à cheval et nous allions partir, quand le gouverneur vint nous faire ses adieux, en nous priant d'accep-

ter deux mille cowries pour subvenir aux frais de notre voyage. J'ai dit plus haut que Bohou a environ vingt milles de circonférence, peut-être suis-je resté fort au-dessous de la vérité; car, ayant fait le tour de la ville à cheval, nous fûmes étonnés de sa vaste étendue. Deux heures après l'avoir quittée, nous traversâmes un village agréable; mais peu habité, nommé *Maloo*, et nous arrivâmes à Jaguta, ville considérable et populeuse entourée d'une muraille moins grossièrement et plus solidement bâtie qu'aucune de celles que nous avions encore vues.

Jaguta est située à l'est sud-ouest de Bohou, dont elle est éloignée de douze à trente milles d'après un calcul approximatif. Dans le cours de notre voyage nous rencontrâmes une troupe de marchands de Noustie, venant de Coulfo, avec des ânes chargés de trona pour le marché de Gonja. Avec eux étaient deux femmes proprement habillées de leur costume national : elles portaient par-dessus leurs autres vêtemens des tuniques blanches exactement semblables aux chemises d'une dame d'Europe. Ces ânes étaient les premières bêtes de somme que nous eussions vues employées à porter des fardeaux. Nous avons toujours remarqué que les naturels de l'un et l'autre sexe et de tout âge, mais principalement les femmes et les petites filles, s'acquittaient de ces pénibles fonctions.

Le 8 mai nous ne fîmes, à notre grand déplaisir,

pas plus de quatre milles : la ville où nous nous arrêtâmes est appelée *Shea,* et est enceinte d'une muraille; elle renferme une nombreuse population, à en juger par la multitude d'individus qui se pressèrent autour de nous aussitôt que nous en eûmes franchi la porte; mais un étranger ne peut se faire une idée exacte de la population d'aucun lieu habité dans cette partie de l'Afrique, car il n'en peut juger que d'après le nombre des enclos que contient une ville ou un village; et un enclos pouvant renfermer au moins cent habitans, tandis que celui d'à côté en renferme peut-être à peine six ou sept, on voit combien il est difficile de fixer son opinion à cet égard. En général, la description d'une ville dans l'Yarriba peut s'appliquer à toutes les autres : l'une peut l'emporter sous le rapport de la propreté et de la régularité, l'autre mériter la préférence par la richesse de son sol ou la beauté de ses environs et être ornée de beaux arbres au feuillage touffu, mais partout la forme des maisons et des places est invariablement la même; des murs de terre, irréguliers et grossièrement construits, de misérables toits en chaume, des planchers recrépis en fiente de vache, composent les habitations de presque tous les naturels de l'Yarriba : en comparaison, la dernière grange d'Angleterre est un palais. L'unique différence entre la demeure d'un chef et celle de ses sujets consiste dans le nombre et non

dans la supériorité de ses enclos; ceux-ci sont occupés la plupart du temps par les femmes et les esclaves, qui habitent pêle-mêle avec des troupeaux de chèvres et une grande quantité de cochons et de volaille.

La veille nous avions traversé deux petites rivières, nous en franchîmes une plus considérable qui coulait comme les deux premières du nord au sud. Shea est située à quatre milles sud-est de Jaguta : le gouverneur de cette ville nous offrit un porc, de la bière du pays en abondance : nous reçûmes également quelques provisions de plusieurs des habitans.

Le 9 mai nous traversâmes une grande ville fermée nommée *Esalay*, à environ sept milles de Shea. Mais ses murailles sont détruites, les maisons des habitans tombent en ruine et sont presque entièrement désertes. Cette ville, qui contenait il n'y a pas long-temps une population nombreuse, a été réduite à cet état de misère et de désolation par la protection que son gouvernement accorda à un brigand fameux qui, par ses attaques multipliées contre les voyageurs inoffensifs, et les mauvais traitemens qu'il leur faisait subir, finit par attirer l'attention du roi de Katunga.

Après avoir quitté Esalay, nous traversâmes un marais considérable et trois rivières qui coupent la route; le coassement d'une multitude de grenouilles

qu'elles renferment, joint au bruit de notre tambour, excitèrent si vivement nos porteurs, qu'ils se mirent à courir deux fois plus vite qu'ils n'avaient fait jusque-là. Nous ne tardâmes pas à arriver dans un village ouvert, appelé *Okisabba,* où nous fîmes halte deux ou trois heures, afin de donner à quelques-uns de nos gens qui étaient restés en arrière le temps de nous rejoindre. Nous nous remîmes ensuite en route et nous ne nous arrêtâmes qu'à Atoupa, que feu le capitaine Clapperton avait traversé lors de la précédente expédition. Pendant notre marche nous avions remarqué une chaîne de montagnes se dirigeant du nord-nord-est au sud-sud-ouest et nous avions passé au milieu de lieux sauvages, plantés d'arbres rabougris, entremêlés çà et là de quelques champs labourés. Mais en général le pays est loin d'être aussi cultivé qu'on pourrait s'y attendre auprès de la capitale de l'Yarriba. Atoupa est à environ vingt milles nord-est de Shea, où nous avions passé la nuit précédente.

Le 9 mai, en sortant d'Atoupa, nous traversâmes une rivière qui coule au pied de cette ville. Le pays, au milieu duquel est tracée la route, nous frappa par sa beauté extraordinaire; il est cultivé en partie, les bois et les eaux y abondent, et à en juger par le nombre des villages répandus à sa surface, il doit être très peuplé. Le long du chemin on nous montra le lieu où un meurtre avait été com-

mis environ six ans auparavant sur la personne d'un jeune homme : il fut massacré par une bande de brigands de Borgou, pour avoir refusé de leur livrer une jeune fille qui voyageait avec lui et à laquelle il devait se marier incessamment. Les assassins employèrent d'abord des moyens de persuasion; mais il refusa obstinément d'accéder à leur demande et s'efforça de les amuser jusqu'à ce que la jeune fille étant parvenue à s'échapper, il essaya lui-même de se sauver en fuyant; les brigands se mirent à sa poursuite et le percèrent d'un grand nombre de flèches. Il tomba et mourut sur la route, après avoir couru à plus d'un mille du lieu où il avait été atteint de la première flèche. D'après le soin avec lequel on conserve le souvenir de cette aventure et l'empressement et l'horreur avec lesquels elle nous fut racontée, je fus porté à croire que malgré le bruit qu'on faisait des voleurs de Borgou, et quoique la terreur qu'ils inspirent fût manifeste, cependant un meurtre de grand chemin est un événement presque sans exemple dans le pays. Quand un pareil crime se commet, toute la nation semble frappée d'effroi. Le peuple se lève en armes, comme si un ennemi public dévastait le pays et en massacrait impitoyablement les habitans. Ce récit nous fournit le seul exemple qui soit venu à notre connaissance de l'attachement solide d'un jeune homme pour une femme : les naturels se

marient avec autant d'indifférence que possible. Un homme ne s'inquiète pas plus de choisir une femme que de cueillir un épi de blé; quant au sentiment réciproque des parties, il n'en est jamais question.

Le 10 mai, un village en ruine et une petite ville appelée *Nama,* dans laquelle nous fîmes une courte halte, furent les seuls lieux habités que nous traversâmes avant d'arriver dans la ville de Leoguadda, qui est entourée d'une double enceinte de murailles, et où nous passâmes la nuit. Le gouverneur, au moment de notre arrivée, était à son jardin, et nous nous impatientions de l'attendre; mais comme il ne paraissait point, nous nous procurâmes nous-mêmes une hutte spacieuse et commode. Il y avait au milieu de la cour une enceinte circulaire sans toit, dans laquelle était un alligator qu'on y tenait renfermé depuis six ans : cet animal vorace ne s'y nourrissait que de rats, et il en dévorait communément cinq par jour. Un naturel, remarquant la curiosité qu'il m'inspirait, m'offrit d'aller à une rivière voisine de la ville et de revenir quelques minutes après avec autant de jeunes crocodiles que j'en pourrais désirer; mais comme je n'avais aucun moyen d'emporter de tels animaux, je refusai la proposition de cet homme.

Leoguadda est entourée de tous côtés de montagnes sauvages formées de blocs de granit entassés les uns sur les autres : ces montagnes, jointes à une

grande quantité de beaux arbres toujours verts qui croissent dans l'enceinte des murailles, impriment à l'aspect de la ville le caractère le plus agréable et le plus pittoresque. Dans les environs, d'immenses champs sont cultivés en blé, en racines d'yam, etc. Les habitans élèvent une grande abondance de volailles, de chèvres et de moutons; précédemment on voyait aussi dans les prairies des troupeaux de vaches, mais ils appartenaient aux Felatahs qui, à ce qu'on nous dit, avaient quitté Leoguadda quelque temps auparavant pour aller rejoindre leurs compatriotes à Alorie.

Nous partîmes de Leoguadda le 11 mai au matin, et vers le milieu de l'après-midi, nous arrivâmes dans une ville fermée et assez considérable nommée *Eetcho*. C'est un lieu important à cause de l'immense marché qui s'y tient. Eetcho avait été récemment plus d'à moitié détruite par un incendie, et l'on ne supposait pas qu'elle pût de long-temps réparer ce désastre.

Le gouverneur d'Eetcho nous accueillit très civilement dans sa ville, mais son obligeance ne s'étendit pas plus loin, et bien qu'il soit probablement aussi opulent qu'aucun des chefs que nous avions rencontrés sur la route, il n'imita pas leur exemple en nous fournissant des provisions; il nous laissa le soin de nous en procurer comme nous l'entendrions. A quelques pas de la ville, du côté de

l'ouest, est le grand chemin de Borgou, Noukie, Haussa et Yaourie, qui en six heures de galop devait nous conduire hors de l'Yarriba, dans les États du roi de Kiama.

Le fameux marché d'Eetcho commence sur le midi; à ce moment des milliers d'acheteurs et de vendeurs se réunissent dans une vaste place au centre de la ville, qui présente la scène la plus animée et la plus tumultueuse qu'on puisse imaginer. Pour ne rien dire du bourdonnement et des cris d'une telle multitude de sauvages, le bruit continuel d'une horrible bande de musiciens du pays ne nous permettait point de nous entendre. Des habitans de Katunga et d'autres villes moins importantes affluaient à Eetcho pour assister au marché, et cependant on nous dit qu'il n'était pas aussi fréquenté que de coutume, la pluie qui avait tombé et les prétendus dangers de la route ayant retenu chez eux plusieurs milliers d'individus. Nous vîmes étalés en vente des étoffes du pays, de l'indigo, des comestibles, etc., etc.; mais, du reste, nous ne remarquâmes rien dans le marché qui nous parût digne d'une attention particulière. Je dirai seulement qu'il existe à Eetcho un usage très peu galant, d'après lequel toute femme qui vient au marché pour y vendre quelque marchandise est obligée de payer au gouverneur une taxe de dix cowries, tandis que tout individu de l'autre sexe

a la liberté d'entrer dans la ville et d'y débiter publiquement ses marchandises sans avoir aucun droit à payer.

Le 13 mai au matin nous nous mîmes en route pour Katunga. Après deux heures d'une marche rapide, nous découvrîmes la ville Eetcholee, à côté de laquelle s'élève un grand nombre d'arbres; nous fîmes une courte halte sous leur ombrage pour prendre un peu de farine et d'eau, ce qui constitue notre nourriture ordinaire pendant la route; nous nous remîmes ensuite en chémin, et six heures après avoir quitté Eetcho nous distinguâmes de dessus une petite éminence des montagnes noires et pelées, à la base desquelles est située la capitale de l'Yarriba. Environ une heure après nous passions sous les portes de cette importante cité. Suivant la coutume, nous nous arrêtâmes sous un arbre voisin des murs de la ville, jusqu'à ce que le roi et ses eunuques eussent été informés de notre arrivée. Cette formalité ayant été remplie, nous nous rendîmes, après une longue attente, à cheval à la demeure d'Ebo, le principal eunuque, qui, le roi excepté, est le personnage le plus considérable de l'État: nous trouvâmes dans ce haut fonctionnaire un grand homme, gros et gras, à la peau huileuse, qui s'éventait lui-même sous le vérandah de sa maison. D'autres eunuques, dont l'extérieur ressemblait au sien, étaient assis par terre à ses côtés, et se joi-

gnirent à lui pour nous féliciter de notre arrivée à Katunga. La conversation n'offrit rien d'assez intéressant pour mériter d'être rapportée : elle dura fort long-temps, et nous nous rendîmes ensuite tous ensemble à la demeure du roi, située à environ un demi-mille de celle d'Ebo.

Katunga. Mansolah, roi de Katunga. Précautions pour n'être point retenus par le roi de Katunga. Apathie des naturels. Marché de Katunga. Coutume relative aux présens. Discrétion des naturels au sujet de leur pays. Leur caractère. Progrès des Felatahs. Préparatifs de départ pour une nouvelle route. Visite d'adieu au roi.

Le roi avait été prévenu de notre arrivée; cependant nous attendîmes fort long-temps qu'il se fût revêtu de ses habits d'étiquette. Dans cet intervalle, pour nous divertir et nous faire passer le temps, le tambour en chef et ses assistans, animés des intentions les plus bienveillantes, commencèrent un concert de la plus ravissante harmonie : les longs tambours, les timbales, les cornets à bouquin retentirent sans interruption jusqu'au moment où Mansolah parut; le silence s'établit aussitôt, et on nous invita à nous approcher pour présenter nos respects à Sa Majesté. Le bonnet de Mansolah ressemblait, à quelques égards, à la mitre d'un évêque, et était orné d'une profusion de colliers de corail dont l'un tenait lieu de ruban, car il était attaché sous le menton, afin d'empêcher le bonnet

de tomber : sa tunique était de soie verte, de soie écarlate damassée et de velours vert, cousues ensemble comme des pièces de marqueterie. Il avait des bas de coton anglais et d'élégantes sandales en cuir fabriquées dans le pays. Un grand morceau de belle étoffe d'un bleu clair, qui lui avait été donné par le capitaine Clapperton, lui servait de tapis. Les eunuques et les autres personnes qui assistaient à l'audience se prosternèrent devant leur prince, conformément à la coutume du pays, et se frottèrent la tête de terre à deux reprises différentes, se retirant à quelque distance pour accomplir cette ignoble et dégradante cérémonie, et se traînant ensuite près du roi leur maître pour se rouler encore la tête dans la poussière. Ils saluèrent aussi le sol près duquel il était assis, en le baisant avec ardeur et à plusieurs reprises, et en y appuyant chacune de leurs joues; et alors seulement le front, la figure, les lèvres et la poitrine souillés d'une poussière rougeâtre dont ils portaient encore l'empreinte, il leur fut permis de s'asseoir près de leur monarque et de prendre part à la conversation. Nous remarquâmes au nombre des assistans un très grand nombre de vieillards chauves, dont les cheveux, ou plutôt la toison, avait sans doute été arrachée par des frictions répétées de terre, de sable, de gravier, de boue ou de tout autre matière qui se trouve sous la main lorsque le prince vient à paraître. La conférence achevée,

on nous fit présent d'un chevreau, d'une calebasse et deux mille cowries, et nous fûmes reconduits à la résidence qui avait été préparée pour notre usage; cette habitation appartenait à Ebo : elle avait été précédemment occupée par le capitaine Clapperton. Notre enclos était attenant à celui du chef des eunuques avec lequel il communiquait par une baie sans porte.

Le lendemain mon frère, accompagné d'Ebo et de quelques autres eunuques aussi gros que lui, se rendit chez Mansolah auquel il offrit divers présens. Ce prince l'assura par courtoisie sans doute que quand nous n'aurions pas apporté avec nous la valeur d'une seule cowrie, nous n'en aurions pas moins été bien reçus à Katunga, et traités à ses dépens. Nous avions eu la précaution de sonder notre ami Ebo au sujet de notre voyage au Niger, mais il nous avait soigneusement recommandé de ne point risquer auprès du roi la moindre insinuation à ce sujet. Il nous assura que nos projets éveilleraient aussitôt ses soupçons et ses inquiétudes, de manière qu'au lieu de nous ouvrir les voies, il nous retiendrait dans la ville un temps indéfini, ou nous renverrait à la côte; en conséquence nous crûmes prudent de nous borner aux explications suivantes: « que le roi d'Angleterre ayant désiré retrouver certains papiers appartenant à l'un de ses sujets qui avait péri environ vingt ans auparavant à Boussa,

papiers qu'on supposait en la possession du sultan de Yaourie, nous avions été chargés de nous y rendre au nom de notre souverain, dans l'espérance que le roi de Katunga nous y ferait conduire, et nous mettrait à même de les réclamer du souverain de Yaourie et de les rapporter en Angleterre. » Mansolah ne montra ni curiosité sur l'objet de notre voyage dans son pays, ni surprise quand nous le lui eûmes fait connaître; mais il nous répondit aussitôt que sous deux jours il expédierait un messager dans le Kiama, le Wouwou, le Boossa et le Yaourie, pour annoncer aux gouverneurs de ces provinces que nous avions l'intention de les visiter, et qu'au retour de ces messagers, il nous permettrait de partir.

Tout nous parut calme et silencieux dans la grande et triste ville de Katunga. On ne pouvait se défendre d'un sentiment de mélancolie en errant dans ces rues presque désertes, et sur une vaste étendue d'un sol fertile où l'on ne rencontre aucune habitation humaine, et dont une créature vivante vient rarement animer et vivifier l'imposante solitude. On a laissé les murs de la ville tomber en ruine: ce n'est plus maintenant qu'un monceau de poussière et de décombre; et telle est l'apathie où s'endorment le monarque et ses ministres, que le Felatah, ambitieux et toujours aux aguets, a pénétré au cœur du pays, s'est rendu maître des deux villes

les plus considérables et les plus florissantes, et n'a rencontré que peu ou point d'opposition; que par des progrès ménagés, mais continus, il dépossède sans relâche les indolens naturels, et sape les fondemens du trône du Yarriba. Le peuple sans doute ne peut entièrement fermer les yeux sur son propre danger, car il ne saurait être spectateur indifférent des faits qui tendent à la subversion rapide de sa religion, de ses coutumes, de ses institutions, et qui doivent donner la mort à son existence nationale.

Il se tient chaque jour un marché dans différentes parties du Katunga; mais deux fois par semaine ce marché est beaucoup plus considérable et plus fréquenté que tous les autres jours. On lui donne le nom de *marché de la Reine*, et le soir, après avoir été transporté dans une autre partie de la ville, il prend celui de *marché du Roi;* nous l'avons visité : les vendeurs y étaient beaucoup plus nombreux que les acheteurs, et les objets exposés en vente ne répondirent point à l'idée que nous nous en étions formée. Nous y remarquâmes trois espèces différentes de blé, des fèves, des pois, des légumes en abondance, du beurre de mi-cadania, des étoffes du pays, de l'indigo, de l'ocre rouge, du sel et différentes espèces de poivre, du tabac à priser et à fumer, des canifs, des rasoirs et des aiguilles grossières fabriquées dans le pays; il y

avait aussi des anneaux d'étain et de plomb, des bracelets en fer, de vieilles coquilles, de vieux ossemens et autres objets respectables qui auraient excité l'admiration d'un antiquaire d'Europe. Je passe sous silence le savon indigène, de petits barils de beurre et de fromage, de la vaisselle bleue anglaise, une grande variété de verroteries, tant des fabriques du pays que de celles d'Europe : parmi les premières nous reconnûmes les fameux grains d'Agra qui, au fort du cap Coast, à Accra et dans d'autres lieux, se vendent au poids de l'or, et qu'on a vainement essayé d'imiter tant en Italie qu'en Angleterre.

Indépendamment des présens que nous avions offerts au roi et à son principal eunuque, on s'attendait à nous voir faire quelques cadeaux aux trois chefs : c'est ainsi que l'on nomme les fonctionnaires chargés de conseiller le prince et de commander ses troupes à la guerre. Avant de nous rendre chez eux pour cet objet, Ebo me prévint qu'il était nécessaire de soumettre les présens qui leur étaient destinés à l'examen de son maître, afin de ne rien leur donner qui n'eût obtenu son approbation et son assentiment. Je me conformai à cet avis, et Mansolah ne trouva rien à reprendre dans les différens objets dont j'avais fait choix. Comme la nuit approchait, je m'empressai de me rendre à la demeure des chefs qui me reçurent à merveille, et

acceptèrent mes présens avec une profusion de remercîmens.

Leurs huttes étaient vastes et mieux bâties que celles du roi, et leurs enclos plus commodes que les siens : tout chez eux respirait le bon ordre, la propreté et l'élégance. La richesse des chefs surpassait celle de leurs voisins; ils possédaient un grand nombre de femmes, des troupeaux de moutons et de chèvres, qui composent principalement la richesse des indigènes. Une chèvre et deux grands pots de bière du pays furent déposés à mes pieds, et après avoir exprimé mes remercîmens, je revins à notre demeure.

Je pense qu'un long séjour dans le pays, et qu'une connaissance approfondie de sa langue sont indispensables pour mettre un étranger en état de juger, avec connaissance de cause, de ses lois, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses institutions, aussi bien que de sa religion et de la forme de son gouvernement. Pour moi je me borne à parler de ce que j'ai vu : sans doute, il est rare de trouver un despote qui oublie sa dignité jusqu'à vouloir bien consulter les goûts de son peuple, en lui faisant des communications personnelles, tant sur ses affaires privées que sur celles de l'État. Mais le souverain de l'Yarriba paraît d'un naturel si débonnaire qu'il a pour habitude d'en agir toujours ainsi. En retour, ses sujets, de bon gré ou de force, sont tenus de satisfaire

la curiosité de leur monarque en observant à son égard une conduite analogue. Tous les présens qu'ils reçoivent des étrangers, de quelque peu d'importance qu'ils soient, sont, sans jamais y manquer, déposés chez lui, et soumis à son inspection. Il écoute avec la gravité la plus patriarcale, tous les détails relatifs à leurs intérêts personnels et à leurs affaires domestiques. C'est ainsi que les présens que nous avions offerts au roi furent montrés au peuple à deux ou trois reprises; ceux qu'avaient reçus Ebo et les chefs furent également exhibés en présence du public et du souverain. Le peuple désirait ardemment savoir si parmi les différens articles que nous avions donnés au roi, il se trouvait du corail, et leur curiosité fut satisfaite sans objection et sans retard. Lorsqu'un étranger, de quelque province éloignée du royaume, a l'intention de visiter Katunga pour faire sa cour au souverain, le chef ou gouverneur de chaque ville par laquelle il passe est obligé de lui fournir le nombre de porteurs qu'il demande, et ses bagages sont ainsi charroyés de village en village jusqu'à la capitale. Tout gouverneur qui voyage dans des intentions analogues jouit du même privilége.

Les personnes devant lesquelles nous prononcions le nom de *Benin* paraissaient toutes en éprouver un vif déplaisir. Nous mîmes en usage toute sorte de moyens indirects pour découvrir pendant

combien de jours il fallait voyager pour se rendre de Katunga dans cette ville, mais nous n'obtînmes que des réponses évasives ou ambiguës. L'un nous assurait que ce voyage se ferait aisément en douze jours, et un moment après, un autre nous déclarait qu'il n'exigeait pas moins de quatre mois; quant à la cause de ces appréhensions jalouses, nous ne parvînmes jamais à nous en rendre compte d'une manière satisfaisante. Ces subterfuges calculés pour raient être considérés comme un châtiment que les Yarribéens croient devoir infliger aux étrangers qui montrent une curiosité déplacée relativement à un État rival et détesté. Quoi qu'il en soit, il n'est rien qui répugne davantage aux naturels que de répondre aux demandes qui leur sont adressées quelque vulgaire et insignifiant qu'en soit l'objet : cette bizarre aversion existe chez le prince, comme chez le dernier de ses sujets, mais lorsque sans nous en apercevoir, nous nous montrions trop curieux sur quelques détails sans importance, Ebo, pour ne point nous choquer, répondait au lieu de son souverain et de ses compagnons en secouant la tête, et en disant : « Ne faites point de questions. »

Katunga n'a aucunement répondu à notre attente, tant à l'égard de sa prospérité que du nombre de ses habitans. La vaste plaine au milieu de laquelle elle est située, quoique extrêmement belle, est également inférieure pour la verdure et la fer-

tilité, ainsi que pour la beauté du coup d'œil, à la campagne délicieuse qui entoure la ville moins célèbre de Bouhou. Son marché est assez bien fourni de provisions qui cependant y sont extrêmement chères, au point qu'à l'exception d'insectes dégoûtans, de reptiles et de vermine, les dernières classes du peuple ne goûtent jamais la chair d'aucun animal.

Le peu d'occasions que nous eûmes d'étudier le caractère et le naturel des habitans nous portèrent à les considérer comme une race simple, honnête, inoffensive, mais faible, timide et lâche. Ils ne paraissent avoir aucune aménité sociale, très peu de ces qualités privées dont le charme gagne l'affection, et aucune de ces vertus publiques qui inspirent le respect ou commandent l'admiration. L'amour du pays n'a pas assez d'empire sur leur cœur pour les porter à défendre le sol de la patrie contre les incursions irrégulières d'un ennemi méprisable; quant à l'activité énergique, aux sentimens élevés, au mépris du danger qui distinguent les tribus américaines du nord et d'autres tribus sauvages, on n'en trouve pas la moindre trace chez cette nation indolente, oublieuse du passé, insouciante de l'avenir; le présent seul détermine leurs actions : sous ce rapport ils se rapprochent peut-être de la brute, plus qu'aucun autre peuple du monde. Quoique le nom seul d'un ennemi fasse trembler de tous leurs

membres le pusillanime Mansolah et ses timides sujets, ils ne prennent aucune mesure pour empêcher des bandes entières d'étrangers de se fixer dans les plus belles provinces de l'empire; ils pensent encore moins à les expulser, lorsqu'ils se les sont appropriées. C'est à cette indifférence impardonnable pour les intérêts de l'État, à cet oubli de la prudence et du bon sens, qu'il faut attribuer la prépondérance qu'ont acquise les Felatahs en s'assurant dans l'intérieur du royaume le concours d'un parti puissant, composé d'individus de toutes nations qui avaient émigré dans le pays, ainsi que les grands succès qui n'ont jamais manqué de couronner leurs ambitieux projets. Maintenant en effet, comme je l'ai déjà dit, ils sont solidement établis au centre même du royaume, ils se sont retranchés dans des villes fortifiées avec soin, et récemment ils ont arraché à Mansolah la reconnaissance de leur indépendance, pendant que ce monarque apathique et imbécile les voit ronger incessamment tous les nerfs de sa puissance, sans essayer d'appliquer un remède sur le mal, ou d'en prévenir les progrès. Indépendamment de Raka, exclusivement habitée par des Felatahs qui en ont fait une place très forte et extrêmement peuplée, ils ont tout récemment fondé une autre ville d'une étendue prodigieuse qui surpasse déjà Katunga en richesse, en population et en étendue. Elle devint d'abord le rendez-

vous d'une troupe de Felatahs qui lui ont donné le nom *d'Alorie :* ils ont excité tous les esclaves du pays à secouer le joug de leurs maîtres, et à se ranger sous leur étendard; ils les engageaient à venger l'oppression dans laquelle ils languissaient, et s'efforçaient, en leur offrant liberté et protection, et par d'autres promesses de la nature la plus extravagante, à se déclarer indépendans de l'Yarriba : aussi les mécontens, plusieurs milles à la ronde, s'empressèrent-ils d'accourir en grand nombre à Alorie, où ils furent très bien accueillis. Ces événemens remontent à plus de quarante ans; depuis cette époque d'autres Felatahs sont venus de Saccatou et de Rabba se joindre à leurs compatriotes, et malgré les guerres (si l'on peut donner ce nom à des brigandages réciproques) qu'ils ont eues à soutenir pour la défense de leur cause, Alorie est devenue la plus florissante et la plus grande ville de l'Yarriba, sans en excepter la capitale elle-même. Elle a, dit-on, deux journées, c'est-à-dire quarante à cinquante milles de circonférence, et est enceinte d'un bon mur en terre et de fossés. Les habitans possèdent maintenant des troupeaux de moutons et de bœufs, et environ trois mille chevaux, ce qui paraîtra considérable si l'on réfléchit que Katunga n'en contient guère que quelques centaines. On n'a jamais fait le dénombrement de la population d'Alorie, mais elle doit être immense. Cette ville a été dernièrement dé-

clarée indépendante de l'Yarriba, et ses habitans ont été autorisés à trafiquer avec les naturels du pays, à la condition qu'on n'y recevrait plus de nouveaux Felatahs : elle est gouvernée par douze chefs, tous de nations différentes et égaux en pouvoir. Le chef felatah n'a ni plus d'autorité ni plus d'influence que ses collègues. Raka n'est située qu'à un jour de marche au nord-est de Katunga, et Alorie à trois jours au sud-ouest.

Dans la soirée, à notre grande surprise et surtout à notre grande joie, Ebo vint en toute hâte nous apporter l'agréable nouvelle que le roi consentait à notre départ pour le vendredi suivant. Nous pûmes nous flatter d'arriver dans douze jours à Yaourie; nous avions le projet de faire un court séjour avant de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. La vieille route de Kiama étant considérée comme dangereuse, nous fûmes prévenus que nous aurions à revenir sur nos pas jusqu'à Atoupa, qui est située à deux grandes journées de marche de Katunga, et où nous prendrions un sentier plus sûr.

Le 21 mai nous nous rendîmes à cheval à la demeure du roi, dans l'intention de lui faire nos derniers adieux. A peine arrivés, nous fûmes introduits sans cérémonial dans un enclos retiré, où le roi attendait patiemment notre visite depuis quelque temps. Il était vêtu simplement du costume du pays,

c'est-à-dire d'une tunique, d'un pantalon et de sandales, avec une coiffe qui ressemblait beaucoup à celles que portaient les vieilles femmes du temps de la reine Élisabeth, et dont l'usage s'est conservé jusqu'à présent dans les provinces les plus retirées de l'Angleterre. Les eunuques étaient assis à terre à sa droite avec plusieurs citoyens âgés; à sa gauche, ses jeunes épouses étaient rangées en cercle, et derrière elles étaient placées les veuves de plusieurs de ses prédécesseurs, parmi lesquelles on distinguait plusieurs dames d'un grand âge. Mansolah rassembla dans ses deux mains 2,000 cowries (environ 3 schellings 6 pences de notre monnaie), et les présenta aux quatre hommes qui nous avaient accompagnés en qualité de messagers et de guides pour les mettre à même d'acheter des provisions pendant leur voyage jusque dans leur patrie. Cette somme provenait d'une collecte faite entre les femmes du roi, et à laquelle chacune avait contribué pour sa part, attendu que leur seigneur et maître n'était point d'un caractère libéral. Misérables créatures! elles possèdent à peine l'ombre de la royauté, et jouissent encore moins de ses avantages réels. Les hommages extérieurs qu'elles reçoivent des hommes les distinguent seuls de leurs concitoyennes placées dans un rang moins illustre. Elles sont obligées de travailler pour subvenir aux frais de leur nourriture et de leur habillement : une partie de leurs

bénéfices est consacrée à l'usage du roi. Elles sont dans la nécessité de faire de longs et pénibles voyages dans les provinces les plus éloignées de l'empire où elles vont trafiquer. Seulement elles ont le privilége d'aller de ville en ville sans être soumises aux taxes ordinaires, et peuvent demander à être logées dans la maison du gouverneur, en quelque lieu qu'elles se trouvent. L'industrie si vantée des reines et des princesses d'autrefois, dans des pays plus classiques, n'est rien si on la compare à la vie laborieuse que mènent les femmes de la famille royale de l'Yarriba.

Au bout de quelques instans Mansolah nous fit signe de nous approcher de lui, car nous étions assis à cinq ou six pas, sur un fagot de bois; et tandis qu'un gracieux sourire s'imprimait sur sa face ridée, il plaça lentement et de l'air le plus solennel une noix de Goura dans la main droite de chacun de nous, et nous demanda nos noms. « Richard et John, répondîmes-nous. — Richard-*ee* et John-*ee*, continua le roi, car il était incapable de prononcer nos noms de baptême sans ajouter à la fin une voyelle. Vous pouvez maintenant vous rasseoir. » Nous demeurâmes dans cette attitude jusqu'à perdre patience, et nous priâmes alors Ebo de vouloir bien demander au roi qu'il nous permît de nous en aller chez nous pour déjeuner, ce qui nous fut accordé sans difficulté. Nous serrâmes affec-

tueusement la main du bon vieillard, nous lui souhaitâmes un long et heureux règne; et après lui avoir dit un dernier adieu, et avoir salué les dames, nous retournâmes en toute hâte à notre hutte.

Départ de Katunga. Ville de Keeshee ou Kiski. Ville felatah d'Acba. Caractère des habitans. Le gouverneur de Keeshee et sa femme. Leur superstition. Départ de Keeshee. Passage d'un marais. Changement de pays. Escorte fournie par le roi de Kiama. Arrivée dans cette ville.

Après être sortis de Katunga nous prîmes, pour retourner à Etcho, la route par laquelle nous étions venus. Nous fîmes une courte halte à Leoguadda, et nous arrivâmes à Atoupa, où le roi de Katunga nous avait engagés à passer la nuit. Nous avions rencontré, à notre très grand étonnement, une femme de moyen âge, qui était assise au milieu de la route, et dont la peau était d'un rouge aussi éclatant que l'écarlate de nos habits. On nous assura qu'elle jouissait d'une parfaite santé : nous étions trop pressés pour l'interroger, ainsi que pour l'examiner de plus près; et, à dire vrai, nos guides paraissaient éprouver beaucoup de répugnance à en approcher de moins de cent pas. Jamais créature humaine n'eut une figure aussi extraordinaire.

Le 23 mai nous quittâmes Atoupa, et après avoir marché du côté de l'ouest nous entrâmes vers les dix heures dans une petite ville très vivante appelée *Bumbum*. Nous mîmes pied à terre, et nous fîmes une légère collation avec du blé rôti et de l'eau sur

le tronc d'un arbre renversé à terre. Bumbum est un lieu de passage très fréquenté par les fatakies de marchands qui font le commerce de l'Haussa, du Borgou, et autres pays, avec Gonja : aussi une grande étendue de terrain est cultivée dans les environs en froment et en racine d'yam, pour leur fournir des provisions. En quittant cette ville nous détournâmes vers le nord-ouest, et continuâmes à garder cette direction jusqu'à notre arrivée dans la grande et importante ville de Keeshee, qui est située sur les frontières du royaume, et seulement à environ douze milles d'Atoupa. Elle est entourée par la double enceinte d'un bon mur en terre, et c'est une excellente place de sûreté contre les attaques de toute espèce d'ennemis. Avant d'arriver dans cette ville, à environ un mille de distance, nous avions traversé un joli village felatah très considérable et très florissant nommé *Aoba,* qui, comme tous les autres lieux habités par des Felatahs dans l'Yarriba, possédait une grande quantité de gros et menu bétail. Le gouverneur de Keeshee était mort dix jours auparavant; son successeur nous reçut à merveille : c'était un vieillard d'une figure respectable; il nous envoya, aussitôt après notre arrivée, un présent composé d'un jeune et beau bœuf, d'une grande quantité de racines d'yam, et d'au moins un galon d'excellente bière forte. Il y a au centre de la ville un roc pierreux entièrement

couvert d'une chétive végétation, sur lequel, en cas d'invasion ennemie, les habitans courent se réfugier. Aussitôt qu'ils sont arrivés sur le sommet, il s'élève, disent-ils, au-dessus des nuages par un pouvoir surnaturel, et il y reste jusqu'à ce que le danger soit passé. Plusieurs années se sont écoulées depuis que ce miracle s'est accompli pour la dernière fois, il ne nous en a pas moins été raconté avec la plus entière conviction et la gravité la plus amusante. A environ un quart de mille de cette montagne merveilleuse, au nord-est, il en existe une autre qui lui ressemble exactement pour la forme et l'apparence, avec cette différence seulement que la seconde est plus large et plus haute, et qu'elle domine le pays plusieurs milles à la ronde.

Keeshee contient un grand nombre d'émigrés de différens pays. On en compte beaucoup de Borgou, du Nouffie, de l'Haussa, du Bornou, indépendamment de deux ou trois tuaricks des frontières du Grand-Désert. A l'ouest de la ville s'élève en pente douce une colline pittoresque, sur laquelle il existe plusieurs petits hameaux; ces hameaux offrent l'aspect le plus agréable et le plus champêtre. Dans aucune des villes que nous avions traversées jusque-là nous n'avions vu d'hommes aussi grands et aussi bien proportionnés, ni des femmes aussi jolies qu'à Keeshee; cependant nous rencontrâmes plusieurs individus de l'un et l'autre sexe, qui avaient

perdu un œil, et d'autres qui avaient à la gorge des goîtres de la grosseur d'une noix de coco. Nous y vîmes aussi pour la première fois un cul-de-jatte et une naine qui n'avait guère plus de trente pouces, et qui, à en juger par sa figure, avait de trente à quarante ans : sa tête était d'une grosseur disproportionnée avec sa taille; ses traits ainsi que sa voix étaient rudes, masculins et déplaisans au suprême degré. Il serait sans doute ridicule d'avoir peur d'une créature si exiguë; cependant sa figure avait un caractère si repoussant, si sauvage et si hideux, qu'en la voyant approcher de notre hutte, je ne pus me défendre de la sensation la plus pénible. Les descriptions d'un lutin ou d'un nain noir dans les *Mille et une Nuits*, ou dans quelques-uns de nos romans modernes à la mode, peuvent donner une idée de la taille et des traits de ce singulier petit être.

Le nombre d'habitans qui vinrent nous faire visite était si grand, et leur compagnie si fastidieuse, que nous cherchâmes pendant quelque temps le moyen de nous en débarrasser sans les offenser. Une troupe entre autres nous incommodait tellement que nous employâmes contre eux un expédient nouveau, qui consistait à les enfumer, en allumant un grand feu à la porte de notre hutte, où ils étaient assis, ce qui réussit au gré de nos désirs.

Une troupe de femmes et de jeunes filles du vil-

lage felatah d'Acba, excitée par la curiosité bien naturelle à leur sexe, vint également pour nous voir; mais leur société, au lieu d'être aussi désagréable que l'avait été celle de nos autres visiteurs, nous causa au contraire un grand plaisir. Ces femmes étaient si modestes et si réservées, leurs manières respiraient tant de délicatesse naturelle, qu'elles nous inspirèrent le plus profond respect. Leurs attraits personnels n'étaient pas moins séduisans : elles avaient de beaux yeux noirs comme le jais et pleins de feu, avec des sourcils noirs et soyeux comme les plumes d'un corbeau; leur figure était jolie, malgré la couleur basanée de leur peau; leur taille était élégante, leurs mains petites et délicates; leur propreté recherchée, le bon goût de leur vêtement, joints à tous ces avantages, rendaient leur présence aussi agréable que celle de leurs prédécesseurs l'était peu.

Tous les Felatahs qui habitent Acba sont nés et ont été élevés dans cette ville : leurs ancêtres sont venus s'établir dans le pays à une époque si reculée, qu'ayant cherché à obtenir quelques éclaircissemens sur ce fait, nos questions demeurèrent sans résultat. Il paraît qu'il ne s'est même conservé aucune tradition relative à cet événement. Ces enfans de la terre mènent une vie innocente, tranquille et frugale, sans permettre aux vicissitudes des événemens d'en altérer la paix; ils n'ont point

l'ambition de se joindre à leurs compatriotes plus actifs et plus entreprenans, qui se sont rendus maîtres d'Alorie et de Raka, ni même de se mêler des affaires publiques ou privées de leurs proches voisins de Keeshee. Ils se tiennent dans un état de solitude et d'isolement absolu ; ils ont conservé le langage et la simplicité de mœurs de leurs pères. Leur existence heureuse et sereine s'écoule en silence au sein des plaisirs domestiques et de ces affections sociales qui se trouvent dans les contrées civilisées, mais qui sont inconnues à leurs aventureux compatriotes. A l'exemple des Felatahs du Borgou, ils vivent dans les meilleurs termes possibles avec leurs voisins, et jouissent auprès d'eux de la plus haute estime.

Le gouverneur de Keeshee est natif de Borgou, et se vante d'être l'ami intime de Yarro, chef de Kiama; mais ce vieillard nous débita sur le nombre des villes placées sous son autorité, sur son pouvoir sans borne, sa grande influence et la soumission parfaite dans laquelle la sagesse de son gouvernement maintenait ses sujets, tant de récits merveilleux, qu'après l'avoir écouté avec une patience exemplaire, nous doutâmes si ses prétentions n'étaient pas aussi mal fondées que peu vraisemblables. Quant à son gouvernement, il nous en donna une idée en criant à une troupe d'enfans qui nous avaient suivis dans notre enclos d'aller à leurs affaires; mais il n'était per-

sonne dans ce pays qui ne se montrât atteint de cette vanité ridicule. Dans presque toutes les villes que nous avions traversées, le grand soin des gouverneurs était, avant tout, de nous donner une haute idée de leur puissance, idée que dans bien des cas démentaient leur robe en guenille et leur extérieur dégoûtant. Cependant, à les en croire, ils jouissaient d'un pouvoir et d'un crédit illimités. Ils sacrifient à cette vaine gloriole la vérité qu'en toute autre circonstance ils respectent religieusement, et se rendent ridicules par leurs absurdes récits. Il est vrai en ce qui nous concerne qu'ils avaient affaire à des hommes blancs et des étrangers, et peut-être est-il naturel à des sauvages ignorans de rechercher l'admiration et les applaudissemens, même en employant d'autres moyens que l'exagération et le mensonge. Après nous avoir débité une foule de choses dont j'ai perdu le souvenir, le gouverneur de Keeshee nous demanda un peu de rum et un emplâtre pour guérir son pied qui était sujet à enfler et à le faire souffrir. Il nous pria aussi de lui réparer un fusil dont la batterie avait été altérée par le feu; il nous chanta une chanson en l'honneur des éléphans et de leurs dents, et se retira.

Ce gouverneur était si vieux et si infirme qu'évidemment il ne lui restait pas long-temps à vivre. L'emplâtre que je lui donnai pour son pied causa

la joie la plus vive à un ou deux de ses courtisans. Leurs regards et leurs gestes animés exprimaient la reconnaissance dont leur cœur était transporté, au point que nous en fûmes frappés comme d'un fait peu commun. Le lendemain matin un de ces individus, qui était un jeune homme, vint nous voir; il paraissait si abattu, il parlait d'une voix si basse et si mélancolique qu'il était à peine reconnaissable, et que nous lui demandâmes s'il avait éprouvé quelque malheur. Nous comprîmes aisément la cause de sa tristesse quand il nous eut expliqué qu'il était condamné à mourir, ainsi que ses deux compagnons, aussitôt que le gouverneur aurait terminé sa carrière; et comme le vieillard avait déjà un pied dans la tombe, le désespoir de ce pauvre jeune homme était bien naturel; quand lui et ses deux amis nous avaient vus donner un remède à leur maître, ils avaient pensé que ce remède prolongerait son existence, et par conséquent la leur. De là provenait les transports de reconnaissance qui nous avaient frappés. Les habitans de ce pays s'imaginaient que rien ne nous était impossible, que nous connaissions et que nous pouvions guérir toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet.

Le gouverneur nous demanda un charme pour mettre sa maison à l'abri des ravages du feu, et un autre pour devenir riche, tandis qu'une de ses femmes d'un âge très mûr vint se plaindre doulou-

s'entre-choquant, produisent un bruit discord et perçant assez fort pour se faire entendre à une distance considérable.

A peine eûmes-nous traversé un petit ruisseau, par-dessus lequel on aurait aisément sauté, que nous nous trouvâmes dans un pays tout différent de l'Yarriba, habité par un autre peuple, où l'on parlait une autre langue, où l'on professait une autre religion, où les mœurs, les amusemens, la manière de vivre étaient tout autres. Le village où nous nous arrêtâmes s'appelait *Moussa*; il est distant de Keeshee dans la direction du nord, d'environ soixante milles, à ce que je suppose. Nous y occupâmes une large hutte ronde que les habitans de ce pays appellent *catamba*, ceux de l'Haussa *zoovley*, et ceux du Bornou, *coozie*; au centre était le tronc d'un gros arbre qui servait de soutien au toit : elle avait, en guise de portes, deux ouvertures vis-à-vis l'une de l'autre. Au-dessus de chacune d'elles étaient suspendus à la muraille deux charmes écrits sur papier en caractères arabes qui devaient préserver la maison d'être détruite par le feu.

A dix heures du soir, les gens de notre suite, avec plusieurs de nos compagnons de voyage, étaient couchés sur des nattes et sur des peaux, dans différentes parties de la hutte : des arcs et des flèches, des carquois ornés de queues de vaches, ainsi que des mousquets, des pistolets, des lances et d'autres

armes, étaient suspendus à la muraille ou appuyés contre. Rien de plus romantique que cette scène bizarre et sauvage ; à l'extérieur, les environs de notre hutte offraient un spectacle encore plus digne d'attention : malgré la pluie et le tonnerre, le reste de la fatakie, composé de femmes et d'enfans, était couché à terre en différens groupes, ou dormait auprès de plusieurs grands feux qu'on avait allumés tout près de la hutte, tandis que les autres étaient étendus à l'abri de l'épais feuillage d'un arbre qui croissait à peu de distance. Sur leurs corps à demi nus était le seul vêtement qu'ils possédassent; leurs armes étaient déposées à leur côté, et leurs chevaux paissaient aux environs. La plupart de ces individus s'étaient couchés sans avoir soupé; ils n'en dormaient pas moins profondément et paraissaient heureux et bien portans après le voyage et les fatigues de la journée. Un de nos hommes s'était seul trouvé mal d'épuisement sur la route, et avait alors la fièvre.

Le lendemain l'air de la montagne avait une douceur, et la matinée une fraîcheur et une humidité que nous ressentîmes avec délices en gravissant les collines qui bordent au nord la jolie petite rivière du Moussa. Une heure de marche nous conduisit sur l'emplacement d'une ville qui jadis était habitée exclusivement par des voleurs ; elle était détruite depuis quelques années ; ses habitans avaient été

mis à mort ou dispersés par les ordres du souverain actuel de Kiama, prince d'un caractère énergique; et depuis cette époque la route est moins redoutée des voyageurs : elle traverse une riche contrée couverte de belles prairies et d'arbres magnifiques, mais où l'on rencontre rarement des taillis. Le pays abonde en daims, en antilopes, et d'autres animaux sauvages d'un caractère plus féroce, tels que le lion, le léopard, l'éléphant, l'âne sauvage; cependant le cri d'amour solitaire d'un buffle fut le seul bruit que nous entendîmes dans la forêt et nous n'eûmes pas même le plaisir de rencontrer cet animal.

A dix heures du soir nous entrâmes dans un petit village d'un aspect agréable, où nous passâmes la nuit. Malheureusement le gouverneur et la plus grande partie des habitans travaillaient dans la campagne à quelque distance, de sorte que nous ne pûmes nous procurer aucune nourriture que fort avant dans la soirée. Ces pauvres villageois sont, à ce qu'il paraît, astreints à fournir gratuitement des provisions aux troupes de leur souverain, toutes les fois que leur service les appelle dans cette contrée si éloignée de la capitale. Pour se soustraire aux exactions des soldats, ils ont bâti un autre hameau dans les bois, fort loin de la route, et ils y transportent le bétail et le grain dont ils n'ont pas un besoin immédiat. A notre arrivée nous fûmes con-

duits dans une petite hutte en gazon, que la fumée avait teinte du plus beau noir que nous ayons jamais vu. Le plafond en était artistement décoré de larges festons de toiles poudreuses d'araignées, qui sans doute s'étaient accumulées dans cet endroit depuis de longues années. Le fétiche était une trémie en gazon desséché, protégée par une petite calebasse; mais, comme s'il eût été insuffisant pour préserver la maison de tous les dommages auxquels les huttes de ce pays sont constamment exposées, un renfort de charmes dessinés en sang et en plumes, se voyait sur les parois de la muraille. Le gouverneur du village revint enfin de ses travaux agricoles et nous offrit du miel et de la farine.

Le 28 mai dans l'après-midi le tintement harmonieux de petites clochettes nous annonça l'approche d'un corps de cavaliers, qui en moins d'une minute arrivèrent en galopant à notre hutte, et nous firent l'un après l'autre un salut militaire, en brandissant, à notre terreur extrême, leur épée à quelques pieds seulement de notre figure. Pour faire briller dans tout son éclat l'adresse avec laquelle ils maniaient leurs chevaux, ils forcèrent leurs excellentes montures à caracoler et à se cabrer en notre présence. Quand ils pensèrent nous avoir convaincus de leur savoir-faire, ils mirent pied à terre, se prosternèrent devant nous, et nous complimentèrent au nom de leur souverain. Les porteurs qui nous

avaient été envoyés de Kiama les avaient précédés, et ils s'assirent tous ensemble à terre pour prendre quelques rafraîchissemens. Il était midi quand nous nous mîmes en route, et vu l'heure avancée nous désirions faire diligence autant que possible, mais la chaleur était extrême et nos chevaux avaient à peine la force de nous porter. Nous arrivâmes à cinq heures aux ruines d'une petite ville; la route traversait la même forêt que la veille, mais dans cette partie le fourré était moins épais. Nous rencontrâmes le long du chemin un grand nombre de petites collines, et nous remarquâmes à quelque distance de petits bâtimens de forme conique construits par les naturels pour fondre le minerai de fer qui se trouve en grande abondance dans plusieurs parties du pays. Au coucher du soleil nous arrivâmes à un village nommé *Benikenny*, ce qui signifie dans la langue du pays un homme rusé. Nous y trouvâmes trois femmes qui nous attendaient avec de la farine et du lait, de la part du roi de Kiama. Ce présent arrivait fort à propos, car nous n'avions pas mangé depuis treize heures. Nous fîmes halte à Benikenny et nous comptions bien y passer la nuit, car l'après-midi avait été extrêmement chaud, et nous étions tous harassés de fatigue; mais les cavaliers de notre escorte en avaient décidé autrement, et ils nous engagèrent à aller jusqu'à un autre village qui, disaient-ils, n'était pas très éloigné. Nous quittâmes donc

Benikenny, mais aucun village ne paraissait, et les cavaliers nous confessèrent alors qu'ils nous en avaient imposé pour nous faire aller jusqu'à Kiama. Sur les huit heures nous aperçûmes cette ville; au bout de quelques minutes nous y entrâmes et nous nous rendîmes directement sans descendre de cheval à la demeure du roi. Il sortit pour nous recevoir après nous avoir fait attendre un instant à la porte, et nous accueillit avec beaucoup de joie et de bienveillance. C'était un homme âgé, presque sans dents, dont la barbe était blanche comme la neige. Nous ne vîmes rien de remarquable dans ses vêtemens et son extérieur. Il nous demanda en premier lieu des nouvelles de notre souverain, et ensuite des nôtres. Lorsque nous nous fûmes retirés, l'un de ses esclaves nous conduisit à une hutte ou plutôt à un assemblage de huttes contiguës à sa demeure; mais elles ne se trouvèrent pas tout-à-fait de notre goût, car un grand nombre d'entre elles n'avait qu'une ouverture large de trois ou quatre pieds, de sorte que nous n'y pouvions entrer qu'en nous traînant sur les pieds et les mains : de plus elles étaient si étroites et si chaudes, que nous y respirions à peine. Nous préférâmes une hutte plus fraîche et mieux aérée, quoiqu'elle eût l'inconvénient de servir de lieu de passage. Dès que nous fûmes convenablement logés, une demi-douzaine des femmes du roi entrèrent avec d'énormes cale-

basses de lait aigre, des crêpes frites, du bœuf cuit dans du riz, espèce de mets que nous voyions pour la première fois. On apporta ensuite pour notre usage des nattes de diverses couleurs, très bien travaillées, sur lesquelles nous nous étendîmes pour dormir, pleins de reconnaissance et le cœur joyeux.

Kiama. Visite au roi. Figures en bois. La hutte d'Yarro. Ses objections pour dissuader les voyageurs de prendre la route de Wouwou. Prêtres mahométans. Cérémonie du Bebun-Salah. Célébration de la fête. Course de chevaux. Les fils du roi. Parallèle entre les naturels de Borgou et ceux de l'Yarriba. Les Felatahs. Loi qui les concerne.

Fatigués par notre course de la veille, nous restâmes couchés sur nos nattes un peu plus tard que de coutume. Nous n'étions pas encore levés, lorsque les envoyés du roi et d'autres personnes entrèrent pour nous présenter les salutations du matin. Je répondis aux complimens d'Yarro en lui faisant demander la permission d'aller le visiter chez lui, pendant que mon frère resterait dans notre hutte pour veiller sur nos effets; les naturels n'ayant pas une excellente réputation de probité, nous étions obligés de prendre nos précautions en conséquence.

Dans la soirée, nous choisîmes pour le roi un présent qui se composait des articles suivans : six aunes de drap rouge, une grande quantité de toile peinte, une paire de bracelets en argent, un miroir, deux paires de ciseaux, un canif, deux peignes et une pipe à tabac. Ces objets ayant été convenable-

ment enveloppés, nous nous rendîmes à la demeure du roi qui se montra fort satisfait de notre cadeau.

Yarro professe la foi mahométane; mais il est facile de voir qu'il n'a qu'une connaissance fort imparfaite des préceptes du Koran, d'après la confiance qu'il témoigne pour la religion de ses pères, en plaçant des fétiches pour garder l'entrée de ses maisons, et en ornant les murailles à moitié nues. Dans une de ses huttes nous remarquâmes une escabelle en bois, d'un travail très curieux : la forme en est à peu près carrée; ses deux principaux côtés sont supportés par quatre figures d'hommes, en bois, entre lesquelles est placée une autre figure plus grande, assise sur un hippopotame grossièrement ébauché. Yarro nous présenta dans la suite ces images, et nous apprîmes que les naturels n'entreprenaient jamais une excursion sur l'eau sans demander à la figure qui est représentée à cheval sur un hippopotame de les protéger contre ces animaux, ainsi que contre les autres dangers de la navigation. Cet important personnage est suivi de ses musiciens, et gardé par des soldats armés, les uns de mousquets, les autres d'arcs et de flèches qui forment les pieds de l'escabelle.

Nous trouvâmes Yarro dans un appartement retiré, assis seul sur une peau de buffle : nous fûmes invités à prendre place à ses côtés; les murs de cet appartement étaient ornés des bons portraits de notre

gracieux souverain Georges IV, du lord Nelson, de Wellington à cheval, ainsi que d'un officier du régiment léger des dragons, et de celui d'une dame anglaise supérieurement parée, et de fort bonne mine. En face étaient suspendus des harnais de chevaux, et de chaque côté des lambeaux de papier sale, sur lesquels étaient écrites des maximes extraites du Koran. Il y avait à terre des mousquets, des lances parfaitement ornées, et d'autres armes toutes entassées sans ordre, à côté d'un énorme bloc de granit qui servait à piler le poivre. Tels étaient les objets les plus remarquables que nous observâmes dans la hutte du roi : elle était contiguë à plusieurs autres, sur les portes étroites desquelles les femmes d'Yarro appliquaient leurs yeux pour tâcher de nous voir.

Quand nous parlâmes de nous rendre à Yaourie par la route du Wouwou et du Boussa, le roi s'opposa à nous laisser visiter ce dernier pour quelque motif que ce fût, alléguant que trois de ses esclaves qui portaient les bagages du capitaine Clapperton n'en étaient jamais revenus, qu'ils étaient restés à Wouwou, où ils étaient protégés par le gouverneur Mohammed, et que s'il en envoyait d'autres avec nous ils pourraient en faire autant que les premiers. En conséquence, il nous promit de nous faire conduire à Boussa en quatre jours par une autre route. Indépendamment de cette raison, le roi est pro-

fondément irrité contre le gouverneur de Wouwou, à cause des mauvais traitemens qu'il a fait subir à la veuve Zuma, sa parente et son amie, qui venait de se réfugier à Boussa pour réclamer l'assistance du roi de ce pays.

Quoique nous nous soyons toujours attachés à observer comme il convient le saint jour de dimanche, nous fûmes obligés de manquer à ce devoir en fourbissant et polissant une épée et des pistolets que le roi nous avait envoyés à cet effet, à cause de l'approche d'une fête mahométane. Nous reçûmes peu de temps après de la part d'Yarro un coq que l'une de ses femmes nous présenta, et un blaireau rôti, avec une grande quantité de racines d'yam pour l'usage des gens de notre suite. Le même jour les femmes du roi lui adressèrent de sanglans reproches, parce qu'il avait négligé de leur offrir leur part d'une bouteille de rum que nous lui avions donnée la veille; elles crièrent si haut qu'on les entendit de l'autre côté du mur qui forme l'enceinte de leurs huttes, et c'est ainsi que nous eûmes connaissance de cette querelle. Pour apaiser l'indignation de ces dames, et les consoler du dommage qu'elles avaient souffert, je leur offris quelques grains de verre et d'autres bagatelles. Mais je doute que l'indemnité leur ait paru suffisante.

On s'attendait à voir le chef de Wouwou déclarer la guerre à celui de Kiama, aussitôt qu'il ap-

prendrait que nous étions venus dans le Borgou sans l'avoir visité. Quoique Wouwou soit située dans les domaines du roi de Boussa, qui est regardé comme le plus puissant monarque, on disait qu'il était récemment arrivé dans cette province un corps de cavaliers de Nouffie, composé de huit cents hommes, ce qui rendait le chef de ce pays plus redoutable que ses voisins. Ces soldats étaient le reste de l'armée d'Ederesa (l'Edrisi du capitaine Clapperton) qui est l'héritier légitime du trône de Nouffie. Ils avaient abandonné ce prince dans sa mauvaise fortune, et étaient venus chercher un refuge à Wouwou contre la fureur de leurs compatriotes victorieux, abandonnant leur chef à son malheureux sort. Quelque temps après mon retour en Angleterre, le bruit a couru que Majia, le plus jeune fils du dernier roi de Nouffie, avait reçu un renfort de soldats de Soccatou, qu'il avait immédiatement profité de la terreur panique dans laquelle cette nouvelle avait jeté son frère, pour mettre son armée en déroute, et la chasser ainsi que son frère de leur pays natal. Ederesa fut pendant quelque temps sans asile, mais on dit qu'enfin il fut accueilli par le chef d'une province voisine du royaume de Benin, où il vit maintenant dans la solitude et l'isolement.

Nous recevions presque à toute heure du jour des visites d'un grand nombre de Mallams mahométans qui résident à Kiama, ainsi que des marchands qui

avaient fait partie de la falakie avec laquelle nous avions voyagé dans la forêt en venant de Keeshee; les premiers nous envoyèrent de jeunes garçons chargés de prier pour nous, espérant sans doute obtenir quelque chose de plus substantiel que des remercîmens pour la charité qui les portait à nous faire souvenir de la fragilité de notre nature. Ces enfans se mirent à genoux, et récitèrent la leçon qu'on leur avait apprise sans commettre la moindre faute, mais quelques aiguilles furent la seule récompense que nous jugeâmes à propos de leur accorder : aussi il n'était pas probable que leurs maîtres eussent encore l'envie d'adresser des prières aux ossemens de leur prophète pour des chrétiens si peu libéraux et si irréligieux. De tous les vices qui distinguent ces prêtres mahométans, et ils sont fort nombreux, la médisance et la diffamation paraissent les plus communs. Jamais vous n'entendrez un Mallam parler de son voisin sans en dire du mal : ce sont, à cet égard, les plus méprisables créatures du monde. Personne n'échappe à la méchanceté de leur langue. « Défiez-vous de cet homme, » me disait un vieux prêtre mahométan aux manières douces et à l'air honnête en me montrant un de ses confrères dont il quittait la hutte, et qu'il venait de bénir au nom d'Allah, « car, croyez-moi, il ne laissera échapper aucune occasion de vous tromper; et si vous avez le malheur de lui confier quelque chose,

il vous volera jusqu'à la dernière cowrie. » Notre vénérable interlocuteur avait en sa possession une quantité de boutons de cuivre presque neufs que nous venions de lui donner à vendre, car nous étions fréquemment obligés de faire de semblables échanges contre de la farine. Quand il eut fini sa harangue, il se leva pour se retirer; mais le saint homme dans la chaleur de la conversation avait oublié de bien cacher quelques boutons qu'il avait volés; car, au moment où il se leva, ils tombèrent de la poche de sa robe : il ne put cacher son embarras, mais nous ne crûmes pas devoir aggraver son châtiment en augmentant sa confusion, et nous le laissâmes sortir persuadé que nous n'avions rien vu. Les boutons de cuivre se vendent fort cher à Kiama (de deux à trois cents cowries pièce), et comme nous en avions une grande quantité, ils nous furent dans la suite infiniment utiles. Les femmes portent ces boutons en qualité de parure au cou, aux doigts et au poignet; elles croient d'après leur éclat qu'ils sont en or.

Le 2 juin était le Bebum-Salah, ou grand jour de prière : entre huit et neuf heures, les fidèles se réunirent tous sur le lieu qui avait été choisi pour la célébration de la fête; ils se formèrent en six files ou rangées, dont les femmes composaient la dernière, et s'assirent à terre sur un pareil nombre de sillons qui paraissaient avoir été disposés pour

cet usage. A peine le premier mallam eut-il commencé à réciter une prière, que les conversations et les cris de la multitude cessèrent immédiatement, et chacun parut prêter la plus profonde attention, quoique personne ne comprît le sens de ces paroles, attendu qu'elles étaient en arabe, langue qui n'était connue d'aucun des auditeurs. La cérémonie ressemble beaucoup à celle dont nous avions été témoins à Badagry; les rites qui se pratiquent universellement, je crois, au sein de toutes les assemblées religieuses dans les pays mahométans, tels que l'ablution, la prosternation, etc., etc., furent observés dans cette circonstance. Mais le roi ne se levait pas comme il l'aurait dû, toutes les fois que les fidèles se tenaient debout, il se contentait de prononcer le nom d'Allah et de se prosterner une seule fois. Quand la prière accoutumée fut achevée, le premier mallam se plaça sur une éminence et lut au peuple, pendant cinq minutes environ, quelques pages détachées du Koran qu'il tenait à la main. Pendant qu'il était ainsi occupé, deux prêtres d'un rang inférieur étaient agenouillés à ses côtés et tenaient le bas de sa robe, tandis qu'un troisième, placé derrière dans la même position, soulevait la queue. Lorsqu'il eut achevé sa lecture, le prêtre descendit, et avec le secours de ses assistans il immola une brebis qu'on avait attachée et qu'on lui avait apportée pour le sacrifice. Le sang de cet animal fut reçu

dans une calebasse, le roi et les plus pieux d'entre ses sujets y lavèrent leurs mains et en répandirent quelques gouttes à terre. Une décharge de vieux mousquets annonça la fin de la cérémonie, et au bruit des tambours et des fifres les habitans se retirèrent chacun chez eux. La plupart étaient supérieurement parés des plus beaux habits qu'ils avaient pu trouver : une centaine d'hommes environ étaient à cheval, portant à la main des lances et d'autres armes qui, jointes à la magnificence des harnais de leurs chevaux, leur donnaient la plus brillante apparence.

Dans l'après-midi tous les habitans de la ville et beaucoup de ceux des villages situés aux environs se réunirent pour être témoins de la course de chevaux qui a toujours lieu le jour du Bebum-Salah, et que tout le monde attend avec la plus grande impatience. Avant quelle ne commençât, le roi à cheval, accompagné de ses principaux officiers, fit au pas le tour de la ville, plutôt pour recueillir les hommages et les applaudissemens de ses sujets que pour voir par ses propres yeux en quel lieu régnait la misère, ce qui était le motif assigné à cette promenade. Le prince nous avait invités indirectement à assister à la course avec nos pistolets pour le saluer sur son passage; et comme nous étions fort curieux de voir cette fête, nous nous y rendîmes plus tôt qu'il était nécessaire, ce qui nous

fournit au moins une excellente occasion d'observer les différens groupes qui affluaient sur le théâtre du combat.

La carrière était bornée au nord par de petites éminences de granit; au sud, par une forêt; et à l'est ainsi qu'à l'ouest par une enceinte de grands arbres touffus, entrecoupés de maisons. Les spectateurs étaient placés à l'ombre de ces arbres majestueux : leur gaîté bruyante, leurs gestes animés exprimaient la joie dont ils étaient transportés. Les épouses du chef, et auprès d'elles ses plus jeunes enfans, étaient assises en cercle auprès de nous. Elles se distinguaient de leurs compagnes par la richesse de leur costume. Les toiles de Manchester de qualités inférieures et des dessins les plus extraordinaires, des écharpes en toile à matelas d'Angleterre entouraient la taille de plus d'une jeune fille à la peau noire, qui, pour briller durant une heure aux yeux de ses compatriotes, avait sacrifié à sa toilette le fruit d'une année de travail. Toutes les femmes portaient au cou des colliers et autour des poignets des bracelets de diverses formes en grains de verre, de cuivre ou de bronze, et quelquefois formés d'un mélange de grain de ces deux derniers métaux. Leurs oreilles étaient aussi ornées d'anneaux de diverses espèces et d'un travail élégant. Le bruit lointain du tambour annonça l'approche du roi, et tous les yeux se dirigèrent aussitôt du

côté par lequel il devait faire son entrée; la cavalcade ne tarda pas à paraître, et quatre hommes à cheval allèrent d'abord se ranger devant la demeure du chef qui était située presque au centre de la carrière et près du lieu où nous étions assis avec ses femmes et ses enfans. Vinrent ensuite plusieurs hommes portant sur leurs têtes une immense quantité de flèches dans des carquois grossiers en peau de léopard, suivis de deux individus, qu'à leurs gestes et à leurs contorsions grotesques, nous prîmes pour des bouffons. Ces deux individus, tout en marchant, lançaient en l'air des bâtons qu'ils rattrapaient adroitement, et faisaient les gambades les plus bizarres et les plus risibles. Derrière eux et immédiatement avant le roi, une troupe de jeunes garçons presque nus, exécutait des danses animées et agitaient en tous sens au-dessus de leur tête des queues de vaches. Le roi marchait à cheval, suivi d'un grand nombre de courtisans richement parés et montés sur les plus beaux chevaux. Cette brillante cavalcade se rangea en face de sa maison, où elle attendit ses ordres sans mettre pied à terre. Nous pensâmes que c'était le moment de lui faire un premier salut et nous exécutâmes trois feux de peloton. Notre exemple fut immédiatement suivi par deux soldats armés de mousquets qui avaient bien cent cinquante ans de date. Cependant on avait tout disposé pour la course, et les chevaux

ainsi que les cavaliers parurent dans l'arène. Ces derniers portaient des bonnets, des robes flottantes et des pantalons de diverses couleurs, des bottes de maroquin rouge et des turbans de cotonnade bleue et blanche. Les chevaux étaient richement caparaçonnés : des colliers de petites cloches leur couvraient la tête ; leur poitrail était orné de glands de soie et de coton du plus beau rouge. Leur selle était couverte d'une large chabraque, formée de diverses étoffes et richement brodées ; de petits charmes enfermés dans des sacs rouges et jaunes étaient suspendus à leur bride avec différens oripeaux. La selle et les éperons arabes étaient presque exclusivement adoptés; et, en somme, l'ensemble de ce groupe avait un aspect imposant.

Le signal fut enfin donné : les coursiers impatiens bondirent et s'élancèrent au grand galop; les cavaliers brandissaient leurs épées, les petits garçons agitaient leurs queues de vaches, les bouffons exécutaient leurs gambades, et le chef lui-même, monté sur le plus beau cheval et placé dans l'enceinte, suivait avec attention les progrès de la course, tandis que des pleurs de joie coulaient de ses yeux. Le soleil, dans toute sa gloire, brillait sur les tuniques vertes, blanches, jaunes, bleues, écarlates, qui flottaient au gré des vents. Les bonnets aux formes bizarres, les épées étincelantes, le tintement des clochettes des chevaux et les regards enflam-

més, la tournure martiale des cavaliers offraient un des plus extraordinaires et des plus ravissans spectacles que j'aie jamais vus. La course fut long-temps disputée, et ne se termina que quand les chevaux furent harassés et hors d'haleine; mais quoique chacun eût fait son possible pour surpasser ses rivaux, l'honneur et la gloire furent les seules récompenses des vainqueurs.

Le roi se tint constamment à cheval; il n'en descendit même pas pour parler à ses femmes et à ses enfans qui étaient assis par terre à ses côtés. Son habillement était moins riche que brillant; il se composait d'un bonnet rouge, caché sous les larges plis d'un turban de mousseline blanche, de deux tuniques de dessous, l'une bleue, l'autre écarlate, et d'un par-dessus de mousseline blanche, de pantalons rouges, de bottes en cuir écarlate et jaune. Son cheval semblait plier sous le poids de son cavalier, ainsi que des divers ornemens dont sa tête, son poitrail et son corps étaient chargés. Le fils aîné et le fils cadet du chef se tenaient près de ses femmes et de ses enfans, montés sur de superbes chevaux. L'aîné de ces jeunes gens avait environ vingt ans; le plus jeune en avait à peine trois. Un domestique le soutenait, et sans cette assistance il n'eût pu se maintenir en selle. Quelques-unes des femmes assises par terre à côté du roi étaient vêtues de larges robes blanches qui les enveloppaient de la

tête aux pieds comme des linceuls; les jeunes filles étaient nues suivant la coutume. Plusieurs portaient des fleurs sauvages derrière les oreilles et des colliers en grains autour des reins. Le manque de vêtement ne diminuait en rien le plaisir qu'elles prenaient à la fête, car elles semblaient s'y intéresser tout aussi vivement que leurs autres compagnes. Parmi les tuniques de couleur que portaient les hommes, aucune ne produisait un aussi brillant effet que celle d'un rouge foncé qu'on voyait à quelques cavaliers. Mais les robes blanches comme la neige des prêtres musulmans, dont on ne comptait pas moins d'une centaine parmi les assistans, étaient le vêtement le plus simple et le plus noble. La fête se termina sans le moindre accident, et le roi en descendant de cheval donna aux spectateurs le signal de la retraite.

Peut-être n'est-il pas deux peuples dans l'univers qui résident aussi près l'un de l'autre, et qui diffèrent aussi profondément par leurs mœurs et leurs habitudes et même leur caractère, que les naturels de l'Yarriba et ceux du Borgou. Les premiers sont continuellement occupés à trafiquer les uns avec les autres de ville en ville; les seconds ne sortent jamais du lieu qu'ils habitent, si ce n'est en cas de guerre ou pour exercer des brigandages chez leurs voisins. Les uns sont pusillanimes et lâches; les autres sont entreprenans et courageux, pleins d'ac-

tivité et d'énergie, et ne paraissant jamais plus heureux que lorsqu'ils se livrent à des exercices guerriers. Les uns sont généralement modestes, humbles et probes, mais froids et sans passion; les autres sont orgueilleux et hautains, trop vains pour être civils, trop rusés pour être honnêtes. Cependant ils paraissent avoir quelque idée de l'amour et des affections sociales; ils sont ardens dans leur amitié et implacables dans leurs ressentimens.

Yarro se fit montrer tous les objets que ses sujets avaient reçus de nous, coutume qui existe ici comme dans l'Yarriba; mais, à l'exemple des souverains de ce pays, il retint pour son usage personnel ceux de ces objets qui lui plurent davantage. Son frère lui-même, excellent jeune homme, qui nous avait accompagnés depuis Keeshee en qualité de messager, a été victime de sa rapacité, et a perdu la moitié des petits présens que nous lui avions faits en récompense de ses services.

Le fils aîné du roi était gouverneur d'une ville par laquelle nous devions passer en nous rendant dans le Boussa, et il avait été convenu qu'il nous accompagnerait jusqu'au chef-lieu de son gouvernement. C'est la coutume de donner au messager un présent proportionné aux services qu'on en a reçus. Le roi, en s'entretenant avec nous, nous exprima le désir de voir celui que nous destinions à son fils: on le lui montra aussitôt, et il en retira la seule

pièce d'étoffe qui en faisait partie et qu'il nous était impossible de remplacer. Il nous demanda ensuite un petit remède pour la faiblesse de la vue, et mon frère lui présenta une forte dose de sel d'Epsom et une petite seringue. Le roi se mit aussitôt à faire l'essai de cet instrument en lançant de l'eau à la figure de ses femmes, qui ne parurent pas prendre le même plaisir que lui à ce divertissement. Je lui donnai un fusil de chasse et un pistolet, ainsi que je lui avais promis à mon premier départ, pour le cas où je reviendrais à Kiama; il reçut, en outre, quelques-uns de nos plus beaux boutons de cuivre.

Un vieux et respectable Felatah, chef d'un village situé à peu de distance de Kiama, vint pour nous voir avec plusieurs de ses compatriotes. Cette race singulière est disséminée dans les différentes provinces du Borgou, où ils résident depuis un temps immémorial; on leur donne généralement le nom de *foulanie*; mais quoique évidemment le mot soit dérivé de celui de *foulah*, et quoiqu'ils parlent la même langue et se livrent aux mêmes travaux que les Foulahs des environs de Sierra-Leone, qu'on suppose être les mêmes que les Éthiopiens blancs de Ptolémée et de Pline, cependant ils n'ont pas la plus légère idée de leur origine, ni de l'époque à laquelle leurs ancêtres sont sortis pour la première fois de leur pays natal. Les Felatahs du Borgou n'entretiennent aucune espèce de relation

avec leurs compatriotes de l'Haussa, et afin de prévenir les querelles et les meurtres, il n'est permis à aucun d'eux, sous aucun prétexte, d'avoir une épée, ou de porter sur soi des armes offensives. Il existait quelques années auparavant, à quelques milles de Kiama, un village exclusivement habité par les émigrés du Nouffie; mais on nous dit qu'il avait été pillé et détruit par les sujets de l'Yarriba, qui, après avoir manqué de parole à ce malheureux peuple, l'ont réduit en esclavage.

Départ de Kiama. Reconnaissance des habitans du pays. Village de Kakafungi. Maladie de John Lander. Route déserte. Passage de la rivière Oly. Histoire des Felatahs. Messager de Coubly. Arrivée dans cette ville. Mont Cornouaille. Rétablissement de John Lander. Départ de Coubly. Ville de Zalee. Arrivée à Boussa. Réception.

Le 23 juin nous étions à cheval entre six et sept heures du matin, après avoir fait notre dernière visite au roi, et lui avoir dit adieu, nous sortîmes de la ville par la porte du nord, et nous marchâmes vers la ville de Kakafungi, suivis d'une troupe d'hommes du peuple qui, sur le passage de mon frère, se moquaient de sa tournure à cheval et riaient aux éclats de la piteuse mine de son coursier efflanqué.

Nous étions à environ un demi-mille de la ville, quand, ayant regardé derrière nous, nous aperçûmes une grosse femme qui accourait avec toute la vi-

tesse des jambes : elle nous atteignit bientôt presque tout hors d'haleine, tant elle s'était hâtée. Nous apprîmes alors que son intention avait été de nous offrir un bol de lait frais au moment de notre départ, mais que nous étions partis avant qu'elle eût eu le temps de nous l'apporter. La rapidité de sa course l'avait entièrement mise hors d'elle-même; cette femme était une chanteuse favorite du roi : elle nous avait fourni du lait et des provisions pendant deux ou trois jours avant notre départ, et nous lui avions donné quelques objets de peu de valeur en récompense. Notre générosité lui avait inspiré tant de reconnaissance que la veille au soir, en nous disant adieu, elle avait commencé à verser des larmes et à pousser des sanglots. Elle en faisait encore autant, et nous fûmes obligés de donner de l'éperon à nos chevaux pour ménager notre sensibilité. On nous dit ensuite que la douleur de cette femme n'était qu'une comédie qu'elle jouait en notre présence pour obtenir une récompense, et qu'elle avait toujours à ses ordres une profusion de larmes.

Nous remarquâmes à droite et à gauche de notre route trois ou quatre villages felatahs dont l'un était assez considérable; mais nous ne vîmes pas un seul habitant. La plus grande partie du chemin passait à travers une forêt épaisse, le long d'une jolie chaîne de collines; à l'exception d'une belle plantation de yam que nous avions traversée en sortant des murs

de Kiama et qui appartenait à Yarro, nous ne rencontrâmes pas un pouce de terre cultivée dans le cours de notre voyage. Nous arrivâmes à Kakafungi, où nous fîmes halte, un peu après dix heures du matin. Cette ville est éloignée de Kiama d'environ huit à dix milles; mais à en juger par la nature du sentier qui est excessivement étroit et couvert d'une herbe épaisse, il existe peu de communications entre ces deux villes. Kakafungi est située dans un lieu écarté, mais elle est considérable et populeuse. Elle est bâtie dans une plaine. Les habitans sont si propres et si affables, leurs maisons sont si bien tenues et si confortables, qu'après avoir échangé seulement quelques paroles avec l'un d'entre eux, nous étions prévenus en faveur de toute la population. Cette opinion fut loin de s'affaiblir, lorsque nous eûmes été conduits dans une habitation spacieuse et commode, et que nous y eûmes reçu les félicitations des principaux citoyens. Ils vinrent en corps suivis de jeunes garçons et de jeunes filles qui nous apportaient en présent deux chevreaux, du lait et une grande quantité de blé pilé : ils passèrent avec nous la plus grande partie de la journée.

Le soir, fort tard, tous nos gens étaient déjà endormis, lorsque mon frère entendant chanter sortit seul. Il trouva à quelque distance de notre demeure une petite troupe d'insoucians et heureux mortels

qui dansaient gaîment à la clarté de la lune et au bruit d'un large tambour. Leur danse, d'après la description qu'il m'en fit, ne ressemblait en rien à celle de l'Yarriba. Leurs mouvemens étaient tantôt vifs et précipités, tantôt lents et gracieux; leurs gestes exprimaient plutôt les douceurs de l'amour que la violence de la passion; ils étaient d'une précision remarquable. De temps à autre ils paraissaient chanter en récitatif quelque chose de bouffon et marquaient la mesure en frappant des mains. L'arrivée de mon frère ne les intimida point, car la troupe continua à danser avec autant d'action et de bonne humeur qu'auparavant.

Le 6 juin, au matin, je trouvai mon frère avec un violent accès de fièvre, et si mal qu'il fut obligé de rester couché jusqu'au moment où les porteurs furent prêts à partir. Nous fûmes obligés de l'aider pour monter à cheval.

Nous quittâmes Kakafungi sur les deux heures de l'après-midi, et nous suivîmes un sentier qui se dirigeait vers le nord à travers un pays entièrement désert, et qui dans certaines parties était plus rocailleux et plus nu qu'aucun lieu dont j'aie conservé le souvenir. Les traces de divers animaux sauvages paraissaient fraîchement empreintes sur le sentier, mais nous ne vîmes que quelques antilopes, dont nous ne pûmes approcher, car elles prenaient la fuite aussitôt qu'elles nous apercevaient; le petit

nombre d'arbres rabougris que nous rencontrâmes ne nous offrit qu'un abri insuffisant contre l'ardeur du soleil qui était vraiment insupportable; cette circonstance, jointe à la longueur de la route et à la rapidité avec laquelle nous étions obligés de voyager, augmenta beaucoup la fièvre de mon frère. Il fut forcé plusieurs fois de s'arrêter et de s'étendre par terre pour se reposer : nos domestiques le descendaient de cheval et l'y remontaient. Au moment où nous vîmes le soleil disparaître derrière un groupe de nuages magnifiques, il nous restait encore beaucoup de chemin à faire, et nous pouvions à peine distinguer à la clarté de la lune le sentier étroit qui était obstrué en cet endroit par des broussailles et une herbe épaisse. Dans l'après-midi un profond silence avait régné dans la forêt, mais le soir le jakal, la hyène, le babouin sortirent de leur retraite et mêlèrent leurs terribles mugissemens aux sifflemens aigus d'une multitude innombrable d'insectes.

Mon frère et moi nous étions restés en arrière du reste de la caravane, la faiblesse de mon frère ne lui permettant pas de la suivre; de temps à autre nous tirions un coup de pistolet pour annoncer notre approche à nos porteurs. A chaque détonation que répétaient les échos de la forêt, les animaux sauvages répondaient par un redoublement de mugissemens. Enfin nous distinguâmes avec joie l'éclat d'un grand feu, et nous arrivâmes au campement

qu'on nous avait préparé : nous prîmes possession pour la nuit de quelques huttes abandonnées qui menaçaient ruine : des débris de pots de terre, des calebasses, etc., étaient parsemés sur le sol, et indiquaient que ces demeures avaient été habitées à une époque peu éloignée : nous trouvâmes sous les arbres qui s'élevaient à quelque distance d'énormes cornes de buffle et d'autres qui avaient appartenu à des antilopes d'une très grande espèce.

La rivière Oly, qui prend sa source dans l'Aschantée, était située à peu de distance au nord du lieu où nous étions campés. Il paraît qu'à une époque peu reculée ce sentier était fréquenté par un grand nombre de marchands de l'intérieur qui allaient trafiquer dans l'ouest, et qui choisissaient cette route pour se soustraire à la taxe qui se perçoit sur la route du Wowow; mais le chef de cet État les ayant menacés de les punir s'ils ne passaient pas par sa ville, ils furent obligés de se conformer à ses désirs; depuis cette époque la route à travers la forêt a été entièrement abandonnée, et les pauvres bateliers qui habitaient ces huttes se virent forcés d'aller chercher ailleurs des moyens d'existence.

Le 7 juin, le repos de la nuit précédente semblait avoir ranimé mon frère; le matin il se trouvait beaucoup mieux : sa fièvre avait considérablement diminué. Après nous y être baignés, nous traversâmes l'Oly dans un canot que nous trouvâmes attaché à

un arbre. Cette petite rivière avait en cet endroit environ quarante pas de largeur : sa profondeur au milieu de son lit était d'environ huit pieds, mais elle diminuait graduellement en approchant des bords. Elle serpentait de la façon la plus romantique sous un dôme de verdure : son courant était si faible, sa surface si unie, qu'on doutait pendant quelque temps dans quelle direction elle coulait. Dans l'après-midi nous passâmes près d'un endroit où nos guides nous dirent que peu de temps auparavant une troupe de Felatahs avait égorgé vingt de leurs esclaves, parce qu'ils n'avaient pas de quoi les nourrir. On nous avait dit précédemment que ces mêmes Felatahs venaient de s'emparer d'une ville de l'Yarriba sur les bords de la rivière de Moussa. Bello les avait envoyés de Soccatou pour recueillir le tribut accoutumé des villes de Bakah et d'Alorie dans l'Yarriba; mais on prétendait que les habitans de cette dernière ville avaient fermé leur porte à leur approche, et s'étaient déclarés indépendans des Felatahs. Au retour de la troupe désappointée à travers le Borgou, le roi de Kiama défendit à ses sujets de leur vendre des provisions; ils se virent en conséquence réduits à traverser les immenses et arides déserts sans nourriture : nous remarquâmes un grand nombre de trous que ces malheureux avaient creusés pour en extraire une sorte d'yam sauvage qui abonde dans la forêt, et les restes des feux qu'ils avaient

allumés pour apprêter leur frugal repas. Ils avaient sans doute été réduits à une affreuse détresse avant de se décider à tuer leurs esclaves; peut-être aussi le nombre de leurs victimes a-t-il été considérablement exagéré, car les indigènes qui sont leurs ennemis sont disposés à donner aux étrangers la plus mauvaise idée de leur caractère et de leurs mœurs, de sorte que leurs récits ne doivent point être accueillis sans défiance. Nous remarquâmes à côté de la route le squelette de l'un des esclaves.

Après une longue et fatigante journée, sous un soleil dévorant, nous plantâmes nos tentes à la nuit sur le bord d'un petit ruisseau. Mon frère était fort mal : la fièvre l'avait repris avec un redoublement de violence; cependant je ne lui donnai d'autres médicamens que de l'eau de soude ordinaire, car je redoutais tout ce qui aurait pu retarder notre voyage. Quelques minutes après que nous eûmes planté notre tente, un orage se forma au-dessus de nos têtes et éclata avec une horrible violence; dans ce moment l'idée de notre isolement se présentait sous les plus tristes couleurs à notre pensée : les sourds mugissemens du tonnerre répétés par les échos des montagnes, l'éclat éblouissant des éclairs, la pluie qui tombait par torrens, la violence du vent, nous glaçaient d'effroi. Toute notre troupe, qui se montait à vingt personnes, s'était réfugiée dans la tente pour y trouver un abri contre la tempête, et, en

dépit de la pluie qui tombait, chacun tâcha de dormir jusqu'au matin.

Le 8 juin nous fûmes obligés de rester couchés toute la nuit avec nos habits mouillés : les effets s'en firent tristement sentir le lendemain matin sur mon frère. Je tentai de tourner son mal en plaisanterie; mais ce fut en vain : il était à peine en état de se tenir debout : la tente fut repliée mouillée comme elle était, et les porteurs se mirent en route le plus promptement possible, car nos provisions étaient épuisées, et nous étions impatiens d'arriver au terme de notre voyage. Mon frère et moi, ainsi que le vieux Pascoe et un autre de nos gens, nous formâmes l'arrière-garde en marchant fort lentement, car nos chevaux étaient accablés de fatigue, et mon frère était presque évanoui. Il se trouva plus mal à mesure que nous avancions; il perdit à la fin entièrement connaissance, et pour qu'il ne tombât pas de cheval, nous prîmes le parti de l'en descendre et de le coucher par terre. Il n'y avait dans les environs aucun arbre où l'on pût trouver un abri contre les rayons du soleil; mais je me procurai, avec le secours de nos gens, quelques rameaux à l'aide desquels je formai une espèce de berceau; les selles de nos cheveaux servirent de lit. La caisse aux médicamens avait été expédiée avec le reste du bagage; je l'envoyai chercher par Pascoe, mais il ne pouvait être de retour que le

lendemain matin : en attendant j'allai dans la forêt, et je tuai le seul oiseau que je vis, qui était à peu près de la grandeur d'un aigle. Je revins avec ce gibier, j'allumai du feu, et je fis un peu de boisson dans un vase d'environ une demi-pinte que j'avais conservé pour puiser de l'eau dans les ruisseaux en guise de calebasse. Le bouillon était fade faute de sel; cependant il fut d'une grande utilité à mon frère; je partageai la chair de l'oiseau entre mon autre compagnon et moi, car le manque de nourriture nous avait réduits à la plus grande faiblesse. Le soir nous parvînmes à construire pour mon frère une habitation plus commode, à l'aide de branches d'arbres que nous recouvrîmes avec de longues herbes; nous allumâmes des feux à l'entour pour éloigner les bêtes féroces; mais aucun de nous ne put dormir, car nous étions attaqués par des myriades de moustiques et de mouches bourdonnantes; un tigre vagabond fut le seul animal qui approcha assez de nous pendant la nuit pour que nous pussions le voir.

Malgré cette mauvaise nuit, le lendemain matin mon frère avait peu de fièvre; il était tellement rafraîchi et fortifié, qu'après avoir fait les préparatifs nécessaires, nous nous mîmes sur-le-champ en route. Au bout d'une heure de marche nous aperçûmes Pascoe accompagné de cinq hommes qui nous apportaient du blé, du miel et des petits gâteaux faits

avec du blé pilé et du miel. Le gouverneur de Coubly, ville où nous nous rendions, avait aussi envoyé un cheval et un palanquin pour mon frère. Le cheval devait lui servir pour passer plusieurs petits ruisseaux qui se trouvaient sur notre route, et dont les bords étaient trop escarpés pour que les porteurs du palanquin pussent lui rendre ce service; il se trouva assez fort pour se passer de leur assistance, mais il accepta la monture avec reconnaissance. Nous nous remîmes en route sur les dix heures et demie du matin, et après une courte halte pour donner à mon frère le temps de se reposer, nous arrivâmes dans le voisinage de Coubly un peu avant le coucher du soleil, sans avoir essuyé la fatigue extraordinaire à laquelle nous nous étions attendus.

Il y a hors de la ville un grand nombre de villages felatahs disséminés çà et là sur un terrain marécageux. Nous avions traversé sur notre route plusieurs petits ruisseaux, et franchi trois ou quatre montagnes; la dernière était couverte d'une couche peu épaisse d'un terrain aride, mais les vallées paraissaient fertiles; les substances végétales en dissolution répandent dans le voisinage de Coubly des émanations fétides; et l'air, qui est imprégné en différens endroits d'une forte odeur semblable à celle du musc, rend ces exhalaisons singulièrement désagréables.

Nous nous rendîmes chez le gouverneur pour lui offrir nos remercîmens, mais après quelques momens d'attente nous fûmes congédiés sans l'avoir vu : on nous conduisit dans une hutte qui nous était destinée. Nous y étions à peine arrivés, que mon frère fut saisi d'un accès de fièvre beaucoup plus violent que les précédens.

Je lui administrai le lendemain dix grains de calomède ; il tomba bientôt après dans un état d'assoupissement et d'insensibilité dont il ne sortit que dans l'après-midi, en recouvrant l'usage de sa raison : il se trouva plus mal dans la soirée, et je m'attendais à chaque instant à recevoir son dernier soupir : durant les courts intervalles de son délire, il paraissait comprendre le danger qui le menaçait, car il prit des arrangemens relatifs à ses intérêts de famille. Ce que j'éprouvais en ce moment était trop douloureux pour pouvoir être distrait ; la triste fin de mon maître, le capitaine Clapperton, se retraçait nécessairement à mon esprit : je l'avais suivi dans cette contrée où il avait péri ; je l'avais assisté dans ses derniers momens ; je lui avais rendu les tristes et derniers devoirs que réclament la nature humaine, et la pensée que j'aurais encore à célébrer cette funèbre cérémonie à l'égard de mon frère, me navrait de douleur. Mais, entre onze heures et minuit, j'eus le bonheur de remarquer que la maladie de mon frère semblait prendre un

caractère plus satisfaisant, et le lendemain matin la fièvre l'avait quitté et il était beaucoup mieux.

Il était arrivé la veille deux messagers de Boussa; il en survint un troisième, chargé d'une grande quantité d'ognons, que la reine de ce pays envoyait en présent. Le roi leur enjoignit d'attendre notre départ de Coubly, afin de nous escorter jusqu'à Boussa.

Ce prince importuna mon frère pour qu'il lui vendît un de ses pistolets; et comme nous avions en ce moment le besoin le plus pressant d'un cheval, nous lui proposâmes de lui donner le pistolet en échange du cheval qu'il avait prêté à mon frère. Il nous aurait donné plus volontiers un petit garçon qu'un cheval; mais ce n'était point là notre affaire. A la fin il consentit à se dessaisir de l'animal en question, à condition que nous ajouterions quelques petits articles au pistolet; nous adhérâmes à cette demande et le marché fut conclu.

Coubly est situé sur le versant d'une montagne de forme conique, dont la base est fort large et qu'on aperçoit distinctement du côté du nord à plus de trente milles de distance. Nous la nommâmes du nom de notre propre pays, *Mont-Cornouaille*. La ville est fortifiée d'une enceinte formée de pieux solidement enfoncés en terre et placés côte à côte. Mais cette précaution défensive n'avait pas empêché les Felatahs, environ quatre ans auparavant, d'atta-

quer la ville et d'y pénétrer. On nous dit que depuis cette époque, le gouverneur s'était soumis à payer un tribut annuel au roi Bello. Les habitans récoltent une grande abondance de riz et de blé; cependant nous ne pûmes nous procurer la moindre quantité de cette dernière denrée à aucun prix, par suite de la malice et de la rapacité des Felatahs qui, en sortant de la ville, n'avaient pas seulement emporté tout le blé qui se trouvait dans les greniers, mais qui avaient arraché et détruit tout celui qui poussait dans les champs: les habitans souffraient encore des suites de cet acte de barbarie. On estime à plus d'un mille le nombre des Felatahs qui habitent avec des troupeaux de gros et de menu bétail dans les plaines de Coubly. Mais ils sont loin de ressembler à ceux de leurs compatriotes, qui subsistent de brigandage et vivent en parfaite intelligence avec leurs voisins.

Le 14 juin, dans la matinée, la vieille épouse du gouverneur arriva de Boussa, où elle avait été chercher trois esclaves femelles qui s'étaient évadées de sa maison quinze jours auparavant. Elle avait ramené les fugitives et les avait fait jeter dans les fers. Aussitôt que cette vieille dame eut appris que nous étions dans la ville, elle nous envoya une brebis et une calebasse de miel, que nous acceptâmes. Elle ne tarda pas à venir en personne nous faire une visite, dont nous profitâmes pour nous

acquitter envers elle en lui offrant quelques présens. Cette dame a une habitation entièrement distincte et séparée de son mari, le gouverneur, qui n'a pas la moindre autorité sur elle. On nous dit qu'elle possédait une grande quantité d'esclaves, et qu'elle était, sous d'autres rapports, extrêmement riche. Quant au gouverneur, on ne saurait imaginer un homme plus bienveillant et plus généreux.

Mon frère, grâce à Dieu, était entièrement rétabli d'une maladie qui l'avait mis à deux doigts de la mort. En conséquence, après avoir pris congé du bon gouverneur, nous quittâmes la ville de Coubly le 15 juin au matin. Notre route se dirigeait vers le sud-est jusqu'à midi; nous traversâmes une forêt épaisse, des montagnes et des vallées, et nous fîmes halte pour le reste du jour sur les ruines d'une grande ville qui, d'après ce qu'on nous dit, avait été abandonnée récemment par ses habitans. Près des débris d'une muraille nous aperçûmes un crâne humain et d'autres ossemens blanchis par le soleil; cette circonstance nous inspira le désir de connaître l'histoire des anciens habitans de cette ville et la cause de l'état où nous la voyions réduite: un de nos guides s'empressa de satisfaire notre curiosité; il nous dit qu'à une époque peu reculée cette ville avait été surprise et pillée par une troupe nombreuse de Felatahs qui avaient passé au fil de l'épée tout ce qui avait fait résistance, et qui avaient

emmené le reste des habitans en esclavage. Les ruines sont considérables, et la population de la ville doit avoir été fort nombreuse. La plaine où elle était bâtie est étendue, fertile, d'une beauté excessive et ornée de beaux arbres. Ses ruines servent maintenant d'asile à des oiseaux de toute espèce et à une troupe nombreuse de singes qui s'éloignaient à pas comptés en entendant la détonation de nos armes à feu. Un de nos chevaux mourut dans cet endroit; c'était notre compagnon de voyage depuis Jenna : un autre était hors d'état de faire un mille de plus, de sorte que nous fûmes obligés de le laisser derrière nous, car nous ne pouvions nous résoudre à lui donner la mort : un troisième n'avait que quelques jours à vivre. L'attachement de ces pauvres bêtes les unes pour les autres était vraiment extraordinaire. Un des messagers de Boussa partit au galop pour un petit village situé à peu de distance des ruines, et revint quatre heures après avec un excellent cheval que le gouverneur lui avait prêté pour notre usage. Le soir nous plantâmes notre tente, nos domestiques ainsi que les porteurs et les messagers construisirent pour eux de petites huttes en gazon, et après avoir allumé à l'entour de larges feux, ils se retirèrent pour dormir.

Le lendemain, à six heures du matin, nous quittâmes notre camp au milieu des ruines et nous

continuâmes notre route en parfaite santé. Le pays était aussi boisé qu'aucun de ceux dont j'aie gardé le souvenir : le sol était en général aride et stérile. Nous passâmes auprès des ruines de deux ou trois petits villages qui s'élevaient au bord du sentier et nous entrâmes entre neuf et dix heures du matin dans une jolie petite ville appelée *Zalée*, ce qui dans la langue du pays signifie *file*. Cette ville est entourée d'une forte muraille très bien bâtie, flanquée de tours, et la meilleure construction de cette espèce que nous ayons encore rencontrée. Autour de cette muraille règne un fossé large et profond. Zalée est située dans une vallée romantique qui s'ouvre à travers une triple chaîne de montagnes élevées qui courent de l'ouest à l'est. Les Felatahs, attirés par l'espoir du pillage, avaient pénétré environ quatre ans auparavant dans la ville au moment où toute la population mâle en était sortie pour travailler dans le buisson ; mais les femmes ayant donné l'alarme, les hommes revinrent en corps dans la ville et réussirent à chasser les pillards avant qu'ils n'eussent commis aucune dévastation.

Le 17 juin nous nous remîmes en route de bon matin. A neuf heures nous vîmes de dessus une éminence la montagne du Pain-de-Sucre, dans les environs de Wowow, à droite de notre sentier. Cette montagne, si je ne me trompe, a été nommée par

le capitaine Clapperton *Georges IV*. Un de nos guides nous montra à notre gauche deux pics que nous pouvions à peine distinguer à cause de l'éloignement, et nous dit que la ville d'Yaourie était située à leurs pieds. Nous marchions depuis Zalée dans la direction du sud-est.

Nous arrivâmes quelques instans après dans une belle et vaste plaine où croissaient majestueusement quelques arbres séculaires. Là paissaient de nombreux troupeaux d'antilopes, qui en entendant la détonation de nos armes à feu bondissaient de tous côtés sur le gazon. C'est de ce lieu que nous aperçûmes pour la première fois la ville de Boussa; elle était située à deux ou trois milles directement devant nous, et paraissait formée de divers groupes de huttes épars çà et là; mais quel fut notre étonnement quand, étant arrivés plus près, nous reconnûmes que Boussa était situé sur le continent, et non dans une île sur le Niger, d'après le rapport du capitaine Clapperton. Nous ne pûmes rien découvrir qui fût de nature à justifier une telle assertion. A dix heures nous fîmes notre entrée dans la ville par la porte de l'ouest, et nous déchargeâmes nos armes à feu pour annoncer notre arrivée.

Après quelques heures d'attente nous fûmes introduits près du roi que nous trouvâmes dans un appartement intérieur de son palais, en tête à tête

avec la *Midihie*, c'est le titre que l'on donne à sa principale épouse ou à la reine. Ils nous félicitèrent de notre arrivée à Boussa avec toutes les apparences de la cordialité. Ils nous assurèrent gravement et de l'air le plus triste qu'ils avaient passé la matinée à pleurer la mort du capitaine Clapperton, dont ils déploreraient éternellement la fin prématurée. La chose n'était pas impossible assurément, mais comme en entrant nous n'avions remarqué sur leurs visages aucun signe extérieur de larmes, nous prîmes la liberté de ne pas croire ce qu'ils nous disaient. Pascoe étant resté derrière, la conversation se borna à quelques généralités, et après avoir pris congé de ces deux personnages, nous nous retirâmes dans une hutte qui avait été préparée pour nous. Dans la soirée on nous apporta de leur part du riz et de la farine, ainsi que différens mets tant en viande que poissons pour notre souper.

La veuve Zuma. Visite au Niger. Le roi et la reine de Boussa. Recherche des papiers de Mungo-Park. Départ de Boussa; description de cette ville et ressources du pays. L'hôtesse. Arrivée à Kagogie. Les voyageurs s'embarquent sur le Niger. Description du fleuve. Village de Soulou. Arrivée à Yaourie.

Le 18, la fameuse veuve Zuma, dont il est parlé dans la relation du deuxième voyage de Clapperton en Afrique, vint nous rendre visite. C'était une femme non plus de la première jeunesse, mais encore d'assez bonne mine. Sa peau avait une légère

couleur de cuivre. Autrefois renommée pour la magnificence de sa toilette, elle était alors mise avec une aussi grande simplicité que possible, ne portant qu'un déshabillé d'étoffe du pays. Pour nous expliquer ce changement, ainsi que le motif qui nous faisait la rencontrer à Boussa, car elle était native de Wowow, elle nous raconta de très bonne humeur ses querelles avec le souverain de cette ville, et la manière dont il lui avait fallu prendre la fuite, afin d'échapper au ressentiment de ce même souverain. Il paraît, en effet, que pour fuir elle avait été obligée d'escalader au milieu de la nuit les murailles de Wowow, et de venir à pied jusqu'à Boussa. Or la course est longue, et pour une femme de son embonpoint elle avait dû être fort fatigante. A l'en croire, la veuve n'avait absolument rien fait pour mériter le déplaisir du prince; et cependant on avait mis sa maison au pillage, on lui avait volé un grand nombre de ses esclaves. Mais, d'autre part, nous apprîmes qu'un de ses fils avait commis dans la ville un vol pour lequel il eût subi la peine de mort, s'il ne se fût évadé avec sa mère, qui, disait-on, l'avait excité à le commettre... En dépit de toutes ses pertes et de tous ses malheurs, elle avait néanmoins acquis une telle corpulence, que c'était avec la plus grande peine qu'elle pouvait passer par la porte de notre hutte, quoique celle-ci ne fût nullement étroite.

Lorsqu'elle nous eut quittés, nous allâmes porter au roi et la reine de Boussa les cadeaux qui leur étaient destinés. L'un et l'autre en parurent enchantés; le premier surtout, qui, pour nous prouver son admiration et sa reconnaissance, ne put s'empêcher de dire et de faire mille folies. Une paire de bracelets d'argent, une pipe et une lorgnette fixèrent à tel point son attention, que dans l'excès de sa joie il n'en détourna pas les yeux de toute une demi-heure.

Nous visitâmes ensuite le fleuve si célèbre, appelé *Niger* ou *Quorra*, qui coulait d'un côté de la ville, et à un mille environ de notre demeure; mais, en le voyant, nous fûmes bien désappointés dans notre attente. Là, en effet, et à cette époque, il était si peu large que nous aurions sans peine lancé une pierre d'un bord à l'autre. De noirs et sourcilleux rochers, qui s'élèvent à pic au milieu du courant, occasionent d'impétueux tourbillonnemens à la surface de l'eau. On nous apprit que le fleuve à quelque distance au-dessus de Boussa était divisé en trois branches par deux petites îles fertiles, mais qu'au-dessous il parvenait dans un canal jusqu'à Funda; et de la partie du rivage que nous avions atteinte, on nous montra l'endroit où Mungo-Park et ses malheureux compagnons avaient péri.... Nous ne pûmes alors ne pas méditer sur cette affreuse catastrophe, ne pas réfléchir au grand nombre de

vies précieuses qui avaient été déjà sacrifiées par suite des tentatives faites pour explorer le Niger, et nous demandâmes en secret au Tout-Puissant que moins pour notre gloire particulière que pour le bien général de l'humanité, il nous permît d'éclaircir enfin la grande question de son cours et de son embouchure.

Le 19 dans la matinée le roi, accompagné de son épouse, qui, dit-on, est son conseiller et son seul confident, nous honora d'une visite à notre hutte. Ils vinrent sans aucune espèce d'étiquette ou de cérémonie, et tous deux étaient habillés plus simplement que ne le sont beaucoup de leurs sujets. Ainsi, le roi portait une tunique de coton blanc par-dessus une autre tunique blanche et bleue de même étoffe, un bonnet de drap rouge, et des sandales de cuir de pareille couleur. La reine était vêtue d'une simple chemise de manufacture indigène; un morceau de cotonnade bleue était attaché autour de sa tête, et cachait complétement sa chevelure; un second morceau de semblable tissu était jeté sur son épaule gauche, et un troisième, noué autour de sa ceinture, lui descendait jusqu'au milieu de la jambe. Ses pieds étaient nus, comme aussi ses bras jusqu'aux coudes; un anneau de cuivre ornait chacun de ses orteils, et huit bracelets d'argent dont le moindre pesait environ un quart de livre décorait chacun de ses poignets. Outre ces parures, la reine

portait un collier de corail et de morceaux d'or; enfin, de petits tubes en corail étaient passés dans le cartilage de chacune de ses oreilles.

Nous avions presque oublié de dire que le sultan de Bornou est regardé comme le plus puissant chef de l'Afrique septentrionale, de même que le roi de Boussa l'est de l'Afrique occidentale. La reine est fille du dernier chef de Wowow et femme du chef actuel.

Dans toutes les villes d'importance que nous avions traversées, c'était du corail qu'on nous avait demandé avec le plus d'instance. Les habitans, de quelque classe qu'ils fussent, semblaient aimer passionnément à en porter, et le préféraient à toute autre espèce d'ornement. A ce qu'il paraît, c'était aussi la grande mode à Boussa; car, dès son arrivée, la reine ouvrit tout d'abord la bouche pour s'informer si nous en avions à lui donner, et quand nous lui répondîmes que non elle eut l'air fort chagrin. Par manière de compensation, nous lui présentâmes quelques boutons plaqués que nous avions justement nettoyés depuis peu, et elle les accepta avec transport; mais comme leur éclat avait excité l'admiration de son époux, une lutte s'engagea entre eux à qui les possèderait. Cette lutte, après de longues alternatives de victoire et de défaite, se termina par le triomphe du roi, qui d'abord se choisit les plus larges et les plus beaux, puis abandonna

le reste à sa compagne. Leurs Majestés ressemblaient à deux grands enfans, comme on le voit; néanmoins elles furent l'une et l'autre charmées de leur part, et nous exprimèrent leurs remercîmens avec beaucoup de chaleur.

Après ce petit incident, la conversation prit un tour plus sérieux : le roi nous demanda ce que nous venions faire dans le pays. Connaissant l'extrême jalousie des naturels, et tout ce qui touche le Niger, nous crûmes qu'il ne serait pas d'une bonne politique de dire en cette occasion la vérité; nous répondîmes donc à notre visiteur que nous avions simplement pour but de gagner le Bornou par la voie de l'Yaourie, et en même temps nous lui demandâmes qu'il nous facilitât les moyens de traverser en sûreté son territoire. Notre réponse lui parut satisfaisante, et il nous promit toute l'assistance qui serait en son pouvoir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il nous envoya dire par un de ses gens qu'il était tailleur, et qu'en conséquence il nous serait fort reconnaissant si nous pouvions lui faire cadeau d'un peu de fil et de quelques aiguilles. Tellement vif que fût notre désir d'apprendre même la plus légère particularité sur le triste destin de Mungo-Park et de ses compagnons, ainsi que de rechercher s'il y avait encore à Boussa des livres et des papiers qui leur eussent appartenu, nous avions jusqu'alors si bien

imposé silence à notre curiosité, que dans la crainte de mécontenter le roi, aucune question ne nous était échappée sur cet intéressant sujet. Comme toutefois nos relations de quelques jours avec Sa Majesté nous avaient permis de reconnaître en elle une personne affable, obligeante et serviable, nous finîmes par répudier toute sotte frayeur, et profitant de la circonstance qui se présentait, nous donnâmes commission à notre domestique Pascoe de lui porter du fil et des aiguilles, et de l'interroger sur notre infortuné compatriote. Mais le roi se borna à répondre que lorsque Mungo-Park avait péri dans le Niger, il était lui-même fort jeune, et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenus ses différens effets; que le déplorable événement était arrivé sous le règne du prédécesseur du dernier roi, lequel n'y avait pas long-temps survécu, et que toutes traces de l'homme blanc avaient disparu avec lui. Cette réponse détruisit nos espérances; car elle nous parut péremptoire, décisive. Mais dans la soirée, certaine conversation que nous eûmes avec notre hôte qui était tambour du roi, et un des principaux de la contrée, nous fit espérer de nouveau. Il nous certifia qu'un volume au moins provenant du canot de Park existait à sa connaissance, et se trouvait alors entre les mains d'un homme très pauvre au service de son maître. Il nous avertit d'ailleurs que lorsqu'on adressait au roi une requête quelconque pour

la première fois, celui-ci la regardait toujours comme non avenue; mais que si on prenait la peine de la lui réitérer, il la jugeait alors assez importante pour y donner toute son attention : telle était la coutume du pays. Le tambour nous engagea donc à persévérer dans nos recherches, car il ne doutait pas qu'elles ne dussent se terminer à notre satisfaction. Sur sa demande, nous le députâmes lui-même sur-le-champ vers son souverain pour qu'il lui répétât tout ce que nous lui avions déjà fait dire, et l'assurât bien que s'il réussissait à trouver le volume dont on nous parlait, notre monarque l'en récompenserait avec beaucoup de générosité. Le roi chargea son tambour de nous répondre qu'il ne négligerait rien pour nous satisfaire, et que le lendemain de bonne heure il questionnerait l'individu qu'on disait avoir en sa possession le livre de l'homme blanc.

En effet, le jour suivant Sa Majesté vint nous voir, accompagnée d'un individu qui tenait un livre sous son bras. C'était un gros in-4° qui avait été, à en croire le propriétaire actuel, repêché dans le Niger après le naufrage de Mungo-Park. En le voyant, bien qu'il fût enveloppé dans une grande pièce de coton, sa taille nous suggéra l'idée que ce pouvait être le journal de l'illustre voyageur. Aussi nos cœurs battirent avec une extrême vitesse, tandis que sous nos yeux on le développait lente-

ment et avec une sorte de solennité... Mais, hélas! quelle ne fut pas notre douleur quand nous ouvrîmes le volume, de reconnaître tout simplement un vieux ouvrage de marine du dernier siècle; la page du titre manquait, mais le contenu se bornait presque à des tables de logarithmes; seulement nous trouvâmes dans les feuillets, parmi d'autres papiers détachés tout-à-fait insignifians, une invitation à dîner, qui portait l'adresse de Mungo-Park. Le roi, ainsi que le possesseur du livre, ne furent pas moins mortifiés que nous-mêmes quand nous leur dîmes que le volume qu'ils nous avaient apporté n'était pas celui que nous cherchions, et que par conséquent nous ne leur donnerions pas la récompense promise; alors ce dernier recouvrit soigneusement son in-4° qu'il prise à l'égal d'un vieux domestique, et tous deux se retirèrent.

Le 22, dans l'après-midi, Sa Majesté se rendit encore une fois auprès de nous, afin de nous annoncer que, conformément à notre désir, tout serait prêt le lendemain au lever du soleil pour que nous continuassions notre route. Par la même occasion, il nous amena un excellent et beau cheval qu'il nous pria d'accepter, cadeau qui nous fut d'autant plus agréable que toutes nos montures, à l'exception d'une seule, étaient mortes de fatigue. Le monarque aussi nous recommanda instamment de n'accepter jamais, dans la suite de notre voyage,

des provisions de bouche, surtout du miel et du lait, d'autres personnes que des gouverneurs des villes que nous aurions à traverser, car il craignait qu'on y mêlat du poison. Il ne nous expliqua pas les motifs de ses craintes, mais nous abandonna à nos propres conjectures au sujet de son avis inattendu. Si nous ne nous trompons point, il avait donné semblable conseil au capitaine Clapperton.

Le 23, dès la pointe du jour, le roi et la reine vinrent nous faire leurs adieux, et le premier nous répéta sa recommandation de la veille. Nous les remerciâmes l'un et l'autre avec chaleur de tous les égards dont ils nous avaient comblés pendant notre séjour dans leur capitale, car nous n'avons en aucun lieu, ni avant ni depuis, reçu meilleur accueil; et une heure ou deux après qu'ils nous eurent quittés, nous sortîmes de la ville, accompagnés de deux cavaliers qui nous servaient d'escorte et d'un exprès à pied qui était chargé de nous conduire sains et saufs au sultan d'Yaourie. Mais avant de poursuivre notre route, qu'il nous soit permis d'insérer ici quelques remarques tant sur Boussa que sur la campagne environnante. La ville, comme nous l'avons déjà dit, se compose d'un grand nombre de groupes de huttes qui tous sont à peu de distance les uns des autres. Elle est ceinte d'un côté par le fleuve Quorra ou Niger, et de l'autre par une longue muraille garnie de tours et de fossés qui forme

en notre présence, quoique douces et modestes, ne manquèrent jamais de dignité naturelle.

Quelques mots à présent sur notre hôtesse de Boussa. C'était une bonne et agréable femme, mais excessivement vaine de ses avantages personnels, excessivement coquette; à tel point, qu'il lui fallait chaque jour plusieurs heures pour arranger ses cheveux qui retombaient plus bas que son visage en trois queues nattées, l'une du front, et les deux autres de chaque côté de la tête; après quoi elle passait encore un temps infini à charger d'ornemens différentes parties de son corps, à se peindre les lèvres et les dents avec une brillante couleur rouge; puis, quand tout cela était fini, elle s'admirait dans un miroir cassé que nous lui avions donné. C'était peut-être la partie la plus comique et la plus divertissante de la cérémonie : elle s'approchait de la glace et s'en retirait, souriait quand elle se figurait être jolie, ou bien s'amusait à faire les plus singulières grimaces, à prendre les attitudes les plus grotesques jusqu'à ce qu'elle en trouvât une qui lui parût charmante. Malgré qu'elle ne fût que l'épouse d'un tambour, notre hôtesse passait pour une personne de considération, car son mari remplissait dans le royaume une des fonctions les plus importantes. Toutes les dames les plus honorables du Borgou se parent de la même manière qu'elle, et ont presque autant d'affectation, autant de vanité.

Les hommes se peignent quelquefois les lèvres et les dents, les ongles des pouces et des orteils, comme leurs femmes; mais cette coutume n'est pas générale parmi eux. Ainsi, le roi et la reine ne la pratiquent jamais.

Non loin des murs de Boussa nous parvînmes à un lieu où paissaient les troupeaux du souverain et de sa compagne. Impossible de voir nulle part des animaux de plus belle apparence; ils étaient confiés au soin d'esclaves felatahs, parce que les naturels n'entendent rien à leur éducation. De là nous cheminâmes sur les bords du Niger, mais avec lenteur, à cause du mauvais état de la route, et deux heures après nous entrâmes dans une jolie petite ville entourée de murs et appelée *Kagogie,* où l'on nous pria de faire halte jusqu'au lendemain. La ville est peuplée seulement par les esclaves du roi de Boussa, et située dans une direction septentrionale à huit ou neuf milles de la capitale elle-même. Nous fûmes obligés de nous y rendre par terre, attendu que les rochers qui obstruent le fleuve ne nous auraient pas permis de le remonter en canot sans beaucoup de peine et de danger. Les habitans de Kagogie semblent mener une heureuse vie. Ils consacrent la plus grande partie de leur temps à l'agriculture, à la pêche, à la surveillance des bestiaux; et, quoique vêtus assez pitoyablement, paraissent bien nourris, contens et joyeux.

Quoique le gouverneur de Kagogie eût été trois jours à l'avance prévenu de notre arrivée; quoiqu'il sût que notre intention était de nous embarquer sur le Niger pour continuer notre voyage, aucun canot ne nous avait été cependant préparé par ses soins; et dans la matinée du 24, lorsque nous voulûmes partir, le *roi du canot* (c'est ainsi qu'on appelle ridiculement la personne qui a la charge d'entretenir celui du gouvernement) nous apprit avec la plus complète indifférence qu'il était en fort mauvais état, et que par suite de réparations indispensables qu'on venait de commencer, il ne pourrait nous recevoir avant une couple d'heures. Cette déclaration nous causa une extrême contrariété; car, outre le temps que nous perdions, la journée s'annonçait comme devant être fort chaude, et nous n'avions ni tente ni parasols pour nous garantir des rayons brûlans du soleil. Mais les naturels n'ont aucune espèce de prévoyance; ils s'imaginent que personne n'attache aux instans plus de prix qu'eux-mêmes; ils attendent toujours jusqu'au dernier moment pour faire une chose; et quand ils voient quelqu'un s'impatienter, ils le regardent dans les yeux d'un air stupéfait.

Plusieurs fois nous gagnâmes le bord du fleuve qui coule à vingt ou trente pas de la ville pour presser les ouvriers qui raccommodaient le canot, pour les engager à faire diligence. Nous employâmes

tour à tour la promesse et la menace; mais nous ne pûmes ni les tenter ni les intimider. « Vous auriez beau nous offrir toutes les richesses qui peuvent être en votre possession, dirent-ils enfin, nous ne voulons pas nous fatiguer. » De sorte qu'il nous fallut appeler à notre aide toute notre patience. La branche du Niger qui passe à Kagogie est large d'un mille environ; mais l'eau, à cause des vastes bancs de sable qui la remplissent, y est si basse, qu'un enfant pourrait, à l'exception d'une place très étroite, la traverser sans peine.

Comme nous ne devions plus avoir besoin de nos chevaux avant quelques jours, nous les fîmes passer en cet endroit sur la rive opposée du fleuve pour être menés par terre à Yaourie. Peu s'en fallut que nous ne les emmenassions avec nous, mais les canots des naturels étaient trop frêles. Ces canots sont d'une grande longueur, mais la méthode d'après laquelle ils sont construits est on ne peut plus grossière et plus défectueuse. Par suite peut-être du manque d'arbres de grosseur suffisante, ils sont faits de deux blocs de bois attachés ensemble par une forte corde sous laquelle est placée quantité de paille tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour empêcher que l'eau ne pénètre; mais l'ouvrage est toujours exécuté avec si peu d'adresse, qu'il n'y a pas dans tout le pays un seul canot dont le plancher reste jamais parfaitement à sec.

Vers midi, lorsque les réparations furent enfin terminées à celui qu'on nous destinait, nous y chargeâmes aussitôt notre bagage, et ne tardâmes guère à nous y embarquer avec nos gens. La branche du Niger qui baigne Kagogie forme un coude, et se dirige presque d'abord à l'est, ensuite à l'ouest : nous la redescendîmes quelque temps, afin de remonter par le bras principal du fleuve qui est plus profond. Ce bras, auquel nous arrivâmes sans peine, coulait du nord au sud à travers un riche et charmant pays qui, à mesure que nous avançâmes, devint de plus en plus pittoresque. Nous naviguions avec vitesse, malgré le courant; le lit, qui pendant quelques centaines de verges, n'avait eu que la moitié d'un mille de largeur, était peu à peu devenu large d'un mille : de beaux arbres élevés et touffus ornaient à droite et à gauche la contrée qui ressemblait à un parc immense; des blés presque mûrs ondulaient le long de chaque rive; de gros villages apparaissaient chaque demi-heure; enfin on voyait à chaque instant des troupes considérables de bestiaux tachetés, ou paître ou se reposer à l'ombre. Le spectacle que la rivière elle-même présentait à plusieurs milles, devant et derrière nous, n'était pas moins enchanteur que celui de ses bords : elle était unie comme un lac; des canots, chargés de moutons et de chèvres que conduisaient des femmes, glissaient sur les ondes dont le courant était pres-

que imperceptible; enfin des hirondelles et mille autres oiseaux aquatiques se jouaient à la surface qui, aussi limpide que le cristal, était décorée d'une multitude de jolies petites îles. Un peu après huit heures du soir nous débarquâmes sur la rive orientale, non loin d'un petit groupe de huttes, et nous dressâmes notre tente au milieu d'un champ de blé qui levait; mais, faute d'aliment, il nous fallut dormir sans souper.

Le 25, à notre réveil, l'objet le plus remarquable qui attira nos regards fut une sourcilleuse et romantique chaîne de montagnes qui s'élevait à l'est de notre campement : elle s'appelle *Engarokie*, d'une contrée de même nom dans laquelle sont situées les montagnes, et qui, après avoir autrefois formé un royaume indépendant, n'est plus aujourd'hui qu'une province de l'Yaourie. A sept heures nous remontâmes dans notre canot, et nous eûmes à peine navigué dix minutes que le fleuve prit tout à coup une largeur de deux milles qu'il conservait aussi loin que l'œil pouvait apercevoir. Vous auriez dit un canal creusé par la main des hommes : les bords avaient l'air de murs d'appui au-delà desquels s'étendaient de magnifiques jardins. Dans beaucoup d'endroits l'eau était extrêmement basse, mais dans d'autres assez profonde pour porter une frégate. Pendant les six ou sept premiers milles la scène fut aussi intéressante, aussi pittoresque qu'on peut l'i-

maginer. Les rives étaient sans exagération couvertes de hameaux et de villages; des arbres superbes, pliant sous le poids de leur sombre et impénétrable feuillage, reposaient de toute part la vue de l'éclat des rayons du soleil, et, contrastant avec la tendre verdure des petites montagnes et des plaines, produisaient le plus agréable effet. Mais ensuite un complet changement s'opéra : les rives, qui jusque-là n'avaient été que de terre brune, d'argile ou de sable, furent dès lors formées par de noirs rochers sourcilleux; puis de vastes grèves et de longues îles, parsemées dans le fleuve, le divisèrent en une infinité de petits canaux et lui ôtèrent tout aspect imposant.

Vers onze heures de gros nuages entassés à l'ouest annoncèrent qu'un orage se préparait, et nos bateliers firent force de rames pour tâcher d'atteindre un village ou quelque abri avant qu'il n'éclatât; mais tous leurs efforts furent inutiles, car au bout d'un instant d'innombrables éclairs nous éblouirent, la foudre gronda avec un horrible vacarme, et la pluie tomba par torrens. En outre, une obscurité si épaisse vint tout à coup nous assaillir, que nous ne distinguâmes plus rien à quelques verges seulement de distance. Dans l'espace d'une minute nous fûmes mouillés jusqu'à la peau; et notre embarcation menaçait de sombrer, lorsque par bonheur nous arrivâmes en face d'un petit village de pêcheurs

situé sur une île peu distante du rivage. Nous sautâmes donc à terre aussi lestement que possible, et nous courûmes sans souliers ni chapeaux chercher dans la première hutte que nous rencontrâmes un asile contre la tempête. Dans celle où le hasard conduisit nos pas il y avait une pauvre femme qui, épouvantée de notre apparition inattendue, prit la fuite; mais sans nous inquiéter d'elle, nous quittâmes au plus vite nos vêtemens, dont l'eau dégouttait et enlevant une écuelle de poisson qui achevait de cuire sur quelques charbons à demi éteints, nous la remplaçâmes par tout le bois sec que nous pûmes trouver. Jusqu'alors nous ne nous étions pas aperçus que nous eussions presque aussi bien fait de rester dans notre canot; telle était pourtant la vérité. En effet la hutte avait deux larges portes situées vis-à-vis l'une de l'autre, qui ne fermaient pas et à travers lesquelles le vent soufflait la pluie avec violence, de sorte que le plancher fut bientôt transformé en une mare. Nous voulions en conséquence gagner une autre habitation, mais au premier coup d'œil nous reconnûmes que toutes les huttes du voisinage étaient bâties dans le même genre. Pour comble de malheur, le feu que nous avions allumé ne dura pas long-temps faute de combustibles, et nous demeurâmes pendant trois heures à grelotter de froid. A la fin cependant, la maîtresse du logis que nous avions mise en fuite,

son mari et quelques autres villageois, s'armèrent d'assez de courage pour nous rendre visite, et en témoignage de leurs dispositions amicales nous apportèrent du bois et des provisions de bouche. Nous établîmes alors deux vastes foyers dont la chaleur, lorsque l'orage fut passé, sécha peu à peu l'eau qui avait pénétré intérieurement; mais nos habits conservèrent jusqu'au lendemain une gênante humidité. Aussi cet inconvénient, joint aux piqûres d'innombrables mousquites, aux plaintes de nos gens, aux aboiemens des chiens, au son d'un tambourin qui ne cessa de retentir toute la nuit dans le village, et aux rugissemens d'un lion qui rôdait dans les alentours, nous empêcha de goûter un seul instant de sommeil.

Le 26, dans la matinée, lorsque nous reprîmes le chemin du fleuve pour nous rembarquer, la plupart des habitans nous suivirent, et lorsque notre canot s'éloigna du rivage ils nous saluèrent par de longues acclamations..... Ces gens étaient bons et inoffensifs, mais sales dans leurs personnes, et bizarres dans leurs habitudes. Leur langue différait de celle qu'on parle à Boussa. Presque tous les villages situés sur les îles du Niger jusqu'à Yaourie sont habités, dit-on, par des hommes de la même race, qui en est aussi parsemée sur les bords. Les femmes enduisent leurs cheveux d'argile rouge, mais elles sont trop pauvres pour acheter beaucoup

d'ornemens, tels que colliers, bracelets, pendans d'oreilles, et les hommes n'en portent jamais d'aucune espèce. Ils paraissent avoir en abondance tous les objets nécessaires à la vie, se livrent avec ardeur à l'agriculture, et cultivent de vastes portions de terrain en blé, riz et ognons. Outre cela, ils font la pêche sur une immense échelle et remontent quelquefois le Niger pendant trois jours pour aller prendre du poisson. Le plus grand nombre de leurs huttes sont soutenues par des piliers de terre merveilleusement petits, ou par de hautes pierres qui n'ont qu'un pouce d'épaisseur. Les murs eux-mêmes ne sont épais que de deux ou trois pouces; mais ces huttes n'ont point de larges portes comme celle qui nous servit d'asile : en place, elles sont munies d'une seule petite ouverture près du toit, à travers laquelle les propriétaires sont obligés de se hisser, ce à quoi ils ne peuvent parvenir sans beaucoup de peine. Pour donner au lecteur une idée de la forme de ces habitations, on ne saurait mieux les comparer qu'à un four ordinaire. Les naturels des îles qui reposent entre Boussa et Yaourie parlent généralement la langue de ces contrées, mais ils en ont aussi une qui leur est particulière et que les étrangers ne comprennent pas.

Quand nous eûmes dépassé l'île sur laquelle nous avions couché, le Niger ne forma plus pendant quelque temps qu'un seul canal; mais ensuite il se

divisa de nouveau en plusieurs branches, qui toutes, à la lettre, étaient remplies de dangereux rochers, de bancs de sable et d'îlots bas couverts de grandes et grosses herbes. Nous naviguâmes par la principale jusqu'à deux heures de l'après-midi sans qu'il nous arrivât d'accident; mais nous fûmes dix à douze fois forcés de descendre pour alléger le canot; manége qui nous fatigua et nous mit dans la nécessité de faire halte au milieu du jour. Au lieu où notre pilote nous aborda, le pays était, à peu de distance du fleuve, garni d'une innombrable multitude de huttes rassemblées en groupes nombreux qui ne formaient néanmoins qu'un seul et même village appelé *Sooloo;* nous logeâmes dans le plus considérable, qui était aussi le plus voisin de la place où nous avions débarqué. Les habitans ressemblent beaucoup aux insulaires dont nous avons parlé plus haut; comme eux, ils cultivent de vastes champs et pêchent une énorme quantité de poissons; mais quoiqu'ils vivent bien, ils sont assez mal vêtus. Outre différentes sortes de grains, ils élèvent un nombre incalculable d'ognons, et en ont toujours dans leurs magasins d'immenses provisions prêtes à être exportées en différentes parties de l'Afrique. Les ognons qui chez eux ne valent que deux cowries en valent quarante à Katunga et cent à Badagry. Ces gens nous reçurent avec beaucoup d'hospitalité, et firent tout ce qui était en leur pouvoir afin de nous

rendre aussi agréable que possible notre courte résidence à leur village.

Le 27, lorsque nous quittâmes notre hutte pour regagner le fleuve, le vieux chef de l'endroit nous accompagna jusqu'au rivage et enjoignit au roi du canot de veiller soigneusement à notre sûreté. « Soigneusement! repartit l'homme à qui cette recommandation s'adressait, certes, je n'y manquerai pas; je sais que des hommes blancs sont plus précieux... qu'une cargaison d'œufs par exemple, et qu'il faut ainsi en prendre le plus grand soin. » Peu après nous engageâmes nous-mêmes l'individu qui parlait de la sorte à se montrer plus actif et plus diligent, car il avait de belles dispositions à la paresse et ne conduisait pas son canot avec toute la célérité désirable; mais il nous répliqua gravement : « Les rois ne voyagent pas aussi vite que de simples gens; je dois vous mener avec le plus de lenteur que je peux. »

Dans la matinée nous rencontrâmes deux petites îles peu habitées, mais charmantes, mais revêtues de verdure, et qui, vues de certaine distance, réalisèrent à mes yeux par leur aspect enchanteur la description des fabuleux jardins de l'Hespérie. Un mille plus loin nous arrivâmes à un endroit du fleuve qu'on nous avait représenté comme très formidable, et non sans raison, car c'était une rangée de rocs noirs qui barrait en ligne droite le courant d'une rive à l'autre, et l'eau ne trouvant

passage qu'à travers une étroite ouverture, s'y précipitait avec une effrayante impétuosité. Pour passer entre il nous fallut d'abord débarquer tous nos gens; ensuite les canotiers, avec le secours d'un grand nombre de naturels qui se placèrent ou sur les rocs, de chaque côté du seul canal, ou dans l'eau, à la poupe du canot, l'enlevèrent de vive force et lui firent ainsi franchir la barrière. Dès lors nous eûmes dépassé, nous assura-t-on, tous les obstacles de ce genre que présente la navigation du Niger, quand on le remonte; bientôt même nous vîmes disparaître derrière nous les quelques îles qui gênaient encore la partie supérieure de son cours; puis il se développa devant nous dans la plus noble magnificence; les écueils et les bancs de sable ne nous arrêtèrent pas davantage, les bords reprirent leur beauté; enfin, une bonne brise rafraîchissante, qui soufflait depuis le matin, ne tarda guère à donner au vaste fleuve le mouvement d'une mer légèrement agitée.

A onze heures et demie nous débarquâmes au pied d'un petit village situé sur la rive orientale, où nos gens et nos chevaux étaient parvenus avant nous. Là, un peu de lait nous fut offert par un Felatah au service du sultan d'Yaourie, et nous attendîmes, assis sous un arbre, l'arrivée des porteurs que nous avions la veille envoyé chercher à la capitale de cet empire, laquelle porte le même nom.

Ces hommes arrivèrent dans l'après-midi : nous montâmes aussitôt en selle et nous prîmes le chemin de la cité d'Yaourie.

Ce chemin suivait une direction nord-nord-est. Nous traversâmes d'abord un pays stérile qui à chaque pas s'élevait insensiblement, et qui abondait en gibier; mais à mesure que nous approchâmes de la ville, l'aspect du sol s'améliora peu à peu, et de toutes parts nous aperçûmes des champs immenses, cultivés en grains de différente sorte, en riz, en indigo, en coton, etc. Un grand nombre de naturels travaillaient dans ces champs au son du tambour, qui les excitait à se livrer au travail avec plus d'ardeur. Lorsque nous eûmes atteint le sommet d'une colline escarpée, nous enfilâmes un sentier très étroit, tellement envahi à droite et à gauche par des buissons épineux qu'on ne pouvait y marcher qu'un à un. Il nous conduisit aux murailles d'Yaourie, et nous pénétrâmes dans la cité par un passage singulièrement fort, dans lequel était une énorme porte recouverte par d'énormes plaques de fer. Nous étions si accablés de fatigue, que sans aller présenter nos hommages au sultan, nous gagnâmes tout de suite une habitation commode qui nous avait été préparée. Yaourie est à huit milles du village auquel nous avions débarqué.

Observations sur le Niger. Visite au sultan d'Yaourie. Nouvelle et infructueuse recherche des papiers de Mungo-Park. Le fils et les filles du sultan. Longue détention des voyageurs, qui sont obligés de recourir à l'intervention du roi de Boussa. Royaume et ville d'Yaourie.

S'il faut en croire les indigènes, nous avons pendant nos quatre jours de navigation sur le Niger passé tous les endroits les plus difficiles qu'offre son cours, à l'exception néanmoins des rochers dangereux qui existent près de Boussa. A ce qu'il paraît au-dessous de cette ville comme au-dessus d'Yaourie, on ne rencontre ni écueils, ni bancs de sable. Nous n'avons rien dit de la direction dans laquelle coule le fleuve, parce qu'il est bien entendu que la première des deux capitales mentionnées plus haut est située au nord de la seconde; et aussi que le Niger, malgré ses détours, malgré le nombre et la diversité de ses branches, est contenu dans un seul canal lorsqu'il baigne Boussa. Dans son lit naturel, quand ses eaux ne sont pas arrêtées par des rocs ou par d'autres obstacles, elles parcourent à cette époque-ci d'un à deux milles par heure; mais quand elles trouvent des pierres, des trous, des îles, la vitesse du courant devient beaucoup plus considérable. Quoique, durant la saison sèche, aucune communication ne puisse avoir lieu par eau entre Boussa et les contrées inférieures, à cause des écueils dont il a été déjà parlé si souvent;

toutefois, dans la saison humide, après que la malca, qui est une pluie continuelle de quatorze jours, a eu lieu, lorsque les rivières qui sont à sec le reste de l'année recommencent à se jeter dans le *grand-père* des eaux, comme on appelle emphatiquement le Niger, alors, dit-on, des canots vont et viennent sans cesse entre Yaourie, Nouffie, Boussa et Funda. C'est aussi immédiatement après la malca que le Niger, par son élévation et sa rapidité, balaie les grandes herbes qui poussent annuellement sur ses bords; puis, comme les rocs et les îles basses sont tout-à-fait couverts, on peut sans peine et même sans crainte d'aucun péril naviguer par-dessus. L'entrepreneur Mungo-Park doit avoir eu mille difficultés à vaincre pour redescendre le Niger. Ainsi que nous, ce fut en juin qu'il parvint à Yaourie, et au dire des habitans, le fleuve n'était pas, lors de son passage en 1804, plus haut que lors du nôtre en 1829. Les canotiers qui le conduisaient et qui, suivant toute probabilité, étaient ses esclaves, avaient été, nous assura-t-on, enchaînés par lui à son canot pour qu'ils ne prissent pas la fuite. En cet endroit de sa route il congédia son pilote qui ne connaissait pas le fleuve plus loin, et continua de descendre avec un compagnon et trois domestiques blancs, malgré qu'il n'eût personne pour lui indiquer la branche la plus sûre, ni pour l'avertir du danger au besoin. On raconte dans le

pays que quand ces étrangers firent naufrage à Boussa, ils auraient pu en réchapper, mais qu'ils se noyèrent volontairement, dans la conviction qu'une mort plus cruelle leur était réservée tôt ou tard.....

Le 28, dès le matin, nous fûmes visités par le chef des Arabes de la ville, qui remplissait en quelque sorte auprès du sultan les fonctions de premier ministre. C'était un homme fort âgé et aussi noir qu'un naturel; mais il portait le costume de sa patrie, qui n'est pas sans élégance. Sa longue barbe avait la blancheur de la neige, et sous sa lèvre inférieure pendait une mèche de poils depuis longtemps respectés par le rasoir, et qui ne ressemblait pas mal à une queue de souris blanche. Ce vieillard ne manquait pas d'esprit, et quoiqu'il eût perdu la plupart de ses dents, il causait encore avec beaucoup de plaisir. Entre autres choses, il nous apprit que Mungo-Park n'avait pas visité la ville d'Yaourie, mais était demeuré dans son canot au village où nous avions débarqué la veille, et avait à sa place député un de ses gens au sultan avec un cadeau convenable. L'Arabe ajouta que c'était précisément lui-même qui avait été chargé par son maître d'aller remettre un présent à l'homme blanc en retour du sien, et le portrait qu'il nous fit de l'illustre voyageur ne nous permit pas de révoquer en doute son assertion. Avant de nous quitter, il nous prévint

que nous serions admis le lendemain soir à l'honneur de déposer nos respects aux pieds du chef de l'État. Lorsqu'il se fut retiré, plusieurs de ses compatriotes vinrent nous présenter leurs hommages. Tous avaient en général le teint peu clair, et parmi eux se trouvait un jeune homme, arrivé récemment à Yaourie, où il était venu de Soccatou en cinq jours, qui se vanta d'avoir accompagné MM. Denham, Clapperton et leur suite, à travers le désert, lorsqu'ils étaient allés de Mourzouk, par le Fezzan, dans le Bornou.

Le 29, n'oubliant pas la recommandation qui nous avait été faite, nous montâmes à cheval vers la tombée de la nuit pour nous rendre auprès du sultan. Nous arrivâmes bientôt devant la porte du palais, qui est un immense édifice ou plutôt un groupe de bâtimens ceints d'une haute muraille; et, mettant pied à terre, nous fûmes introduits sur-le-champ par un bas portail à colonnes qui était aussi noir qu'un passage souterrain. Ce portail conduisait à une vaste cour carrée dans laquelle nous entrâmes; et sur cette cour, comme l'indiquaient de nombreux domestiques qui allaient et venaient dans tous les sens, ouvrait l'appartement du souverain. Plusieurs individus y étaient assis sur leurs talons; mais nous fûmes obligés de demeurer long-temps sur nos jambes au milieu d'un silence profond, car personne n'eut la politesse de nous offrir une natte

pour nous asseoir. A la fin nous reçûmes l'ordre d'avancer de nouveau, et on nous mena dans une autre cour qui ressemblait à celle d'une ferme bien tenue. Nous aperçûmes au centre le sultan seul accroupi entre deux oreillers sur un morceau de tapisserie grossière. Son extérieur était non-seulement simple, mais encore sale et ignoble. Il avait d'ailleurs une tête énorme, beaucoup d'embonpoint, la mine joviale, l'air fort vieux; et quoiqu'il y eût dans sa physionomie quelque chose de sévère et de dur, nous le vîmes néanmoins sourire pendant presque toute la durée de notre conférence. L'entretien ne fut d'abord qu'un échange ordinaire de complimens, puis on parla en quelques mots et d'une manière indirecte du motif qui nous amenait à Yaourie. Ensuite, lorsque nous demandâmes au sultan s'il n'avait pas écrit au capitaine Clapperton, tandis que ce dernier était à Koulfu, une lettre où il affirmait avoir en sa possession certains livres et papiers qui avaient appartenu à Mungo-Park, il parut fort embarrassé. Après avoir beaucoup réfléchi, beaucoup hésité, il nous répondit en affectant de rire : « Comment pouvez-vous croire que j'aie jamais possédé la moindre chose provenant d'un homme qui a péri à Boussa? » Et la conversation en resta là sur ce sujet. Aussitôt après, il nous pria de lui expliquer pour quelle raison le capitaine Clapperton ne lui avait pas rendu visite quand il

avait traversé le pays, et surtout pourquoi, après sa mort, moi, Richard, je ne lui avais pas témoigné cette marque de respect quand je m'en revenais de Soccatou vers la côte de la mer. Ma réponse fut que j'avais ouï dire qu'il était le plus grand monarque de la contrée, et qu'en conséquence j'aurais été honteux de le visiter avec le chétif cadeau que j'avais à lui offrir, crainte qu'il ne le regardât comme une insulte à sa dignité. Lorsqu'il m'entendit parler de la sorte, il fronça les sourcils et se hâta de répliquer que d'abord il connaissait parfaitement bien la nature et la valeur des présens qu'avaient reçus les différens chefs par moi visités, et qu'en second lieu, lors même que je n'eusse pu lui faire aucun don, mon devoir était, mon premier soin aurait dû être de venir lui présenter mes respects dès que j'avais mis le pied dans l'Yaourie. Là se termina soudain l'entrevue; le sultan était en belle disposition de se fâcher, et nous ne fûmes pas du tout mécontens d'être reconduits en plein air.

Le lendemain, dans la matinée, je retournai seul auprès du sultan pour lui porter un cadeau. Il le trouva trop mesquin, sans doute, car il ne l'accepta qu'avec beaucoup de froideur. Je m'excusai en lui disant que par suite de l'ambition égoïste et de la mauvaise foi du chef qui résidait près de la côte, l'approvisionnement d'objets précieux que j'avais apportés d'Angleterre se trouvait presque épuisé;

que même nous pensions qu'il nous serait impossible de gagner le Bornou si nous ne parvenions à nous procurer quelques nouvelles caisses de marchandises; que dans notre situation présente nous n'avions aucun moyen d'y parvenir, et que pour sortir d'embarras il ne nous restait plus d'autre ressource que de retourner à l'eau salée, où du moins nous remédierions promptement à notre pénurie. J'ajoutai que la voie la plus simple et la meilleure pour mettre de projet à exécution serait de descendre le Niger en canot; à quoi le sultan répliqua qu'un canot nous coûterait 100 dollars. Je lui observai alors que nous étions trop pauvres pour en acheter un à ce prix, et mentionnai la route de terre jusqu'à Funda en passant par Koulfu ou Guarie. A mon extrême satisfaction, il promit de faire en sorte que nous pussions la suivre sous deux ou trois jours. Mais apparemment c'était, comme on le verra, deux ou trois semaines et plus qu'il voulait dire.

Le 1er juillet il envoya chercher notre domestique Pascoe pour lui faire nettoyer ou raccommoder dix vieux fusils, et le pria de nous demander de sa part un remède pour les maux d'yeux et pour la colique. Tous les jours nous étions du matin au soir ennuyés de pareilles demandes. Pascoe profita de l'occasion pour, ainsi que nous l'en avions chargé, adresser au personnage diverses questions sur les

papiers de Mungo-Park; mais, au lieu de répondre, il secoua la tête et transporta aussitôt la conversation sur un autre sujet. Ce prince se donnait beaucoup plus d'importance qu'aucun des chefs ou des monarques avec qui nous avions déjà été en relation. Jamais il ne recevait de visite sans exiger du visiteur les marques les plus humiliantes de respect; et lorsque, non pas les naturels ses sujets, mais les Arabes eux-mêmes obtenaient audience, ils étaient forcés de lui parler à genoux. Peut-être attendait-il de nous pareille servilité, car il avait à notre première entrevue l'air singulièrement désappointé; mais quelle que fût son attente, nous ne songeâmes pas un seul instant à nous dégrader ainsi en sa présence.

Le jour suivant, nous découvrîmes que nous étions encore moins riches que nous ne pensions l'être. En effet, notre principale richesse consistait alors en aiguilles; mais d'une part les aiguilles avaient été répandues dans le pays par les derniers voyageurs avec tant de profusion, elles abondaient tellement sur le marché même de la ville, que nous trouvions à peine moyen de placer les nôtres pour un quart de leur valeur. Ainsi, tandis que dans l'Yarriba et dans les autres contrées nous ne nous en servions que pour payer les porteurs de notre bagage, nous fûmes forcés à Yaourie d'en dépenser chaque jour une quantité considérable pour subve-

nir aux frais de nourriture de nos gens; et, d'autre part, le 2 juillet un grand nombre de celles que nous avions placées de la sorte nous furent rapportées par les habitans de la ville, qui se plaignirent de ce qu'elles manquaient presque toutes de chats. Leurs plaintes étaient malheureusement fondées. Nous examinâmes donc les paquets que nous n'avions pas encore ouverts, et triste fut notre surprise quand nous reconnûmes que parmi les cent mille aiguilles de diverses grandeurs dont nous avions fait provision en Angleterre, il y en avait plus de la moitié, bien que les paquets portassent les étiquettes de *garanties* ou de *superfines*, qui, par une semblable raison, nous devenaient inutiles. Pour sauver notre honneur, pour montrer que nous n'avions voulu tromper personne, nous jetâmes au vent toutes celles-là. Dès lors notre meilleure et pour ainsi dire notre unique ressource fut dans les boutons de métal qui garnissaient nos habits. Nous avions soin de les rendre luisans, et, en cet état, ils excitaient si fort l'envie des gens de chaque classe, depuis le sultan jusqu'au dernier des esclaves, qu'on nous offrait volontiers 3 ou 400 cowries pour ceux qui étaient argentés, et le double de cette somme pour ceux qui étaient dorés; au lieu que pour un bon miroir nous n'obtenions jamais que le quart de ce prix. Nos vêtemens furent bientôt dégarnis; mais par bonheur nous avions fait une am-

ple provision de vieux boutons tant de livrée que d'uniforme. Toutefois, avant de parvenir à leur donner l'éclat nécessaire, il nous fallut passer bien du temps à les nettoyer.

Le 4 je visitai le sultan pour le questionner encore une fois au sujet des papiers de Mungo-Park. Il ne répondit encore rien de positif; mais déclara que dans le courant de la journée il communiquerait au chef des Arabes tous les détails possibles sur cette affaire, et l'enverrait nous en faire part. Le vieux ministre se rendit donc à notre demeure dans l'après-midi; mais au lieu de nous apporter les renseignemens que nous attendions, il nous informa que le lendemain sans faute on nous laisserait examiner les livres de l'homme blanc, et de plus que son maître nous serait bien obligé si nous voulions lui vendre un peu de poudre, quelques aiguilles, et ce qui pouvait nous rester de drap rouge. Nous savions par expérience que c'était une manière indirecte de mendier un cadeau, car nous avions déjà vendu au prince différens objets dont nous réclamions en vain le paiement; mais nous crûmes qu'il n'était pas d'une bonne politique de refuser en pareille circonstance.

Le 5 il ne cessa de pleuvoir toute la journée, de sorte que nous ne pûmes nous transporter au palais. Mais le 6 nous allâmes dès le matin sommer le sultan de tenir la promesse qu'il nous avait faite.

l'avant-veille; nous lui déclarâmes même qu'il eût à nous remettre sur-le-champ les papiers de notre compatriote, attendu que si nous étions venus à Yaourie c'était uniquement pour les retrouver, et que nous désirions en repartir dans le plus bref délai possible. Ce langage hardi, et que nous n'avions pas l'habitude de tenir, parut lui causer autant de surprise que d'effroi; il resta muet quelques minutes; puis, prenant Dieu à témoin, il nous jura de la manière la plus solennelle n'avoir jamais ni possédé ni vu le moindre livre et le moindre papier appartenant aux voyageurs qui avaient péri à Boussa; et après cette déclaration, qui était sans doute vraie, il nous annonça que nous serions libres de continuer notre voyage lorsque bon nous semblerait. Ainsi, nous fûmes dupes de la mauvaise foi du prince: il ne nous avait bercés de fausses espérances que pour que nous fussions plus généreux à son égard; et nous commençâmes à croire que le journal de Mungo-Park, tant cherché par tous les Européens qui ont précédemment exploré cette partie de l'Afrique, n'existe en effet nulle part.

Le surlendemain, le vieil Arabe vint nous dire que son maître écrivait au roi d'Angleterre relativement à l'affaire des papiers, qu'il avait besoin de trois ou quatre jours afin de composer sa lettre, et nous priait en conséquence de différer notre départ jusqu'à ce qu'il l'eût terminée. Mais, comme on le

verra, la malheureuse lettre, qui n'était qu'un prétexte pour nous retenir, ne fut finie que le mois suivant.

Le 8, la sœur du sultan, son fils aîné, et plusieurs de ses filles, nous honorèrent d'une longue visite. Dans le courant de la journée, et tandis que nous avions encore chez nous cette brillante compagnie, le premier ministre vint selon son habitude nous offrir ses respects; mais lorsqu'il entra, et qu'il aperçut l'héritier présomptif en conversation avec nous, il sembla surpris, mécontent, et ses premiers mots au jeune homme intimèrent l'ordre de sortir avec sa suite. Le prince, sans un mot de plainte, sans le moindre murmure, obéit sur-le-champ à cet ordre péremptoire. Nous demandâmes ensuite à l'Arabe l'explication d'une conduite si arbitraire, et il nous répondit, comme si c'était une chose fort naturelle, qu'il avait agi de la sorte pour empêcher que le jeune homme ne sollicitât de nous quelque poison afin de s'en servir pour ôter la vie à son père... tant les souverains de ce pays sont enclins à suspecter les intentions même de leurs enfans!

Les filles du sultan, qui étaient fort nombreuses, et à chacune desquelles il nous avait fallu faire un cadeau d'après l'usage de la contrée, ne laissaient pas s'écouler un seul jour sans venir les unes ou les autres perdre quelques heures avec nous. Souvent elles apportaient avec elles une liqueur forte, une

espèce de bière appelée *bouza*, dont elles nous donnaient à boire, et dont elles buvaient elles-mêmes si copieusement qu'elles ne tardaient pas à tomber dans un état complet d'ivresse; alors elles devenaient si importunes parfois, que nous étions obligés pour les mettre en fuite de leur tirer des coups de pistolets chargés à poudre. Beaucoup d'entre elles n'étaient plus fort jeunes, et commençaient même à venir sur le retour; mais, malgré leur âge, elles avaient sans cesse de violentes querelles avec les plus jeunes, parce qu'elles s'imaginaient que celles-ci devaient, à cause de leur jeunesse, être mieux dans nos bonnes grâces. Telle était la jalousie des vieilles, qui se croyaient traitées par nous avec moins de faveur, que pendant notre séjour à Yaourie, elles ne discontinuèrent de se disputer et de se battre avec les autres. Peut-être faudra-t-il des années pour que l'harmonie domestique règne de nouveau parmi les royales sœurs.

Le 9, le sultan nous envoya dire qu'il désirait nous voir, afin de régler avec nous le prix des différentes choses qu'il nous avait précédemment achetées. Ce message nous étonna beaucoup, mais notre surprise cessa bientôt lorsque le messager ajouta que son maître souhaitait aussi d'examiner les marchandises de toute espèce qui nous restaient encore, et principalement les boutons, qu'il se proposait de nous acheter en grande partie ou en

totalité pour son usage propre et celui de sa famille. Par la même occasion il nous fit, pour la première fois, cadeau d'un certain nombre de noix gouras, alléguant comme excuse de ne pas nous en avoir offert plus tôt, qu'il ne se figurait pas que des chrétiens en mangeassent. Nous allâmes donc au palais le surlendemain avec une pièce de drap rouge, deux paires de ciseaux, une boîte de poudre, et quantité de boutons que nous avions passé la journée de la veille à nettoyer; mais nous étions fermement résolus à ne rien vendre si ce n'est au comptant. Quand nous fûmes introduits, nous trouvâmes notre homme gai, joyeux, et sa bonne humeur dura pendant toute notre entrevue. Il nous parla d'abord de sa vieille dette, protesta qu'en dépit de sa bonne volonté il ne pouvait pas par suite des dépenses où une guerre récente l'avait entraîné nous payer la somme considérable que nous réclamions, et voulut en dédommagement nous donner une grande autruche vivante. Comme pour faire voyager cet immense oiseau avec nous, il aurait fallu deux ou trois esclaves qui en prissent exclusivement soin, nous le refusâmes. Alors le sultan nous offrit une jeune esclave. Ce genre de paiement ne nous convenait pas beaucoup mieux que l'autre; mais notre débiteur ne paraissant pas disposé à nous rien accorder de plus, nous acceptâmes à la fin, et la femme en question devint au bout de quelques mois l'épouse de Pascoe.

Quand nous eûmes ainsi terminé ce compte, nous débattîmes le prix des nouveaux objets que nous apportions, et nous obtînmes vingt-cinq mille cowries pour la poudre, les ciseaux et le drap rouge, outre deux cents cowries pour chaque bouton, lesquelles nous furent aussitôt remises. Relativement à notre départ, le sultan nous avertit que la route n'était pas sûre, que néanmoins elle le deviendrait sans doute sous peu de jours, et que nous serions libres de continuer alors notre voyage si sa lettre au roi d'Angleterre était achevée.

Mais le lendemain 13 il nous déclara en termes clairs et formels, qu'il ne pouvait nous laisser poursuivre notre chemin, ni par Koulfu, ni par Guarie, attendu que les Felatahs occupaient ces deux places. Protestant, du reste, qu'il était lui-même fort fâché de ce contre-temps, il ajouta que s'il avait un conseil à nous donner, c'était de retourner à Boussa, d'où ensuite nous serions certainement à même de porter nos pas vers la contrée qui nous plaisait. Voyant les choses prendre cette tournure, nous revînmes aussitôt à notre demeure, et dix minutes après nous envoyâmes un de nos gens porter en notre nom au roi de Boussa un message, dont la substance était : « que nous n'avions plus assez de cadeaux pour subvenir à nos dépenses de la route jusque dans la Guarie et le Bornou, et que nous étions contraints de retourner vers l'eau salée en

chercher d'autres; que toutefois nous ne voulions pas regagner Badagry pour deux raisons: la première, que la distance en était beaucoup trop considérable; la seconde, que le chef de cette ville qui commande à toute la partie de la côte où nous avions débarqué nous avait traités si mal lorsque nous avions eu affaire à lui, que probablement si nous retombions en son pouvoir, il nous retiendrait prisonniers jusqu'au jour de notre mort; que nous préférions, en conséquence, accomplir notre voyage par la voie de Funta; mais que comme nous avions ouï dire que si nous allions par terre, nous trouverions le pays qui nous en séparait infesté de Felatahs, lesquels vivent de pillage et de violence, nous lui serions infiniment obligés qu'il nous prêtât ou vendît un canot pour redescendre le Niger, ce dont nous le récompenserions avec toute la générosité qui nous serait possible... »

Le 15, nouvel accident: les Felatahs, au dire du sultan, avaient pillé et brûlé la ville d'Engarskie; ils avaient pris celle de Koulfu, de sorte que la route de Boussa nous fut ainsi refusée. Néanmoins le 17, l'Arabe, qui paraissait être le factotum du souverain d'Yaourie, vint nous voir dans la matinée, et, le visage tout rayonnant de joie, nous apprit que son maître s'était enquis d'un canot dans lequel nous pussions retourner à Boussa. Enchantés d'une telle communication, nous demandâmes avi-

dement à quelle époque le sultan comptait nous permettre de partir. « Quoi ! s'écria le vieillard, la nouvelle que je vous apporte ne vous suffit-elle pas pour un jour ? »

L'habitation où nous logeâmes pendant toute la durée de notre séjour était située à l'extrémité septentrionale de la ville et appartenait à une des filles mariées du sultan, laquelle, avec toutes les personnes de sa maison, avait accompagné son mari dans la dernière guerre, et ne rentra que le 19 dans ses foyers. Cette habitation formait un petit enclos circulaire de huttes, dont une était haute de deux étages ; mais dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis le départ des belliqueux maîtres du logis jusqu'à l'époque de notre arrivée, les divers bâtimens avaient subi de grandes détériorations, au point que quand nous y entrâmes une ou deux toitures manquaient entièrement, et que faute d'entretien la pluie qui tombait chaque jour entrait sans obstacle dans toutes les autres ; la hutte à double étage faisait seule exception. Aussi fut-ce dans celle-là que, sans nous gêner, nous élûmes domicile. Le premier, que nous occupâmes, était un appartement long, étroit, sombre, muni d'un solide plancher de terre, et dans lequel cinq ou six petites ouvertures semblables à des trous de pigeonnier admettaient le jour et l'air. Cette pièce, dans le cours du mois de juillet que nous passâmes à

Yaourie, fut en quelque sorte notre prison, car tant à cause des pluies presque continuelles que de la nature marécageuse du pays, nous fîmes peu de promenades. La semaine qui suivit notre arrivée nous fûmes à tout prendre assez satisfaits de notre logement; mais ensuite un vent jaloux y souffla une nuée de mousquites, et depuis lors il nous fut impossible de goûter un seul instant de sommeil. En outre, nous étions sans cesse assaillis par des milliers de cousins, d'araignées, de fourmis noires, etc., sans parler d'une multitude de chauves-souris qui voltigeaient jusque dans notre figure et nous incommodaient fort. Nous ne fermions en effet pas l'œil de la nuit. Du soir au matin nous causions de choses et d'autres, mon frère et moi, ou bien nous lisions à haute voix et tour à tour quelque ouvrage religieux. Quand revenait l'aurore, les insectes qui nous avaient torturés nous accordaient bien un peu de trève, mais alors tous les habitans de la ville s'éveillaient et se mettaient en mouvement; alors commençaient les visites, et la société des humains ne nous était pas moins désagréable, car il fallait écouter leurs sots babils, ou répondre à leurs niaises questions. Ennuyés le jour, privés la nuit du repos que réclame la nature, ne pouvant faire aucun exercice, et surtout découragés par les lenteurs du sultan, nous ne tardâmes guère à devenir mous, languissans, malades.

Dans l'après-midi du 20 l'homme que nous avions député à Boussa fut de retour, et à notre joie inexprimable, il nous apprit que le roi s'était engagé à nous procurer un canot pour gagner Funda, mais dans le cas seulement où la route par terre ne serait pas praticable. De plus, avouant avec candeur qu'il n'était pas assez puissant pour mettre nos personnes à l'abri de l'insulte et du danger au-delà de son territoire, il nous prévenait que nous aurions à solliciter la bienveillance du prince de Wowow et des autres chefs des rives du Niger, puisque nos propres gens devraient seuls conduire le canot, parce que personne à Boussa ne voudrait, pour différentes raisons, nous accompagner dans notre voyage. Nous étions donc en beau chemin d'accomplir l'objet de notre expédition en Afrique, c'est-à-dire de pouvoir déterminer l'embouchure d'un des principaux fleuves de cette partie du monde; et quoique d'innombrables obstacles, pensions-nous, dussent nous être suscités par les nations riveraines, telle était notre ardeur, que nous espérions en triompher à force de prudence et de courage. Mais quand nous allâmes demander au sultan qu'il nous laissât partir le lendemain, il nous en refusa la permission sous le plus ridicule des prétextes, mais qui n'était pas trop mal imaginé pour nous retenir long-temps. Voici ce dont il s'agissait: Sa Majesté nous avait envoyé une quantité de plumes

sans valeur aucune, qu'elle avait fait arracher à une autruche vivante, et prétendant que si aux premières elle en ajoutait d'autres, le tout formerait un cadeau digne d'être offert par nous, en son nom, à notre gracieux souverain; elle nous déclara qu'il serait nécessaire que nous différassions notre départ jusqu'à ce que l'autruche eût repris son plumage, de manière que la partie de son corps qui n'avait pas été encore plumée pût subir une semblable opération; car, nous assura le prince, le temps était beaucoup trop froid pour que l'oiseau perdît d'une seule et même fois toutes ses plumes; et pour qu'elles poussassent plus vite, il ajouta qu'il ordonnerait qu'on achetât pour deux mille cowries de beurre et qu'on en frottât la peau de l'animal. Cet argent fut en effet déduit par le sultan et pour l'usage qu'il avait dit, d'une certaine somme qu'il nous devait pour de nouvelles marchandises que nous lui avions vendues : à l'entendre, la justice ne voulait pas qu'il payât ce beurre de sa poche. Plusieurs jours s'écoulèrent sans que nous pussions faire révoquer une aussi absurde décision; la malheureuse autruche ne se remplumait qu'imperceptiblement, comme bien on pense, et déjà nous commencions à craindre qu'on ne voulût nous retenir jusqu'à ce qu'on nous eût dépouillés de tout, ou même ne nous relâcher jamais, lorsque le 26, à notre vive satisfaction, arriva un envoyé du roi de

Boussa, qui venait demander au sultan le motif de la bizarre conduite qu'il tenait à notre égard, et lui enjoindre de nous laisser partir sur-le-champ. Ce message ne resta point sans effet; l'Arabe nous apprit confidentiellement le lendemain qu'on nous préparait un canot, et que la permission de quitter Yaourie pour retourner à Boussa nous serait accordée sous peu de jours.

Cette fois on nous tint parole. Le 1er août, dans la matinée, le sultan nous fit prévenir qu'il nous attendait pour recevoir nos adieux, vu que notre départ était d'une manière irrévocable fixé au jour suivant. Nous obéîmes aussitôt à cet avertissement comme si c'était un ordre, et dès notre arrivée au palais nous fûmes introduits dans une vaste salle, sombre et triste, où néanmoins le monarque accueille d'ordinaire ses visiteurs les plus distingués. Une multitude de jeunes garçons et de jeunes filles, ses domestiques, tous parfaitement nus, traversaient sans cesse la salle pour se rendre vers d'autres parties de la maison, portant de sales calebasses dans leurs mains. Quantité de nids d'hirondelles étaient attachés au plafond, car ces oiseaux ne sont jamais tourmentés nulle part, et leurs turbulens propriétaires, voltigeant dans toutes les directions pour porter de la nourriture à leurs petits, ne contribuaient pas peu à la malpropreté de l'appartement qu'on ne balayait en aucune circonstance. Au

milieu et vis-à-vis la porte d'entrée, le souverain d'Yaourie était accroupi sur une estrade recouverte d'une pièce de damas passé, et fumait dans une pipe d'énorme taille. De chaque côté de lui était un gros coussin, et par derrière, tendue sur la muraille, un grand morceau carré d'une antique étoffe de soie à personnages, très riche et de différentes couleurs avec une longue et belle frange. L'étoffe était cependant un peu ternie, parce qu'il y avait bien des années que le sultan la possédait. Cet ornement autrefois splendide et d'un grand prix avait été, nous assura-t-on, apporté de Musser [1], ville fameuse, dont tout le monde à Yaourie parlait avec enthousiasme et ravissement. Le costume du prince répondait à la saleté du lieu où il nous recevait. A l'instant de nous introduire, on nous avait recommandé de ne pas lui offrir nos mains à serrer, dans la crainte qu'il ne trouvât cette offre trop familière de notre part et qu'il n'y répondît par un refus. Nos complimens se bornèrent donc à de simples questions sur sa santé. L'entretien que nous eûmes ensuite avec lui fut aussi dénué d'intérêt, aussi insignifiant que l'ont toujours été nos conversations avec les autres princes indigènes de l'Afrique. La chose la plus importante dont nous traitâmes fut l'échange d'une de nos lancettes qu'il avait vue

[1] Musser, ou Mesr, comme les Arabes prononcent le mot, est le Caire des Européens.

contre un pot de miel. Après la conclusion de ce marché, nous prîmes congé du monarque et retournâmes à notre demeure. Mais, au lieu de pouvoir y vaquer en repos à nos préparatifs, nous fûmes importunés jusqu'au soir par une affluence extraordinaire d'hommes, de femmes et d'enfans qui, sachant que nous partions le lendemain, vinrent nous acheter des boutons, nous souhaiter bon voyage, nous demander des médecines. Aussi profitant de cette dernière circonstance pour nous venger innocemment de l'ennui qu'ils nous causaient, nous leur distribuâmes à tous une forte dose de jalap qui, sans avoir pu leur occasioner de mal aura dû toutefois ne pas leur être fort agréable.....

L'Yaourie est un vaste et florissant royaume. Il est borné à l'est par l'Haussa, à l'ouest par le Borgou, au nord par la Cubbie, et au sud par le Nouffie. La couronne est héréditaire, et le gouvernement un despotisme absolu. Le sultan auquel nous eûmes affaire avait déjà régné trente-neuf ans à l'époque de notre visite, mais son prédécesseur s'était si mal comporté sur le trône que le peuple l'en avait renversé. Une armée considérable est toujours aux ordres du chef de l'État. La capitale est d'une prodigieuse étendue, et aussi peuplée, à ce qu'on prétend, qu'aucune autre ville de l'Afrique, ou du moins que la partie de ce continent qui est visitée par les marchands arabes. Ses murs sont hauts et

très solides, quoique simplement faits de terre, et peuvent avoir vingt ou trente milles de circuit. Elle a huit vastes portes qui sont bien fortifiées à la manière du pays. Les habitans fabriquent une espèce de poudre à tirer, très grasse et fort mauvaise, mais qui cependant est la meilleure, et, nous pensons, la seule dont la fabrication soit indigène. En outre, ils font de jolies selles; ils manufacturent habilement l'étoffe particulière à ces contrées; ils cultivent de l'indigo, du tabac, des ognons, du blé, différentes sortes de grains, et une énorme quantité de riz d'une qualité supérieure. Enfin ils possèdent chevaux, bœufs, chèvres, etc.; mais malgré leur industrie et les avantages dont ils jouissent, ils sont pauvrement vêtus, ont peu d'argent, et se plaignent toujours de la misère. Un assez bon marché se tient chaque jour dans la ville sous des hangars commodes, et l'on y trouve les différens objets ci-dessus mentionnés. La résidence du sultan, aussi bien que les maisons de la plupart des principaux habitans, est élevée d'un étage, auquel on arrive par un lourd et disgracieux escalier en terre; mais les appartemens de ce premier ont d'ordinaire de hauts plafonds, et leurs portes, de même que celles des pièces du rez-de-chaussée, ont une grandeur suffisante pour qu'il ne soit pas nécessaire de se baisser quand on passe dessous. Les maisons en général sont bâties sur un plan circulaire; il y en a

cependant quelques-unes de carrées, et celles du sultan n'ont aucune forme régulière. On peut trouver étonnant que les naturels de l'Afrique occidentale centrale, et même méridionale à ce que nous croyons, humectent les planchers de leurs huttes et l'intérieur de leurs murs avec une solution de bouse de vache et d'eau, deux ou trois fois par jour, ou aussi souvent du moins qu'ils peuvent se procurer les matériaux nécessaires; mais cette opération, quoiqu'elle affecte désagréablement l'odorat d'un Européen, maintient dans les huttes la plus délicieuse fraîcheur.

A Yaourie, entre les différens groupes d'habitations, s'étendent des espaces considérables de terre sur lesquels paissent les bestiaux ou qui sont destinés pour le jardinage et l'agriculture. Il y a aussi dans l'enceinte de la ville une grande variété d'arbres, dont les principaux sont le citronnier, le palmier, le micadania et le dattier; mais ce dernier, quoiqu'il paraisse pousser à merveille, n'a jamais, dit-on, porté de fruits. Le palmier orne les rives du Niger et se multiplie à mesure qu'on remonte le fleuve; toutefois, nous n'avons aperçu nulle part l'espèce qui donne la noix de coco, ce qu'on doit expliquer sans doute par l'éloignement de la mer. Quant à la population que renferme Yaourie, on ne saurait l'évaluer avec quelque justesse, mais elle est extrêmement considérable.

Les voyageurs quittent enfin Yaourie, mais pour revenir sur leurs pas. Manière dont les naturels gardent leurs blés. Les Cambriens. Varri. Garnicassa. Retour à Boussa. Excursion à Wowow. Première entrevue avec le roi de cet État.

Le 2 nous fûmes de très bonne heure prêts à nous mettre en route; mais après que nos bêtes de somme eurent été chargées, et que nos gens eurent placé leurs fardeaux sur leurs têtes, il nous fallut long-temps attendre la lettre que le sultan nous avait promise pour le roi d'Angleterre. Enfin nous aperçûmes un mallam ou *prêtre* qui l'agitait dans sa main, et accourait vers nous; derrière lui, monté sur un grand cheval osseux et vêtu d'un riche costume à la mode de son pays, venait le vénérable chef arabe qui voulait nous honorer d'un bout de conduite. Dès qu'ils nous eurent rejoints nous partîmes. La ville, dans la partie que nous traversâmes, était sans aucune exagération couverte d'eau, et les trous profonds, formés par les pluies, offraient de toute part un danger d'autant plus grand qu'on ne les voyait pas; toutefois, à force de prudence, nous arrivâmes sans malheur à une des portes.

Comme on nous avait dit que le chemin par lequel nous étions venus un mois auparavant était alors dans un état pitoyable, nous en prîmes un autre plus au nord qui menait en ligne presque directe à la rivière Cubbie. A un ou deux milles des murs de la capitale, le vieil Arabe s'arrêta sou-

[illegible] recita une [illegible] quis [illegible] que fut la [illegible] [illegible] [illegible]

canotiers de ramer avec tant soit peu d'ardeur, nous aurions voyagé très vite; mais tous étaient si obstinément paresseux que nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur, au point que nous désespérions d'atteindre ce jour-là l'endroit où nous devions passer la nuit. Comme les canots cependant longeaient la rive de fort près, nous vîmes au bord de l'eau une femme qui avait quantité de bière du pays à vendre, et croyant que ce pourrait être un moyen de donner quelque énergie à nos rameurs, nous lui en achetâmes autant qu'ils en purent boire, ce qui en une minute les eut complétement métamorphosés. Le calme apathique et l'insouciante tranquillité de leur physionomie disparurent aussitôt; leurs yeux languissans et mornes brillèrent d'un feu soudain; et dès lors, jaloux de déployer à nos yeux leur bon-vouloir, leur vigueur et leur adresse, ils firent glisser les deux embarcations avec une si effrayante célérité que nous craignions de chavirer d'un instant à l'autre. Nous continuâmes à naviguer ainsi jusque après le coucher du soleil, et la lune jetait déjà une vive clarté sur l'eau lorsque nous abordâmes en face d'un petit village cambrie, et que nous dressâmes notre tente pour passer la nuit.

Le 3, à la pointe du jour, nous tuâmes une perdrix et une pintade, et quand nous eûmes déjeuné en plein air, au milieu d'une centaine d'indigènes

hommes et femmes dont les yeux noirs et brillans épiaient tous nos gestes, nous regagnâmes nos canots et continuâmes de descendre le Niger. Tous les bords des nombreuses branches de ce fleuve aussi bien que les petites îles dont il est rempli étaient plantés de blé; et comme le temps de la moisson approchait, comme les épis prenaient déjà une teinte jaunissante, c'était plaisir que de les voir onduler à la brise du matin. Dans chacun de ces champs était une estrade, aussi et même plus élevée que le grain qui pousse à dix ou douze pieds de hauteur. Dessus étaient postés des gens dont l'occupation était d'éloigner les nombreuses volées de petits oiseaux qui font de grands dégâts, et qui, sans cette mesure, détruiraient les espérances du cultivateur. Nous apercevions sur ces estrades tantôt un petit garçon, tantôt une jeune fille, quelquefois une femme avec un enfant à la mamelle, même toute une famille ensemble, qui s'amusaient de cette manière sans la moindre ombre, sans aucune espèce d'abri pour se garantir de l'ardeur brûlante des rayons du soleil. Se tenant droits et immobiles, la plupart de ces gens ressemblaient mieux à des statues de marbre noir qu'à des êtres humains et vivans; mais d'autres, en particulier les femmes, négligeant leur devoir, ne s'occupaient que de tresser de la paille, de veiller à leurs enfans, de fabriquer des nattes ou de préparer des alimens. Pour effrayer

davantage les oiseaux, plusieurs des gardiens étaient munis de frondes et de pierres, et paraissaient s'en servir avec beaucoup de dextérité. De plus, ils tenaient dans leurs mains les bouts de deux cordes attachées à deux arbres, l'un à droite, l'autre à gauche de l'estrade; et comme sur toute la longueur de ces cordes étaient suspendues des calebasses qui contenaient une poignée de cailloux, ils n'avaient qu'à les secouer pour produire un assez grand bruit. A cela ils ajoutaient souvent d'horribles exclamations qui auraient mis en fuite un mauvais esprit, et qui partant produisaient toujours l'effet désiré.

Les habitans de la plupart des villes ceintes de murs et des villages ouverts qui abondent sur les rives du Niger, comme aussi ceux des îles, appartiennent presque tous à une race d'indigènes appelés *Cambriens*, race pauvre qu'on méprise et qu'on maltraite, mais qui se distingue par son amour du travail et par son courage à endurer les fatigues. Ces hommes ne sont que trop souvent persécutés, opprimés par leurs plus riches et plus puissans voisins qui assurent que la nature les a uniquement faits pour être esclaves, et qui en conséquence les traitent toujours comme tels. Les Cambriens habitent aussi plusieurs parties de l'Haussa et d'autres contrées; ils parlent différentes langues; mais tous ont mêmes goûts, mêmes superstitions, mêmes amusemens, mêmes usages enfin qu'ils conservent tou-

jours avec religion, on pourrait dire avec fanatisme, en quelque pays et en quelque situation qu'ils se trouvent. Héritant du caractère pacifique, timide, froid et insouciant de leurs pères, ils ne résistent jamais à ceux dont le bon plaisir est de les tyranniser; ils baissent la tête sans murmurer sous le joug de la servitude, et regardent comme chose toute simple qu'on les asservisse; enfin il n'est peut-être pas de peuple au monde qui soit moins susceptible de sentimens forts et de nobles émotions; ainsi, peu leur importe d'être arrachés à leur patrie, à leurs habitudes, à leurs femmes, à leur famille. C'est au point que le mépris dont les autres nations les accablent paraît en quelque sorte justifié.

Des milliers de leurs compatriotes résident dans le royaume d'Yaourie, surtout dans la province d'Engarski, laquelle en dépend; et la plupart des esclaves de la capitale ont été pris parmi eux. Le tribut qu'ils paient chaque année au sultan pour l'espace de terre qu'ils cultivent sur ses États, que cet espace soit grand ou petit, consiste en une quantité de blé pouvant à peu près faire la charge d'un homme. Toutefois, lorsque la moisson manque, il leur est permis de suppléer à cette redevance ordinaire de graine par une certaine somme de cowries. Si les pauvres n'ont pas le moyen de payer leur rente quand vient l'époque où ils la doivent, le sultan envoie aussitôt un corps de cavaliers à leurs

villages, avec ordre de saisir et de ramener tel nombre d'habitans qu'ils le jugeront convenable. Mais il arrive quelquefois que le sultan d'Yaourie tient d'une main trop ferme les rênes de l'oppression; et comme des lâches poussés au désespoir donnent souvent des preuves de valeur et d'énergie, de même les Cambriens, s'indignant enfin d'injustices qu'ils n'ont pas méritées, les repoussent en certaines occasions avec une rare bravoure, et sortent même victorieux de la lutte. Le bénéfice qui résulte pour eux de ces victoires est une exemption du paiement de l'impôt pendant les deux ou trois années qui suivent.

Le trait le plus défavorable dans le caractère des Cambriens est l'extrême saleté dans laquelle, pour ainsi dire, ils se complaisent tous. En général, ils passent pour de bons agriculteurs et pour des pêcheurs habiles. La plupart d'entre eux ne prennent aucun soin de leur toilette, et font usage de peu d'ornemens; encore ces ornemens sont-ils du genre le plus simple. Ainsi les élégans portent d'immenses trous dans le lobe des oreilles, destinés à recevoir des morceaux d'un beau bois de couleur; et la partie tendre du cartilage de leur nez est percée de la même manière pour qu'ils puissent y glisser un long bout de verre bleu. Lorsque les femmes se sentent une velléité de coquetterie, elles insèrent à travers leurs deux lèvres une dent de crocodile qui

fait saillie jusqu'à leur nez. Dans nos rapports avec ces peuples ils nous ont toujours paru doux, inoffensifs et serviables; toujours ils nous ont traités avec la politesse, l'hospitalité, la bienveillance qui leur sont naturelles, et que n'entachent jamais l'hypocrisie ou la tiédeur. Celles de leurs huttes que supportent de si frêles piliers, et dont il a été déjà question, ne leur servent absolument qu'à dormir: ils n'y résident jamais que la nuit. C'est dans les autres de construction ordinaire qu'ils passent le jour, allument du feu, préparent leurs alimens, et se livrent aux soins divers du ménage. Les premières, comme nous l'avons dit, n'ont d'autre ouverture que la porte qui se ferme au moyen d'une natte suspendue à l'intérieur. Nul escalier ne facilite l'accès de cette porte qui ressemble à une bouche de four; on s'y hisse le mieux qu'on peut. Les huttes qui font ainsi office de chambre à coucher ont sept ou huit pieds de large; elles sont presque rondes, bâties en terre, recouvertes en feuilles de palmier, et élevées à certaine hauteur du sol pour que les habitans dorment à l'abri de l'humidité, des fourmis, des serpens et même des crocodiles qui la nuit errent à l'entour cherchant une proie. Ces habitations peuvent contenir une demi-douzaine de personnes, et sont quelquefois entourées d'un petit mur circulaire. Les naturels tuent souvent les crocodiles avec une lourde lance qui a environ dix pieds

de longueur. Une de ses extrémités est munie d'une pesante pièce de bois de fer pour lui donner de la force, et l'autre d'un fer pointu et barbé. Elle est attachée à l'avant de leur canot par une corde d'herbe fixée près de la pièce de bois, et constitue une arme formidable. Une lance du même genre, mais plus courte, leur sert à tuer le poisson, et ils la manient avec une adresse merveilleuse.

Tandis que nous descendions le Niger, nous remarquâmes qu'il avait considérablement grossi par suite des pluies tombées depuis un mois, et que son courant était beaucoup plus impétueux que quand nous l'avions remonté pour nous rendre à Yaourie : les pierres et les rocs qui nous gênaient alors ne se montraient plus nulle part. De bonne heure, dans la soirée, nous abordâmes à un petit village cambrie; mais lorsque les canots eurent été tirés sur la rive sablonneuse du fleuve, lorsque nous eûmes dressé notre tente, nous n'attendîmes pas pour chercher à nous endormir que la nuit vînt, car nous avions une faim dévorante, et les habitans ne pouvaient nous offrir aucune nourriture.

Le lendemain 4, nous n'aurions sans doute pas déjeuné mieux que nous n'avions soupé la veille, sans une perdrix que nous eûmes le bonheur de tuer. Mais si notre appétit se trouva satisfait tant bien que mal, ce fut néanmoins, comme beaucoup de nos repas en Afrique, un fort triste repas, puis-

que nous n'avions rien à manger avec notre rôti, pas même un peu de sel. En effet, les villageois chez qui nous étions descendus, de même que la plupart de leurs compatriotes, en place du sel qui est une denrée trop chère pour eux, tant ils sont pauvres, assaisonnent leurs mets avec les cendres d'un certain bois qui contiennent des particules salines!... A sept heures nous nous rembarquâmes. Les canotiers qui, aussi bien que nos gens, étaient à jeun depuis tout un jour, ne cessèrent pendant la matinée de longer autant que possible les rives du fleuve, afin de dérober les uns ou les autres quelques épis de blé qui avançaient au-dessus de l'eau. Ils étaient bien aperçus par les gardiens les plus attentifs; mais ceux-ci ne cherchaient pas à les en empêcher, sachant qu'ils étaient au service du sultan, et que toutes les personnes qui se trouvent dans cette catégorie ont le privilége de voler impunément aux Cambriens autant de grain qu'ils le peuvent.

Vers midi nous abordâmes à Warrée ou Warri, ville qui ne consiste qu'en plusieurs groupes de huttes entourés d'une petite muraille en terre, mais où se tient le marché le plus considérable de toute la province d'Engarski. A ce marché viennent des milliers de gens, non-seulement de Boussa, de Wowow et d'Yaourie, mais encore des différentes parties de la contrée; cependant il ne s'y vend rien de particulier à l'Engarski, et sans doute le bas prix

auquel on peut y acheter toutes les productions indigènes est le principal motif de l'affluence des chalands. Pendant le peu de temps que nous restâmes à Warrée, nous vîmes un nombre immense de canots remplis de monde et de marchandises passer d'une rive à l'autre du Niger, et toutes les physionomies des acheteurs et des vendeurs avaient un air affairé vraiment comique. Quand notre curiosité fut entièrement satisfaite, nous traversâmes aussi le fleuve, et nous débarquâmes pour la nuit à une petite ville ceinte de murs, appelée *Garnicassa,* habitée par les Cambriens, et située à environ cinq milles au nord de Boussa. Non loin de cette place, toutes les branches du Niger se réunissent, et forment une magnifique étendue d'eau, large au moins de sept ou huit milles. Mais on se demande avec surprise ce que devient ensuite cette énorme quantité d'eau, car à Boussa le fleuve n'a plus qu'une largeur d'un jet de pierre, et sa diminution de profondeur est égale à son rétrécissement. Néanmoins, à une heure de marche au-dessous de la capitale, il redevient un noble fleuve, et se conserve tel, dit-on, jusqu'à Funda. Ce fait bizarre autorise à croire qu'une vaste partie des eaux du Niger est conduite par des passages souterrains, de Garnicassa à quelques milles au-dessous de Boussa.

La première moitié de la nuit fut calme, sereine, délicieuse, et la lune brilla dans toute sa splendeur.

C'était un temps propice pour que les habitans de la ville se livrassent à leurs plaisirs favoris, le chant, la musique et la danse; aussi ne manquèrent-ils pas de s'y abandonner. A peine commencions-nous à dormir dans notre tente que nous fûmes réveillés en sursaut par un joyeux vacarme. Mettant aussitôt le nez dehors pour découvrir la cause d'une si bruyante allégresse, nous aperçûmes une multitude de jeunes filles et de femmes mariées, celles-ci avec des enfans sur leurs dos, qui dansaient, chantaient, gambadaient, et frappaient des mains à la manière du pays; tandis qu'un groupe d'hommes entièrement nus, à l'exception d'un chapeau à trois cornes, de jonc ou de paille qu'ils avaient sur la tête, se tenait derrière elles comme spectateurs et juges de leur savoir-faire. Bientôt les danseuses, qui n'avaient encore exécuté que des pas séparés, exécutèrent une figure générale, si ce mot peut s'appliquer ici. Elles se formèrent d'abord en cercle, se tenant les unes les autres par les bras; puis tournèrent très lentement, sans presque lever les pieds du sol. Cet exercice néanmoins parut leur occasioner beaucoup de peine et de fatigue, si on doit expliquer ainsi la violence des contorsions qui agitaient leurs corps et l'extrême lassitude des plus jeunes filles qui furent obligées de quitter le cercle peu après qu'il eut été formé. Celles qui tinrent bon firent insensiblement succéder à cette lenteur un mouvement plus vif, jus-

qu'à ce qu'elles courussent enfin avec tant de rapidité qu'elles se lâchèrent soudain et furent la plupart jetées avec force contre terre. Toutefois elles recommencèrent au bout d'un certain temps; et les chants, ou plutôt les cris, les battemens de mains, les gambades de toute espèce se fussent prolongés jusqu'au jour, si une grosse averse n'eût renvoyé chacun chez soi.

Le lendemain 5 il ne cessa de pleuvoir que vers midi, et nous profitâmes du premier rayon de soleil pour continuer le long du Niger notre route vers Boussa. Quoique le chemin fût rempli d'eau et détestable, nos montures nous amenèrent dans l'espace d'une heure en vue de la ville, et dès lors nous eûmes bientôt gagné la maison du tambour, qui avait été notre première résidence. Mais sur le seuil de la porte nous trouvâmes la reine qui nous attendait pour nous souhaiter la bienvenue au nom de son illustre mari, et nous conduire à un autre logement. Dès que nous y fûmes établis, les esclaves du roi nous apportèrent quantité de lait et plusieurs grandes calebasses de riz et de poisson cuits dans l'huile de palmier. Le soir nous reçûmes la visite du monarque lui-même qui nous assura que, s'il ne nous avait pas visités plus tôt, c'était crainte que nous n'eussions besoin d'un peu de repos et de tranquillité après notre voyage.

Le jour suivant nous causions avec Sa Majesté,

qui nous approuvait de la résolution que nous avions prise d'aller à Funda par eau. « Mais, dit-elle tout d'un coup en hochant la tête et d'un ton très grave, les Felatahs résident par bandes innombrables de chaque côté du fleuve, et je commence à redouter qu'ils ne vous cherchent de nouvelles querelles. — Bast! repartit Pascoe, notre interprète, les Anglais sont les dieux des eaux; nul malheur ne peut leur arriver en chaloupe, quand même toute l'Afrique, quand même tout l'univers se battrait contre eux. — N'importe! répliqua le roi, je vous promets que j'irai demain consulter le Niger pour savoir s'il est prudent que les hommes blancs s'embarquent ou non, et quelle que soit sa réponse, bonne ou mauvaise, je viendrai vous en instruire. »

Il revint en effet dans la matinée du 7, le visage tout rayonnant de joie, et s'empressa de nous apprendre que, selon sa promesse, il s'était rendu auprès du fleuve avec son prêtre, et que le résultat de sa visite était complétement favorable à nos désirs ainsi qu'aux siens : « Le fleuve avait juré de nous conduire sains et saufs au terme de son cours. » Nous fûmes donc délivrés d'une de nos plus sérieuses inquiétudes. Il ajouta ensuite que, comme il en avait pris l'engagement vis-à-vis l'exprès que nous lui avions dépêché d'Yaourie, il nous fournirait un canot assez vaste pour nous porter, nous, nos gens

et tout notre bagage. Charmés de le voir dans de si bienveillantes intentions, et voulant l'y maintenir, nous jugeâmes convenable de lui offrir, au nom de notre souverain, une de ces belles médailles d'argent qui furent frappées pendant la guerre d'Amérique pour être distribuées parmi ceux des chefs indiens qui se déclarèrent pour la cause de l'Angleterre. Elle était suspendue à une longue et précieuse chaîne du même métal, et aucun des différens cadeaux que nous avions déjà faits au roi n'avait paru lui causer autant de plaisir. Il resta une demi-heure à la regarder avec une admiration enfantine. Nous fîmes aussi à la reine, dont l'influence sur l'esprit et sur les actions de son mari est sans borne, un présent qui l'enchanta. Nous avions d'ailleurs gagné ses bonnes grâces par notre assiduité près d'elle, par nos complimens, par nos flatteries, moyen qui, toujours puissant près des femmes, l'était plus encore près de celles au cœur simple du pays.

Le 8, Sa Majesté nous manda au palais, et ne nous tint pas un langage aussi gracieux. Elle avait réfléchi, nous dit-elle, que les canots du roi de Wowow étaient bien supérieurs à ceux qu'elle pouvait mettre à notre disposition, bien plus solides, bien plus sûrs, puisqu'ils étaient formés d'un seul tronc et non joints par le milieu comme les siens. En conséquence elle nous engageait à visiter

ce roi, qu'elle ferait prier de nous vendre à juste prix un vaste et bon canot. Nous ne fûmes pas dupes de cette ruse que la reine de Boussa, qui était sœur du souverain de Wowow, avait imaginée dans l'intérêt de son frère. Cependant nous ne refusâmes pas de suivre le conseil qui nous était donné, quoique pour aller satisfaire la curiosité passablement flatteuse du prince voisin, il dût nous en coûter quelque cadeau. Au contraire, nous remerciâmes Sa Majesté de son extrême obligeance; seulement nous la suppliâmes de nous envoyer à Wowow dans le plus bref délai possible, afin que nous eussions le temps de faire au canot qui nous serait vendu les changemens qui nous sembleraient nécessaires, et de nous procurer, avant notre départ, un mât, un gouvernail, une voile, etc.

Le même jour le roi confia à Pascoe que depuis trois semaines ni lui ni sa femme n'avaient goûté de nourriture animale; que comme ils avaient exclusivement vécu de poisson ils en étaient dégoûtés, et que si nous pouvions leur tuer une pintade ils nous en seraient fort reconnaissans. Ce propos n'était toutefois qu'une espèce de plaisanterie qui ne devait pas parvenir jusqu'à nos oreilles, comme le monarque nous le jura plus tard; mais quand il sut par notre empressement à satisfaire le désir qu'il avait exprimé, que Pascoe nous en avait instruit, sa délicatesse fut tellement blessée qu'il eut ensuite

honte pendant tout un jour de nous rendre visite. Ce monarque était un des hommes les plus grands et les plus beaux du pays, de même qu'un des plus actifs et des plus laborieux. Il lui arrivait quelquefois d'être malade, pour avoir, disait-il lui-même, beaucoup d'années auparavant avalé une dose de poison qu'une personne qui voulait sa mort lui avait administrée comme une excellente médecine. Les autres chefs et les principaux habitans, non-seulement dans le Borgou, mais aussi dans tous les lieux que nous avons visités, passent la majeure partie de leur vie à dormir et à sommeiller, ou perdent leur temps à de puériles et frivoles occupations. Mais Sa Majesté de Boussa, quand les affaires publiques ne réclamaient pas ses soins, employait utilement toutes ses heures de loisirs à surveiller les travaux de ses esclaves et à confectionner ses vêtemens. La reine et lui avaient des propriétés distinctes, des fortunes séparées, des intérêts différens; même ils paraissaient n'avoir ensemble rien de commun, et cependant nous n'avons jamais vu en Afrique de couple qui vécût dans une si bonne intelligence. Les mœurs des Africains sont en effet hostiles envers la femme, qui chez eux n'est que rarement placée sur un pied d'égalité parfaite avec le mari. Peut-être la polygamie, que tolère la religion des indigènes, soit musulmane, soit païenne, est-elle une des principales causes du mépris qu'ils éprouvent en géné-

ral pour la plus belle moitié de l'espèce humaine.

On nous prévint le 10 que nous partirions le jour suivant pour Wowow. Il n'est pas besoin de dire que nous fûmes le lendemain, dès le lever du soleil, prêts à nous mettre en marche; mais comme on nous avait dit que la route était horriblement mauvaise, il nous fallut attendre au moins deux heures à cheval en face la maison du roi, avant que celui-ci pût nous trouver une personne capable de nous servir de guide. Peu après être sortis de la ville nous reconnûmes qu'on ne nous avait nullement exagéré le déplorable état du chemin; il était rempli de trous et de fondrières, et de plus recouvert d'une herbe si haute qu'elle nous dépassait la tête d'un à deux pieds et nous mouillait tout le corps comme s'il avait plu. Des buissons épineux, déchirant nos habits, nous ensanglantaient bras et jambes; des troncs d'arbres morts qui étaient tombés en travers nous arrêtaient à chaque pas; enfin, de petites rivières qui coulaient avec l'impétuosité d'un torrent, et dont les bords étaient presque perpendiculaires, contribuaient à rendre notre voyage non-seulement dangereux, mais encore terrible..... A quelques milles de Boussa nous franchîmes en canot une branche du Niger qui coule à peu près vers l'ouest, environne, dit-on, tout le territoire de Wowow, et rentre au-dessous de cet État dans le fleuve d'où elle est sortie. C'est la branche dont il

fut parlé au capitaine Clapperton, comme entourant la ville et une partie du royaume de Boussa, tandis qu'elle prend une direction tout-à-fait opposée, et que précisément elle se détache du Niger à l'endroit où ce voyageur a supposé qu'elle y revenait. On nous a aussi assuré que dans cette même branche se jette l'Oly, et si cette information est exacte, les principautés de Kiama et de Wowow doivent former une île. Vers deux heures de l'après-midi, lorsque nous eûmes accompli la partie la plus difficile du trajet, nous fîmes halte à une ferme qui appartenait au roi de Boussa, car nous étions tous excessivement fatigués. Au bout d'une heure, quand nos forces eurent été rétablies par un peu de repos et de nourriture, nous remontâmes à cheval, et nous parvînmes avant le coucher du soleil à un charmant petit village situé, près du mont Georges IV, au milieu des plus belles plantations de blé et d'yams, où nous passâmes la nuit.

Le 12, dès qu'il fit jour, nous continuâmes notre marche, et après avoir parcouru sur une route excellente un espace d'environ douze milles, nous entrâmes dans la cité de Wowow par la porte occidentale, qui ouvrait sur un lieu consacré à des courses de chevaux. Suivant l'invitation qui nous en fut faite, nous tirâmes quelques coups de pistolets en signal de notre entrée, et nous avançâmes au grand galop vers la résidence du roi. Il vint im-

médiatement à notre rencontre; mais comme, d'après l'usage, il ne doit lier aucune espèce de conversation avec un étranger, quelle que soit sa condition, si ce n'est devant le représentant officiel du chef qui l'envoie vers lui, et que l'ambassadeur de Boussa était alors absent, il se retira bientôt sous le porche de sa maison, pendant que nous restâmes nous-mêmes à une distance respectueuse, et attendit patiemment plus d'une demi-heure que l'ambassadeur revînt. Un grand nombre de mallams vêtus avec richesse avaient précédé le roi lorsqu'il était sorti; derrière eux venait un homme portant sur son épaule une lourde épée, puis une longue suite de ses femmes et de ses enfans qui, quand il eut rebroussé chemin, s'accroupirent à terre et remplirent le portail du palais. Dans la muraille de ce portail il y avait deux vastes niches, l'une à droite et l'autre à gauche : le roi se plaça dans la première et s'y tint debout, l'œil fixe, le corps immobile, les mains croisées sous sa tunique et appuyées sur son sein; dans la seconde, un jeune garçon nu entortilla ses jambes autour d'un bâton droit qu'on y avait planté, j'ignore dans quel but, et demeura sans bouger, sans presque oser reprendre haleine, pour être spectateur de l'entrevue qui allait avoir lieu. Jamais deux êtres humains ne ressemblèrent à des statues d'une manière plus frappante; l'illusion était complète. Quant à nous, après avoir remis nos mon-

tures à nos domestiques pour qu'ils les menassent paître, nous nous étions assis à une douzaine de pas de la demeure royale sous un grand arbre; les mallams s'étaient étendus sur la poussière entre le roi et nous, et de chaque côté, mais maintenus par le juste sentiment des convenances, étaient des groupes d'habitans que la curiosité avait réunis.

Lorsque le personnage dont la présence était indispensable arriva enfin, le charme qui avait retenu tout le monde dans une immobilité absolue se rompit en un instant. Nous fûmes alors conduits vers le roi et présentés avec beaucoup de cérémonie; mais le grave et original vieillard à qui nous avions affaire serra nos mains dans les siennes sans les sortir de sa tunique dont il les avait enveloppées, ni même sans daigner nous regarder en face, car il avait l'habitude de ne jamais lever la tête au-dessus d'une certaine hauteur dans la crainte de voir les yeux de l'individu avec lequel il pouvait s'entretenir fixés en plein sur sa propre figure, ce dont il a une très étrange, mais invincible antipathie. Notre conférence ne dura au reste qu'un moment; nous fûmes ensuite menés à l'habitation qu'avait occupée Clapperton, et dans l'après-midi le roi nous envoya, comme don, quantité d'œufs, du lait, des yams et une brebis grasse.

Courses de chevaux à Wowow. Politique du roi de cet État. Richard se sent malade et retourne à Boussa. Détails sur l'ancienne religion des naturels, sur leurs funérailles et sur leurs mariages. Liste des différens États du Borgou. John fait ses adieux au roi, et revient près de son frère.

Le jour suivant, dès le matin, nous allâmes offrir au roi le cadeau qu'il nous était indispensable de lui faire. Ce cadeau consistait en deux paires de bracelets d'argent, une pièce de grosse mousseline qui pouvait suffire à plusieurs turbans, une pipe, deux rasoirs, un bouton doré neuf, deux mauvais petits miroirs, un couteau à charnière, une paire de ciseaux, et deux peignes. Malgré le peu de valeur de notre présent, le monarque parut fort satisfait et déclara même que notre munificence à son égard avait dépassé toutes ses prévisions. Pourtant, nous ne l'eûmes pas plus tôt quitté, qu'il nous envoya demander par un exprès si nous n'avions pas aussi apporté avec nous des grains de corail d'Angleterre. Tant que dura notre visite, sa joie fut extrême : il nous débita les choses du monde les plus aimables; il protesta qu'il était ravi de nous posséder dans sa capitale, parce que ses voisins seraient dès lors convaincus que les hommes blancs n'avaient contre lui ni haine ni mépris. « Maintenant, nous répéta-t-il plusieurs fois, je suis infiniment heureux, tandis que je n'aurais pu mourir en paix si vous aviez traversé mon pays sans venir voir le vieux

roi de Wowow. » Puis, quand nous le questionnâmes au sujet d'un canot, il nous répondit qu'il nous en vendrait un avec le plus vif plaisir, et ajouta qu'il n'hésitait pas à croire que nous ne dussions retourner sains et saufs dans notre patrie, par la voie du Niger, attendu que le fleuve ne contenait pas un seul rocher d'Inguazhilligée jusqu'à Funda. Lorsqu'il nous permit de regagner notre logement, il fit tirer des coups de fusils en notre honneur, et resta trois ou quatre heures de suite à danser, à chanter, à rire avec ses femmes.

Dans la soirée nous assistâmes aux courses de chevaux qui ont lieu toutes les semaines. Nous vîmes d'abord concourir huit à dix bidets, aussi beaux qu'ils étaient agiles, et la lutte entre eux fut vivement disputée. Ce ne fut qu'après cette première épreuve que le roi parut en selle à l'extrémité de la carrière. Il s'avança au petit pas, précédé d'une troupe de femmes qui hurlaient et gambadaient à l'envi vers la borne qui indiquait le point du départ, et quand il l'eut atteinte, on le salua par une bruyante décharge de mousqueterie. Il était plus élégamment costumé, ou du moins portait ses habits avec plus d'aisance et de grâce qu'aucun autre des nombreux princes que nous avons vus en Afrique. Sa monture était harnachée avec soin, sinon avec luxe; c'était une noble bête, et tous deux, cheval et cavalier, se distinguaient par leur

bonne mine. Lorsqu'il passa en face de nous, il ne tourna pas la tête, ne nous honora même pas d'un coup d'œil. Il désirait tant faire impression sur nos esprits à force de pompe et d'étalage, que peut-être s'imagina-t-il qu'en nous accordant un regard de connaissance, il aurait compromis sa dignité. Du reste, le temps n'était pas aussi favorable à la fête qu'on aurait pu le souhaiter, et de là vint sans doute le petit nombre de chevaux qui furent amenés dans la lice. Ceux qui avaient déjà couru une fois recommencèrent; ils étaient généralement montés par de jeunes garçons; un d'eux était fils du roi; et tous, lorsqu'ils passèrent devant leur souverain, ne manquèrent pas d'ôter leur bonnet comme marque de respect. Mais cette seconde course ne fut pas à beaucoup près aussi acharnée que la première; on aurait dit une simple promenade. Aussi, dès qu'elle fut terminée, le roi retourna mécontent vers sa demeure, et son exemple fut immédiatement suivi par les différentes personnes de la cour. Quelque rang qu'elles y occupassent, toutes ces personnes furent forcées de s'en revenir au palais par un chemin différent, vu que les lois de l'étiquette ne permettent à aucun indigène d'accompagner les pas de son souverain un jour de telle solennité.

Le lendemain 14, Sa Majesté envoya de bonne heure un de ses gens à Inguazhilligée, ville qui a

un bac sur les bords du Niger, et où sont garés les canots du gouvernement, savoir si on pourrait disposer d'un de ces canots en notre faveur, sans nuire au service public. L'exprès nous rapporta dans la soirée une réponse tout-à-fait satisfaisante. Le roi de Wowow, à ce que nous apprîmes ce jour-là, s'occupait sans cesse à ouvrir de nouvelles routes conduisant à sa ville, et à réparer, à élargir les anciennes. C'est le seul exemple que nous ayons rencontré pendant le cours de notre voyage en Afrique, d'un chef qui daignât prendre le moindre soin de la voie publique; et la raison qu'alléguait le monarque du lieu pour expliquer sa conduite était assez singulière, quoique juste et sensée : « Si, disait-il, mes ennemis s'avançaient vers mes portes dans des intentions hostiles, et trouvaient tous les chemins défoncés ou couverts de mauvaises herbes, ne s'écrieraient-ils pas entre eux : Oh ! le roi de Wowow est un prince négligent et paresseux, un prince lâche : sa ville ne contient que peu d'habitans, car, voyez, la route est verte, elle n'est nullement battue par les pieds des hommes : allons donc attaquer la ville, elle tombera tout de suite entre nos mains. Si, au contraire, continua-t-il, mes ennemis voient un chemin d'une largeur convenable, bien uni et où ne pousse pas un brin d'herbe, ne se diront-ils pas aussitôt : Cette route n'est ainsi frayée que parce qu'il y passe beaucoup

de monde; la ville où elle aboutit doit être populeuse, forte, florissante; et le monarque de cette ville, vigilant et brave : si nous en risquons l'attaque, nous serons sans doute vaincus et tués, mieux vaut donc faire volte-face tandis qu'on ne nous a encore ni aperçus ni éclopés, crainte qu'il ne nous arrive quelque malheur, alors qu'il sera trop tard pour battre en retraite... » Tels étaient les discours que le vieux roi, qui aimait un peu à babiller, tenait d'habitude à ses sujets pour chercher à les guérir de la paresse qui est naturelle aux indigènes, et pour les exciter à travailler dans l'intérêt général.

On cultive dans le voisinage de Wowow une plus grande quantité d'yams que dans toutes les autres principautés réunies du Borgou. Lorsque les indigènes rencontrent un étranger sur la route, ils ne manquent jamais de lui demander : « Ah ! est-ce que vous allez manger des yams ? » Et le roi de Boussa, quand nous étions partis pour Wowow, nous avait dit en plaisantant, qu'il avait peur qu'après avoir goûté des yams de son beau-frère nous ne nous décidassions, tant ils nous sembleraient exquis, à séjourner dans ses États plus long-temps que nous n'en avions le dessein. Ces fameux yams ne nous parurent cependant avoir aucune saveur particulière. La culture du blé, du riz et des fèves est aussi fort considérable aux environs de Wowow, de sorte que dans cette ville les vivres sont toujours

abondans et peu chers. Lors du séjour que nous y fîmes, la récolte était commencée, et la saison humide approchait de sa fin. Le pays, comme la plupart des contrées environnantes, produit également beaucoup d'indigo et de coton.

Le 15, à mon réveil, j'eus de violens étourdissemens et je reconnus à divers autres symptômes que j'étais menacé des fièvres du pays. Comme nous n'avions pas apporté avec nous notre caisse aux médicamens, et que je craignais de tomber malade à Wowow si j'y demeurais davantage, mon frère pensa comme moi, qu'il était plus prudent que je retournasse sans délai à Boussa et le laissasse terminer seul la négociation relative à l'achat d'un canot. Je montai donc à cheval dès que je me sentis la tête un peu plus libre, et ne disant pas même adieu au roi, je partis aussitôt avec deux de mes domestiques. John, pendant notre séparation, eut soin de tenir un journal, dont j'extrais toute la suite du présent paragraphe.

Une demi-heure, dit-il, après que Richard se fut mis en route, j'assistai à une cérémonie religieuse qui fait partie du culte des anciens dieux de la contrée. C'était une procession d'une centaine de femmes qui, vêtues de leurs plus beaux habits, portant de grosses branches d'arbres dans leurs mains, précédées par des tambours, des flûtes et des guitares, suivies d'une troupe immense de petits

garçons et de petites filles, parcoururent à la file les uns des autres toutes les rues de la ville, tantôt hurlant à fendre les oreilles, tantôt gambadant d'une manière si extravagante, qu'on aurait pu les prendre pour autant de folles. La religion que ces dames professaient, et qui naguère encore était généralement suivie par les indigènes de cette partie de l'Afrique, jouit toujours d'une grande faveur parmi les habitans de Wowow, à tel point que les nombreuses filles du roi sont initiées aux mystères de cette religion, que l'une d'entre elles est prêtresse, et que lui-même hésite à répudier entièrement les croyances de ses pères. Mais il admet déjà, comme articles de foi, diverses fables et traditions arabes. Peut-être même serait-il tout-à-fait bon Mahométan, si le mahométisme pur avait pénétré dans son royaume.

Les fidèles sectateurs de l'ancien culte croient qu'il existe un Dieu et un ciel où il réside, que cet être glorieux est puissant, règle la destinée des hommes dans cette vie, et que dans l'autre il les récompense ou les punit selon leurs œuvres. Cependant ils n'ont aucune idée d'un enfer, d'un lieu où l'on doive subir d'éternels châtimens. Les âmes des bons, disent-ils, sont après la mort transportées dans une région aussi tranquille et heureuse que belle, où un sage a permission de résider et où ils habiteront à jamais, tandis que les méchans,

avant de pouvoir participer à tant de félicités et de jouissances, auront à endurer toute sorte de chagrins, de peines et de tortures; ils ne passeront à un état de vie meilleur qu'après avoir subi les punitions cruelles qu'on leur tient en réserve, qu'après avoir reçu des coups de fouet et de bâton en nombre proportionné à leurs méfaits; mais toujours est-il que les souffrances auront un terme.

D'autres, qui balancent comme le roi entre la religion musulmane et celle de leurs ancêtres, vous expliquent avec gravité comment à la fin du monde une voix retentira du ciel pour inviter tous les hommes noirs à venir dans la contrée des délices; mais ils seront trop indifférens, trop paresseux pour accepter l'offre... Alors la même voix, retentissant de nouveau, proclamera semblable invitation pour les hommes blancs qui obéiront avec ardeur et transport, et entreront avant eux dans les célestes régions, tenant chacun leur livre à la main. Ils ont aussi la croyance que deux hommes furent primitivement créés, l'un noir et l'autre blanc, desquels tout le monde est descendu.

Ceux qui adhèrent encore aux vieilles superstitions sacrifient des taureaux, des moutons ou des chèvres noires à leurs divinités; mais ils frémissent à la seule idée d'une victime humaine. Au lieu d'admettre avec nous que le monde sera détruit par le feu, ils supposent que son divin créateur le roulera

comme une feuille de parchemin, et le mettra de côté pour une occasion future.

A Wowow, de même qu'à Boussa, les personnes des premières classes de la société, après leur mort, sont enterrées dans la cour de la maison où elles ont demeuré pendant leur vie; tandis que les gens du commun reçoivent la sépulture dans un lieu exclusivement réservé à cet usage, situé à quelque distance de la ville, dans une épaisse forêt, et répondant comme on voit aux cimetières de nos pays. Les amis du défunt, lorsque celui-ci appartient à un rang élevé, courent à sa demeure aussitôt qu'on vient leur annoncer qu'il a rendu le dernier soupir, et ne cessent de se lamenter en son honneur pendant un espace de sept jours. L'usage veut aussi qu'on se vêtisse tout ce temps de ses plus méchans habits. Au contraire, les parens d'un pauvre accompagnent ses restes au champ de repos et restent ensuite dans la forêt voisine, jusqu'à ce que leur chagrin se calme, ou que la semaine de deuil soit écoulée.

La célébration du mariage entre personnes libres est extrêmement simple, et ne donne lieu à aucune fête, à aucune espèce de réjouissances. Le futur mari ne peut jamais se mêler en rien des démarches préliminaires, quoique le résultat de la négociation l'intéresse plus que personne; et les père et mère de la jeune fille ne doivent pas non plus intervenir. Quand un homme et une femme

conçoivent de l'attachement l'un pour l'autre, celle-ci va aussitôt trouver son aïeule, et la presse de lui accorder la permission de vivre désormais avec son amant, car à elle seule appartient de disposer de la main de sa petite-fille. S'il arrive pourtant que son aïeule n'existe plus, la femme est entièrement libre d'agir à son gré. On laisse d'ordinaire plusieurs jours à la vieille pour qu'elle réfléchisse, pour qu'elle considère la chose sous toutes ses faces; et l'homme ne manque pas de profiter de cet intervalle pour lui faire de légers présens et lui rendre de petits services, dans l'espoir qu'elle deviendra favorable à ses intérêts. Lorsqu'un homme libre vient à aimer une femme qui est esclave, et qu'il possède la somme d'argent dont il a besoin en pareille circonstance, il se transporte près du maître de sa belle, lui ouvre son cœur, et lui déclare son projet d'épouser la femme en question, s'il consent à l'y autoriser. Si le propriétaire de la jeune fille approuve le mariage, l'amant lui paie vingt mille cowries pour prix de son approbation, quoique une somme plus petite soit souvent offerte et acceptée, et l'objet de ses affections devient dès lors son épouse. Néanmoins les enfans qu'il peut avoir d'elle ne lui appartiennent pas plus que s'il leur était complétement étranger au lieu d'être leur père, mais sont considérés comme l'unique propriété du maître de la femme qui les réclame et les

emmène aussitôt qu'ils sont capables de courir. Le mariage ne brise pas non plus pour la mère les liens de l'esclavage, car elle est toujours exposée à ce que son maître la rappelle dès que celui-ci le juge convenable, et alors il faut qu'elle recommence à le servir de même que si elle fût restée fille. L'union d'esclaves entre eux dépend absolument de la volonté et du bon plaisir de leurs possesseurs.

Un homme est libre de renvoyer sa femme à ses père et mère en tout temps, et sans avoir besoin d'alléguer aucun motif de haine ou de mécontentement. Lorsque telle est son intention, il l'accable d'injures et de mauvais procédés : l'épouse comprend bientôt ce que signifie cette conduite : elle retourne de son propre accord vers ses amis, et leur raconte ce qui arrive. Ceux-ci se transportent en corps au domicile du mari, et lui demandent d'une manière formelle si son désir est que sa compagne revienne avec eux. Dans ce cas le mariage est dès lors dissous, et la femme est censée n'avoir jamais été mariée. S'il y a des enfans, la mère ne possède aucun droit sur eux, mais ils demeurent avec leur père qui les confie aux soins de ses autres femmes.

Le 17 le roi de Wowow m'informa dans la soirée que le matin il avait reçu de sa sœur, la reine de Boussa, une lettre où elle manifestait le désir de traiter elle-même avec lui du canot qu'il avait promis de nous vendre, et que par conséquent il

ne tenait qu'à moi d'aller rejoindre mon frère. « Du moins, ajouta Sa Majesté, il ne tiendra qu'à « vous de partir aussitôt qu'une personne que j'ai « envoyée s'enquérir au juste du canot qui doit vous « être vendu sera de retour. » A mon grand déplaisir, car je commençais aussi à devenir mal portant, plusieurs jours s'écoulèrent sans que le messager revînt; mais je profitai de ce délai pour recueillir sur la géographie physique et politique de la contrée certains détails qui m'ont paru dignes d'être mis sous les yeux du lecteur.

J'appris d'abord, non sans quelque surprise, que les royaumes de Boussa et de Wowow ne sont point regardés par les naturels comme faisant partie de l'empire de Borgou, mais qu'ils forment en effet un pays entièrement distinct où se parle un langage différent, où règnent des mœurs différentes. Toutefois, la principauté de Kiama doit être comprise, à ce qu'il paraît, dans la précédente contrée; mais, par suite des relations qui subsistent depuis un temps immémorial entre les indigènes du Kiama et ceux du Boussa et du Wowow, la langue du Borgou, qui était originairement parlée dans le premier de ces trois États, a cédé peu à peu la place à celle qu'on parle dans les autres; et aujourd'hui les coutumes, les plaisirs des habitans de Kiama ont une si parfaite ressemblance avec ceux de leurs voisins, qu'ils semblent avoir dû être toujours les

mêmes. Cependant un étranger ne saurait guère manquer d'observer une différence notable entre la manière d'agir propre aux individus des classes les plus respectables du Kiama, et la conduite que tiennent les gens de pareille condition à Boussa et à Wowow. Les premiers sont hardis, arrogans, fiers et rapaces; les seconds, doux, humbles et tranquilles. Les premiers ne passent aux yeux des marchands de toutes les autres parties de l'Afrique que pour une bande de voleurs; au lieu que les seconds sont partout vénérés, partout tenus en haute estime pour leur probité, leur droiture et leur bonne foi. Le Kiama, dit-on, payait jadis tribut au roi de Niki, mais il est actuellement tributaire des Felatahs.

Voici la liste, par ordre d'importance, des différens États qui forment la vaste contrée qui porte le nom de Borgou : ce sont le Niki, le Buoy, le Kiama, le Sandero, le Kingka, le Karokou, le Lougou et le Pundi. La situation des cinq premiers États, par rapport les uns aux autres, peut être indiquée de la manière suivante : le Niki se trouve au centre des quatre autres qui sont eux-mêmes placés relativement, le Buoy vers le nord, le Kiama vers l'est, le Sandero vers le sud, et le Kingka vers l'ouest; mais peut-être ne faut-il pas admettre ces indications comme d'une parfaite exactitude, car ce serait miracle qu'un indigène de Wowow pût donner

l'exacte position d'un pays éloigné du sien lorsqu'il n'a ni boussole ni aucun instrument pour s'aider dans ses observations, et que le soleil seul lui sert de guide.

Le Niki est dans une direction presque occidentale à sept jours de marche de Wowow, et les quatre États qui l'entourent, comme on l'a dit plus haut, sont chacun à trois jours dans la direction où ils sont placés. Le Korokou en est à seize vers l'ouest, le Pundi à vingt du même côté, et le Lougou à égale distance vers le sud-ouest.

De ces huit États, le Niki est le plus étendu et le plus puissant; aussi le chef qui le gouverne porte-t-il le titre de roi ou sultan du Borgou. La capitale du Niki, laquelle porte le même nom que le royaume, est extrêmement populeuse, extrêmement vaste, quoique sans murailles qui l'entourent, et n'occupe pas moins d'espace, dit-on, que la cité d'Yaourie. Le monarque qui régnait à l'époque de notre voyage possédait mille chevaux, qui tous étaient sa propriété particulière, et avait en outre de grands revenus, de grandes richesses dans tous les genres. Ses soldats, qui forment une bonne partie de la population de la capitale, sont réputés pour être braves, hardis, entreprenans; ceux qui composent les corps d'infanterie ont un côté de la tête rasée pour se distinguer des simples citoyens. Le Niki est presque la seule contrée de l'ouest vers laquelle les

Felatahs n'avaient pas encore osé tourner leurs armes.

On assure qu'il n'y a pas moins de soixante-dix cités considérables et importantes qui dépendent du royaume de Niki, et qui toutes ont chacune plusieurs villes plus petites et de nombreux villages sous leur propre dépendance. Les chefs de chacune de ces vastes cités font cadeau à leur souverain, une fois dans le cours de leur vie, d'une jeune et jolie pucelle que celui-ci admet à l'honneur de sa couche. Par ce moyen son sérail est toujours bien garni. Mais si la pauvre fille ne parvient pas à conquérir l'affection du roi, s'il ne l'aime pas, ou si après même qu'elle est entrée dans son lit il lui découvre quelque mauvaise qualité, quelque défaut de corps, elle est renvoyée sur-le-champ, et le chef de la ville qui l'avait fournie est obligé de la remplacer par une autre vierge plus parfaite. C'est une singulière et bizarre espèce de tribut, mais pourtant un tribut léger, car les habitans des soixante-dix villes n'en paient aucun autre.

L'État qui vient après le Niki, pour le rang, l'étendue et l'importance, et qui seul puisse rivaliser avec le précédent, est le Buoy, qui comprend de même soixante-dix cités de premier ordre. Les habitans de ces cités reconnaissent la suprématie du monarque de Buoy et, comme leurs voisins de Niki, lui paient un impôt de femmes. Il y a une multitude

innombrable de chevaux dans les États de Niki et de Sandero; mais ceux de Kingka, de Lougou et de Korokou, ne possèdent pas un seul animal de ce genre. A l'exception de Lougou, ces derniers États sont, dit-on, excessivement pauvres, et leurs habitans ne vivent que dans la pénurie la plus misérable; mais les indigènes du Lougou ont toutes les nécessités de la vie en plus grande abondance, et sont continuellement enrichis par les milliers de marchands qui vont dans le Gonja acheter des noix gouras, et qui chaque année traversent leur pays. Leur chef ou roi est le prince le plus opulent de tout le Borgou, car il a gagné par ce moyen plus d'argent que les monarques de Niki et de Buoy n'en ont jamais possédé. Le Pundi était autrefois dépendant du Niki, mais les naturels ont naguère secoué le joug et se sont déclarés libres. Toutefois ils paraissent, après l'acquisition de leur liberté, avoir bientôt perdu les faibles notions qu'ils avaient jadis du bien et du mal. Ils n'ont plus dès lors reconnu de chef, plus respecté de loi, plus souffert le moindre frein, et se sont mis à se voler les uns les autres, à piller la propriété de leurs voisins, et à dévaliser les voyageurs qui par hasard viennent à passer sur leur territoire.

Le 19 arriva enfin l'homme que le roi avait envoyé à Inquazhilligée, et le résultat de son voyage fut qu'on pourrait disposer en notre faveur d'un

grand canot neuf. « Ce canot, me dit Sa Majesté quand elle vint m'en donner avis, remontera le Niger par mes ordres, et vous ira prendre à Boussa, dès que la reine ma sœur m'aura payé le prix de la vente. » Nous aurions beaucoup mieux aimé conclure le marché nous-mêmes; mais nous avions affaire à une femme qui se mêlait de tout, dont les désirs étaient fort impérieux, et qu'il n'eût pas été prudent à nous de contre-carrer en rien. On se rappelle sans doute que je devais être libre de retourner auprès de mon frère aussitôt que le messager dont il est question plus haut aurait été de retour : je me préparai donc à user de la permission dès le jour suivant.

Le 20, quand j'eus déjeuné, je montai à cheval et me rendis auprès du roi pour lui présenter mes respects avant mon départ, et lui dire adieu. J'exprimai au vieillard toute ma reconnaissance du bon accueil et de la généreuse hospitalité que mon frère et moi nous avions reçus tant de lui que de ses sujets; après quoi je sollicitai la permission de me mettre en route sur-le-champ. Mais le monarque ne voulut pas me lâcher aussi aisément, et me retint plus long-temps que je ne l'eusse souhaité à m'entretenir de choses qui ne m'intéressaient nullement. Ensuite il me fallut, à sa requête, lui détailler la puissance, la richesse et la gloire de l'Angleterre; et quand j'eus fini de parler, les merveilles que je

lui avais décrites le tinrent une demi-heure immobile et muet d'étonnement. « Tout cela est-il vrai? demanda-t-il enfin à Pascoe qui était à côté de moi. — C'est la pure vérité, répondit Pascoe; car j'ai vu tout cela. — Merveilleux peuple! s'écria le roi. » Puis il se mit à parler sur d'autres sujets. Le canot qu'il devait nous vendre, observa-t-il, était excellent. Ensuite il vanta beaucoup la tournure de mon cheval, qu'il m'avait souvent vu monter, et dit que comme cet animal ne pouvait nous être d'aucune utilité tandis que nous continuerions notre voyage par eau, il ne refuserait pas de le recevoir en échange de l'excellent canot qu'il nous fournirait; que même, si l'un se trouvait valoir plus que l'autre, il donnerait volontiers la différence en cowries, pourvu que nous consentissions à la réciproque, si c'était notre cheval qui valait moins. Je lui répliquai que certainement tout cela était convenable, mais que comme la reine avait daigné se charger elle-même du soin de conclure le marché, il était inutile que, de notre côté, nous prissions avec lui aucun engagement. Le vieillard fut assez naïf pour m'avouer qu'il le savait bien, mais qu'il cherchait à passer son temps le plus agréablement possible, et que c'était pour ce seul motif qu'il prolongeait ainsi notre entretien. Moi, au contraire, j'étais fort ennuyé, surtout fort impatient de partir, car le soleil s'élevait déjà et la journée s'annonçait comme

devant être d'une chaleur accablante. Ce ne fut néanmoins qu'après de longues protestations d'estime et d'amitié pour nos compatriotes que, me serrant une dernière fois la main, il me permit de partir. Au bout de cinq minutes nous fûmes, nos gens et moi, hors de la ville.

Comme nous l'avions craint, le temps fut horriblement chaud. Aussi, notre fatigue ne tarda guère à devenir telle, que vers trois heures de l'après-midi rencontrant un petit hameau ombragé d'arbres magnifiques, nous y fîmes halte et n'allâmes pas plus loin. Ce hameau était peuplé d'indigènes du Nouffie, que les mauvais traitemens des Felatahs avaient contraints à quitter leur pays natal. Dans la soirée, lorsque l'air se fut rafraîchi et que les oiseaux commencèrent à gazouiller, les anciens de l'endroit se réunirent sous les vastes branches d'un majestueux mi-cadania, afin de se livrer jusqu'à la nuit selon leur coutume, aux plaisirs de la conversation. Pour se tenir en gaîté et s'humecter la bouche par intervalle, ils placèrent entre eux d'énormes calebasses remplies d'une bière de ménage très forte. Après en avoir avalé chacun deux ou trois copieuses gorgées, les vieillards se rapprochèrent les uns des autres, et le vénérable chroniqueur du village ouvrit à voix basse l'entretien sur l'hôte qui leur était arrivé, sur le redoutable homme blanc de l'ouest. Alors tous énoncèrent successive-

ment leurs diverses et terribles conjectures touchant le cannibalisme de mes semblables, et répétèrent à l'envi que c'était du sang des hommes noirs que nous étions le plus friands. Ces causeries, à mesure que la bière opéra davantage sur les cerveaux, prirent un tour plus sérieux, et quand le crépuscule arriva le cercle des auditeurs se rétrécit; ils ramassèrent alors sous eux leurs jambes qu'ils avaient d'abord étendues par terre commodément et sans se gêner, puis, de temps à autre, ils s'aventurèrent à me lancer par-dessus l'épaule un regard à la dérobée, mais cela ne parut servir qu'à leur inspirer encore plus de crainte. Un de nos domestiques qui faisait société avec eux, et qui pour boire sa part de leur bière avait jugé convenable de ne les contredire en rien, voulut, quand les calebasses furent vides, leur démontrer la sottise de leurs préjugés contre les Européens. Mais ils avaient trop d'amour du merveilleux, pour que des erreurs dont ils étaient imbus depuis l'enfance pussent être si aisément déracinées de leurs esprits; ils firent sourde oreille à toutes les raisons que leur débita Pascoe. Lorsque le froid de la nuit les obligea enfin à regagner leurs habitations, ils évitèrent de passer près de ma hutte, comme si elle eût renfermé un serpent ou un scorpion, et deux trois ou d'entre eux, qui me rencontrèrent par hasard, frissonnèrent, puis me considérèrent quelques secondes d'un air

ébahi, inquiet, suppliant, et incapables de maîtriser leur terreur, détalèrent en poussant de grands cris.

Le 21 nous déjeunâmes de bonne heure ; mais quand nous eûmes terminé notre repas, il survint une grosse averse qui nous empêcha de partir, et nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à midi. En outre, la route que nous suivîmes était tellement couverte de ronces et d'herbes, tellement envahie et obstruée par la végétation, que mon cheval butait à chaque pas, et que nous n'avançâmes qu'avec beaucoup de lenteur vers le terme de notre voyage. Entre deux et trois heures pourtant, nous fûmes en vue des murs de Boussa, et peu d'instans après nous entrâmes dans la ville, où je trouvai mon frère Richard complétement rétabli de son indisposition...

Acquisition d'un canot. Mesures du roi de Boussa pour la sûreté subséquente des voyageurs. Célébration d'une grande fête musulmane. Éclipse de lune. Le roi, sur l'arrivée du fils du roi de Nouffie qui vient à leur rencontre, accorde enfin aux voyageurs la permission de partir. Traitement des esclaves dans ces contrées.

Le 23 arriva de Wowow un des principaux habitans de cette ville, envoyé par le roi son maître avec plein pouvoir de traiter, la reine de Boussa et lui, au sujet de notre canot. Quoique ce fût une affaire qui nous intéressât plus que personne, on ne nous permit pas même d'ouvrir une seule fois

la bouche pendant la conclusion du marché. Sans nous consulter en rien, on arrêta que nous donnerions comme échange nos deux chevaux, et il nous fallut les livrer sur-le-champ. On nous assura toutefois, pour la forme, que si notre royal vendeur trouvait par hasard nos bêtes d'une valeur plus qu'équivalente à celle du canot, lequel devait nous être amené sans faute sous deux ou trois jours, il nous ferait passer une indemnité d'argent.

Nous apprîmes, le 24, que le sheik de Bornou avait naguère rendu un décret portant qu'on ne pourrait plus à l'avenir emmener des esclaves hors des contrées de l'intérieur pour les vendre du côté de l'ouest au-delà de Wowow. Ainsi se trouve fermé un des débouchés principaux par lesquels on dirigeait ces malheureuses victimes vers les côtes de la mer, pour de là être exportées en différentes parties du monde. Actuellement, dit-on, c'est à Tumbouctou que se tient le marché aux esclaves le plus nombreux et le plus profitable; c'est là que les marchands arabes viennent les acheter à leurs premiers possesseurs, pour ensuite leur faire traverser les déserts du Zahara et de la Libye, et les revendre dans les États barbaresques. Un Arabe ne nous a pas caché que plusieurs de ses compatriotes allaient trafiquer de leurs noirs jusqu'en Europe, en Turquie, par exemple, où « ils les plaçaient au prix de deux cent cinquante dollars la pièce. »

Le 25, le roi de Boussa fit partir un de ses gens avec ordre de visiter toutes les villes et tous les villages situés sur la rive du Niger, qui dépend du Nouffie, jusqu'à la cité felataise de Rabba, et de prier en son nom leurs chefs et gouverneurs qu'ils nous laissassent descendre le fleuve sans nous inquiéter ni même nous questionner. Rabba, disait-on, était à quatre jours de Wowow par eau, et à sept par terre. C'était une vaste et belle cité, dont les habitans étaient riches, nombreux, puissans, et tous les alentours embellis par une multitude innombrable de gracieux palmiers. On en tirait effectivement toute l'huile de palmier qui se consommait dans le pays où nous étions; et comme on ajoutait que le sel d'Europe que nous mangions à Boussa y avait été apporté de villes reposant le long du Niger, un peu au-dessous de Rabba, nous supposions que Rabba elle-même ne pouvait être fort éloignée de l'Océan. D'autre part, le vieux chef de Wowow comptait suivre l'exemple de son beau-frère, et envoyer un de ses sujets annoncer notre passage sur la rive du fleuve, dépendant de l'Yarriba, aussi loin qu'il la connaissait. Il faut qu'on sache que nous n'avions jamais songé à solliciter de Leurs Majestés un pareil service. Au contraire, nous désapprouvâmes la mesure de toutes nos forces. En effet, notre dessein était de passer la nuit devant Rabba, et d'éviter ainsi tout rapport avec les habitans, vu

que les Felatahs ne souffrent pas ordinairement qu'un étranger d'importance traverse leur territoire sans qu'il aille visiter leur monarque à Socoatou. Mais le roi de Boussa ne voulut admettre aucune de nos objections; il prétendit que son devoir lui ordonnait de ne rien négliger pour assurer notre salut, et faciliter le succès de notre entreprise. Or, suivant lui, le seul moyen qui existât de parvenir à ce double but était de faire officiellement savoir aux divers chefs des bords de la Quorra, que les hommes blancs étaient sous sa protection, qu'ils s'étaient embarqués sous ses auspices, et que par conséquent, lui le roi, il espérait, il croyait que nos personnes seraient respectées, et nos propriétés, nos gens, tenus pour sacrés par eux tous. Le plus désolant c'était que le messager en question ne pouvait pas être de retour avant une quinzaine.

Le 31 seulement nous fut amené le fameux canot du roi de Wowow. Il était si petit, si impropre à l'usage auquel nous le destinions, que nous fûmes obligés de le renvoyer à son propriétaire avec sommation de nous en fournir un autre plus grand et plus conforme à ses promesses.

Le 1er septembre devait avoir lieu la célébration d'une fête musulmane, dont chacun parlait avec enthousiasme depuis plusieurs semaines. Dès la veille les habitans des villes et villages voisins, voulant participer aux amusemens de toute sorte dont

Boussa allait être le théâtre, s'y rendirent en grand nombre. La simple perspective du plaisir paraissait avoir changé favorablement le caractère de tout le monde, et la joie rayonnait sur toutes les physionomies. Les chiens eux-mêmes, qui en d'autres circonstances ne reçoivent jamais que de mauvais traitemens, couraient alors en remuant leur queue avec un air d'allégresse et de bravoure qu'ils ne prennent que dans des circonstances comme celles-ci; car ce sont des jours de grâce et de répit pour ces pauvres bêtes. Hommes et femmes, ravis à l'idée des jouissances qui les attendaient pour le lendemain, s'amusaient à chanter et à danser; on les voyait causer et rire dans chaque coin, tandis que les plus jeunes enfans, nus comme à l'instant de leur naissance, étaient aussi gais que leurs pères et mères, et se roulaient à terre ou bondissaient sur le gazon ainsi que de petits chevreaux. En cette extraordinaire et importante occasion, la reine fit tuer un bœuf d'assez belle taille pour le débiter à ceux des habitans ou des étrangers accourus dans la ville qui étaient assez riches pour se permettre une nourriture aussi rare. Il y eut en outre sur le marché une plus grande quantité de riz et de blé que de coutume; bref, rien ne manqua pour plaire à tous les goûts, satisfaire tous les appétits, et rendre les réjouissances aussi complètes que possible.

Le lendemain, le jour commençait à finir et la

nuit avançait déjà, lorsque le roi sortit de sa demeure pour se montrer à son peuple. Il était accompagné d'une multitude de ses principaux sujets avec lesquels il parcourut la ville, et ensuite se rendit en dehors des murs pour offrir une courte prière aux dieux de sa religion, car il était encore païen comme l'avait été tous ses ancêtres, quoiqu'il emploie des prêtres musulmans à prier en sa faveur et à intercéder leur prophète à son propre avantage, suivant les rites de leur culte. Plusieurs musiciens battant du tambour, jouant du fifre ou sonnant de la longue trompette arabe en cuivre, faisaient partie du cortége. Ces gens précédaient leur souverain, et pendant qu'il regagnait sa résidence, ils ne cessèrent de charmer ses oreilles par les airs les plus bruyans. Bientôt il ressortit à cheval et remonta l'arène consacrée aux courses, étant entouré de personnes des deux sexes très bizarrement vêtues, lesquelles chantaient ou dansaient en marchant, et suivi d'une troupe d'hommes habillés avec élégance, montés sur des coursiers fougueux, et équipés comme s'ils partaient pour la guerre. Quand nous le saluâmes à son passage, le monarque s'arrêta et nous envoya une noix goura, ce qui dans une occasion aussi solennelle est regardé comme une marque de grande estime et comme une preuve de faveur particulière. De plus il demeura immobile en face de nous au moins dix minutes afin que

nous eussions tout le temps nécessaire d'admirer sa grandeur, sa magnificence, et de nous divertir en voyant les folles gambades de ses gens. Souriant de notre surprise et enchanté du respect que nous lui témoignâmes en déchargeant nos pistolets presque à ses oreilles, il nous salua à son tour d'un gracieux signe de tête, et passa outre. Le roi montait un superbe cheval gris, somptueusement caparaçonné; lui-même il se distinguait par la richesse de son costume, qui consistait en un bonnet rouge et un ample turban de même couleur, une tunique de soie damassée verte et cramoisie, des pantalons de drap rouge et des bottines arabes, et faisait un cavalier de noble et majestueuse figure. Des groupes d'individus en habits de fête étaient assis sous chaque arbre avec des lances, des carquois remplis de flèches, de grands arcs et de longues queues de vaches. Quand les gens munis de ces queues se mettaient à chanter, ils les agitaient au-dessus de leur tête, ou bien ils les lançaient en l'air à une grande hauteur et dansaient en même temps de la façon la plus bizarre, remuant les jambes avec une vitesse qui semblait tenir du merveilleux. Tout le monde, cavaliers et piétons, femmes et enfans, s'abandonnait à une joie délirante et était en mouvement. Les musiciens aussi, non satisfaits que la ville entière retentît de leur discordante et infernale musique, hurlaient comme des possédés du démon, cabriolaient avec

une souplesse de jarret inimaginable, et semblaient rivaliser de grimaces horribles ou comiques. Enfin c'était un spectacle bizarre et grotesque au-delà de toute expression, un spectacle tel que jamais un Européen n'en verra de semblable même dans ses rêves les plus fantasques. Cependant Sa Majesté était au comble du bonheur; sa félicité paraissait ne plus connaître de bornes. Il souriait gracieusement tout autour de lui, et par intervalle jetait de notre côté un coup d'œil malin et significatif comme pour nous dire : « Hum! votre souverain peut-il se vanter d'une suite aussi splendide que la mienne, et déployer autant de royale splendeur? »

La cérémonie fut longue et fatigante; et quoique le roi était abrité des brûlans rayons d'un soleil couchant d'Afrique par deux larges et lourds parasols, malgré que deux hommes se tenaient près de lui et l'éventaient sans cesse, néanmoins la sueur découlait en grosses gouttes de son front, et il semblait être exténué. Lors donc que notre curiosité eut été amplement satisfaite, le monarque continua son chemin avec son immense et assourdissant cortége de danseurs, de chanteurs, de musiciens, d'archers et de lanciers, pour s'occuper immédiatement des préparatifs d'une course de chevaux. Mais la carrière était courte, raboteuse, inégale, et la lutte entre les cavaliers ne fut nullement animée; même elle dura peu, et en somme fut fort inférieure aux

courses qui ont lieu à Kiama et à Wowow. C'était au reste, de tous les concurrens, le roi qui se tenait en selle avec le plus d'aisance, et à qui sa taille avantageuse donnait la meilleure mine. Dès que le soleil eut tout-à-fait disparu sous l'horizon, les amusemens cessèrent. La foule, tant des étrangers que des habitans, se rassembla dès lors devant la maison du monarque pour entendre une allocution que celui-ci devait prononcer; car, d'après une ancienne coutume restée en vigueur, le roi de Boussa harangue chaque année son peuple le jour où l'on célèbre cette fête. Le prince était au moins de la tête plus grand qu'aucun de ses sujets, de sorte que tous ses auditeurs pouvaient aisément le voir tandis qu'il leur parlait. S'il m'est permis de hasarder une telle comparaison, le commencement du discours que prononça Sa Majesté ne fut pas dans son genre très différent de celui que prononcent les chefs des gouvernemens représentatifs d'Europe à l'ouverture de la session des Chambres. Le roi de Boussa commença donc par assurer son peuple de la tranquillité intérieure de l'empire et de la disposition amicale des puissances étrangères à son égard. Puis il exhorta ceux qui l'écoutaient à ne pas négliger la culture du sol, à travailler avec ardeur, à vivre frugalement, et termina par une recommandation à tous d'être modérés dans l'usage de la bière. Il déclara que l'excès de cette boisson

était la source d'une infinité de malheurs, entre autres des querelles et des troubles qui avaient quelquefois lieu dans la capitale. « Allez maintenant, ajouta-t-il pour congédier son auditoire, allez vous livrer au repos, et n'oubliez pas que si vous suivez mes conseils, si vous êtes sobres et sages, vous servirez d'exemple à vos voisins, vous obtiendrez l'estime et les applaudissemens de tous les hommes... » Le discours du roi dura bien trois quarts d'heure. Il parla avec beaucoup de chaleur et d'éloquence; ses expressions furent toujours fortes et énergiques; son débit ne manqua ni d'action ni de dignité : enfin il renvoya l'assemblée d'un air bienveillant et noble à la fois. En guise de sceptre le monarque brandissait dans sa main le bout d'une queue de lion.

Le jour suivant, la fête continua; mais comme les cavaliers étaient censés s'être seuls amusés la veille, ce lendemain fut presque consacré exclusivement au chant, à la danse et à d'autres légères distractions qui sont plus à la portée des personnes de tout rang, de tout âge et de tout sexe. Dès l'aurore les habitans de la ville se formèrent en vastes bandes, et avec des musiciens à leur tête, parcoururent les rues en chantant et en dansant, pour ne s'interrompre que vers quatre heures de l'après-midi. Alors ils se portèrent en masse vers la demeure du roi où les attendait un auguste spectacle. Voulant

elle-même en jouir, la reine de Boussa avait déjà pris place en dehors du palais sur une estrade qu'entourait un petit mur en terre. Elle portait un riche déshabillé de soie anglaise d'une ampleur excessive, mais non sans élégance; et derrière elle, après les autres femmes du roi, étaient rangées ses propres esclaves féminines en nombre considérable. Au bout de quelque temps d'attente, comme le monarque qui devait danser en présence de ses sujets ne se pressait guère d'arriver, la foule, qui était d'abord restée immobile, recommença ses folles gambades au son de huit tambours et d'un fifre, avec une vigueur qui semblait inépuisable. Enfin le principal acteur de la fête, qui s'était si longtemps fait attendre, parut à la porte d'une de ses huttes. Son apparition fut saluée par des cris d'enthousiasme, qui se prolongèrent pendant qu'il alla s'asseoir sur un tabouret entre l'estrade de la reine, et la multitude. Plusieurs courtisans, qui avaient suivi leur maître, se placèrent à droite et à gauche de lui, formant pour ainsi dire une garde d'honneur. En effet, le roi, avant de montrer son propre savoir-faire, désira d'abord applaudir à celui de ses sujets. En conséquence un cercle se forma, et par son ordre cinq ou six de ceux qui étaient les plus renommés pour leur danse ou leur voix vinrent tour à tour déployer leurs talens. Sa Majesté, tant que ce divertissement dura, se livra de tout

cœur au plaisir, parut de tous les assistans le plus attentif, et ne cessa ni de sourire ni de témoigner son approbation par des paroles encourageantes ou par de bienveillans regards. Au moment où il allait lui-même descendre dans la lice, le prince, nous apercevant au milieu de la foule, donna ordre qu'on nous laissât passer au premier rang, et aussitôt il fut obéi. Alors il se leva et se mit en devoir de satisfaire la curiosité générale. En un clin d'œil tout le monde, soit par respect pour le souverain, soit qu'on voulait être mieux à même de le voir et de l'admirer, se trouva debout, et si grande était la presse que le cercle fut rétréci de moitié. Le roi ne se bougeait jamais qu'avec beaucoup de raideur et de gravité; aussi sa danse nous parut-elle s'en trop ressentir pour que nous l'applaudissions; d'ailleurs, ce qui est toujours disgracieux quand on se livre à un exercice comme celui-là, il avait les pieds d'une grosseur telle qu'on ne pouvait les comparer qu'à ceux d'un dromadaire; mais la populace, qui ne partageait pas notre avis, témoigna constamment son admiration par des clameurs de joie, au reste bien méritées si l'on songe à toute la peine qu'il fallait que le pauvre homme se donnât pour cabrioler aussi haut. Lorsque son premier pas, qui ressemblait beaucoup à celui que chacun dansait habituellement, fut terminé, le roi en commença un autre qui consistait à imiter le petit galop d'un

cheval indigène lorsqu'il marche au combat. C'était, comme on s'en doute, d'un burlesque achevé; mais malheureusement cette comédie fut courte, car en quelques minutes le monarque galopa vers une de ses huttes, et parmi des tonnerres d'acclamations disparut aux yeux des spectateurs.

Comme le soleil était alors couché, le départ du prince mit fin pour ce jour-là aux chants et aux danses; mais tout le monde attendit patiemment son retour sans bouger de place. A ce qu'il paraît, on ne s'était pas trompé sur les intentions du monarque, car bientôt il fit une nouvelle apparition, suivi d'un esclave portant deux calebasses pleines de cowries qui allaient être distribuées à la populace. Mais d'abord il en donna une poignée à chacun des danseurs, chanteurs et musiciens qui avaient si bien réussi à le divertir; puis de sa main royale pelota avec le reste la multitude pour qu'elle se battît en le ramassant. On devine ce qui en effet arriva : les pères et mères et leurs enfans, le frère et la sœur, les amis et les étrangers, se culbutèrent, tombèrent les uns sur les autres, et sur le nez, et sur le dos, sur les genoux, tous recevant pour le moins autant de coups et d'égratignures qu'ils recueillaient de coquillages. Cette bataille pour rire dura environ dix minutes; après quoi l'excellent monarque, afin de montrer son affection à ses sujets, qu'effectivement il chérissait avec

une aussi vive tendresse que si tous eussent été ses enfans, ne voulut pas les renvoyer chez eux sans les régaler encore une fois ; il remonta donc en dansant de côté jusqu'au milieu de l'arène, et regagna de même son habitation avec un sérieux imperturbable. C'était véritablement une prouesse de roi ; aussi la reine se rengorgea-t-elle d'orgueil d'avoir un tel époux ; le peuple manifesta son contentement avec un enthousiasme encore plus bruyant ; le peuple fut chéri plus qu'il ne l'avait jamais été ; tout fut long-temps bruit, tumulte, confusion ; mais peu à peu le calme se rétablit, et un profond silence régna dans la ville.

Vers dix heures du soir, lorsque nous dormions sur nos nattes, nous fûmes soudain réveillés par un grand cri de détresse que poussaient d'innombrables voix ; et en outre, un épouvantable vacarme qui semblait produit par le choc de toute espèce d'ustensiles de ménage, et que l'heure avancée rendait plus effrayant, parvenait à nos oreilles. Avant que nous eussions pu revenir de notre surprise, le vieux Pascoe se précipita dans notre hutte tout hors d'haleine, et nous apprit, d'une voix tremblante, que le soleil entraînait la lune à travers les cieux. Cherchant quel pouvait être le sens d'une si singulière et si sotte histoire, nous sortîmes à demi habillés dans la cour de notre habitation, et nous découvrîmes que la lune était complétement éclipsée.

Bientôt nous fûmes environnés d'un grand nombre d'habitans, qui tous en proie à la plus vive frayeur criaient que la fin du monde était arrivée, et que c'était le commencement d'une destruction universelle. Nous apprîmes par eux que les prêtres musulmans qui résidaient dans la ville, personnifiant le soleil et la lune, avaient dit au roi et au peuple que l'éclipse était occasionée par suite de l'obstination et de la désobéissance du dernier de ces deux astres. Ils prétendaient que depuis fort long-temps la lune était mécontente de la route qu'elle était forcée de suivre dans le ciel, parce que cette route était remplie de ronces et d'épines et obstruée de mille autres difficultés; qu'elle avait en conséquence épié une occasion favorable, et que la trouvant le soir dont il s'agit, elle s'était écartée de son chemin habituel pour entrer dans celui du soleil. Elle n'était cependant pas encore allée loin dans la voie défendue, lorsque le fait fut remarqué par le soleil, qui aussitôt courut après elle en grande colère, et la punit de sa présomption en l'enveloppant de ténèbres, la ramenant de force vers son propre territoire, et lui défendant de répandre sa clarté sur la terre. Le conte, tout bizarre qu'il puisse paraître, avait été cru de la meilleure foi du monde par le roi, la reine et la plupart des habitans de Boussa. Quant au charivari dont notre sommeil avait été troublé et qui continuait toujours avec

un redoublement de véhémence, la cause en était, nous dit-on, qu'ils s'étaient tous rassemblés dans l'espoir de contraindre le soleil à regagner sa sphère et à laisser la lune éclairer le monde comme d'habitude : moyen imité des nations sauvages.

Bientôt nous reçûmes de Sa Majesté un message qui nous invitait à nous rendre près d'elle. Achevant donc à la hâte de nous habiller, nous marchâmes vers la résidence royale, des alentours de laquelle partaient les cris, et nous y trouvâmes le souverain et sa timide compagne assis à terre au milieu de leur cour. De même que tous leurs sujets, dans la précipitation de la peur et la soudaineté de l'alarme, ils étaient sortis de leur habitation à demi habillés, la tête, les jambes et le haut du corps entièrement nus. Nous parvînmes en quelques minutes à calmer ou du moins à diminuer leur frayeur. Le roi nous apprit alors que lui-même et les plus vieux de la ville ne se rappelaient avoir vu précédemment qu'une éclipse de lune, qu'elle était arrivée à l'époque précise où les Felatahs avaient commencé à devenir formidables dans le pays et leur avaient prédit toutes les guerres et tous les désastres qui par la suite avaient eu lieu.

Cependant, comme le disque de la lune se couvrait de plus en plus et qu'il ne tarda guère à être complétement caché, le monarque, sans vouloir davantage écouter nos explications, s'abandonna

de nouveau à ses craintes, d'autant mieux fondées, pensait-il, que tous les habitans les partageaient, que tous se réunissaient tremblans autour de lui, et que personne d'entre eux ne réussissait à comprendre nos raisonnemens. En effet, nous avions beau dire, comme il n'y avait pas un seul nuage pour causer une obscurité si profonde, on ne nous croyait pas. Mais quelquefois le nombre rassure et fait renaître le courage; en conséquence le prince ne laissa en aller aucun de ceux qui étaient accourus et leur ordonna de demeurer près de sa personne, et de faire tout leur possible, c'est-à-dire le plus de vacarme qu'ils pourraient pour rendre à la lune son ancienne splendeur. Cette recommandation fut ponctuellement exécutée. Il nous fallut, pendant une heure environ, renoncer mon frère et moi, faute de nous entendre, à échanger un seul mot soit entre nous, soit avec nos voisins. Enfin, au bout de ce temps, une partie de la lune redevint visible, et alors tandis qu'elle achevait peu à peu de se découvrir, aux hurlemens de frayeur succédèrent des chants de triomphe. Par un assez heureux hasard il se trouva que nous avions un almanach qui prédisait l'éclipse en question, et si nous négligeâmes d'annoncer à l'avance ce phénomène, du moins pûmes-nous dire avec exactitude quelle en devait être la durée, chose qui nous valut une flatteuse réputation de savoir. Il était presque une heure du

matin quand nous quittâmes le roi et la reine; tout alors était redevenu calme et silencieux, et nous dormîmes en paix le reste de la nuit.

Dès le 6, par suite de pluies continuelles qui étaient tombées depuis le changement de lune, le Niger coula à plein lit, et en beaucoup d'endroits ses rives furent débordées, de sorte que chacun des jours suivans, à nos autres chagrins se joignit encore celui de ne pouvoir, lorsque le fleuve était si favorable à nos desseins, les mettre à exécution. En outre il commençait à se faire temps que nous quittassions Boussa, car d'après la règle commune à toutes les choses de ce monde, le plaisir et la satisfaction produits par la nouveauté de nos personnes diminuaient insensiblement, et nous n'étions déjà plus l'objet des soins attentifs du roi ou de la reine, nous n'excitions même plus de curiosité parmi les naturels. Puis nos hôtes royaux nous laissaient la plupart du temps manquer de vivres, ou bien ils ne nous en envoyaient que de qualité inférieure. Au lieu de riz ou de poisson cuits dans de l'huile de palmier, c'étaient de mauvais ragoûts de chair d'éléphant ou d'hippopotame si rance et si grasse que le cœur nous soulevait à chaque bouchée. La manière employée par les naturels pour tuer les éléphans est fort simple. Ils enfoncent dans la terre, au milieu d'un sentier par lequel on sait que ces animaux passent d'habitude la nuit pour

aller boire, un fort harpon, et n'en laissant sortir hors du sol que la pointe dans une position inclinée, puis la cachent avec de la paille ou de l'herbe; tandis que les monstrueuses bêtes, ne soupçonnant nul péril, poursuivent en troupe leur route accoutumée, l'une d'elles ne peut manquer de venir en contact avec le harpon qui pénètre dans sa poitrine ou son ventre, et sentant une cuisante douleur, mais n'ayant pas la sagacité de reculer, au contraire elle se pousse en avant de toutes ses forces, ce qui fait entrer l'arme encore plus profondément dans son corps. Ainsi retenue, elle devient aisément la proie de l'homme. Si toutefois on considère l'immense multitude d'éléphans qui habitent les bois dont les rives du Niger sont couvertes, il est singulier que les naturels n'en détruisent chaque année qu'un si faible nombre. Peut-être la raison est-elle qu'ils retirent peu de profit de leur peine, car la chair de ces animaux, à moins qu'ils ne soient fort jeunes, est toujours si rance et si dure, qu'on ne peut guère la manger; leurs dents aussi sont sans valeur, car on ne les emploie dans la contrée à aucun usage.

Le 12, comme il y avait une quinzaine que le roi ne nous avait visités, nous envoyâmes dès le matin un de nos gens lui dire que nous manquions de tout, que nous perdions notre temps à ne rien faire, que notre santé même se ressentait des effets fâ-

cheux d'une inaction si prolongée, et qu'en conséquence nous désirions qu'il nous accordât la permission de partir sans délai. A la vérité, le prince de Wowow ne nous avait pas encore renvoyé le canot qu'il nous devait; mais nous comptions en louer un à Boussa pour quelques jours, n'hésitant pas à croire que nous rencontrerions le nôtre en route. Sa Majesté répondit à notre domestique qu'elle viendrait nous voir dans l'après-midi. Elle vint effectivement, mais au lieu de se rendre à nos désirs, nous répéta que notre intérêt seul l'avait portée à prendre des mesures et des précautions qu'elle nous voyait avec chagrin désapprouver sans aucune cérémonie; que nous ne prouvions pas notre sagesse par notre impatience; que toute tentative pour descendre le fleuve avant le retour de son ambassadeur serait, à son avis, non-seulement présomptueuse et inconvenante, mais en outre complétement préjudiciable à notre sûreté, et qu'en conséquence elle refusait. Puis, parlant d'autres choses, le monarque finit par amener la conversation sur certain de nos pistolets dont il eût vivement souhaité que nous lui fissions cadeau. Pour nous manifester sa convoitise, suivant son habitude, il vanta beaucoup notre arme et employa de longues circonlocutions; mais comme nous n'étions pas obligés de comprendre ses énigmes, et que d'ailleurs il venait de se montrer si récalcitrant à nos vœux, nous feignîmes de ne pas

nous apercevoir qu'il demandât quelque chose.

Quant à notre départ, loin de nous regarder comme battus, nous allâmes tous les jours suivans importuner le roi de nos instances, et enfin nous obtînmes, le 19, la permission de nous mettre en route le lendemain. Aussitôt nous ne songeâmes plus qu'à nos préparatifs. Comme nous avions le projet d'entrer le moins possible en relation avec les divers habitans du fleuve, la grande affaire était de nous pourvoir de vivres en quantité suffisante pour subsister nous et nos gens pendant trois semaines ou un mois. Après beaucoup de peine nous parvînmes presque à nous procurer les provisions qui nous semblaient nécessaires, et qui consistaient surtout en quatre gros sacs de blé et de fèves. D'autre part, le roi et la reine nous envoyèrent du riz, du miel, des ognons, et deux vastes pots de beurre végétal, qui ne pesaient pas moins de cent livres. Pour comble de bonheur, dans l'après-midi arriva l'ambassadeur, qui s'était tant fait attendre, tant fait désirer. Il revenait de Rabba, et ramenait avec lui deux personnes que le roi de Nouffie envoyait pour nous servir de guides jusqu'à cette dernière cité, et dont un était son propre fils. Ce jeune homme, de mine tout-à-fait prévenante, ajouta même que son père avait chargé un homme de confiance de visiter toutes les villes du Niger, grandes ou petites, aussi loin que Funda, qui était en dehors des limites de son em-

pire, et d'annoncer aux habitans notre prochain passage en leur commandant de nous prêter assistance autant qu'ils le pourraient. Tout cela nous excitait sans doute à ne pas augurer trop mal de l'avenir. Cependant nous aurions préféré voyager incognito; puis nous réfléchîmes qu'il nous faudrait nourrir les guides à nos frais pendant toute la route : mais le roi de Boussa ne fut accessible qu'à un seul sentiment, celui d'une joie extravagante. Lorsqu'il sut quel motif amenait les deux étrangers, dans son transport il cabriola autour de sa hutte, et après cet élan de gaîté, il se mit à pleurer comme un enfant; son cœur était plein! « Maintenant, disait-il, quelque accident qui puisse arriver aux blancs, mes voisins seront forcés de reconnaître que j'ai pris d'eux tous les soins imaginables; que je les ai vraiment traités en roi, et que je n'ai rien négligé pour assurer leur bonheur, pour servir leurs intérêts. »

Dans la soirée un vieux prêtre musulman, dont la figure semblait empreinte d'une angélique douceur, d'une simplicité primitive, d'une bonté inaltérable, entra chez nous, et avec les plus vives instances nous supplia de lui donner avant notre départ quelque poison mortel dont il désirait qu'une très faible quantité pût donner la mort peu d'instans après qu'on l'aurait prise. L'infâme vieillard n'hésita même pas à nous avouer en confidence que son motif pour nous adresser une si étrange requête

venait d'un désir qu'il se sentait au fond de l'âme d'administrer la fatale drogue à un voisin que, pour punir sans doute d'un léger tort, peut-être imaginaire, il voulait envoyer dans l'autre monde. Comme on pense, nous répondîmes avec horreur et indignation à une pareille demande; mais l'homme écouta nos reproches sans se déconcerter, et quand nous eûmes fini, se levant d'un air tout satisfait, il reprit tranquillement le chemin de la porte.

Avant de clore ce paragraphe, disons un mot sur l'esclavage dans cette partie de l'Afrique. On peut, je crois, sans crainte d'être taxé d'exagération, dire que non-seulement dans le pays où nous sommes encore, mais aussi dans tous les autres pays environnans, les quatre cinquièmes de la population totale se composent d'esclaves. La plupart d'entre eux sont libres de demeurer où bon leur semble, pourvu qu'ils se rendent près de leurs maîtres dès qu'ils y sont appelés; ceux-là doivent pourvoir à leur propre subsistance, et partager avec leurs propriétaires le produit de leur travail. D'autres résident dans la maison de leurs possesseurs en qualité de domestiques, et sont néanmoins obligés de se nourrir eux-mêmes. La reine de Boussa avait à son service un grand nombre d'esclaves felatahs des deux sexes : les hommes étaient constamment occupés à prendre soin de ses troupeaux et à traire les vaches; les femmes à préparer le laitage, et les uns et les

autres gardaient pour eux la moitié de l'argent qu'ils gagnaient ainsi à leur maîtresse. Voilà comme les esclaves sont traités dans leur patrie : ils y jouissent d'une grande liberté, ne sont jamais surchargés d'ouvrage, ont beaucoup de temps de reste, sont rarement punis, et alors même ne le sont que très légèrement. Si un esclave prend la fuite et qu'on parvienne à le rattraper, il est simplement mis aux fers un jour ou deux pour ce crime; mais s'il s'avise de recommencer, on le vend aux marchands arabes. Les naturels ont une extrême antipathie contre la flagellation, et contre tout châtiment sévère de quelque genre qu'il soit; aussi est-il fort rare qu'on les voie recourir aux moyens de correction qu'ils sont en puissance d'infliger. En présence de pareils faits, peut-on ne pas pas s'écrier: Honte, honte à des milliers d'Européens!

Pendant notre séjour à Boussa la chaleur fut excessive : le thermomètre de Fahrenheit varia de 77 à 93 degrés, mais plus généralement se maintint entre 80 et 90.

Le roi et la reine de Boussa prennent congé des voyageurs qui s'embarquent pour descendre le Niger. Ile Melalie. Inquazhilligée. Iles Patashie et Téah. Excursion de Richard Lander à Wowow; son retour. La maison de correction à Patashie. Le prêtre païen. Départ de l'île. Arrivée à Lever.

Le 20 septembre, on peut imaginer avec quel allégresse nous saluâmes le retour de l'aurore. Nous

déjeunions avant de nous mettre en route, lorsque le roi et la reine vinrent à notre hutte pour nous dire une dernière fois adieu, et nous souhaiter un bon voyage. Ils apportèrent avec eux trois pots de miel et quantité de noix gouras, en nous recommandant d'offrir comme cadeau les noix au chef de Rabba; car, disaient-ils, rien de tout ce que nous possédions ne devait si bien nous concilier sa faveur et sa bienveillance. Après l'échange ordinaire de complimens, nous les remerciâmes avec effusion de la généreuse hospitalité que nous avions reçue dans leur ville, et les assurâmes que si nous étions assez heureux pour retourner en Angleterre, notre premier soin en y arrivant serait d'apprendre à nos compatriotes toute leur bonté pour nous, bonté dont nous garderions toute notre vie un tendre souvenir. Nous leur serrâmes alors la main, et pour finir nous leur souhaitâmes une longue continuation de la simple félicité dont ils jouissaient. Nos paroles, car c'étaient les dernières qu'ils nous entendaient prononcer, leur causèrent une vive émotion; ce fut les larmes aux yeux qu'ils nous firent une convenable et touchante réponse; après quoi, le digne couple s'éloigna, la tête basse, l'air consterné. Quand peu après leur départ nous quittâmes nous-mêmes la hutte, nous trouvâmes à la porte une multitude de voisins, d'amis et de connaissances, qui aussitôt tombèrent à genoux, levèrent les mains au ciel, et

lui demandèrent avec ferveur qu'il nous protégeât. Les personnes qui parmi eux étaient de la religion musulmane invoquèrent pour nous Allah et leur prophète. Enfin, le chemin que nous suivîmes pour gagner le Niger était bordé de gens qui nous accablèrent de saluts et de bénédictions. Pour assister sans émotion à de pareilles scènes, il aurait fallu que nos cœurs fussent de marbre.

Lorsque nous arrivâmes au bord du fleuve, nous y vîmes bien deux canots destinés à nous recevoir, nous et nos bagages, l'un assez grand, l'autre plus petit, mais point de canotiers. Telle est la nonchalance habituelle dans ce pays à toutes les classes d'indigènes, que nous fûmes obligés d'envoyer message sur message à ceux que nous avions loués pour rameurs, et qu'ils ne vinrent à leur poste qu'au bout d'une heure et demie. Après avoir navigué quelques instans, nous découvrîmes dans nos deux embarcations, qui peut-être étaient trop chargées, de telles voies d'eau, que si trois hommes dans chacune n'avaient sans cesse travaillé à les tarir, nous aurions infailliblement sombré. Il nous fallut en conséquence vers une heure de l'après-midi aborder à une petite île nommée *Melalie*, pour qu'on fît les réparations les plus indispensables, car nous n'osâmes pas aller plus loin à cause des rocs et de la vélocité du courant. Le chef du village, vieillard de bonne mine, vint nous présenter ses respects tan-

dis qu'on nous réparait, et ne voulut pas nous laisser repartir avant que nous n'eussions bu de la bière avec lui, déchargé en son honneur nos armes à feu, et accepté en retour un beau chevreau. Il était vêtu d'une tunique faite moitié en étoffe du pays, moitié en calicot de Manchester. Après une demi-heure de halte, nous lui dîmes adieu, les canots furent remis à flot, et nous continuâmes notre route. Melalie est passablement cultivée, et n'a pour habitans que des naturels du Borgou. Elle repose du côté occidental du Niger qui, entre elle et Boussa, est plein d'îlots séparés les uns des autres par des canaux profonds. Les deux rives, ainsi que les îles elles-mêmes, étaient fort fertiles et en général fort peuplées. Par-delà Melalie, le courant nous parut être de cinq ou six milles au moins, et le lit du fleuve présenta de nombreux rochers, dont plusieurs n'étaient qu'à peu de pouces au-dessous de la surface; mais ceux-là faisant bouillonner l'eau avec bruit, avertissaient à l'avance du danger.

A deux heures nous dépassâmes les limites de la partie du Boussa qui s'étend du côté oriental du Niger, et nous entrâmes dans les domaines du roi de Nouffie. Nous aperçûmes sur notre droite une ville dépendant du premier État qui marque l'endroit de la frontière; mais nous ne pûmes en savoir le nom. Nous longeâmes ensuite une île très boisée, appelée *Terre de Tout le Monde*, qui quoique fer-

tile reste inhabitée à cause, dit-on, du nombre immense de chevaux sauvages qu'elle renferme. A cinq heures, nous naviguâmes en vue d'une vaste et jolie ville nommée *Congie* [1], mais dont les maisons étaient fort disséminées. Puis, à peu d'intervalle, nous atteignîmes Inquazhilligée [2], la première des villes qui sur la rive gauche appartiennent au Wowow, car toutes celles qui sont supérieures dépendent du Boussa. Sans nous y arrêter, nous avançâmes encore pendant un quart d'heure, et nous abordâmes à une ville de marché qui reposait sur une vaste et superbe île appelée *Patashie*. Nous étions forcés d'y faire halte pour attendre le retour d'un de nos gens que nous avions débarqué dans le milieu de la journée, et chargé d'aller à Wowow informer le roi que nous avions quitté Boussa, et que nous comptions demeurer à Patashie, jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de nous envoyer le canot que nous lui avions acheté. A vingt ou trente pas du bord de l'eau, nous vîmes une énorme quantité de grands os et de crânes d'hippopotames, empilés sur

[1] C'est probablement la *Songa* de Clapperton, qu'il traversa en se rendant de Boussa à Comie.

[2] Cette ville a trois noms. Clapperton l'appelle *Comie*, ou mieux, dit-il, *Wonjerque ;* et Lander *Inquazhilligée*. C'est à ce qu'il paraît la première ville au-dessous de Boussa où le Niger cesse entièrement d'être obstrué de rocs, et pour cette cause, on y a établi un bac qui porte le nom de *Bac du Roi*. Inquazhilligée est le passage général des marchands qui vont dans le Nouffie et dans les contrées au nord-est du Borgou ou qui en reviennent.

une haute plate-forme construite exprès, et que sans doute les naturels conservaient comme trophées, d'après un même motif d'orgueil que celui qui dans notre Europe pousse les chasseurs à clouer sur la porte de leur maison des queues de renard, des cornes de cerf ou des pates de lièvre. Nous fûmes bientôt conduits vers le chef qui nous reçut avec beaucoup d'affabilité, nous logea dans une excellente hutte, et nous envoya d'abondantes provisions de bouche.

Patashie, avons-nous dit, est une île grande, riche, délicieusement belle, ornée par de nombreux groupes de palmiers, et par d'autres arbres élégans. Sa distance de Boussa peut être de quarante à cinquante milles. Elle abonde en chevaux, ânes, taureaux, vaches, moutons, volailles, et produit en abondance des fèves et du blé. De fait, le sol y est d'une si grande fertilité, les habitans y sont si laborieux, qu'on ne trouverait pas dans toute l'île, assure-t-on, une seule acre de terre inculte. Cette île est tributaire du Wowow, quoique habitée seulement par des naturels du Nouffie qui sont regardés comme honnêtes, actifs, industrieux et aisés.

Le lendemain 21, dès qu'il fit jour, le chef de Patashie, et plusieurs de ses administrés, tous en habits de fête, vinrent nous rendre visite, et par courtoisie sans doute, demeurèrent avec nous jusqu'au soir, s'occupant à boire du vin de palmier ou à

conter des histoires absurdes, de sorte que toute la journée l'intérieur de notre hutte ressembla plutôt à un cabaret qu'à une habitation particulière. Lorsque ces ivrognes se furent enfin retirés à notre extrême satisfaction, le fils du roi de Nouffie nous visita à son tour, et nous engagea, si le prince de Wowow ne pouvait nous fournir un assez grand canot, à réclamer la restitution de nos montures, dont nous trouverions à nous défaire avantageusement dans les États de son père, et à nous approvisionner, avec le prix d'une bonne quantité de grains de verre et d'autres brimborions, pour les distribuer comme présens aux divers chefs le long des rives du Niger. En place d'acheter nous-mêmes un canot, ce qui nous serait devenu fort coûteux, le jeune homme s'engageait à nous en procurer un de grandeur convenable qui remplirait parfaitement nos vues, au moyen de l'autorité de son père, et à nous conduire jusqu'à Tagra avec des hommes qu'il se chargeait pareillement de trouver. Comme Tagra, pensions-nous, était fort près de Bénin, ces offres nous semblaient assez d'accord avec nos intérêts; mais pour y souscrire, il nous fallait connaître quelle réponse Sa Majesté de Wowow aurait faite à notre message, et notre messager ne revenait pas.

Le 22, dans la matinée, nous reçûmes l'honorable visite du chef de Téah, île appartenant au Nouffie et située en face de celle que nous habi-

tions. C'était un vénérable vieillard, d'une taille avantageuse, mais d'une excessive corpulence. Il témoigna la joie la plus vive d'avoir vu des hommes blancs avant de mourir, et déclara que ni son père, ni sa mère, ni son oncle n'avaient joui d'un bonheur pareil au sien, que même aucun de ses ancêtres n'avait espéré en jouir, et que lui-même, pour cette raison, en garderait le souvenir tant qu'il vivrait. Téah n'est séparée de Patashie que par un très étroit canal. On dit que la première est plus vaste et plus peuplée que la seconde; mais pour la beauté de l'aspect, pour la fécondité du sol et les productions naturelles, il n'y a presque aucune différence entre l'une et l'autre. Toutes deux abondent en vivres qu'on peut s'y procurer à des prix raisonnables, sont habitées par des individus de même nation qui les enrichissent par leur travail et leur industrie, et ont toujours été exemptes des guerres intestines qui tant d'années agitèrent et appauvrirent les indigènes du continent.

Le soir, arriva, en compagnie de notre domestique, un envoyé du monarque de Wowow, porteur de nouvelles qui nous causèrent peu de satisfaction. Cet homme nous apprit d'abord que son maître était fort en colère contre nous, parce que nous lui avions manqué de parole en un point sur lequel il n'entendait pas raillerie. C'était tout simplement que nous lui avions promis de retourner à

Wowow avant de quitter le pays pour le voir danser, et que par jalousie le roi de Boussa, qui savait que son beau-frère était le plus fameux danseur du Borgou, n'avait pas voulu nous permettre de tenir notre promesse. L'envoyé ajouta que cependant son souverain nous destinait un canot qui était mouillé à Lever; mais que si nous étions le moins du monde disposés à rentrer en possession de nos chevaux, il ne ferait aucune difficulté de nous les rendre, attendu qu'il était incapable de garder le bien d'autrui. « D'ailleurs, dit l'ambassadeur en terminant, la décence ne vous ordonne-t-elle pas qu'avant de sortir d'une contrée, où peut-être vous ne reviendrez jamais, vous alliez offrir vos respects à un des principaux chefs qui la gouvernent? Allez donc sans délai à Wowow, je vous en supplie, non-seulement par politesse, mais encore pour y terminer vos affaires; ou que du moins, si vous ne pouvez pas vous éloigner tous deux de Patashie, celui de vous deux que la maladie a forcé soudain d'abandonner notre capitale sans dire adieu à notre prince, s'en retourne avec moi. » Je crus qu'il serait bon de suivre ce conseil; et comme l'envoyé devait repartir le lendemain, je résolus de l'accompagner.

Les habitans de la contrée ne sont sujets qu'à fort peu de maladies, et même celles qui règnent parmi eux ne sont nullement dangereuses. Ainsi la petite vérole les visite souvent, mais, assure-t-on,

elle ne se termine presque jamais d'une manière fatale. On ne rencontre dans cette partie de l'Afrique aucun de ces affreux ulcères qui sont si communs sur la côte; mais les maux de tête et les fièvres n'y sont point rares, et en général c'est du ventre et des yeux que les naturels ont le plus à souffrir. Ces peuples, à proprement parler, quoiqu'ils se vantent de connaître une multitude de plantes médicinales, ne possèdent aucun médicament actif qui provienne de leur territoire, car toutes les plantes dont ils parlent manquent d'efficacité. Ils attribuent aussi les plus merveilleuses vertus curatives à quantité de racines et de fibres d'arbres que recueillent et que vendent une foule de paresseux qui se disent prêtres mahométans. Mais autant que notre expérience nous permet d'en juger, elles sont tout-à-fait innocentes dans leurs effets, tout-à-fait inutiles, ne pouvant produire ni bien ni mal. Entre autres, la racine d'un gros arbre très rare jouit d'une telle réputation pour les étonnantes propriétés qu'on lui suppose, qu'elle a obtenu comme marque de distinction le nom de *mère des racines*. A ce qu'il paraît, pour peu qu'on en ait sur soi le moindre petit morceau, elle adoucit tout chagrin et allége toute infortune, bannit le souci de l'esprit et la misère du logis, chasse la peine et rend durable le bonheur. Par les Arabes cependant les naturels se procurent une immense quantité de tronc qui est un al-

kali fossile, et qu'on trouve sur les confins du désert. Les gens de toute condition, riches et pauvres, en prennent pour toutes les maladies de quelque nature qu'elles soient. La trone, autrement dite carbonate de soude, se réduit en poudre et se mêle avec du tabac à priser, auquel elle communique beaucoup de force. On en donne même aux chevaux, aux moutons et à d'autres animaux qui en mangent de gros morceaux avec la plus grande avidité.

Le 24 les canotiers qui nous avaient amenés de Boussa reçurent leurs gages et s'en retournèrent avec les canots vers leurs foyers. Dès qu'ils furent partis, on nous conduisit à terre, l'ambassadeur de Wowow et moi; nous trouvâmes sur le rivage des chevaux de selle qui nous attendaient, et aussitôt nous prîmes le chemin de la capitale de son maître. Lorsque nous y arrivâmes, vers trois heures, je me sentis tellement fatigué, par suite et de la longueur du trajet et de la chaleur du soleil, que je ne pus aller le jour même présenter mes hommages au roi. Toutefois, en lui faisant porter mes excuses, je le prévins que mon intention était de le visiter le lendemain dans la matinée. En conséquence, le jour suivant, après avoir déjeuné, je me disposais à monter à cheval pour me rendre à la demeure du monarque, selon que je l'avais promis; mais quelle ne fut pas ma surprise quand on vint m'annoncer que le vieil original, alléguant à son tour l'excuse

que j'avais alléguée la veille, ne pourrait me recevoir que le lendemain, parce qu'il s'était promené à cheval depuis le lever du soleil, et que cet exercice l'avait tellement lassé qu'à son grand désespoir il se voyait obligé de fermer sa porte à toutes les visites. Ce fut donc le 26 seulement que le roi m'accorda audience, et pour me dire alors, du ton le plus indifférent, qu'il n'avait pas encore pu nous procurer le canot qu'il nous avait promis, mais que sans aucun doute le chef de Patashie serait à même de nous en trouver un de nature à nous satisfaire, qu'il enverrait de ses gens auprès du chef pour conclure le marché, et que comme c'était lui-même qui en paierait le prix, la justice voulait qu'il gardât nos montures. Ainsi, telle est la promptitude avec laquelle les Africains traitent les affaires, qu'après sept semaines de négociations, de pourparlers et de messages entre deux souverains, relativement à une chose aussi simple que l'achat d'un canot, nous ne nous trouvâmes pas plus avancés que le premier jour.

Je revins à Patashie le 27, accompagné de trois des gens du roi qui devaient, soi-disant, nous faire enfin livrer notre canot; mais à peine eûmes-nous mis le pied dans l'île, qu'ils nous déclarèrent qu'on ne nous le livrerait qu'à Lever, et que pour cette raison ils nous suivraient jusque-là. Du reste, par leur entremise nous obtînmes d'y être conduits

dès le lendemain dans deux embarcations qu'on nous prêterait. Dans la journée nous fîmes une grande promenade à travers l'île, qui, sur six ou sept milles de long, n'en a qu'un seul de large, et qui, pour son étendue, est fort populeuse. Elle est toute parsemée de vastes groupes d'habitations; et dans le nombre nous distinguâmes une hutte qui sert de prison aux femmes qui se conduisent mal ou commettent quelque crime. C'est un bâtiment isolé, plus grand et de meilleure apparence que les simples maisons. En dehors, de chaque côté de la porte, sont deux statues en terre de grandeur presque naturelle, appuyées contre le mur.

L'une des deux est censée représenter une femme debout et sans vêtemens, de manière que chaque dame qui la voit peut se rappeler la destination de l'édifice; mais l'exécution, comme bien on pense, est tout ce qu'il y a de plus comique. L'autre figure, qui est moins mal exécutée, représente un crocodile, et, j'imagine, ne sert que d'ornement. La plupart des jeunes garçons et des jeunes filles de l'île sont absolument nus; ce n'est que lorsqu'ils deviennent hommes ou femmes qu'ils commencent à se vêtir. Le soir, le fils du roi de Nouffie, qui s'appelait Mohammed, nous quitta pour se rendre près de son père et l'informer de nos mouvemens. Il se proposait d'aller ensuite à Rabba pour y attendre notre arrivée.

Le 29, comptant sur la promesse de la veille, nous faisions dès le matin nos préparatifs de départ, lorsque le chef nous envoya dire que nous ne partirions que le jour suivant, parce qu'il avait plu toute la nuit, et que le Niger ne pouvait manquer de prendre en vingt-quatre heures un accroissement qui nous serait fort propice. Comme la pluie ne cessa guère de la journée, ce nouveau retard nous causa moins de chagrin.

Le 30, entre huit et neuf heures, on eut la politesse de nous amener des chevaux pour que nous n'eussions pas la peine d'aller à pied jusqu'au Niger. Mais lorsque nous parvînmes avec nos gens et nos bagages au bord du fleuve, il nous fallut attendre un temps infini l'arrivée de nos canots, qui étaient stationnés dans une autre partie de l'île. Pendant que nous étions les bras croisés sur le rivage, des centaines d'habitans accoururent pour nous voir, et parmi eux était un prêtre de l'ancienne religion du pays vêtu de la plus bizarre façon. L'étoffe qui composait les diverses pièces de son costume n'avait presque été fabriquée qu'avec une espèce de belle herbe moelleuse. Sa tête et ses épaules, et une partie de son corps, étaient cachés sous quelque chose (car je ne sais de quelle expression me servir) qui ne ressemblait pas mal à un toit de hutte, et qui était bordé d'une frange et de glands en herbe teinte. Une tunique, faite aussi d'herbe, merveil-

leusement tissée de diverses couleurs, lui entourait le corps et lui venait au genou; enfin le personnage portait un pantalon de même matière et de même fabrique, mais couleur d'herbe sèche, dont le bas des jambes était retroussé, ce qui n'empêchait pas la longue frange dont elles étaient garnies de balayer la terre. Ce prêtre s'approcha de plusieurs individus qui étaient assis sur le gazon, et se baissant sur eux, leur encapuchonna le haut du corps avec sa singulière coiffure, la secoua trois ou quatre fois, ce qui produisit un étrange bruit sourd, et se releva pour aller faire à d'autres pareille cérémonie.

Quand les canots furent arrivés, et qu'on y eut transporté nos bagages, on nous pria de remonter à cheval pour gagner un lieu d'embarquement situé un peu plus bas, parce que, nous dit-on, des rocs qui obstruaient le Niger, à quelque distance de l'en droit où nous avions attendu, étaient fort dangereux pour des barques pesamment chargées. Nous ne nous embarquâmes pas sans avoir échangé de tendres adieux avec nos aimables hôtes, et alors le courant nous emporta avec une rapidité extraordinaire; mais nous regrettâmes de trouver encore le fleuve intercepté par des rocs et de nombreux îlots qui le rendent impropre à la navigation et nuisent sans cesse à la beauté du coup d'œil. A quelques milles au-dessous de Patashie sont trois îles, toutes trois

situées de front, et qui portent le nom collectif de Raah. Sur l'une d'elles repose une vaste ville marchande où nos canotiers descendirent pour prendre des rafraîchissemens. Nous continuâmes alors quelque temps notre route sans rencontrer d'obstacles qui nous arrêtassent; mais ensuite, pour éviter un long récif, nous fûmes obligés de passer par un bras excessivement étroit, recouvert par des branches d'arbres et plus qu'à moitié rempli de ronces et de grandes herbes. Après être resté dans la branche principale nous passâmes devant une ou deux villes situées sur les rives; puis nous vînmes en vue de Lever, qui était le lieu de notre destination, et où nous abordâmes à une heure de l'après-midi après avoir quitté Patashie depuis trois heures. Lever peut être éloignée de cette île d'environ vingt milles.

Notre surprise fut extrême lorsque, mettant pied à terre, nous fûmes reçus, non par les autorités du lieu, mais par un homme appelé Ducou, qui se donnait pour l'agent et l'ami intime du prince de Rabba; mais elle ne connut plus de borne quand nous apprîmes que quarante ou cinquante Felatahs armés, dont il était le commandant, résidaient alors à Lever. Ce Ducou, natif du Bornou et prêtre musulman, nous traita avec une exquise politesse, nous accabla de complimens et nous prodigua des offres de service. Ce fut lui qui nous mena vers le

chef de la ville, et nous présenta sans presque savoir qui nous étions; après quoi il sortit et alla nous faire préparer un très bon logement, revint nous prendre pour nous y installer, resta quelque temps avec nous à raconter de sottes histoires, nous quitta de nouveau, rentra avec une brebis et d'autres provisions qu'il avait obtenues par force du chef, et ne s'éloigna plus que quand la lune se fut levée pour aller se livrer au soleil. Nous n'avions jamais vu de notre vie un drôle plus babillard, plus officieux et pourtant plus importun.

A ce qu'il paraît, Lever n'appartient pas au roi de Wowow, quoiqu'elle soit située dans ses États; car ce monarque n'y avait pas un seul sujet, pas le moindre canot, de sorte que nous dûmes renoncer à tout espoir d'en obtenir un par son intermédiaire, et nous résigner à la perte gratuite de nos chevaux. Il nous fallut enfin ouvrir les yeux et comprendre que dans toute cette affaire nous avions été complétement joués par les souverains de Boussa et de Wowow, que dans notre simplicité, pour ne pas dire notre bêtise, nous avions cependant regardés comme nos plus chers et nos meilleurs amis d'entre les noirs. Dès que nous eûmes la certitude que contrairement à l'attente dont toujours on nous avait bercés, nous ne pouvions pas nous procurer de canots à Lever, nous jugeâmes prudent, vu la circonstance, de garder les deux qui nous avaient été pré-

tés le matin par le chef de Patashie, et dont l'un passablement grand était presque neuf. Nous savions pourtant bien que le roi de Wowow ne les avait pas encore payés, et que sans doute il ne les paierait jamais; puis c'était horriblement mal à nous d'agir ainsi à l'égard du chef de l'île, vieillard si bon, si confiant. Mais, personne ne l'ignore, nécessité n'a pas de loi. Comme il était naturel de le supposer, les canotiers, quand ils connurent nos prétentions, s'y opposèrent de toutes leurs forces. Ils jurèrent, ils jetèrent les hauts cris, et nous n'osions guère leur répondre; mais notre infatigable ami, Ducou le prêtre, intervint et leur imposa silence en les menaçant de faire couper la tête au premier qui s'aviserait de remettre le pied dans les canots. Pour donner plus de poids à cette menace, il les fit garder par trois de ses soldats qui se promenèrent en long et en large sur le rivage avec leurs sabres nus. Nous étions accompagnés de cinq ambassadeurs, un de Boussa, un autre de Nouffie, et trois de Wowow. L'office de ces gens était de veiller à ce que toutes les promesses que leurs souverains respectifs nous avaient faites fussent ponctuellement exécutées; mais en la présente occasion aucun d'eux n'osa prendre nos intérêts ni même ouvrir la bouche. Par conscience peut-être de la conduite infâme que leurs maîtres avaient tenue, ils errèrent toute la journée autour de notre demeure, l'air aussi sot

que des moutons, et la tête basse comme des prisonniers condamnés à mort. Comme ils ne nous étaient d'aucune utilité, et qu'en outre nous étions tenus à leur payer des gages, nous congédiâmes le lendemain ceux de Boussa et de Wowow.

Le soir, après que Ducou nous eut quittés, le chef de la ville vint nous offrir ses respects, et nous souhaiter une bonne nuit. Il nous traça un pitoyable tableau des souffrances que lui et son peuple avaient déjà endurées et enduraient encore tous les jours de la part des Felatahs, et malheureusement l'état dans lequel nous trouvâmes les choses prouvait que dans son tableau il n'y avait rien d'exagéré.

Fondation récente de la ville de Lever. On vient de Patashie réclamer des voyageurs leurs canots; mais grâce à l'intervention de Ducou ils les gardent, et continuant leur route, visitent successivement la ville de Rajiebo, la ville de Leechee, l'île Madjie, le mont Kesa, l'île Belée; puis parviennent à l'île Zagozhi.

Le 1er octobre les naturels de Patashie qui nous avaient amenés à Lever, voyant que nous étions bien déterminés à ne pas leur rendre leurs canots, en empruntèrent deux autres aux habitans du lieu et reprirent le chemin de leur île.

La ville de Lever s'appelle aussi *Layaba*, et même ce dernier nom semble lui être plus généralement donné dans le pays. Sa population est considérable, et son emplacement très étendu; néanmoins sa fon-

dation ne remonte qu'à peu d'années. Les habitans qui sont tous indigènes de Nouffie résidaient naguère dans un fort village situé sur la rive opposée du fleuve; mais à cause des guerres civiles qui désolaient leur contrée, et pour se soustraire aux exactions des Felatahs, ils étaient venus chercher asile au lieu qu'ils habitent aujourd'hui. Toutefois ils n'y avaient pas joui d'une longue tranquillité; leurs ennemis avaient bientôt découvert leur retraite, et pour se mettre à l'abri de continuelles irruptions, il leur avait fallu consentir à payer certain tribut au prince des Felatahs de Rabba, outre une espèce de loyer pour la terre qu'occupent leurs habitations et pour les champs qu'ils cultivent dans le voisinage. Ce n'était pas encore tout, car des bandes de maraudeurs erraient toujours dans la campagne, et venaient de temps à autre lever chez eux des contributions. Il en était ainsi lors de notre arrivée; les Felatahs avaient pénétré dans la ville quelques jours auparavant pour enlever aux paisibles citoyens tout ce qui tenterait leur cupidité. Ces brigands, car ils ne méritent pas d'autre nom, étaient tous richement habillés, et portaient à leur ceinture de longs sabres qui ne les quittaient jamais. Notre présence cependant les empêcha cette fois de commettre aucun vol, car ils sentaient que nous mettrions obstacle à leurs procédés iniques, et avaient une horrible peur de nos armes à feu.

Dans l'après-midi ils se rassemblèrent au son du tambour, et traversèrent précipitamment le fleuve. Pour cela, sans nous en demander la permission, sans même se donner la peine de nous en prévenir, ils mirent à flot le plus grand des deux canots dont nous étions restés possesseurs. Au moment où ils allaient partir, on vint nous en apporter la nouvelle, et comme nous présumions qu'ils ne voulaient rien moins que s'autoriser peut-être de notre exemple pour s'approprier le bien d'autrui, mon frère courut aussitôt vers le rivage. Du plus loin qu'il aperçut les voleurs, il leur ordonna de descendre immédiatement, sinon de craindre sa colère, et dirigea sur eux le canon d'un pistolet. Ils se préparaient à obéir, lorsque notre officieux ami, le prêtre Ducou, s'avança vers John, lui posa la main sur l'épaule avec familiarité, et d'un ton protecteur le pria de se calmer, ajoutant qu'il venait tout lui dire. Alors il l'informa que c'était lui-même qui avait pris la liberté d'autoriser ses amis à se servir de notre canot, s'excusa de ne pas nous avoir prévenu, et dit qu'au reste on nous le ramènerait dès qu'ils auraient passé l'eau. John se contenta de cette promesse et les laissa s'éloigner, quoiqu'il pensât bien que Ducou lui avait débité un mensonge, et que sa première intention avait été d'emmener au diable notre canot; mais comme le prêtre devait rester encore quelque temps à Layaba, mon frère lui déclara que nous

le retiendrions en otage jusqu'au retour de l'embarcation, et elle revint en effet au bout d'une demi-heure.

Le lendemain arrivèrent six hommes que le chef de l'île de Téah envoyait vers nous. Ces gens venaient nous dire que les canots, qu'à l'extrême surprise de leur maître nous avions retenus à Lever, n'appartenaient pas, comme nous l'imaginions, à son ami et voisin le chef de Patashie, mais étaient sa propriété à lui-même, et que comme il ne reconnaissait pas l'autorité du roi de Wowow, mais avait toujours été sujet de celui de Nouffie, il pensait que nous n'avions aucun droit sur les canots en question, et par ce motif nous priait de les remettre entre les mains de ses envoyés. Il les avait prêtés, parce qu'il désirait nous rendre service et faire plaisir à son confrère; mais ne concevait pas, ne croyait pas que nous pussions être assez ingrats pour payer d'un semblable retour la généreuse hospitalité que nous avions reçue. Nous comprenions si bien, quant à nous, la justesse et la vérité de ces observations que, sans être arrêtés par la perspective des conséquences, nous répondîmes aux Téahiens que nous ne refusions pas de restituer les canots à leur légitime propriétaire, et qu'ils étaient libres de les prendre quand bon leur semblerait. Mais sur ces entrefaites survint Ducou, qui, apprenant l'objet de la réclamation des ambassadeurs, entra dans une violente

colère, ordonna que les canots fussent immédiatement tirés hors de l'eau et traînés à deux cents pas au moins du rivage, puis déclara que si quelqu'un y touchait, il lui mettrait une corde au cou, et en cet état humiliant le conduirait comme une bête devant son souverain. Les pauvres insulaires n'ajoutèrent pas un mot et sortirent sur-le-champ de la ville. En dépit de certains scrupules dont nous ne pouvions nous défendre, nous commencions à regarder ce Ducou comme une providence; nous admirions surtout son désintéressement. Mais il n'eut pas plus tôt congédié les réclamans qu'il vint nous demander le salaire de sa protection, et que nous fûmes obligés de satisfaire à toutes ses exigences.

Le soir les habitans de la ville s'assemblèrent devant notre hutte, pour profiter du clair de lune et se livrer au plaisir du chant et de la danse. Comme la plupart de leurs compatriotes, comme les naturels de l'Yarriba, ils paraissaient donner à peine un moment de réflexion à leurs misères publiques ou privées, et s'abandonnaient de tout cœur à la joie. Les danseurs tenaient dans chaque main une queue de vache; ils étaient tous grotesquement habillés, et de nombreux chapelets de cowries, qui leur entouraient les bras et les jambes, produisaient un bruit bizarre par la violence et la célérité de leurs mouvemens. Ils chantaient en même temps qu'ils dansaient, et par la singularité de leurs gestes,

excitaient de la part des spectateurs de longs battemens de mains, de bruyans éclats de rire. De fait le spectacle était fort comique, et jamais nous n'avons vu tant d'insouciante gaîté, jamais nous n'avons nous-mêmes ri davantage parmi les naturels de l'Afrique. Quoique les acteurs se remuassent avec une telle énergie qu'ils en étaient tout haletans, néanmoins, selon leur coutume, ils continuèrent leurs chers exercices long-temps après minuit.

Le 3, par suite d'un avis qu'on nous avait donné la veille, nous faisions dès le matin nos préparatifs de départ, quand le chef de la ville nous envoya dire que nous ne partirions pas. Il paraît que c'était le prêtre qui, se mêlant de tout, l'avait dissuadé de ses bonnes intentions; de sorte que nous ne sûmes plus si nous avions dans Ducou un ami ou un ennemi. Toutefois, comme cette nouvelle était accompagnée de la promesse que nous serions certainement libres de poursuivre notre voyage le lendemain, nous prîmes plus aisément notre mal en patience. Mais le 4, comme déjà nous quittions notre hutte pour gagner le bord de l'eau, quelles ne furent pas notre surprise et notre colère, lorsqu'on vint nous annoncer qu'il nous fallait encore passer un jour à Lever! Sur-le-champ nous allâmes à la demeure du chef, et nous l'y trouvâmes assis à terre en compagnie de l'artificieux Ducou et de notre guide nouffien, qui se disputait à haute voix contre

ces deux derniers. Notre arrivée soudaine et inattendue, notre air courroucé coupèrent court à leur dispute; et prenant la parole, je leur déclarai de la manière la plus formelle, qu'en dépit d'eux trois et de toute leur puissance, nous étions résolus à quitter Layaba sur l'heure. Avec la plus insolente effronterie du monde, le prêtre nous regarda en souriant, et répliqua que nous étions absolument en son pouvoir, que nous ferions ce qu'il voudrait, et que nous ne sortirions de la ville que lorsqu'il le jugerait convenable. Je laisse à penser si un tel langage dut nous mettre en fureur. Pour donner au coquin qui l'osait tenir un démenti en règle, nous repartîmes que si lui-même ou quelqu'un des siens faisait mine de vouloir nous retenir une minute de plus, nous lui enverrions une charge de plomb dans la tête sans autre cérémonie que s'il était une perdrix ou une pintade. Le prêtre, qui jusqu'alors nous avait toujours vu aussi doux que des moutons, fut intimidé de l'énergie que nous montrions au besoin; à l'instant même il changea de ton, et de beau parleur, d'important qu'il était, il devint muet, il se fit humble. Quand l'obstacle fut ainsi levé, nous sortîmes, et rassemblant nos gens, nous essayâmes de traîner nos canots jusqu'au fleuve; mais ils étaient si lourds, et le terrain parfaitement plat nous favorisait si peu, qu'à peine parvînmes-nous à les bouger de place. Les habitans, après

nous avoir d'abord considérés en silence, honteux bientôt de la peine que nous prenions inutilement, se décidèrent à nous aider; le chef et le prêtre eux-mêmes mirent la main à l'œuvre; et dès lors nos embarcations furent à flot en quelques minutes. Nous y montâmes sans délai avec notre monde et six naturels que nous louâmes comme rameurs, et gagnant le large nous eûmes bientôt perdu la vue et le souvenir de Lever.

Les bords du fleuve, proche de cette ville, sont élevés d'environ quarante pieds au-dessus de l'eau et presque perpendiculaires. Le fleuve lui-même semblait profond et libre de tout rocher; sa direction était méridionale. Nous naviguâmes l'espace de douze à quatorze milles, sans rencontrer le moindre obstacle ni le moindre îlot. La largeur du lit, pendant cette première partie de notre course, varia d'un à trois milles. Les bords étaient très plats de chaque côté, et nous n'aperçûmes chemin faisant que quelques misérables villages. Nous atteignîmes ensuite deux petites îles, au-delà desquelles la terre parut prendre plus d'élévation, et même, en de certains endroits, formait de petites collines. Les rives étaient alors ombragées par de grands arbres entre lesquels le pays se montrait découvert et bien cultivé. Si enfin nous en jugeons par le nombre des villes et des villages disséminés dans la campagne il devait être fort populeux.

Vers une heure après midi, nous abordâmes à la ville de Bajiebo, qui, quoique située dans l'Yarriba, c'est-à-dire sur la rive occidentale du fleuve, est habitée par des Nouffiens. C'était une des cités les plus spacieuses et les plus peuplées que nous eussions encore vues. Ses habitans font un commerce considérable avec leurs compatriotes de la rive opposée, et pour transporter leurs marchandises ils ont un grand nombre de vastes canots qui, pendant toute la journée, ne cessent de passer d'une rive à l'autre. Leurs huttes sont tellement rapprochées, ils les bâtissent en s'inquiétant si peu de la commodité et de la libre circulation de l'air, qu'il n'est peut-être pas un seul sentier assez large pour que deux hommes puissent y marcher de front; et comme on n'a point laissé subsister entre les habitations un seul arbre qui donne de l'ombrage, la chaleur est toujours excessive. Je crois enfin qu'il n'existe pas au monde de lieu plus bruyant, et surtout plus sale; de chaque coin s'exhalait les odeurs les plus infectes. A ce qu'il paraît, Bajiebo est gouverné par deux chefs, tout-à-fait distincts et indépendans l'un de l'autre, dont l'un est Noufanchie ou indigène de Nouffie, et l'autre Felatah; car dans l'après-midi chacun de ces individus nous envoya une écuelle de riz comme présent; mais ils ne nous visitèrent pas, et lors de notre arrivée, bien loin de venir eux-mêmes nous recevoir, ils ne députèrent

personne à notre rencontre. Même il nous fallut attendre deux heures au soleil avant qu'on s'occupât de nous trouver un logement, et lorsque enfin on daigna nous honorer de quelque attention, ce fut pour nous conduire dans une hutte située au cœur de la ville, et où il y avait eu toute la journée du feu, de sorte que les murs étaient aussi chauds que le sont encore les parois d'un four après qu'on en a retiré le pain. En outre, par ordre des autorités, une vaste natte d'un tissu très fin fut appendue devant la porte, pour empêcher que des milliers d'yeux ne restassent continuellement fixés sur nous, et ainsi nous fûmes privés du moindre souffle d'air. Il est inutile de dire que nous passâmes la nuit la plus horrible qui se puisse imaginer.

Parmi les canots des habitans nous en distinguâmes plusieurs assez vastes, dont un seul arbre faisait le fond, tandis que les côtés étaient élevés en planches à une grande hauteur. Dans la plupart de ceux-là on avait construit des espèces de cabines qui en occupaient le milieu, et où les propriétaires allumaient du feu, préparaient leurs alimens, prenaient leur sommeil et enfin passaient toute leur vie. Le toit qui était de paille, hémisphérique et oblong, ressemblait à celui d'un fourgon couvert. Ces cabines sont de la plus grande utilité pour les naturels; car, au moyen de l'abri qu'ils y trouvent, des marchands peuvent, d'une manière passablement

commode, avec leurs femmes et leur famille, remonter ou descendre le Niger pendant cinq ou six jours sans être forcés d'aborder, excepté pour acheter des vivres, ou ailleurs s'ils jugent convenable de le faire. Comme ces gens n'ont rien qui réponde à de la poix, du chanvre ou du goudron, rien qui puisse y suppléer, ils emploient des crampons de fer pour le réparer et en retenir les planches lorsqu'un canot prend l'eau, ou que, ce qui arrive souvent, il se fend par quelque endroit à force d'être exposé aux brûlans rayons du soleil. Nous avons vu un vieux canot qui avait subi tant de réparations, qu'il n'avait pas moins de huit ou neuf cents de ces crampons enfoncés dans les flancs et la carcasse.

Le 5, à sept heures du matin, nous étions déjà en route. Le Niger, un peu au-dessous de Bajiebo, se divise en deux branches de largeur presque égale, formées par une île. Nous préférâmes naviguer par la branche orientale, mais sans raison particulière. Sur la rive droite du fleuve le pays était fort beau. A notre gauche l'île qui occupait le centre du lit était d'un aspect délicieux, couverte de bois et de verdure, mais petite, et nous l'eûmes dépassé en très peu de temps. Ce fut alors qu'un magnifique spectacle se déroula devant nos yeux. Des deux côtés, les bords étaient embellis par des arbres immenses et par d'élégans buissons, tous chargés d'un épais feuillage, mais offrant différentes teintes de

vert depuis la plus tendre jusqu'à la plus foncée. Perchés sur chaque tige, une multitude de petits oiseaux nous charmaient par leurs chants. Puis, de superbes festons de plantes grimpantes toujours vertes tombaient du faîte des plus grands arbres, et descendant jusqu'à l'eau formaient d'innombrables grottes naturelles que l'imagination même la moins poétique, tant elles étaient fraîches et profondes, aurait supposé devoir être habitées par des naïades. Cependant à toutes ces beautés il manquait quelque chose, et ce n'était rien moins que la vie; partout régnaient une solitude absolue, une froide solennité, un silence de mort, qui à notre insu nous pénétraient l'âme de tristesse.....

Dans le cours d'une heure, après avoir quitté Bajiebo, nous passâmes au bas de deux villes d'une étendue considérable, et nous aperçûmes en avant de nos embarcations une montagne couverte d'arbres. Nous naviguâmes ensuite au pied d'un énorme monceau de vastes quartiers de granit, détachés les uns des autres et de couleur sombre, qui sont situés du côté nouffien ou nyfféen, ou oriental du Niger. A quelque distance et tout près du bord, s'élève une petite ville. A une demi-heure plus loin de navigation, nous atteignîmes une vaste cité qui repose pareillement sur la rive droite, s'appelle *Leachee*, est habitée par des Noufanchies, et passe pour une des places les plus importantes du pays. Nous y abor-

dâmes, tant pour la visiter que pour remplacer nos canotiers de Bajiebo qui demandaient à s'en retourner chez eux. A peine eûmes-nous mis pied à terre que nous reçûmes du chef l'invitation de venir le voir. Nous acceptâmes, et après avoir traversé la ville presque entière nous parvînmes enfin à sa résidence. C'était une large hutte très haute, où l'on nous introduisit sans cérémonial ni étiquette, mais où nous trouvâmes le personnage assis avec majesté sur une estrade en terre, au milieu d'une quarantaine de naturels et de Felatahs qui causaient d'un air fort sérieux de chaque côté de lui. Il nous reçut avec une grande politesse et beaucoup de démonstrations de joie, nous fit avancer tout près de sa personne afin qu'il pût mieux nous voir et nous parler, et nous supplia instamment de ne repartir que le lendemain, de lui donner au moins le reste de la journée; mais nous fûmes inflexibles. Dès que nous lui eûmes fait notre cadeau et qu'il eut promis de nous envoyer des rameurs, nous regagnâmes le rivage. Toutefois avant que les rameurs fussent arrivés nous attendîmes long-temps, très long-temps; et lorsqu'ils arrivèrent ils n'étaient qu'au nombre de deux, en sorte que nos gens furent obligés de ramer aussi. Dans l'intervalle le chef nous envoya un pot de miel et une couple de beaux citrons.

A Leechee le Niger est large d'environ trois milles, et les habitans ont un nombre immense de

canots pour traverser le fleuve, pour pêcher et pour d'autres usages. Vers dix heures et demie nous remontâmes dans les nôtres et gagnant le large nous débarquâmes bientôt dans une île considérable, qui n'est distante de la ville que d'une portée de fusil. Après avoir ensuite navigué au bas d'un village de belle apparence qui s'élève sur la rive occidentale, nous atteignîmes quelques milles au-dessous une petite ville située aussi sur le côté du fleuve qui dépend de l'Yarriba, et où nous fûmes forcés de faire halte pour aller en quête d'autres canotiers, car ceux de Leechee, quoiqu'ils ne fussent restés avec nous que quarante minutes et qu'ils n'eussent pas fatigué beaucoup, refusaient de nous accompagner plus loin.

Lorsque nous poursuivîmes notre route, nous ne tardâmes guère à dépasser une autre île qui présentait un agréable aspect, mais qui, nous dit-on, était inhabitée. A une heure de l'après-midi il nous fallut encore relâcher à un petit hameau situé sur une île pour renouveler les gens de notre équipage, qui comme ceux de Leechee ne voulaient pas trop s'éloigner de leurs demeures. Quand un nombre suffisant d'insulaires eut consenti à les remplacer, nous longeâmes deux chaînes parallèles de rocailleuses collines, dont l'une avait la base dans l'eau, et qui l'une et l'autre se dirigeaient du nord-est au sud. Les flancs des collines étaient sombres,

sauvages, mais fort pittoresques. Des arbres rabougris et de maigres buissons, dont presque toutes les feuilles paraissaient languissantes ou déjà flétries, poussaient dans les cavités ou les crevasses et dominaient d'immenses précipices dont ils cachaient en partie la cime dentelée. Nous arrivâmes au terme de notre journée, ainsi qu'à l'extrémité de la chaîne la plus proche de nous, entre quatre et cinq heures de l'après-midi; nous abordâmes alors sur un îlot à une ville de pêcheurs qui s'appelle *Madjie*, et qui appartient aux Nouffiens. Nous y fûmes amicalement reçus par le chef qui nous logea dans une hutte spacieuse, nous envoya quantité de vivres, et en somme, nous traita de la façon la plus hospitalière. La partie du Niger que nous avons explorée ce jour-là roule dans la direction d'est-sud : les bords en sont hauts et bien cultivés. Madjie est à environ trente milles de Bajiebo.

Le 6, de bonne heure, nous quittâmes l'île où nous avions passé la nuit et nous continuâmes de descendre le fleuve, qui à une courte distance tourne vers l'est, longe une nouvelle chaîne, et ensuite coule un peu plus au sud-est pendant un certain nombre de milles. Près de Madjie il se sépare en trois branches, et on nous recommanda de suivre la plus orientale, parce que les deux autres n'étaient ni aussi profondes ni aussi exemptes de danger. Dès que nous eûmes perdu l'île précédente

de vue, nous en dépassâmes bientôt une autre, puis nous aperçûmes soudain en face de nous un roc élevé que les naturels nomment *Mont-Kesa*. Il forme un îlot et n'a probablement guère moins de trois cents pieds de hauteur, ce qui fait qu'on peut le distinguer de fort loin. Il est excessivement rapide, et à le voir s'élancer ainsi presque à pic du milieu du fleuve, on ne saurait imaginer combien il semble imposant et majestueux. Sa base est bordée d'arbres vénérables et de végétaux plus humbles qui cherchent aussi à pousser le long de ses flancs arides et à peu près nus. Ce roc est fort vénéré par les naturels de cette partie de l'Afrique, qui le croient habité par un génie bienfaisant, lequel dispense à l'entour toutes sortes de bienfaits.

A neuf heures du matin nous débarquâmes près d'une petite ville pour changer de rameurs, et sans la visiter nous les attendîmes plus d'une heure sur le rivage. Enfin dès qu'ils furent arrivés nous continuâmes notre route en longeant le bord oriental du fleuve, et à onze heures nous aperçûmes la fumée de la célèbre Rabba, qui s'élevait à plusieurs milles devant nous. Après une autre demi-heure nous atteignîmes une île appelée *Belée*, qui est excessivement basse, plate et marécageuse. Nous y fîmes halte dans une vaste cité, mais laide et sale, qui repose tout près de l'eau. Près de là on nous conduisit au chef qui était un grand, riche et im-

posant personnage, s'il nous faut en croire l'ambassadeur de Nouffie, qui nous accompagnait. Ce chef nous apprit que Mohamed qui nous avait quittés à Patashie était allé voir son père et en était revenu, suivant sa promesse, mais qu'au lieu de demeurer à Rabba, ainsi que nous le pensions, il était venu à Belée et nous y avait attendus pendant trois jours. Puis le matin même, instruit que nous avions couché à Madjie, il avait sur-le-champ pris un canot et remonté le fleuve à notre rencontre. Quant à nous, il était certain que nous ne l'avions pas rencontré et que nous n'avions entendu parler ni de lui ni de son canot. Vous serez obligés, ajouta le personnage, de rester ici jusqu'à ce que Mohamed revienne, car il a d'importantes nouvelles à vous communiquer; mais votre séjour parmi nous ne sera point long, vous repartirez demain dès le jour et gagnerez une autre île située plus bas, où il est convenu que vous séjournerez jusqu'à l'arrangement complet de vos affaires. Il faisait presque nuit lorsque Mohamed fut de retour à Belée; il vint, quoique mouillé des pieds à la tête, nous visiter aussitôt en s'excusant du négligé de sa toilette, sur ce que son canot avait chaviré deux ou trois fois. Après que nous eûmes échangé les salutations d'usage, il nous informa que son royal père nous souhaitait toute espèce de prospérités et était résolu à nous protéger, à nous seconder et à nous

servir autant qu'il le pourrait. Mohamed attira ensuite notre attention sur un jeune homme qui était entré avec lui dans notre hutte, mais que nous n'avions pas encore remarqué, et nous le présenta comme un ambassadeur que le prince felatah de Rabba nous envoyait. Cet individu nous dit que son maître, nommé Mallam-Dendo, lui avait donné commission de nous assurer qu'il partageait sincèrement les opinions favorables que le roi de Nouffie avait conçues à notre égard. Pour ce qui était de notre visite à Rabba, son maître, sachant que cette visite ne nous souriait guère, ne nous y contraignait pas, et il avait pensé que nous serions plus commodément et que nous jouirions d'une plus grande tranquillité dans une île qui reposait le long de l'autre rive du fleuve, où en conséquence il nous engageait à faire halte. C'était ce dont le chef de Belée nous avait déjà prévenu. L'ambassadeur ajouta que nous serions visités le lendemain par le roi de l'Eau-Noire, qui nous escorterait à l'île en question, dont il était gouverneur. Le Niger, de Madjie à Belée, sur une distance d'environ douze milles, coule au sud-est; ses deux rives sont bien cultivées, celle orientale ou nouffienne est de moyenne hauteur et parsemée de basses collines.

Le 7, dès cinq heures du matin, nous étions prêts à partir, mais nous jugeâmes qu'il ne serait ni politique, ni convenable de ne pas attendre l'arrivée

du roi de l'Eau-Noire. Toutefois, plutôt que de rester enfermés dans une hutte étroite, noire, puante et pleine de gens dont les habits étaient couverts de vermine, nous allâmes nous asseoir dans nos canots à l'ombre d'un arbre. Entre neuf et dix heures nous entendîmes soudain, mais sans rien voir encore, une multitude de voix qui chantaient et des rames qui frappaient l'eau en mesure. Cependant au bout de quelques minutes nous distinguâmes un canot qui n'était monté que par trois ou quatre rameurs, mais que nous supposâmes avec raison annoncer l'approche du fameux roi. En effet, celui-là fut bientôt suivi d'un autre beaucoup plus grand que conduisaient vingt beaux jeunes hommes et dans lequel était Sa Majesté.

A mesure que cette embarcation avança, nous fûmes de plus en plus surpris, non-seulement de sa longueur extraordinaire et de son élégante construction, mais encore du merveilleux appareil de pompe et de magnificence que nous y remarquâmes. Au centre était une tente richement décorée, sur le devant de laquelle pendait une large pièce de drap écarlate, parsemée de galons d'or. A la proue se tenaient trois ou quatre petits garçons d'égale taille, qui étaient revêtus d'un charmant costume, et à la poupe on voyait une jolie troupe de musiciens qui tous battaient du tambour ou sonnaient de la trompette; tandis que les jeunes gens qui ramaient en

chantant, ne le cédaient en rien à leurs compagnons pour la bonne mine ni pour la richesse des habillemens. Aussitôt que ce canot toucha le rivage, le roi sortit de dessous la tente, et précédé par les musiciens, suivi par tout son monde qui remplissait vingt barques, se dirigea vers la hutte où se traitaient habituellement les affaires publiques, et où bientôt nous fûmes priés de nous rendre aussi. Quand nous entrâmes, le chef de l'île, avec les anciens et les principaux de l'endroit étaient assis à droite et à gauche de leur illustre visiteur, et comme marque de distinction on nous invita mon frère et moi à nous placer en face de lui. Après un échange mutuel de salutations, il nous instruisit avec beaucoup de solennité de son rang et de son titre; puis faisant allusion au motif de sa venue, il dit que c'était par honneur pour nous, et répéta tout ce dont le fils du roi de Nouffie nous avait déjà instruits. Cela fait, il nous présenta un pot d'excellent miel, deux mille cowries, et une vaste quantité de noix gouras qu'on cultive dans le pays, et qui sont généralement si cher que les riches et les puissans ont seuls le moyen d'en acheter. Comme alors il ne restait plus de part ni d'autre rien à faire ni à dire, nous serrâmes la main de Sa Majesté noire, qui s'appelait *Suliken-Rouah*, nous la remerciâmes de son présent, et nous regagnâmes nos canots.

Le roi de l'Eau-Noire était un homme superbe,

mais sur qui l'âge commençait à s'appesantir; sa peau avait la noirceur du charbon; ses traits étaient grossiers, mais bienveillans; sa taille avantageuse et imposante. Il portait un ample *bornouse* ou manteau arabe, d'étoffe bleue assez commune, sous laquelle était une tunique faite avec des compartimens de satin à personnages, d'étoffe indigène et de soie damassée cramoisie; il avait ensuite un bonnet de drap rouge, des pantalons à la mode de l'Haussa, et des sandales en cuir de couleur. Deux jolis petits garçons d'une dizaine d'années, d'une taille parfaitement égale et remplissant les fonctions de page, l'avaient accompagné dans la hutte. Leur costume resplendissait d'élégance; leur personne de propreté. Chacun d'eux était muni d'une queue de vache montée sur un riche manche, et ils avaient pris place l'un à sa droite, l'autre à sa gauche pour écarter de leur maître les mouches et les divers insectes, et pour lui servir des noix gouras ou du tabac. Le personnage était en outre accompagné par six de ses femmes, toutes six jeunes, jolies, noires comme du jais, et coiffées de chapeaux du pays bordés de soie rouge. Des écharpes d'étoffe indigène en soie et coton étaient nouées autour de leur ceinture par-dessus de courtes robes. Elles avaient toutes les ongles des doigts et des pieds teints en rouge, aux poignets des bracelets d'argent, et au cou des colliers de corail.

Il était midi lorsque Suliken-Rouah se rembarqua dans son magnifique canot, et quitta l'île de Belée. Voulant une fois au moins déployer aussi quelque pompe, car jusqu'alors nous avions eu l'air très humble pour ne pas dire très misérable, nous construisîmes à la hâte un tendelet avec plusieurs de nos chemises dans la plus grande de nos deux barques, et par-dessus nous élevâmes une haute perche au faîte de laquelle nous attachâmes les couleurs nationales de l'Angleterre. Puis nous fîmes tels frais de toilette que nos moyens nous le permettaient : j'endossai un vieil uniforme de marine que je ménageais pour les occasions importantes; mon frère s'habilla également de la manière la plus pimpante et la plus grotesque qu'il put; enfin nos huit domestiques revêtirent des tuniques blanches et neuves, de façon que nous eûmes en somme une apparence assez respectable. L'auguste roi des Eaux-Noires, avec toute sa suite, condescendit à nous laisser la préséance; ce furent nos embarcations qui les premières s'éloignèrent du rivage et prirent la route de Rabba. Pendant quelque temps nous continuâmes à tenir la tête; mais le chef passa ensuite devant nous pour deux raisons, la première afin de mieux nous voir, et la seconde afin que nous le vissions mieux lui-même dans toute sa pompe. Aussi eut-il soin de se placer en dehors de la tente sur un siége d'où il dominait tout. Néanmoins il ne

voulait naviguer dans cet ordre que peu d'instans, car au bout de quelques verges ses rameurs levèrent leurs pagaïes hors de l'eau, et le canot se retrouva bientôt à sa première place. Cette manœuvre se renouvela de temps à autre. Chemin faisant, les musiciens royaux ne cessèrent de charmer nos oreilles; un petit vent frais tempérait agréablement la chaleur du soleil; enfin d'autres embarcations nous joignirent par intervalle, et jamais le pavillon britannique ne commanda une si singulière escadre

Il n'y avait pas long-temps que nous naviguions lorsque nous aperçûmes une île nommée *Zagozhi*, dont le rivage était bordé d'une multitude d'habitans qui admiraient notre drapeau, et suivaient avec curiosité tous nos mouvemens. Nous conclûmes de là que nous étions parvenus au lieu de notre destination, et nous ne nous trompions pas. Cette île était tellement basse, que les arbres et les maisons paraissaient être dans l'eau, comme de fait plusieurs y étaient. Nous débarquâmes entre une et deux heures, après avoir parcouru un espace de huit ou neuf milles dans la direction du sud-est, et au moment où Suliken-Rouah mit pied à terre, nous le saluâmes par quatre coups de fusil et trois coups de pistolet. Il en fut d'abord très alarmé, et demanda si nous allions lui déclarer la guerre. Mais nous l'eûmes bientôt délivré de ses craintes, en lui disant que c'était un honneur qui avait été rendu par

nous aux différens princes que nous avions rencontrés dans nos voyages; cette explication le combla de joie. Il s'occupa lui-même de nous trouver un logement, et nous conduisit à un des meilleurs qu'offrait l'île. Cependant il était pitoyable; car, comme la ville était bâtie sur un marais, chaque hutte avait le désavantage pendant toute la saison pluvieuse d'un parquet mou et humide. Dans la nôtre il y avait sans exagération des sources qui suintaient de terre; en outre le toit était percé, les murs présentaient de nombreuses crevasses, et l'entrée ne fermait pas. Avant toutefois de nous quitter, le chef nous serra cordialement la main, et nous assura que rien ne nous manquerait. Fidèle à sa promesse, il nous envoya bientôt une porte de bambou, de nombreuses nattes pour en couvrir le plancher, quatre larges calebasses de riz cuit, des volailles, et la valeur de quarante litres au moins de *pitto* ou bière du pays.

Le soir, arrivèrent dans l'île les envoyés du roi de Nouffie et du prince des Felatahs de Rabba, qui nous prévinrent qu'ils viendraient le lendemain de bonne heure chercher les présens que nous destinions à leurs maîtres.

De l'île Zagozhi on aperçoit la cité de Rabba, qui est située en face, à une distance d'environ deux milles et sur la pente d'une montagne.

Résidence à Zagozhi. Envoi de présens aux divers chefs de la contrée. Description de l'île de Zagozhi et des Insulaires. Description de Rabba. Promesse d'un canot.

Le 8, dès la pointe du jour, les envoyés des deux chefs se rendirent à notre hutte comme ils nous en avaient prévenus la veille, apportant avec eux, de la part de leurs maîtres, deux beaux moutons et une grande quantité de riz. Ce fut tout-à-fait contre notre gré que nous acceptâmes ces provisions, car il était probable qu'on nous en ferait payer dix fois la valeur. Nous remîmes à chacun les cadeaux dont ils devaient être porteurs en notre nom; ils déclarèrent qu'ils les trouvaient convenables, nous assurèrent que les hauts personnages auxquels nous les destinions partageraient leurs avis, et se retirèrent. Nos cadeaux consistaient en un beau miroir avec une bordure d'or, une paire de bracelets d'argent, une tabatière, une pipe, un couteau, un rasoir, deux paires de ciseaux, quatre schillings neufs, et plusieurs livres d'histoire naturelle avec gravures. De plus, nous envoyâmes au roi de Nouffie une boussole de poche, et au prince de Rabba une chambre obscure, en priant les ambassadeurs de dire à leurs souverains que ces derniers objets étaient d'un prix inestimable, mais que, vu la longueur de notre voyage et le peu d'articles qui nous restaient, nous étions en conséquence

obligés de nous en défaire, seulement toutefois jusqu'au moment où nous reviendrions dans le pays, espérant bien qu'alors ils nous seraient restitués contre de beaux présens que nous exporterions exprès.

Le 9, de même que le jour précédent, le vieux roi de l'Eau-Noire et après lui plusieurs de ses sujets nous rendirent visite, et nous apportèrent un nombre infini de plats remplis ou de purée d'yams, ou de morceaux de viande, ou d'autres alimens moins délicats qu'on avait fait bouillir dans de l'eau ou cuire dans de l'huile de palmier, outre une si grande quantité de vases remplis de bière forte que nous aurions pu désaltérer tout un régiment.

Le 10, Mohamed et l'envoyé Felatah qui nous avaient quittés l'avant-veille pour retourner l'un près de son père le roi de Nouffie, et l'autre près de son maître Mallam-Dendo, revinrent à Zagozhi. Les deux princes, au rapport de leurs représentans, avaient été fort satisfaits de nos cadeaux. Par leur organe, ils nous témoignèrent combien ils nous en étaient reconnaissans, nous répétèrent les encourageantes promesses qu'ils avaient déjà daigné nous faire au sujet de notre voyage, et chargèrent le chef de l'île de nous fournir, sous certaines conditions, un canot commode; mais ce dont leurs souverains ne les avaient sans doute pas chargés, les deux représentans, après s'être acquittés de leur

commission en ce qui nous concernait, se mirent à nous demander avec tant d'importunité la récompense de leurs bons offices que, pour les contenter, il me fallut couper en morceaux mon habit et leur en confectionner des bonnets; puis ces drôles, au lieu d'aller d'abord présenter leurs respects au roi de l'Eau-Noire, étaient venus nous trouver en droite ligne de l'endroit du débarquement; et comme ils avaient à lui communiquer des choses importantes qui nous intéressaient d'une façon toute particulière, ainsi que je l'ai dit plus haut, après être demeurés en notre compagnie assez long-temps pour se convaincre qu'ils ne pouvaient plus nous extorquer rien, ils nous quittèrent en feignant d'être fort pressés, afin de courir s'excuser de leur retard, et en conséquence nous demandèrent hardiment 2,000 cowries pour, suivant leur expression, ouvrir ou nettoyer la bouche du roi de l'Eau-Noire, précaution sans laquelle on ne pouvait, à les en croire, traiter avec lui d'aucun sujet d'importance. Nous vîmes bien tout de suite que c'était une sorte de moyen honnête pour nous voler; mais comme le succès de notre entreprise dépendait beaucoup de la bonne humeur dans laquelle nous parviendrions à tenir ces messieurs, et que par intérêt nous devions de temps en temps nous laisser tromper, nous leur comptâmes la somme demandée.

Le 12, dès le matin, Mallam-Dendo envoya un

exprès dire à Pascoe qu'il l'attendait impatiemment à Rabba, et qu'il le priait de s'y rendre sans délai, voulant lui parler d'une affaire de la dernière importance. Comme on peut le supposer, nous fûmes passablement surpris de cette invitation imprévue, et nous souhaitâmes avec beaucoup d'anxiété le retour de notre domestique, car nous ne doutions pas que l'affaire ne nous concernât plus que personne. Quand il revint et qu'il rentra dans notre hutte, sa mine était fort sérieuse, et ce fut en tremblant de tous ses membres, et d'une voix agitée, qu'il nous informa que Mallam-Dendo, contrairement au dire de son ambassadeur, avait témoigné le plus vif mécontentement des objets qu'il avait reçus de nous comme cadeau, qu'il les avait déclarés être sans aucune valeur, et dignes seulement, à l'exception du miroir, de servir de jouets à un enfant; qu'il savait bien que nous aurions pu lui envoyer des choses plus utiles et plus précieuses si nous l'avions jugé convenable, et que si nous persistions dans notre refus de le faire, il exigerait nos fusils, nos pistolets et notre poudre, avant de consentir ou de permettre que nous quittassions Zagozhi. On imaginera sans peine combien ces nouvelles nous causèrent d'embarras et de frayeur; nous examinâmes la seule caisse de cadeaux qui nous restait encore : elle pouvait à peine nous durer jusqu'à la mer, et si nous n'en ménagions pas le contenu, il

était probable que nous n'aurions pas même de quoi nous procurer des vivres tout le long de la route. Nous sentions cependant qu'il fallait nous montrer généreux ou nous résigner à ne pas sortir du pays; c'est pourquoi nous étions tristement assis l'un en face de l'autre, immobiles, ne disant mot, lorsque soudain nous songeâmes à une certaine tunique que le roi de Boussa nous avait donnée pour avoir appartenu à Mungo-Park. Elle était de riche damas cramoisi et fort pesante à cause des larges broderies d'or dont elle était couverte. Nous pensâmes donc que comme c'était la seule chose que nous avions à offrir, elle pourrait être, vu sa splendide apparence et sa valeur intrinsèque, un présent de nature à satisfaire la cupidité du prince, et nous conçûmes l'espérance d'arriver par cette voie à une entière réconciliation avec lui. En conséquence nous envoyâmes sur-le-champ un de nos domestiques nommé Ibrahim porter la fameuse tunique à Rabba.

Deux heures s'étaient à peine écoulées depuis son départ, lorsqu'il revint l'air joyeux, la démarche pétulante, et nous apprit que notre cadeau avait été reçu par le prince avec des transports d'admiration. Nous avions à jamais conquis son amitié; il regretta que les Felatahs n'eussent point de canots; mais s'ils en avaient eu, il nous aurait gratifiés de tous ceux dont nous aurions pu avoir besoin; du

reste, il avait promis de ne rien négliger pour accélérer notre départ de Zagozhi. « Demandez aux blancs, avait-il ajouté, quels sont leurs désirs ? et si Rabba renferme quelque chose qui leur paraisse souhaitable, assurez-leur que je m'empresserai de mettre cette chose à leur disposition. Quant à cette tunique, certes, je ne veux pas l'accepter comme un don ; ce serait agir contre mes principes, puis il y aurait honte à moi de commettre une injustice semblable. Revenez donc demain pour que je vous paie. Oh ! maintenant, avait encore continué le prince en tournant et retournant la tunique en tous sens, j'aurais maintenant un peu l'air d'un roi ; mais que personne ne le sache : mes voisins me regarderont avec envie ; et quant à mes propres sujets, je les surprendrai quelque matin qu'ils partiront pour la guerre, en me montrant revêtu de mon nouveau vêtement : il éblouira leurs yeux. Combien grande sera leur surprise !.. »

Le 13, conformément à la demande du chef, nous lui renvoyâmes, dès la pointe du jour, Ibrahim et Pascoe. Il les accueillit avec politesse, protesta qu'il était enchanté de leur visite, et les pria de lui enseigner la manière dont il pourrait le mieux nous témoigner sa reconnaissance pour le cadeau que nous lui avions fait, cadeau qu'il appelait vraiment royal. Pascoe, que nous avions dûment stylé avant son départ, et qui d'ailleurs ne man-

quait pas de sagacité naturelle, se chargea de la réponse, et dit que notre premier désir, celui dont il croyait que nous souhaitions l'accomplissement avec le plus d'ardeur, était de nous procurer un vaste canot et de poursuivre notre voyage sur le Niger dans le plus bref délai possible; et que, comme nous avions peu d'argent, comme notre provision de cadeaux diminuait de jour en jour, comme le roi de l'Eau-Noire avait refusé en échange des deux petites embarcations que nous avions amenées de Patashie de nous en donner une du genre qu'il nous fallait, à moins que nous ne consentissions à payer 10,000 cowries de retour, nous lui serions obligés qu'il arrangeât cette affaire à notre satisfaction, sans quoi nous serions arrêtés par des obstacles insurmontables. Pascoe ajouta qu'une douzaine de nattes, ou de tuniques, ou de sandales, si le prince de Rabba voulait nous honorer d'une semblable munificence, nous causerait aussi beaucoup de plaisir, et serait considérée par nous comme un ample paiement des présens que nous lui avions faits. Cette réponse plut au prince, et ce fut avec joie qu'il acquiesça à toutes les propositions de nos domestiques. Il sortit alors, acheta un paquet des plus belles nattes de couleur, pour la fabrication desquelles Rabba est renommée, et revint les leur apporter ainsi que deux gros sacs de riz et une botte de plantains pour qu'ils nous les

offrissent de sa part. Il leur promit ensuite d'expédier au roi de l'Eau-Noire un courrier qui terminerait l'achat de notre canot, et qui par la même occasion nous remettrait de belles tuniques à mon frère et à moi. Enfin il donna 1,000 cowries à Pascoe, à Ibrahim une tunique superbe et un beau bonnet.

Nos gens allaient se retirer, lorsque survint un homme que le souverain de Nouffie envoyait en mission confidentielle auprès de Mallam-Dendo. Il faut qu'on sache que ledit souverain ne jouissait en quelque sorte d'aucun pouvoir, qu'il n'exerçait sur son peuple qu'une autorité purement nominale, et que c'était Mallam-Dendo qui devait être regardé comme le véritable monarque de tout le royaume de Nouffie. Jamais le premier ne s'engageait dans aucune entreprise d'une nature publique, sans consulter le second, sans d'abord obtenir son consentement à la mesure, qu'elle fût urgente ou non. Ainsi, en cette circonstance, le roi faisait demander au chef des Felatahs s'il lui permettrait de nous retenir à Zagozhi jusqu'à ce que nous consentissions à lui compter un certain nombre de dollars, ou à lui donner divers objets pour une valeur équivalente, car il ne croyait aucunement à l'histoire de notre pauvreté, et ferait en conséquence fouiller notre bagage pour vérifier s'il était vrai ou faux que nous ne pussions pas être plus généreux. Mais

grâce sans doute à la tunique de Mungo-Park, Mallam-Dendo traita avec mépris et le message et le messager. « Quoi! s'écria-t-il, les hommes blancs seraient venus de si loin pour visiter notre pays; ils auraient usé leurs chaussures et leurs vêtemens par la longueur du voyage; ils auraient dépensé leurs richesses parmi nous et comblé tout le monde de cadeaux avant que nous eussions eu le loisir de leur rendre aucun service; enfin ils se seraient mis sous la sauvegarde de notre bonne foi, et nous les traiterions comme des chiens, nous agirions en voleurs à leur égard! Non, assurément non!... Allez dire à votre souverain que j'ai honte pour lui qu'il ait conçu de pareils projets, que je déteste ses lâches propositions, et que je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce qu'il accomplisse ses infâmes désirs. »

Rabba, dont il a déjà été plusieurs fois question, nous parut, de l'île de Zagozhi, être une ville considérablement grande, fort jolie, propre et bien bâtie, quoiqu'elle ne soit ni ceinte de murs ni autrement défendue. Elle est construite sur le penchant d'une montagne de moyenne hauteur, au pied de laquelle coule le Niger, et pour l'importance, pour le nombre des habitans, pour la richesse, il n'y a sur le territoire felatah que la capitale de Soccatou qui lui soit supérieure. Elle est habitée par une population mixte de Felatahs, de Noufanchies et d'émigrés, ainsi que d'esclaves de différens pays. Elle

obéit à un gouverneur qui exerce une autorité souveraine sur la ville et sur les alentours, et qui porte le titre de sultan ou roi. La puissance de ce gouverneur est absolue, mais tempérée, et se transmet par héritage. Les Arabes et tous les étrangers ont dans les faubourgs une enceinte de maisons qui leur appartiennent. Rabba est renommée pour son lait, son huile et son miel. Le marché, lorsque nos gens le visitèrent, leur sembla bien approvisionné en taureaux, vaches, moutons, chèvres et volailles. Ils y virent aussi beaucoup de chevaux, de mulets et d'ânes; enfin une énorme quantité de riz et de blé d'espèces diverses, de coton, d'étoffe, d'indigo, de selles, de brides en cuir rouge et noir, de souliers, de bottes et de sandales y étaient exposés en vente. Il y avait encore sur la place du marché environ deux cents esclaves, tant hommes que femmes et enfans, rangés en ligne de manière à tenter les acheteurs; mais vers le soir, quand nos domestiques partirent ils remarquèrent qu'il n'en avait pas été vendu un seul. Ces pauvres créatures sont la plupart des prisonniers de guerre, et les Felatahs, dit-on, les traitent rarement avec dureté, jamais avec brutalité. Le prix ordinaire d'un garçon fort et bien portant est sur cette place de 40,000 cowries (environ 8 livres sterling); celui d'une jeune fille s'élève jusqu'à 50,000 cowries, plus haut même si elle est tout-à-fait intéressante; la valeur des

hommes et des femmes varie selon leur âge et leurs talens. Des esclaves sont quelquefois achetés à Rabba par des gens qui habitent un pays que traverse le Niger dans la partie inférieure de son cours, et passent ensuite de mains en mains jusqu'à ce qu'ils parviennent à la mer. L'ivoire s'exporte par le même débouché, sans doute par le moyen des mêmes individus, et de grosses dents ne se vendent souvent qu'un millier de cowries la pièce, parfois beaucoup moins cher. Un fait assez bizarre, c'est que les vendeurs à Rabba accordent aux acheteurs, même lorsqu'ils sont étrangers, un crédit de dix ou douze ans.

Les habitans de Rabba récoltent d'immenses quantités de blé, de riz et d'autres productions communes aux contrées voisines, et cultivent le plantainier avec succès. Ils possèdent de nombreux troupeaux en tout genre et de la plus belle race; leurs bêtes à cornes principalement sont renommées pour leur taille et leur élégance. Ils ont aussi une prodigieuse multitude de chevaux excellens, dont ils prennent le plus grand soin, et qui sont généralement admirés pour leur force et leur jolie tournure. Les animaux ne servent que pour la guerre, la promenade et les voyages; jamais ils ne traînent ou portent de fardeaux. C'est l'orgueil et le plaisir des personnes de haut rang de les habiller avec luxe, et de déployer en public leur magnificence et

leur adresse comme écuyers. A dire vrai, rien n'est plus curieux à voir que la grâce et la dextérité avec lesquelles ils se font obéir par ces nobles créatures. Ils ont poussé à ce point l'art de l'équitation, que peut-être n'y sont-ils pas inférieurs aux Arabes, de qui, suivant toute probabilité, ils ont dû prendre des leçons. Rabba n'est très fameuse ni par le nombre ni par la variété de ses serviteurs; mais pour la fabrication des nattes et des sandales elle n'a point de rivale, tandis que pour tous les autres métiers elle cède à Zagozhi.

Zagozhi, située comme elle l'est absolument en face de Rabba, participe à beaucoup des avantages de cette dernière, mais souffre de divers inconvéniens qui lui sont propres. La ville est bâtie sur un bourbier, car c'est le seul nom que nous a paru mériter l'île, et repose tellement près du fleuve, que des centaines de huttes ont à la lettre le pied dans l'eau. Les habitans semblent se soucier si peu de ce qu'on appelle commodité, qu'ils laissent tomber en ruines les murailles de leurs maisons, ou que ne bouchant ni trous ni fentes, ils y accordent un libre passage au vent et à la pluie; tandis que les planchers, qui sont de terre ou d'argile, ne cessent jamais d'être tellement mous et aqueux, qu'on peut avec la main y enfoncer un bâton mince à quelque profondeur qu'on veuille. La hutte où nous logeâmes était dans ce genre. Dans une aussi humide position

il est facile de croire que l'air est pendant la nuit illuminé de mouches phosphoriques. Les habitations des naturels sont toutes infestées de mousquites et d'autres insectes plus dégoûtans qui abondent par millions. Lorsque le Niger baisse, et que par suite Zagozhi demeure exposée avec toutes ses ordures à l'influence du soleil, les vapeurs et les exhalaisons fétides dont l'atmosphère doit nécessairement être alors imprégnée rendent sans doute l'île fort insalubre; mais à l'époque de notre passage, les habitans ne se plaignaient guère ou même aucunement de son insalubrité.

Dans leurs huttes, les insulaires ne déploient ni le moindre goût ni la moindre propreté; et sous ce rapport, assurément, ils sont très inférieurs à leurs voisins de l'autre côté du fleuve. Néanmoins ils ne sont pas, à beaucoup près, aussi négligens sur leurs personnes, car ils se montrent toujours vêtus avec soin, et nous n'avons rencontré nulle part un si grand nombre d'hommes grands, beaux, bien faits, et de jolies femmes.

Les soins que les Felatahs donnent à leurs montures, les habitans de Zaghozi l'accordent au même degré à leurs canots. Le Niger est absolument couvert de ces petites embarcations, et de même que les premiers mettent leur orgueil à bien diriger un cheval, de même les seconds pensent qu'il n'est rien de plus glorieux que de savoir manier la rame

avec adresse. Le chef de l'île ne possédait pas moins de six cents canots. Les simples habitans aiment avec fureur les occupations auxquelles le fleuve leur permet de se livrer, et s'y livrent depuis le matin jusqu'au soir. Tout le commerce qui dans ces régions se fait par eau, ce sont eux qui le font; ils sont même propriétaires du bac au moyen duquel ont lieu les communications entre Rabba et la rive opposée du fleuve, ce qui est pour eux une source de revenus considérables. Ils excellent en outre à la pêche, et de fait on peut dire que la population de Zagozhi est presque amphibie, tant les indigènes ont de propension à toujours jouer dans les bourbiers, à toujours prendre leurs ébats dans l'eau. Cependant ils ne s'occupent pas toute l'année seulement du Niger, car ils cultivent le sol aussi bien que leurs compatriotes de Nouffie, et comme eux montrent beaucoup d'industrie et d'habileté dans la fabrication de divers objets. L'étoffe qu'ils fabriquent ainsi que leurs compatriotes, les tuniques et les pantalons qu'ils confectionnent sont d'une qualité excellente, et ne déshonoreraient pas une manufacture européenne. Les vêtemens sont portés et regardés comme précieux par des rois, par des chefs, par de grands personnages, et excitent l'admiration des nations voisines qui s'efforcent en vain de les imiter. Nous avons vu aussi diverses pièces de bonnets en soie et coton, du travail le plus exquis, et à l'usage seulement des

dames. Enfin tous ces insulaires sont extrêmement laborieux, hommes ou femmes, et jamais on ne les surprend à ne rien faire.

Dans nos promenades, nous rencontrions chaque jour des groupes de gens qui, après s'être livrés aux différens soins du ménage, s'occupaient les uns à filer du coton et de la soie, les autres à confectionner des écuelles et des plats de bois, des nattes de divers modèles, des souliers, des sandales, des habits et des bonnets; d'autres, à fabriquer des étriers de fer ou de cuivre, des mors pour brides, des pioches, des chaînes et des outils; ou bien encore des selles et des harnais Tous ces divers articles, qui sont destinés au marché de Rabba, se distinguent autant par le bon goût que par l'élégance de l'exécution.

Nous n'avons pas vu un seul amusement public pendant le séjour que nous avons fait parmi ces insulaires, et sous ce rapport ils pourraient servir d'exemple à leurs voisins. D'autre part, ils jouissent d'une complète indépendance et ne reconnaissent d'autre autorité que celle du légitime roi de l'Eau-Noire, à qui seul leur intérêt leur commande d'obéir. Ils s'inquiètent aussi peu des Felatahs que les Felatahs d'eux; la particularité de leur situation les abrite contre toute invasion étrangère, et les exempte des calamités qui fondent sans cesse sur les naturels de diverses parties du continent. Ils portent la liberté

écrite sur leurs traits, et la moindre de leurs actions décèle une activité, une promptitude qu'il est fort rare de voir dans ces contrées, patrie de la fainéantise. La généralité des insulaires mène une honnête conduite; ils sont hospitaliers et obligeans envers les étrangers; ils vivent en bonne intelligence avec leurs voisins, et chez eux méritent d'être admirés pour leur union, leur paix et leur tranquillité intérieures. Fiers à cause de leur indépendance, riches à force d'industrie et de frugalité, bien portans par l'exercice et le travail, c'est la réunion de tous ces avantages qui contribue à les rendre heureux.

Il serait difficile d'évaluer au juste la population de Zagozhi, attendu qu'il n'y a dans l'île nulle hauteur, nulle éminence d'où on puisse examiner la ville dans toute son étendue. Cependant le nombre des habitans doit être considérable, et nous pensons que c'est une des cités les plus vastes, les plus peuplées, comme aussi une des places de commerce les plus importantes de tout le royaume de Nouffie, sans excepter même Coulfo. Nous estimons que l'île peut avoir quinze milles de long sur trois de large; mais à l'époque de notre séjour, la plus grande partie en était inondée. Les naturels paraissaient néanmoins jouir d'une bonne santé...

Le 15 nous allâmes rendre visite au roi de l'Eau-Noire pour tâcher de conclure enfin avec lui l'achat

d'un canot. D'abord il refusa de nous en vendre un à quelque prix que ce fût; puis, ce qui revenait presque au même, car la proposition n'était pas acceptable, il nous demanda en échange d'un des siens les deux nôtres et vingt mille cowries de retour. Après cette entrevue infructueuse, nous venions de regagner notre hutte, lorsqu'il nous arriva un envoyé du prince de Rabba, qui avait plein pouvoir de traiter avec le gouverneur de Zagozhi au sujet de notre embarcation. « Nous verrons, répliqua cet homme quand nous lui eûmes conté notre échec récent, nous verrons si je ne parviendrai pas à obtenir de lui qu'il vous satisfasse; oh! je suis bien sûr qu'il va rabattre de ses prétentions. » Cet envoyé nous apportait un grand sac de riz comme présent de la part de Mallam-Dendo, et il était chargé de nous dire que son maître nous souhaitait toute sorte de prospérités, et se réjouirait fort si un jour il apprenait que nous étions revenus dans le pays en remontant le Niger. Après s'être acquitté ainsi de la partie de son message qui nous concernait, le messager se rendit à la demeure du chef de l'île, et revint au bout de quelque temps nous annoncer qu'il avait réussi à nous obtenir ce canot dont il a été tant parlé, lequel devait être prêt le lendemain de bonne heure à nous recevoir. Dans la soirée le roi de l'Eau-Noire nous visita à son tour, nous confirma l'heureuse nouvelle qui nous avait été

transmise, et promit de nous faire accompagner par un de ses gens jusqu'à Egga, ville située sur les bords du Niger, éloignée de quatre jours, et la dernière qui dans cette direction appartienne au Nouffie. Il ajouta que la navigation du fleuve, au dire des Nouffiens qui vont et viennent sans cesse de Zagozhi à Egga, n'offrait pas le moindre danger.

Achat d'un nouveau canot. Départ de Zagozhi. Le Niger au-dessous de Rabba. Une nuit passée sur le fleuve. Ile Dacannie. Ile Gungo. Ile Fofo. Arrivée à Egga. Curiosité des habitans. Mauvais renseignemens sur les peuplades inférieures.

Le 16 dès la pointe du jour nous étions sur pied, faisant nos préparatifs de départ. Mais quand nous fûmes prêts à partir, un obstacle que nous pensions n'avoir plus à craindre vint encore nous arrêter. C'était Sa Majesté de l'Eau-Noire, qui, malgré la convention de la veille, refusait non-seulement de nous fournir une embarcation sur la simple promesse de paiement que le prince des Felatahs lui avait faite, mais aussi de nous laisser le libre usage des deux canots dont nous étions censés les propriétaires. A force d'instances, cependant, et faute de mieux, nous obtînmes du chef la permission de nous y embarquer. Sans perdre une seule minute, nous donnâmes à nos domestiques l'ordre de transporter au bord du fleuve nos bagages, les leurs et la petite provision de blé, de riz et de miel que nous étions parvenus à recueillir. Le tout venait d'être

chargé, et nous allions nous-mêmes d'un saut quitter l'île, lorsque le vieux chef arriva sous prétexte de nous dire adieu, mais en réalité pour nous proposer de nouveau l'échange de nos deux barques contre une des siennes, si nous voulions de plus lui compter dix mille cowries. Considérant qu'il serait beaucoup plus commode d'avoir tous nos gens et tous nos effets avec nous, que nos rameurs auraient ainsi moins de peine, et que nous ne serions plus exposés aux graves inconvéniens qui pouvaient résulter d'une séparation, nous acceptâmes cette offre. Tandis que mon frère payait la somme convenue, je veillai à ce qu'on disposât sans délai notre attirail dans le navire en question.

Les canots de Zagozhi sont d'un genre particulier. Tout-à-fait droits, tout-à-fait plats du fond, ils ressemblent à ce qu'on appelle en terme de marine des ras de carène. Généralement ils sont faits d'une seule pièce de bois, et ont une belle dimension. Le nôtre avait à peu près quinze pieds de long sur quatre de large, mais on en fabriquait souvent qui avaient le double de largeur. Plût à Dieu que de ce nombre eût été celui que nous avions acheté! Nous ne tardâmes pas en effet à nous apercevoir qu'il était à peine assez grand, et pour surcroît de malheur qu'il prenait l'eau, qu'il était raccommodé en mille endroits. Dans notre ardeur à nous mettre en route, et ne soupçonnant d'ailleurs aucune mau-

vaise foi, nous n'avions rien examiné. Nous fûmes alors convaincus que l'artificieux roi de l'Eau-Noire nous avait attrapés sciemment; mais plutôt que d'entamer à ce sujet une interminable dispute, qui sans doute nous aurait encore suscité des difficultés infinies, nous contînmes notre colère et nous prîmes notre parti sans même murmurer. A huit heures nous n'attendions plus pour nous éloigner du rivage que l'arrivée du personnage officiel qui devait nous accompagner jusqu'à la ville d'Egga. Après l'avoir long-temps attendu, ennuyés à la fin, nous résolûmes de partir sans lui. Nous saluâmes donc et le gouverneur de l'île et les centaines de spectateurs accourus pour nous voir une dernière fois; nous tirâmes trois coups de mousquets, nous fîmes à trois reprises résonner l'air de nos acclamations, et gagnant le large nous disparûmes bientôt à tous les regards.

On ne saurait croire combien nous eûmes de peine à nous procurer des pagaies pour notre canot. Nulle part, depuis Boussa jusqu'à Zagozhi, nous ne pûmes décider les indigènes à nous en donner ou à nous en vendre une seule. Pour toutes les richesses du monde, ils ne l'eussent pas fait, je crois. Nous fûmes donc forcés, tant à Madjie qu'en d'autres lieux, de répondre à l'hospitalité que nous recevions des chefs en autorisant nos domestiques à sortir la nuit, lorsque l'obscurité était la plus profonde, et

que tous les habitans se livraient au sommeil, pour voler ces maudits instrumens qu'il nous était impossible d'obtenir par une voie honnête. Nos hôtes remarquaient ordinairement que leurs pagaies avaient disparu, et ne manquaient pas de nous soupçonner du vol, mais ils n'osaient pas venir les chercher dans nos canots; d'autant que pour qu'elles échappassent aux yeux de l'ambassadeur nouffien, qui naviguait avec nous, on les tenait toujours cachées à fond de cale sous un monceau de nattes. Grâce à cet indigne expédient, du moins pûmes-nous continuer dès lors notre voyage sur le Niger sans être forcés de recourir à aucune assistance étrangère. Et notre joie en fut vive, car il n'y avait rien de plus désagréable et de plus vexant que d'être à la merci des naturels que nous louions en qualité de rameurs, qui ne ramaient pas dès que bon leur semblait, ne passaient pas devant une seule ville sans s'y arrêter, et nous quittaient toujours au bout de quelques milles. Non, non, il n'est pas de félicité comparable à celle de sentir qu'on est son maître!

Comme nous l'avons déjà dit, nous perdîmes bientôt Zagozhi de vue; mais quoique nous naviguassions avec assez de vitesse, nous distinguâmes long-temps les maisons de Rabba. Nous crûmes d'abord que nous étions poursuivis de cette ville par plusieurs canots remplis de monde qui s'en dé-

tachèrent, mais peu après nous apprîmes qu'ils n'étaient montés que par des gens de commerce qui vaquaient à leurs occupations habituelles. Entre Zagozhi et Rabba le Niger n'a que deux milles de large, et il coule dans la direction du sud-est. Quand nous quittâmes le rivage de l'île, nous la longeâmes du côté de Rabba, et en l'espace de vingt minutes nous en eûmes atteint l'extrémité. Le fleuve coula alors vers l'est, et nous parut avoir quatre milles de largeur. Avant midi nous parvînmes à un bac, où nous vîmes aller et venir une multitude d'embarcations qui conduisaient sans cesse des passagers et des chevaux vers la rive du Niger dépendante de l'Yarriba. Toute cette foule, nous dit-on, se rendait au marché d'Alorie, ville dont il a été question comme située au sud-est de Katunga. Deux chaînes de basses montagnes se montraient l'une à notre droite et l'autre à notre gauche, et se prolongeaient au-delà des bornes de l'horizon, mais s'éloignaient quelquefois de cinq milles des bords du fleuve. Les bords eux-mêmes, excessivement plats et marécageux, paraissaient inondés au loin, car en beaucoup d'endroits des arbres et des buissons surgissaient du courant. Le long de notre route nous observâmes diverses villes, grandes et petites, mais situées toutes dans des lieux fort bas, ce qui leur donnait un aspect vraiment misérable. Outre le poisson, la principale nourriture des indigènes est le riz, dont

ils cultivent une immense quantité. A cette époque les rizières étaient presque entièrement couvertes d'eau; quelques-unes semblaient être à trois ou quatre milles de distance de toute habitation humaine.

Depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir nous naviguâmes sans nous arrêter un seul instant, pas même pour prendre de la nourriture. Nous laissions en effet pendant nos repas le canot descendre au gré du courant. Néanmoins, nos hommes finirent par se lasser, et tout en poursuivant notre route nous cherchâmes un lieu d'abordage afin de leur accorder un peu de repos; mais nous n'en pûmes trouver, car tous les hameaux que nous vîmes alors étaient malheureusement placés derrière de si vastes marais ou des bourbiers si profonds qu'il nous fallut après plusieurs tentatives infructueuses renoncer à les traverser. Durant trois heures nous essayâmes ainsi de parvenir à quelqu'une des nombreuses bourgades que nous apercevions assez distinctement de notre canot; mais, comme nous en étions toujours séparés par d'inaccessibles marécages, nous fûmes obligés d'abandonner notre projet, et nous continuâmes de cheminer sur le Niger.

Dans l'après-midi nous rencontrâmes de belles îles, toutes cultivées et habitées, mais basses et plates. La largeur du fleuve nous sembla varier considérablement; tantôt elle nous parut être de deux

ou trois milles, tantôt du double. Le courant nous entraînait toujours avec beaucoup de célérité, et nous calculâmes que sa marche pouvait être de trois ou quatre milles par heure, sa direction ne cessant pas d'être presque orientale.

La journée fut excessivement chaude, et le soleil se coucha avec une pompeuse magnificence. Cependant, l'aspect du ciel, malgré sa splendeur, présageait un orage prochain; le vent soufflait avec furie entre les grands roseaux, et l'obscurité couvrit bientôt la terre comme un voile. Aussi devînmes-nous plus désireux que jamais d'aborder quelque part, n'importe où, et de chercher un asile pour la nuit, sinon dans un village, au moins sous un arbre. Ranimant donc le courage abattu de nos hommes, nous les excitâmes à redoubler d'efforts en leur donnant l'exemple, et de nouveau notre barque glissa silencieuse et rapide. Il nous fut facile de la bien diriger, tant était vive la lueur des éclairs qui continuellement illuminaient l'eau. Nous pûmes aussi, grâce à ce secours, éviter les nombreuses petites îles dont le fleuve est parsemé, et qui autrement nous auraient exposés aux plus grands périls. Mais, quoique nous pussions apercevoir fort près de nous plusieurs lumières qui brillaient dans des huttes de bonne apparence, quoique nous entendissions distinctement les voix des propriétaires, quoique nous fissions tous nos efforts pour en ap-

procher, les fondrières et les marais nous interceptaient bientôt le passage à chaque nouvelle tentative, et nous étions contraints de regagner notre embarcation le désespoir dans l'âme. Quelques-unes de ces lumières, après nous avoir long-temps guidés, trompaient nos recherches et s'évanouissaient soudain comme des feux follets; d'autres voltigeaient devant nous sans que nous sussions comment ni pourquoi.

Lorsque toujours rampant nous eûmes ainsi examiné les rives du fleuve sur un espace de trente milles au moins, pouce à pouce, avec toute l'attention dont nous étions capables, et sans parvenir à rencontrer un seul morceau de terre qui fût assez ferme pour nous porter, nous fîmes de nécessité vertu, et après avoir tous soupé d'un plat de riz froid et de miel, que nous arrosâmes avec de l'eau du Niger, nous laissâmes notre canot aller à l'aventure, car nos gens étaient beaucoup trop las du travail de toute la journée pour travailler encore. Mais là un nouveau danger auquel nous ne songions pas vint nous assaillir. A mesure que nous avancions, un nombre incroyable d'hippopotames s'éveilla près de nous et vint sauter, gambader, plonger autour de la chaloupe. A chaque instant nous courions risque de chavirer. Dans l'espoir de les obliger à fuir, nous tirâmes en l'air deux ou trois coups de mousquet, mais la détonation ne servit

qu'à en faire sortir encore une fois autant de l'eau ou des bourbiers, et nous en fûmes assiégés de plus belle. Nos hommes, qui jamais de leur vie n'avaient été exposés dans un canot à une telle multitude d'énormes et formidables bêtes, tremblaient de frayeur et pleuraient à chaudes larmes. Puis, ce qui n'ajoutait pas peu à leur épouvante, c'était l'assourdissant tintamarre de la foudre qui grondait au-dessus de nos têtes, c'était la profonde obscurité qui régnait partout, mais qu'interrompait de temps à autre le sillonnement des éclairs dont l'éblouissante flamme avait réellement quelque chose d'horrible. Nos compagnons nous disaient que les hippopotames culbutaient souvent des canots, et que dans ce cas personne n'échappait à la mort. Aussi pensais-je un moment que nous étions perdus, car ces monstrueux animaux nous approchèrent à ce point que nous aurions pu les repousser avec la crosse de nos fusils. Mais pour y mieux parvenir je crus devoir envoyer une balle dans les flancs du plus hardi. Tous prirent la fuite, excepté le blessé, qui nous poursuivit avec un tel acharnement que nous eûmes beaucoup de peine à conserver notre avance sur lui. Cependant à la seconde balle dont je le gratifiai il poussa un affreux rugissement et disparut sous les eaux. On voit que nous en fûmes quittes pour la peur.

Peu après cette petite aventure nous découvrî-

mes une grève du côté oriental de la rivière, et je proposai d'y faire halte pour la nuit, car je désirais beaucoup remettre le pied sur la terre ferme. Mais aucun des hommes de notre équipage n'agréa cette proposition, ils prétendirent tous que si les *gewow-roua*, ou éléphans aquatiques, c'est-à-dire les hippopotames, ne venaient pas les étouffer avant le matin, les crocodiles ne seraient certes pas si scrupuleux. Ne pouvant vaincre leur répugnance, nous résolûmes de naviguer toute la nuit. A l'est cependant l'horizon devenait de plus en plus noir, et les éclairs, les coups de tonnerre se succédaient avec une rapidité de plus en plus terrible, l'orage devait incessamment éclater. A onze heures le vent était si impétueux que l'eau s'élança plusieurs fois par-dessus les bords de notre canot et faillit le remplir. Chassée par les tourbillons, notre frêle petite barque ne savait plus la direction que nous lui voulions donner; mais enfin le hasard nous amena vers un endroit où le rivage plus élevé nous protégea tant bien que mal, et nous fûmes assez heureux pour saisir un arbre à épines qui poussait presque au centre du courant. Nous attachâmes aussitôt la barque à une branche, et nous enveloppant de nos manteaux, car nous étions épuisés de fatigue, laissant nos jambes pendre à demi dans l'eau, car nous n'avions pas assez de place pour nous étendre tous de toute notre longueur, nous tâchâmes de nous

endormir. Il n'est pas besoin de dire que nous n'y parvînmes pas, quoique nous fûssions bercés par la tempête comme jamais mère ne berça son enfant. Le vent avec pareille rage souffla de l'est jusqu'à minuit passé, puis tomba tout à coup. La pluie alors se rua par torrens, et on jugera combien notre position dut être triste quand j'aurai dit que l'eau du ciel remplissait si vite notre canot qu'il aurait sombré à l'instant où deux de nos hommes qui travaillaient à le vider eussent suspendu leur travail. Il ne cessa de pleuvoir qu'à trois heures du matin; le temps se nettoya peu à peu et nous aperçûmes les étoiles briller comme des diamans au-dessus de nous. Dès que nous vîmes assez clair pour distinguer notre chemin nous recommençâmes à naviguer, et deux heures après nous abordâmes avec joie à un misérable village de pêcheurs, situé sur une île appelée *Dacannie*. Avant d'arriver à cette île nous avions passé en vue d'un grand nombre de villes et de bourgades; mais l'heure à laquelle nous voyagions était si indue que par prudence nous n'osâmes pas descendre à terre tant que les indigènes se tinrent encore renfermés dans leurs huttes. Si en effet nous avions débarqué plus tôt, même près d'une ville, nous aurions pu alarmer les habitans, qui alors nous auraient accueillis comme on accueille une bande de voleurs, les armes à la main. Dans le cours de la journée et de la nuit

précédente nous parcourûmes environ une centaine de milles, naviguant toujours à peu près dans la direction de l'est. Le Niger en beaucoup d'endroits nous présenta un magnifique aspect, souvent sa largeur ne fut pas moindre de huit milles.

Le 17, après nous être séchés devant de grands feux que nous allumâmes tout exprès, nous nous assîmes au pied d'un arbre et nous partageâmes avec nos gens un maigre repas de riz et de miel. Tandis que nous déjeunions, le guide qui devait nous accompagner à notre départ de Zagozhi, mais que nous n'avions pas voulu attendre, arriva au village dans un canot dont il était propriétaire, et vint sur-le-champ nous décliner son nom et son titre. Il ajouta qu'il avait marché sur nos traces toute la nuit et entendu la détonation de nos mousquets, mais que malgré tous ses efforts il n'avait pu réussir à nous joindre. Les hippopotames l'avaient assailli de la même manière que nous, mais ne lui avaient pas fait plus de mal.

Nous trouvâmes dans l'île plusieurs prêtres felatahs, que le chef de Rabba y avait envoyés pour instruire les naturels dans la foi musulmane. Dacannie était habitée par des pêcheurs nouffiens, braves gens tout-à-fait inoffensifs, qui depuis quelques semaines seulement avaient été contraints d'abjurer leurs dieux païens pour le Koran, et cela bon gré mal gré. En effet, l'établissement du maho-

métisme semble être la conséquence nécessaire de la conquête des Felatahs, qui peu à peu s'étend sur toute la contrée. Aussitôt qu'ils font un nouveau pas en avant, leur premier soin est d'imposer leur religion aux vaincus. Ces prêtres furent pleins d'attention et de politesse pour nous en notre qualité d'étrangers; ils donnèrent aux naturels l'ordre de nous ramasser du bois et de le porter au lieu de notre campement, service en retour duquel nous fîmes à ceux-ci cadeau de quelques aiguilles.

A dix heures le guide nous pria de nous mettre en route, et promit de nous suivre au bout de quelques instans. Cet arrangement nous plut beaucoup, car les individus de son espèce étaient en général grognons, capricieux et amis des lenteurs. Nous eûmes à peine quitté le rivage que nous commençâmes à distinguer sur notre gauche, mais dans le lointain, des montagnes de différentes formes qui, se prolongeant jusqu'aux bornes de l'horizon, nous parurent former une chaîne régulière. Le guide, selon sa promesse, ne tarda guère à nous rejoindre, et nous voyageâmes de compagnie jusqu'à ce que nous vinssions en vue de deux cités d'une étendue prodigieuse, situées exactement l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. La grève des deux côtés était bordée de canots qui appartenaient à leurs habitans. Le guide nous témoigna son intention d'aborder à celle qui s'élevait sur

notre droite, et chercha, par toutes sortes de belles promesses, à obtenir que nous l'y accompagnassions; mais nous refusâmes net, car nous avions d'avance formé le projet de ménager nos ressources avec la plus stricte économie possible, et connaissant bien d'ailleurs la multitude et la rapacité des grands personnages qui dans toutes les cités d'importance, s'attendent à des présens, sachant bien qu'ils seraient toujours disposés à nous retenir plus que nous ne voudrions, nous avions fermement résolu, sauf les cas de complète nécessité, de n'aborder qu'à de petits hameaux où nous agirions suivant notre seul bon plaisir, sans qu'il nous fallût rendre compte de nos actions à ceux de nos semblables qu'on appelle *les puissans de ce monde*.

Nous souhaitâmes donc le bonjour à l'insulaire de Zagozhi qui convint de nous rattraper plus loin, et une heure après, c'est-à-dire vers midi, nous débarquâmes à un village situé sur une île appelée *Gungo*. Les rives du Niger étaient alors devenues hautes et soigneusement cultivées. A notre droite nous avions remarqué un grand nombre de villes et de bourgs, à notre gauche les montagnes mentionnées ci-dessus. Les palmiers croissaient à profusion dans cette partie de la contrée, et tous les deux ou trois milles on rencontrait ou des cités ou des hameaux. Nous vîmes des centaines de barques

avec une cabine au centre, manœuvrer sur le fleuve, celles-ci passant et repassant d'une rive à l'autre, celles-là montant ou descendant. La plupart semblaient contenir des familles entières, car tandis que les hommes ramaient, les femmes et les jeunes filles mêlaient leurs voix harmonieuses aux accords d'une espèce de guitare, ce qui était fort pittoresque. Quand le hasard nous amenait près d'un de ces canots, soudain les personnes qui les montaient cessaient d'agiter leurs pagaies ou interrompaient leur musique, et, l'air tout stupéfait, s'écriaient à plusieurs reprises : *Ki ki ma nence acca chiken zhilagee !* c'est-à-dire : d'après la traduction de notre interprète Pascoe : « Oh! oh! qu'est-ce que nous voyons dans ce canot? » Pour nous, la seule liberté que nous prissions était de regarder en face les bonnes négresses, et nous continuions notre chemin. Nous remarquâmes que tout le côté du fleuve dépendant de l'Yarriba avait été abandonné par les naturels qui s'étaient retirés dans la campagne et qui avaient laissé les Felatahs en paisible possession de toutes leurs villes et de tous leurs villages.

Le Niger près de Gungo décrit une légère courbure vers le sud-est, le courant conserve sa rapidité, et la largeur du fleuve est de trois ou quatre milles. L'île a environ un mille et demi de circonférence, et repose presque au centre du lit. Pour la première fois, depuis que nous avions quitté la

côte de la mer, nous ne pûmes nous y faire comprendre. Nous adressâmes cependant la parole à ces insulaires en cinq des différentes langues qui sont parlées par les Africains; mais aucune, pas même celle de l'Yarriba, ne fut intelligible pour eux. Nous eûmes donc recours à des signes et à des gestes, et sans trop de peine nous donnâmes à entendre que nous avions besoin de vivres pour restaurer nos forces, et d'une hutte pour y passer la nuit. On nous laissa le choix de plusieurs habitations qui étaient vides; mais il n'y avait guère à choisir, car elles étaient toutes en fort mauvais état. Nous entrâmes dans la première venue, et bientôt on nous apporta une vaste écuelle de blé bouilli, une autre de poisson, avec une dizaine de livres de viande d'hippopotame. Nous dînâmes suffisamment avec les deux premiers ragoûts, mais nous n'osâmes pas goûter au dernier qui n'était que graisse, et nous le laissâmes à nos gens. Ceux-ci furent enchantés de notre délicatesse, et nous assurèrent n'avoir jamais rien mangé de meilleur. L'hippopotame forme en effet la principale nourriture des naturels.

Les habitans de Gungo nous ont paru un peuple doux, inoffensif, tranquille et plein d'affabilité. Ils ne subsistent en quelque sorte que des produits de leur pêche qu'ils consomment eux-mêmes, ou bien qu'ils échangent avec leurs voisins du continent

pour des yams et du blé. Au coucher du soleil, ils se réunirent au nombre d'une centaine, hommes, femmes et enfans, tous habillés d'une manière fort décente, et, leur chef en tête, ils vinrent nous rendre visite. Le chef portait le costume musulman; il rangea son monde en bon ordre autour de notre hutte qui était à claires-voies, et invita chacun à s'asseoir. Chacun resta assis pendant une heure environ à la place qui lui avait été assignée, nous regardant avec surprise, ne pouvant se rassasier de notre vue, et communiquant à ses voisins les remarques que lui suggérait notre présence; mais toujours nous ne conversions nous-mêmes avec eux que par signes. Les hommes ne montraient nulle crainte; mais les femmes, ainsi que de charmans petits enfans aux joues rebondies, étaient fort effrayées de nos visages blancs, et parurent fort joyeuses lorsqu'elles purent s'en aller. Avant que nos visiteurs se retirassent, nous leur distribuâmes environ deux cents coquilles, et ce léger cadeau les remplit de joie.

Le 18, dès six heures, nous fûmes prêts à continuer notre route. Après avoir lu la prière à nos gens, coutume que nous n'avons jamais négligée ni matin ni soir, nous dîmes adieu au chef et aux habitans de Gungo; ils s'étaient rassemblés sur le rivage pour nous voir partir, et quand notre canot s'éloigna, ils levèrent tous les mains, nous souhai-

tant un heureux voyage. Nous n'avions pas quitté l'île depuis plus d'une demi-heure quand le vent se mit à souffler avec une telle impétuosité que le fleuve en fut soudain agité comme une mer, et que les vagues ballottèrent notre barque comme une coquille de noix. Il vint en outre à pleuvoir, et si fort, que nous fûmes en une minute mouillés jusqu'à la peau, et que notre petit navire se trouva bientôt à moitié plein. Nous étions alors au large, et en péril de sombrer à chaque instant. Nos hommes, avec toute la célérité possible, poussèrent le canot vers la rive droite, afin que nous pussions nous accrocher aux roseaux dont elle était garnie, jusqu'à ce que le vent et la pluie se calmassent, et que l'eau redevînt plus tranquille. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs qu'ils y parvinrent; mais nous avions à peine pénétré dans le marécage, et nous rendions grâce à Dieu de notre délivrance, lorsqu'un énorme crocodile s'élança de sa retraite à deux pas de nous, et plongea sous notre embarcation avec une violence extraordinaire. Je laisse à penser quelles durent être notre surprise et notre frayeur. Il paraît que nous avions troublé l'animal dans son sommeil; jamais je n'en avais vu de plus grand, et s'il eût touché notre canot, il l'aurait culbuté. A huit heures et demie le vent et la pluie cessèrent; quittant alors notre asile, nous poursuivîmes notre route.

Quatre ou cinq milles plus loin nous arrivâmes en face d'un gros village situé sur une île basse et plate. Le courant se précipitait en cet endroit avec une telle impétuosité que nous ne fûmes plus maîtres de notre canot, et que, malgré toutes nos tentatives pour lui faire prendre une autre direction, il alla frapper contre le toit d'une hutte qui se montrait à fleur d'eau. Le choc fût si violent, si imprévu, qu'un de nos hommes en fut précipité dans le fleuve à une certaine distance; mais nous et les autres, plus heureux, nous eûmes le temps de saisir les branches d'un arbre. Quoique le courant fût extrêmement rapide, l'eau n'était pas profonde, et l'homme put sans aucune peine rejoindre ses compagnons; il eut plus de frayeur que de mal. Le village, à l'exception d'une douzaine de maisons, avait été complétement balayé par les eaux, tant elles étaient hautes. Nous vîmes un grand nombre de vastes canots recevoir les insulaires pour les transporter sur le continent.

On nous avait fortement recommandé à Zagozhi de visiter une large et importante ville de commerce nommée *Egga,* que nous devions rencontrer après trois jours de navigation, et même on nous avait donné un guide pour nous y introduire; mais depuis la veille qu'il nous avait quitté nous n'avions pas entendu parler de lui. Nous jugeâmes donc à propos de demander en cet endroit des renseigne-

mens sur la fameuse Egga, crainte de passer sans la voir. C'est pourquoi nous approchâmes le plus possible du village, et de toute la vigueur de nos poumons nous hélâmes plusieurs habitans que nous voyions marcher dans les rues avec de l'eau jusqu'aux genoux. Mais ils étaient si éloignés de notre canot ou si occupés de leurs propres affaires, que sans doute ils ne comprirent pas bien la nature de nos questions, ou que nous n'entendîmes pas assez distinctement leurs réponses pour que le sens nous en fût intelligible. Cependant deux ou trois prêtres nous crièrent, et de manière à ce que leur voix parvînt à nos oreilles, que le Niger avait crû beaucoup plus qu'il ne le fait d'habitude à cette époque, qu'il avait franchi ses barrières naturelles, et que la majeure partie de leurs habitations n'existaient plus; toutes choses dont il était facile de s'apercevoir. Ne pouvant obtenir les informations désirées, nous passâmes outre, et vers midi, dans l'espoir d'être plus fortunés, nous fîmes une courte halte sur une petite île; mais tout ce que nous pûmes apprendre fut qu'Egga était encore très éloignée. A quatre heures du soir nos gens, qui ramaient depuis le matin, se plaignirent tellement de leur fatigue, qu'il nous fallut aborder dans une autre petite île appelée *Fofo* pour y passer la nuit. La partie du fleuve que nous avions descendue dans la journée avait été fort sinueuse; sa direc-

tion générale, néanmoins, était celle du sud-est et de l'est-sud-est; et sa largeur de deux à six milles. Nous avions rencontré une multitude d'îles. Le bord nouffien s'était montré haut et montagneux, mais bien cultivé. Du reste sur les deux rives, les villages nous parurent nombreux, l'agriculture nous parut florissante.

Pour la première fois depuis que nous avions quitté l'Yarriba, nous vîmes un coco dans la soirée, ce qui nous causa beaucoup de plaisir. Nous demandâmes d'où il venait, et on nous répondit qu'il avait été apporté d'une ville voisine de la mer, à sept jours de l'île. Bien que la nuit approchât, à cause de l'absence du chef, on ne nous avait pas encore désigné la hutte dans laquelle nous devions loger. Mais lorsqu'il fut de retour, personne ne se montra envers nous ni plus bienveillant ni plus hospitalier. La consternation des insulaires à notre vue était grande; ils nous considéraient avec des figures ébahies, et ne songeaient pas à nous demander si nous avions faim, si nous désirions qu'un logement nous fût préparé. Il y avait déjà trois heures que nous étions parmi eux, subissant leur examen, satisfaisant leur curiosité, servant de matière à leur conversation, lorsque deux émissaires du receveur général des contributions, qui étaient venus de Rabba pour percevoir les taxes annuelles de Fofo, s'approchèrent de nous, et nous dirent

que, puisque nul des habitans ne nous offrait d'asile, ils mettaient leur propre demeure à notre disposition. Nous acceptâmes aussitôt cette offre, et nous les suivîmes à leur hutte. Nous n'y fûmes pas plus tôt établis que les femmes de l'île, qui semblaient s'intéresser à nous plus que les hommes, nous envoyèrent trois grandes calebasses de blé indien cuit dans de l'huile de palmier.

Le 19 la matinée fut sombre, nuageuse, pluvieuse même; mais à huit heures, comme le temps s'était éclairci, nous fîmes présent à nos hôtes de quelques boutons, et nous remontâmes dans notre canot. Avant notre départ, ils nous apprirent que nous rencontrerions au bout d'un ou deux milles l'embouchure de la Coudounie, rivière que, lors de mon premier voyage en Afrique, j'ai traversée près de Cuttup. En effet nous vîmes bientôt un courant d'eau assez considérable qui venait du nord et se jetait dans le Niger. Pendant la première partie de la journée les rives du fleuve nous offrirent un plus bel aspect que les jours précédens; mais pour nous plaire ce spectacle manquait du charme de la nouveauté. A onze heures nous touchâmes à un fort village, afin de nous enquérir de la situation d'Egga, et nous apprîmes que nous n'en étions plus qu'à une courte distance. Nous naviguâmes encore une heure, et nous aperçûmes une grande et belle ville située derrière un vaste marécage, qui toutefois

était traversé par plusieurs criques étroites, mais très profondes, que formait le fleuve. Ces criques étaient navigables et conduisaient à la ville qui, distante du rivage d'environ une lieue, se trouva être précisément celle que nous cherchions, c'est-à-dire Egga. Pénétrant aussitôt dans une des criques, nous ne tardâmes guère à parvenir au lieu de débarquement. Egga avait deux milles au moins de longueur, et nous fûmes frappés du nombre immense de vastes canots qui, amarrés en face, renfermaient toutes les espèces de marchandises communes à la contrée. Ces canots, pareillement à ceux que nous rencontrions depuis quelques jours, étaient munis d'une hutte. Tous aussi, comme préservatifs des voleurs et des malintentionnés, avaient du sang répandu et des plumes fichées sur la poupe.

Lorsque nous eûmes mis pied à terre, voyant qu'aucun naturel ne venait à notre rencontre, nous envoyâmes Pascoe annoncer au chef de l'endroit qui nous étions et ce dont nous avions besoin. Pascoe revint après quelques instans nous dire que le chef était disposé à nous recevoir, et nous prîmes aussitôt le chemin de sa demeure. Nous trouvâmes l'illustre personnage assis sur une peau de vache étendue à terre, et fumant avec une pipe longue de trois verges. Autour de lui étaient groupés nombre de Felatahs et de vieux prêtres musulmans. Il nous accueillit de la façon la plus franche et la

plus cordiale, et comme marque particulière de distinction nous invita à nous asseoir tout près de lui. Alors il nous examina avec surprise de la tête aux pieds, et nous dit que nous étions d'étranges gens qui valaient bien la peine d'être vus. Quand il eut rassasié sa propre curiosité, il commanda qu'on appelât toutes ses femmes pour qu'elles en fissent autant; mais ne nous souciant pas d'être ainsi donnés en spectacle, nous demandâmes qu'on nous conduisît sur-le-champ à la hutte que nous devions occuper. Le chef, qui était un vieillard fort âgé, avait une longue barbe blanche, une vénérable figure, un air vraiment patriarcal; et cependant il jouait, riait, babillait comme un enfant. Une habitation digne d'un roi (pour me servir de son expression) nous fut préparée sans délai; et quand il eut appris à son vif étonnement que, pour subsister, nous mangions la même espèce de nourriture que lui, il nous accorda permission de nous retirer. Le soir nous reçûmes de la part de ses femmes, envers qui nous n'avions pourtant pas été galans, une grande écuelle de *tuah* et de sauce. Dès que la nouvelle de notre arrivée se fut répandue dans la ville, les habitans accoururent par centaines pour nous voir, et nous fûmes obligés, pour nous soustraire à leur avidité importune, de barricader toutes nos portes et d'y placer nos domestiques en sentinelles. Ce fut seulement à la nuit close que les cu-

rieux, voyant qu'ils perdaient leur peine, se retirèrent, et que nous pûmes nous livrer au repos dont nous avions bon besoin.

Egga est d'une étendue prodigieuse et renferme une immense population. De même que la plupart des autres villes situées sur les bords du Niger, elle est sujette à d'assez fréquentes inondations, soit complètes, soit partielles comme à l'époque de notre passage. Nul doute cependant que les naturels n'aient leurs motifs pour construire leurs habitations dans des lieux qui nous paraissent si peu convenables et si peu commodes. Le sol, qui dans le voisinage d'Egga est un terrain noir, gras, singulièrement fertile, produit en abondance et sans beaucoup de travail toutes choses nécessaires à la vie, de sorte que les denrées affluent toujours sur cette place et n'y sont jamais chères. Les habitans, outre les productions végétales et le poisson qui se vend également à bas prix, mangent aussi un peu de viande. Une incroyable multitude d'hyènes fréquentent, dit-on, les bois environnans, et elles sont si hardies, si rapaces, qu'elles ont emporté presque tous les moutons qui jadis abondaient dans la ville. Peut-être Egga possède-t-elle un nombre plus considérable de canots, grands et petits, qu'aucune autre cité du nord. La plupart des habitans sont vêtus d'étoffes qui viennent de Bénin et des établissemens portugais; aussi serait-on tenté de croire qu'il y a des

communications entre les côtes de la mer et cette ville. D'autant mieux que les Egganais sont fort industrieux, fort entreprenans, et qu'une foule d'entre eux passent leur vie à naviguer sur le Niger pour se livrer au commerce. Les noix de coco se vendent par les rues en vastes quantités; mais, à ce qu'il paraît, s'importent d'un pays voisin.

Le 20 le chef nous visita dès huit heures du matin pour nous prier de permettre que ses femmes et les notables de l'endroit vinssent nous voir. Il nous était impossible de refuser cette permission, et bientôt nous fûmes assaillis par une nuée de dames, jeunes et vieilles, qui chacune nous apportèrent des noix gouras ou un autre petit présent. Elles étaient fort questionneuses, et restèrent avec nous beaucoup plus long-temps que nous ne l'aurions souhaité. Nous eûmes beau chercher à leur faire honnêtement comprendre que nous désirions être seuls, nous n'y parvînmes pas, et il nous fallut endurer leur ennuyeuse compagnie. La chaleur était excessive; nos portes et nos fenêtres sans cesse encombrées de monde ne nous donnaient aucun air, et le séjour de notre appartement qu'échauffait encore le nombre de nos visiteuses était à peine supportable. A la réception des dames succéda celle des hommes, et c'est ainsi que nous passâmes la plus grande partie de la journée.

La conviction des habitans, que nous possédions

la puissance de tout faire, fut d'abord assez amusante; mais leurs importunités allèrent si loin que nous finîmes par maudire la renommée de la prétendue science qui nous les attirait. Les uns nous demandaient un charme pour détourner la guerre et les calamités nationales; les autres, pour devenir riches; ceux-ci, pour empêcher les crocodiles d'emporter les gens; ceux-là, pour que le chef des pêcheurs revînt chaque jour de la pêche avec son canot chargé de poisson; et tous accompagnaient leurs demandes de quelque cadeau, dont la valeur était proportionnée à l'importance du service qu'ils réclamaient. Les cadeaux consistaient en bière du pays, en cocos, en noix gouras, en citrons, en yams ou en riz. La curiosité que nous excitions parmi le peuple était si vive, que nous n'osions pas mettre le pied dehors crainte qu'il ne nous arrivât malheur. Le seul exercice que nous pouvions prendre était de nous promener en long et en large dans notre hutte, comme des bêtes sauvages dans une cage. Les individus qui assiégeaient notre demeure, lorsqu'ils parvenaient à nous apercevoir, paraissaient tantôt surpris tantôt effrayés. Ils nous regardaient absolument comme on regarde en Europe un tigre ou un lion. Dès que dans notre promenade nous approchions trop près de la porte, ils reculaient aussitôt en proie à la plus vive alarme; mais quand nous étions au fond de la pièce, ils avançaient en

silence et avec précaution aussi près que la crainte le leur permettait.

Quoique le vénérable chef d'Egga eût toute l'apparence d'être au moins centenaire, il était encore très actif; et au lieu de la morosité, au lieu de la tristesse, qui ne sont que trop souvent les compagnes du vieil âge, il avait absolument la bonne humeur et la gaîté d'un jeune homme. Il professait la religion mahométane; et c'était sa coutume de se lever chaque matin bien avant le jour, puis réunissant tous ses prêtres autour de lui, de répéter ses prières d'une voix haute et criarde. Lorsqu'il avait fini ses dévotions, il s'enfermait dans sa hutte avec quelques amis de choix, aussi insoucians, aussi puérils, aussi heureux que lui-même; là, ils s'asseyaient tous à terre et ne se quittaient guère que pour aller prendre leurs repas; ils passaient les heures à fumer et à babiller jusqu'au coucher du soleil. Mais, le lendemain de notre arrivée, le chef interrompit en notre honneur son genre de vie habituel. Il voulut nous donner un échantillon de la vigueur et de l'activité que lui laissait la vieillesse. Lors donc que le jour commença à baisser, ses chanteurs, ses danseurs et ses musiciens se rassemblèrent devant notre habitation avec un grand concours de monde. Le vieillard s'avança fièrement dans le cercle, le pas ferme, la figure riante, avec un air qui semblait dire: « Hommes blancs, regardez-moi, et vous allez

être remplis de surprise, remplis d'admiration ! » Secouant alors sa chevelure blanche, il se mit à cabrioler au contentement général de tous les spectateurs qui éclataient de rire. Il fut bientôt obligé cependant de s'aider d'une béquille. Grâce à ce secours il put encore gambader une dizaine de minutes; après quoi la force lui manqua, et il fallut bien que le pauvre homme, qui ne se soutenait plus sur ses jambes, s'assît à côté de nous sur le seuil de notre porte. Mais il ne nous eût pas confessé sa faiblesse pour tout au monde; il tâchait de haleter en silence, et faisait son possible pour ne pas respirer bruyamment. Il tenta aussi de chanter; mais la nature refusa de seconder ses efforts, et ce fut à peine si on distingua les accens de sa faible voix. Comme la nuit approchait, nous l'engageâmes à s'aller coucher et nous y allâmes nous-mêmes.

Le 21, après déjeuner, nous visitâmes le chef pour le prévenir que notre intention était de continuer notre route le jour suivant. Il nous supplia de demeurer plus long-temps à Egga, et déclara que les rives de la partie inférieure du Niger étaient habitées par des gens qui ne valaient guère mieux que des sauvages et dévalisaient tous les voyageurs. Il nous assura qu'ils n'étaient gouvernés par aucun prince, qu'ils n'obéissaient à aucune loi, et que leurs villes étaient en guerre les unes avec les autres. Je lui demandai si'l ne voudrait pas nous

donner un guide; « Non, répondit-il, car Egga est la dernière cité du Nouffie, et jamais nous n'allons trafiquer plus bas. Ici est la limite de la puissance des Felatahs et de la mienne. — Alors, repris-je, nous ne risquons pas plus à partir demain qu'un autre jour; » et je le quittai bien résolu d'exécuter mon projet. Dans la soirée les anciens de la ville vinrent aussi nous représenter quelle imprudence nous allions commettre, et nous engager dans notre intérêt d'attendre au moins quarante-huit heures. Ils s'engagèrent, si nous voulions différer ainsi notre départ, à nous obtenir la protection d'un convoi de marchands qui, ce délai passé, devaient quitter Egga pour se rendre au fameux marché d'une place nommée *Bocqua*. Mais nous fûmes inexorables. En effet, non-seulement nous avions bonne confiance en nous-mêmes, mais encore nous savions que les montagnes dont nous effrayaient les naturels se trouvaient en général ne pas être plus hautes que des taupinières.

Voulant laisser un agréable souvenir de nous aux naturels, nous prîmes le parti, mon frère et moi, de satisfaire pour le dernier jour leur curiosité. Nous nous promenâmes donc pendant deux heures en dehors de notre hutte. Les Egganais furent très sensibles à ce procédé de notre part. Tant que dura la cérémonie, car c'est le mot propre, l'ordre fut régulièrement maintenu par deux vieux prêtres que

le chef avait chargés du soin d'éloigner tour à tour les spectateurs qui nous avaient vus lorsqu'il en arrivait de nouveaux. C'était le plus ardent désir du gouverneur de la ville que tous ses administrés nous vissent, et tous se conduisirent avec infiniment de décence. Nous avions fait présent au vieillard d'une paire de bracelets d'argent sur lesquels étaient gravées les armes de notre gracieux souverain; et le même jour il s'en para avec orgueil. Ce bijou n'excita guère moins l'admiration des habitans qu'il n'avait excité celle du prince, et ils accoururent par centaines les examiner à ses poignets, ravis que le vieillard fût si magnifiquement paré. Ils nous remercièrent même de la bonté que nous avions eue pour lui.

Les naturels d'Egga nous parurent tous très proprement habillés. La population était moitié musulmane, moitié païenne. La ville a quatre milles de long sur deux de large. Les marécages qui l'environnent sont pleins de crocodiles. Les rues sont fort étroites, et, comme dans les autres cités où se tiennent des marchés considérables, d'une excessive saleté. Leur motif pour bâtir leurs maisons si rapprochées est que les Felatahs peuvent moins facilement galoper entre elles, et massacrer ou emmener comme captifs les habitans. Les étoffes portugaises que nous avons remarquées à Egga y sont apportées par le Niger d'une place appelée *Cuttum-*

carrafée, où il se fait aussi un commerce considérable de trone, d'esclaves et de couteaux, de brides, d'étriers, d'ornemens en cuivre, de vêtemens, de cuirs teints, et d'autres marchandises dont la confection est particulière au Nouffie.

Départ d'Egga. Répugnance de nos gens à nous suivre plus loin. Arrivée à Kacunda. Superstition du roi de cette ville et de son peuple. Navigation nocturne. Danger que courent les voyageurs à Bocqua. Villes d'Atta et d'Abbazacca. Arrivée et séjour à Damuggoo.

Le 22, à six heures du matin, lorsque pour partir nous ordonnâmes à nos gens de charger le canot, tous, à l'exception de Pascoe et du mulâtre, refusèrent d'obéir. A ce qu'il paraît, les habitans d'Egga leur avaient débité les mêmes sornettes qu'à nous, et prédit que s'ils nous accompagnaient plus loin ils seraient infailliblement massacrés ou réduits en esclavage. Je leur reprochai d'abord avec énergie leur lâcheté insigne de n'oser aller où nous allions nous-mêmes, nous qui n'avions pas moins qu'eux sujet de tenir à la vie; ensuite voyant que toutes mes représentations étaient vaines, je leur déclarai que nous partirions seuls, et que, puisqu'ils refusaient de nous suivre, ils eussent à sortir sur-le-champ de notre présence; mais alors ils nous demandèrent leurs gages ou un billet au moyen duquel ils pussent les recevoir au château du cap Coast, disant qu'ils y retourneraient par le chemin

d'où nous en étions venus. On pense bien que nous refusâmes, et nous eûmes raison; car à la fin, soit qu'ils ne se souciassent pas de perdre le salaire de leurs services, soit qu'ils craignissent que restant à Egga sans protection, on les vendît comme esclaves après notre départ, ils se résignèrent à continuer leur route avec nous. Toutefois ce fut de mauvaise grâce et d'un air sombre, qu'en murmurant ils emportèrent nos bagages; et lorsqu'ils prirent leurs rames, lorsque vint le moment de quitter le rivage, le cœur leur manqua de nouveau, nous les vîmes prêts à sauter à terre. Nous tâchâmes autant que possible de calmer leurs craintes par des exhortations amicales; mais il nous fallut encore recourir aux menaces, et nous leur promîmes de les jeter à l'eau, s'ils ne se tenaient pas tranquilles et ne ramaient pas comme ils le devaient. De cette façon nous parvînmes à leur imposer silence, fort heureusement; s'ils nous eussent abandonnés en effet, nous n'aurions sans doute pu les remplacer, et dans ce cas quel embarras inextricable!

A sept heures nous dîmes adieu au chef et aux habitans d'Egga; mais il en était neuf lorsque nous atteignîmes le milieu du fleuve, tant nos hommes ramèrent d'abord avec lenteur. Un peu au-dessous de la ville nous rencontrâmes deux îles petites mais fort belles, qui étaient couvertes de culture et bien

habitées. Toutefois nous continuâmes notre chemin sans même songer à y descendre. Après quelques milles de navigation nous aperçûmes une mouette marine qui volait sur nos têtes, et cette vue nous causa un extrême plaisir. En effet, pensâmes-nous, c'était un indice qui nous confirmait dans l'espérance que nous approchions du terme de notre difficile entreprise, et que bientôt nous arriverions à l'embouchure du Niger. Nous vîmes pareillement, pour la première fois, une demi-douzaine environ de gros pélicans blancs qui naviguaient avec grâce sur les eaux. Pendant la matinée, qui fut magnifique, les bords du fleuve furent en général bas et couverts de bourbe. Des hauteurs se montraient bien à droite et à gauche, mais à quelque distance, et l'espace intermédiaire était occupé par de vastes marais. Nous remarquâmes aussi, dans cette première partie de la journée, plusieurs petits villages misérables dont la position était de niveau avec le Niger, et d'immenses plantations de riz complétement inondées. A onze heures nous passâmes devant une large ville de marché, située sur la rive orientale au pied d'une montagne élevée et fort près de l'eau. Cette montagne la dominait complétement, et on eût dit qu'elle était au moment de l'écraser. Nous demandâmes à nos gens le nom de la ville; mais ils ne le savaient pas, et notre temps était trop précieux pour que nous fissions halte, et

que nous interrogeassions divers habitans du lieu qui allaient et venaient autour de nous dans leurs canots. Ces canots, qui étaient aussi en grand nombre amarrés au rivage, étaient construits dans le même genre que ceux des rivières Bonny et Calabar. C'était une nouvelle preuve de communication entre les deux peuples, et nous ne manquâmes pas d'en conclure que nous n'étions plus très éloignés de la mer. Les équipages des embarcations qui se trouvaient sur notre route nous examinaient avec surprise, mais ne nous adressaient pas la parole. Nous n'aurions pu, quant à nous, leur parler que des langues qu'ils n'auraient pas comprises.

Dans l'après-midi, l'aspect des lieux changea tout-à-fait, les rives du Niger devinrent plus hautes, plus belles, plus fertiles. Le sol au-delà parut être plus riche, le pays plus varié. Pendant plusieurs milles de suite nous ne vîmes sur les deux bords du fleuve, mais principalement sur celui de droite, que de grands et beaux villages qui étaient séparés par des plaines couvertes de gazon ou préparées pour la culture. C'est là que la nature semble avoir répandu ses faveurs d'une main prodigue. Nous ne touchâmes néanmoins à aucun de ces séjours enchanteurs, et poursuivîmes notre route jusqu'au coucher du soleil. Comme nos hommes étaient alors fatigués, nous abordâmes à un petit hameau sur une île pour y passer la nuit. Les insulaires

d'abord interprétèrent mal nos intentions et furent très épouvantés de notre présence. Croyant peut-être que nous étions une troupe de maraudeurs felatahs, à peine nous eurent-ils vus qu'ils poussèrent le cri de guerre, et que sans distinction d'âge ni de sexe, s'armant tous de sabres et de poignards, d'arcs et de flèches, ils prirent contre nous une attitude menaçante. Nous avions beau leur parler, ils ne comprenaient ni nos paroles ni nos gestes. Par bonheur au bout de quelque temps arriva une femme à qui la langue de l'Haussa n'était pas entièrement inintelligible. Nous lui apprîmes que nous étions des amis et des chrétiens qui descendions le fleuve pour retourner dans notre pays natal et que nous ne venions pas leur déclarer la guerre. Elle répéta autour d'elle ces explications, mais ne put calmer tout-à-fait les craintes de nos compatriotes, car si les flèches qui déjà étaient dirigées sur nous ne quittèrent pas la corde des arcs, les habitans prétendirent ne pas avoir de logement à nous donner pour la nuit. Vainement nous les suppliâmes de nous recevoir dans la plus misérable de leurs huttes, ils furent sourds à nos prières, et craignant peut-être que nous ne recourussions à la violence, nous conseillèrent d'une voix unanime d'aller un peu plus loin, où nous trouverions une cité importante et considérable, appelée *Kacunda*. Ils nous dirent aussi qu'on nous y recevrait avec plaisir,

que nous n'y manquerions d'aucune provision et que nous y rencontrerions même des gens de Funda qui entendraient la langue de l'Haussa. Par tous ces motifs, et de plus nous rappelant que les Egganais nous avaient fortement recommandé de faire halte à Kacunda, nous continuâmes notre route.

Kacunda est située sur la rive occidentale du Niger, et à certaine distance offre vraiment un bel aspect. On ne peut arriver à la ville que par des canaux sinueux qui traversent un affreux marécage au moins large de deux milles. Il était nuit lorsque nous y arrivâmes. On s'alarma d'abord de nous voir si tard, mais bientôt vint à notre rencontre un vieux prêtre musulman qui nous serra les mains et s'empressa de nous conduire à sa demeure. C'était une vaste hutte en très bon état, jadis résidence d'un prince, mais où le vieillard enseignait alors aux enfans de Kacunda les prières mahométanes. Notre hôte, qui était de Cuttumcurrafée, nous conta qu'il avait ouï dire que deux chrétiens voyageaient dans le Borgou, et qu'il supposait que c'était nous; nous le confirmâmes dans cette idée. Il ajouta qu'on nous préparait une habitation dans un autre quartier de la ville; mais comme le temps était d'une chaleur extrême et que nous étions fort fatigués, nous demandâmes et nous obtînmes la permission de rester chez lui. Nous n'allâmes pas non plus ce soir-là visiter le chef, dont

la résidence était distante de quatre milles, nous le fîmes seulement prévenir de notre arrivée.

A parler proprement, Kacunda consiste en trois ou quatre villages, tous les quatre d'une immense étendue, mais ne se touchant pas, quoique situés à très courte distance les uns des autres. C'est la capitale d'un État ou Royaume de même nom, tout-à-fait indépendant du Nouffie, et ne reconnaissant la souveraineté de personne. Le gouvernement y est despotique, et la toute-puissance est dévolue au chef ou roi, qui l'exerce avec douceur. Dans les circonstances difficiles jamais il ne s'en rapporte à son propre jugement, mais consulte l'opinion des anciens du pays. Kacunda entretient peu de rapports soit avec le Nouffie, soit avec aucune autre nation de première ligne, mais borne presque exclusivement son commerce aux divers peuples qui habitent les bords du Niger au sud, et les esclaves qui s'y rendent sont, dit-on, menés à la côte de la mer. Les naturels sont en général grands, bien faits et musculeux. Ils portent peu d'ornemens; des colliers de cornaline rouge, dont les pierres qui abondent dans le Nouffie sont taillées par eux en forme d'une espèce de cœur et soigneusement polies, tel est le bijou dont ils aiment le mieux à se parer, le seul dont souvent ils se parent. L'unique vêtement dont se couvrent les hommes et les femmes est une pièce d'étoffe en coton, qu'ils s'at-

tachent autour des reins. Ils fabriquent eux-mêmes l'étoffe et la teignent de différentes couleurs suivant leurs goûts. Les dames portent de petits pendans d'oreilles d'argent, mais ne font jamais usage de la moindre peinture. Dans les productions du sol il n'y a rien qui soit particulier au pays, et sous le rapport de la manufacture du coton les naturels sont beaucoup inférieurs à leurs voisins. La langue nouffienne n'est pas comprise à Kacunda, malgré sa proximité de ce royaume, mais comme dans la plupart des autres lieux par nous visités, nombre de gens y parlent avec aisance celle de l'Haussa.

Le jour suivant 23, à onze heures du matin, un vaste canot conduit par quatorze rameurs arriva au village dans lequel nous étions logés. Nous sûmes quelques minutes après que le roi, ne pouvant se transporter lui-même auprès de nous, avait chargé son frère d'aller nous offrir ses complimens et nous témoigner tout le plaisir que lui causait notre présence dans sa capitale : c'était donc le frère qui venait nous rendre visite. A son débarquement il fut salué par une décharge de cinq vieux mousquets rouillés. Bientôt il entra dans notre hutte, accompagné d'une troupe nombreuse d'hommes qui étaient tous de même que lui costumés à la musulmane, tous resplendissans de propreté, et nous présenta au nom de son royal parent des noix gouras, des yams, une chèvre et une immense

quantité de bière du pays. A la vue de la chèvre, je lui dis que nous étions fâchés qu'il nous eût apporté un cadeau de si grand prix, parce que nous n'avions à lui donner en retour rien qui fût digne d'être offert à son frère, qu'il y avait déjà longtemps que nous voyagions dans la contrée et que nous avions dépensé toute notre provision de présens avant de parvenir à Kacunda. Je tirai alors de notre coffre une paire de bracelets d'argent, et je le priai de les remettre au roi de notre part, en lui expliquant pourquoi nous n'étions pas plus généreux. Il me la prit des mains sans même daigner y jeter les yeux. Mais promenant ses regards autour de notre chambre, il y aperçut divers petits objets qui parurent lui plaire, et comme ces objets étaient de faible valeur nous le suppliâmes de les accepter, ce qui causa infiniment de plaisir à l'illustre personnage. Lorsque nous eûmes ainsi gagné son amitié, nous n'hésitâmes plus à lui communiquer nos projets. Il nous écouta avec attention, et quand nous eûmes fini de parler il nous peignit sous les plus hideuses couleurs les naturels à qui nous aurions affaire, si nous poursuivions notre route, nous conseillant plutôt de rebrousser chemin. « Si vous continuez à descendre le fleuve, s'écria-t-il d'un ton solennel, vous tomberez infailliblement entre leurs mains et ils vous massacreront. — Il faut pourtant que nous tentions l'aventure, répliquai-je, et nous

la tenterons pas plus tard que demain. » Je lui demandai alors s'il voudrait nous donner un guide, un tel compagnon venant de la part d'un chef aussi puissant que celui de Kacunda, pourrait sans doute nous protéger efficacement. « Non, répondit-il aussitôt, car sans le respecter lui-même on lui couperait la tête à la première ville. — Mais, repris-je, les peuples dont vous parlez ont-ils des mousquets, ont-ils de grands canots ? — Oui, certainement, et beaucoup, répliqua le frère du roi. Oh ! ces naturels sont nombreux, ils sont puissans, et nulle embarcation ne peut descendre le fleuve en plein jour sans qu'ils l'arrêtent et le pillent. De nuit même nos canots sont obligés de voyager en nombre et de ne pas s'écarter les uns des autres, afin de présenter une apparence formidable dans le cas où ils sont aperçus. »

Nous n'avions aucun motif de révoquer en doute l'authenticité de ces renseignemens; et dans l'idée que nous étions incapables d'opposer une vigoureuse résistance à de si terribles indigènes, nous résolûmes de naviguer à la faveur des ténèbres pour échapper à leur surveillance. Nous communiquâmes ce projet à nos visiteurs, et nous leur annonçâmes que nous partirions le lendemain entre quatre et cinq heures du soir. Ils en furent tous stupéfaits; et nous sommes convaincus que cette détermination dont nous avons sans cesse donné des preuves, que

ce mépris apparent du péril, que ce penchant à ne pas nous effrayer des affreuses histoires qu'on nous racontait, ont dû exercer une merveilleuse influence sur l'esprit des peuplades africaines, et leur faire croire que nous étions des êtres surnaturels qui participaient à la puissance divine. Les quelques objets que nous envoyâmes au chef par son frère, si faible qu'en fût la valeur, lui causèrent une vive satisfaction. Dans la soirée il nous fit parvenir ses remercîmens, en nous priant de lui écrire des charmes à diverses intentions. Les habitans de la ville, sans distinction de rang, de sexe ou d'âge, vinrent aussi nous adresser de semblables demandes. Ils étaient fermement persuadés que nous étions sorciers, ou du moins que nous pouvions accomplir des miracles, et croyaient que la composition de ces charmes ne nous coûtaient aucun effort. Quant à nous, pensant bien que nos tentatives pour désabuser ces gens stupides, ignorans et crédules, seraient complétement infructueuses, craignant même qu'il ne nous en arrivât mal, nous ne cherchâmes à combattre ni leurs superstitions ni leurs préjugés. Au contraire, nous prêtant à leurs désirs, nous les laissâmes heureux de leurs erreurs.

Les enfans des plus respectables familles d'Egga étaient alors en pension chez notre digne hôte qui leur apprenait quelques prières mahométanes. C'était tout ce qu'il pouvait lui-même savoir de la langue

arabe. Là se bornait l'éducation que recevaient les élèves. Ceux-ci, généralement fort jeunes, étaient néanmoins fort diligens dans leurs exercices; ils se levaient toujours bien avant le soleil, et le maître commençait par leur faire copier leurs prières à la lueur d'une lampe; après quoi, ils les lui récitaient l'un après l'autre par rang d'âge, et d'une voix si haute, si criarde, si perçante, qu'on les entendait au moins d'un demi-mille, ce qui était regardé par les parens comme une preuve patente de savoir. Aussi, le meilleur écolier, le plus soigné, le plus chéri, était-il celui qui avait les poumons les plus vigoureux et la voix la plus claire. Les musulmans, quoique excessivement vains de leur science et de leur supériorité intellectuelle sur ceux de leurs compatriotes encore païens, sentent néanmoins la vaste prééminence des hommes blancs sur eux-mêmes, car ils ont entendu conter de merveilleuses histoires au sujet des Européens, et la trompette de la renommée a publié si haut leurs faits et gestes parmi les peuples et les nations de l'intérieur, qu'ils y sont révérés comme des créatures plus qu'humaines. La preuve, c'est qu'un prêtre, qui lui-même était par son caractère réputé habile à composer des charmes, vint nous supplier de lui en écrire un. Nous ne voulions pas d'abord; mais pour nous y décider, il alla quérir un grand pot de bière dont il nous fit cadeau, et déclara qu'il ne sortirait de

notre hutte qu'avec le morceau de papier qu'il désirait si ardemment. Lorsque les naturels nous pressaient avec trop d'obstination, nous avions jugé convenable de suivre la méthode de Mungo-Park en pareil cas, qui était de donner à ces gens superstitieux une copie de l'*Oraison Dominicale.*

Au-dessous d'Egga, la rive occidentale du Niger, comme nous l'avons déjà dit, est peuplée de tribus tout-à-fait indépendantes. Ces tribus se distinguent les unes des autres par des marques extérieures, souvent bizarres; usage que nous remarquâmes pour la première fois à Kacunda. Ainsi, les habitans de cette ville, pour signe distinctif, se font trois balafres sur un côté de la figure, depuis la tempe jusqu'au menton; ce qui leur donne un air fort singulier. Ce sont d'ailleurs de braves gens, doux, inoffensifs et très laborieux. Leurs huttes sont les plus vastes et les plus propres que nous ayons vues dans toute la contrée. Ils sont toujours heureux dans leurs expéditions de pêche, et se servent en général d'une ligne au bout de laquelle est suspendu un morceau de fer recourbé en forme d'hameçon. Ils emploient comme appât un gros ver, et plus souvent un bout de poisson. Cette ligne est faite de grosse herbe artistement tressée. Dans leurs excursions ils s'exposent quelquefois par imprudence aux attaques des alligators, qui sont fort nombreux dans le Niger. En y allant chercher de l'eau

les soirs, ils deviennent souvent leur proie. Ils détruisent le crocodile, et mangent sa chair aussi bien que celle des hippopotames, qui n'abondent pas moins dans le fleuve. Les œufs du premier surtout passent pour un mets exquis.

Le 24 dans la matinée, le frère du roi nous honora d'une seconde visite, et nous pressa par tous les argumens qu'il put imaginer pour que dans notre intérêt nous différassions notre départ de deux ou trois jours. « On pourrait au moyen de ce délai, disait-il, préparer des canots de manière du moins à nous escorter. » Puis il se mit de nouveau à nous énumérer les périls que seuls nous devions courir; mais quand il eut fini sa harangue, nous crûmes reconnaître que ses paroles étaient dictées par un sentiment de cupidité; aussi ne fîmes-nous aucun cas de la conclusion. Seulement nous convînmes d'attendre jusque dans l'après-midi un guide qu'il nous proposait pour nous accompagner jusqu'à la fameuse Bocqua. Cette ville passée, nous assurait-on, tout danger cesserait pour nous; il n'y aurait plus à craindre que les peuplades voulussent nous dévaliser. Mais le roi, ou plutôt son frère, nous manqua de parole. A trois heures, comme le guide qu'on nous avait promis n'arrivait pas, nous songeâmes à partir. Toutefois, avant de commencer nos préparatifs, nous offrîmes nos prières au puissant Régulateur des choses d'ici-bas; et nous lui

demandâmes de daigner étendre jusqu'à nous sa bienveillante protection au milieu des sauvages dont il nous fallait traverser le pays. Nous donnâmes ensuite à Pascoe et à nos gens l'ordre de charger le canot. Je n'oublierai jamais qu'ils pleuraient tous, les pauvres diables, qu'ils tremblaient tous comme la feuille. L'un d'eux nommé *Antonio,* naturel de Bonny, et fils du dernier chef de cette rivière, était aussi affligé que les autres, mais pour un motif différent. Il disait se soucier peu de lui-même; sa vie n'était d'aucune importance. Tout ce qu'il craignait, c'était que nous fussions massacrés mon frère et moi. Il nous aimait tendrement, nous avait toujours suivis depuis que nous avions quitté la côte, et ne serait pas mort avec plus de chagrin qu'il ne nous aurait vus mourir.

A quatre heures et demie nous dîmes adieu aux bons habitans de Kacunda. Nous eûmes une incroyable peine à sortir du marais pour gagner le fleuve lui-même; mais quand nous y fûmes parvenus, quand nous eûmes chargé à balles nos quatre fusils et nos deux pistolets, déterminés que nous étions à recevoir d'une manière terrible l'ennemi quel qu'il fût, le courage revint peu à peu aux plus timides de notre petite troupe, et bientôt nous naviguâmes avec une extrême vélocité. A une faible distance de Kacunda, le Niger décrit une courbe vers le sud entre des montagnes assez hautes. La force

du courant était toujours la même. Quelques milles plus loin nous remarquâmes un enfoncement peu large que formait le fleuve dans la direction de l'ouest, mais trop profond pour qu'on en vît l'extrémité; de sorte que nous ne pouvons dire si c'était seulement une crique ou bien une branche. Au reste, les bords en étaient couverts de palmiers et parsemés de collines. Nous passâmes ensuite devant une ville immense d'où s'élevait un grand bruit confus, pareil à celui d'une multitude en colère ou des vagues de l'Océan qui se brisent contre les rochers du rivage. Nous aperçûmes encore d'autres villes sur la rive occidentale; mais la prudence nous commandait de les éviter toutes. La soirée fut calme et sereine; la chaleur du jour était passée; la lune et les étoiles nous fournissaient une agréable lumière; tout était tranquille dans la nature. Nous glissâmes silencieux et rapides sur le fleuve sans rien voir de long-temps qui dût éveiller nos craintes, sans rien entendre que le léger bruissement des feuilles, que le bruit cadencé de nos pagaies, et par intervalle le bruit des poissons qui s'élevaient un instant au-dessus de l'eau pour y retomber l'instant d'après.

Vers minuit nous distinguâmes des feux à un village dont nous étions peu éloignés, et nous entendîmes les habitans danser, chanter et rire au clair de lune en dehors de leurs huttes. En toute hâte

nous gagnâmes le bord opposé, de peur d'attirer l'attention, et nous crûmes un moment qu'une lumière nous suivait; mais ce n'était que l'effet de notre imagination timorée. Lorsque l'astre des nuits se coucha, le ciel devint nuageux, et ce fut un miracle que nous naviguâmes sans accident à travers les nombreuses îles qui se trouvèrent sur notre passage. A une heure du matin le fleuve prit la direction du sud-sud-ouest, et coula entre des montagnes immensément élevées. A cinq heures nous arrivâmes en face de l'embouchure d'une rivière considérable qui venait de l'est se jeter dans le Niger. L'embouchure nous parut large de trois ou quatre milles au moins, et au confluent s'élevait une grande cité. Nous essayâmes de remonter la rivière à quelque distance; mais le courant était si fort et notre équipage si fatigué, que bientôt nous y renonçâmes. Toutefois nous en vîmes assez pour reconnaître que ce n'était pas une branche; et d'après certains renseignemens que nous avait donnés notre hôte de Kacunda, nous conclûmes que la rivière devait être la Tshadda, appelée aussi *Shar, Shary* ou *Sharry*, qui traverse le Bornou, et la ville celle de Cuttumeurrafée dont il a été plusieurs fois question.

La matinée fut sombre et brumeuse; mais quand le soleil eut dissipé les brouillards, nous vîmes sur les deux bords des chaînes de montagnes stériles

qui s'étendaient jusqu'aux limites de l'horizon. A sept heures le Niger cessa d'être obstrué par des îles, les marais disparurent à droite et à gauche, les rives devinrent bien boisées et beaucoup plus hautes que nous ne les avions vues depuis quelques semaines; cependant le fleuve coulait dans un lit rocailleux qui faisait bouillonner les eaux à la surface. Vers la même heure nous rencontrâmes un canot dont la construction différait complétement de celle du nôtre. Pour la forme il ressemblait beaucoup à un baquet ovale, et était muni de siéges comme ceux employés sur différentes parties de la côte maritime. Il était monté par une dizaine de petits garçons qui ramaient en chantant et par un vieillard qui, placé au centre, surveillait les jeunes rameurs. Le mouvement de leurs rames était réglé par un bruit bizarre qu'ils produisaient par intervalle avec leur bouche, et il y avait plaisir à voir la rapidité avec laquelle ce petit navire remontait le courant. Dans la première partie de la matinée nous dépassâmes un grand nombre de villages. Les bords du fleuve étaient ornés de palmiers, et des terres en culture s'étendaient entre les avenues que formaient ces arbres jusqu'au pied des montagnes. A dix heures nous rencontrâmes un énorme rocher, nu et blanc, de la forme d'un dôme parfait qui s'élevait au milieu des eaux. Il avait vingt pieds de hauteur, et était couvert d'une multitude d'oiseaux. Il

est à trois ou quatre milles de Bocqua et du même côté du Niger. Peu après, découvrant un lieu propre à l'abordage, comme nos hommes étaient exténués de fatigue et se mouraient de faim, nous fîmes halte sur la rive droite. L'aspect du firmament présageait une grosse averse ou quelque chose de pis; notre premier soin fut donc d'ériger une tente à l'ombre d'un palmier. Dès que nous eûmes le loisir de regarder autour de nous, nous n'aperçûmes à la vérité aucune habitation; mais il nous fut démontré que l'endroit avait été, et cela fort récemment, visité par une foule considérable. Nous découvrîmes les restes de plusieurs feux éteints, avec des calebasses brisées et des morceaux de faïence disséminés çà et là. Nos gens trouvèrent aussi quantité de coquilles de cocos et trois ou quatre douves provenant d'un baril à poudre. Cette dernière trouvaille, si insignifiante qu'elle fût en elle-même, nous apprit du moins que les naturels du voisinage entretenaient quelque espèce de rapport avec les Européens de la côte.

L'endroit dont il s'agit, sur un espace d'une centaine de verges, était complétement dégarni d'herbe, de broussailles, et de toute autre végétation. A force d'en chercher la cause, nous finîmes par conclure qu'il s'y tenait périodiquement une foire ou un marché. Bientôt trois de nos gens qui, ramassant du bois, s'étaient écartés de quelques pas, virent sou-

dain un village se présenter à leurs yeux. Ils ne s'en étonnèrent aucunement, et s'introduisirent dans la première hutte pour s'y procurer du feu. Toutefois cette hutte ne renfermait par hasard que des femmes, qui furent effrayées outre mesure par l'arrivée subite d'hommes dont les visages leur étaient tout-à-fait étrangers, dont même elles ne comprenaient pas la langue, et n'imaginant pas quel pouvait être le motif de leur visite, elles s'enfuirent toutes à travers champs conter la chose à leurs pères, frères ou maris, qui se livraient aux occupations de leur sexe. Pendant ce temps-là nos gens prirent fort tranquillement quelques charbons, s'en revinrent vers nous, et sans y attacher d'importance nous apprirent la découverte qu'ils avaient faite et la manière dont ils avaient été accueillis par les dames. Mais, vingt minutes après, nous étions étendus sur nos nattes, mon frère et moi, ne soupçonnant aucun danger et goûtant le repos dont nous avions tant de besoin, lorsque tout d'un coup un de nos domestiques s'écria : « C'est la guerre! Voici qu'on nous apporte la guerre! » et vint au pas de course nous dire que les naturels étaient en marche pour nous attaquer. En un clin d'œil nous fûmes sur pied, et en effet nous vîmes une troupe de sauvages presque nus qui accouraient vers nous en désordre et avec des gestes menaçans. Ils étaient indistinctement armés de mousquets, d'arcs et de flèches.

de couteaux, de sabres, de fourches, de longues lances et d'autres instrumens de mort. Nos gens étaient alors très dispersés; mais heureusement nous les aperçûmes qui se hâtaient de revenir vers nous, et notre petite troupe fut bientôt complète. Nous pensâmes néanmoins que la prudence nous commandait d'empêcher autant que possible l'effusion du sang, car nous étions si peu nombreux que c'était là notre seule chance de salut. Nous ordonnâmes à tous nos hommes de nous suivre à courte distance avec les fusils et les pistolets chargés, mais nous leur enjoignîmes sévèrement de ne pas tirer, à moins qu'on ne tirât d'abord sur nous; alors mon frère et moi nous allâmes fort tranquillement et sans armes à la rencontre d'un des naturels qui était leur chef et qui marchait de quelques pas en avant de ses compagnons. A mesure que nous approchâmes de lui, nous fîmes avec les bras et les mains tous les gestes, tous les signes que nous croyions propres à lui persuader de ne pas nous traiter en ennemis; précaution qui n'était pas inutile, puisque son arc était tendu, et qu'une flèche dont la pointe était dirigée vers notre cœur, tremblait déjà sur la corde; mais lorsque nous le rejoignîmes, telle était la sécurité de nos figures, qu'il n'osa plus nous attaquer, et que nous considérant avec surprise, tombant à genoux, puis baissant la tête, il saisit avidement nos mains que nous lui offrions,

et fondit en larmes. C'était assez nous dire qu'il acceptait notre amitié, et nous accordait la sienne. Dès lors personne ne songea ni au meurtre ni à la guerre; la paix et la bonne intelligence régnèrent parmi nous, et notre premier soin fut de relever le vieux chef et de le conduire vers notre campement. Tous les villageois armés l'entourèrent dès que nous y arrivâmes, et reconnaissant que l'harmonie s'établissait de mieux en mieux entre nous, ils s'abandonnèrent pendant un quart d'heure aux élans d'une folle gaîté. Vous eussiez dit une troupe de maniaques. Lorsque cet enthousiasme se fut un peu calmé, nous distribuâmes à chaque guerrier une certaine quantité d'aiguilles, comme nouvelle preuve de nos intentions pacifiques. Leur commandant s'assit sur le gazon avec un de nous à chacun de ses côtés, tandis que ses gens restèrent debout à droite et à gauche, s'appuyant sur leurs armes. Nous voulûmes alors lier conversation, mais nous ne pûmes nous comprendre. Par bonheur, arriva sur ces entrefaites un vieillard qui parlait la langue de l'Haussa, et qui nous servit de truchemen. Grâce à ce secours les explications que nous donna le chef sur sa bizarre conduite nous furent intelligibles. « Quand nous apprîmes votre débarquement, dit-il, nous ne doutâmes pas que vous n'eussiez l'intention de surprendre notre village la nuit, et de nous emmener comme esclaves; j'ordonnai

donc à mon peuple de se préparer au combat. Tout à l'heure, quand nous avons marché à votre rencontre, nous étions bien résolus à vous tuer : nous ne respirions que la vengeance et le carnage, car nous supposions que vous étiez nos ennemis, et que vous habitiez le bord opposé du fleuve; mais quand nous avons remarqué que vous ne portiez pas d'armes et que vos figures étaient blanches, nous avons été tous effrayés au point de ne pouvoir ni faire usage de nos arcs, ni remuer bras ou jambes. Ensuite, lorsque vous approchant de moi vous m'avez tendu la main, j'ai senti mon cœur faible en moi, et reconnu que vous étiez des fils du ciel. Aussi maintenant, je ne vous demande qu'une chose, pardonnez-moi mon indigne méprise. — Bien volontiers ! » répondîmes-nous, et derechef nous lui serrâmes la main. Dans la suite de l'entretien, montrant aux naturels les fusils dont ils étaient armés, nous leur apprîmes que ces armes venaient toutes de notre patrie, chose qui augmenta beaucoup leur surprise et leur admiration.

Le vieillard qui remplissait le rôle d'interprète était un prêtre musulman de Funda qui nous informa que l'autre rive du fleuve en face de nous dépendait du royaume de ce nom, et que sur celle où nous avions abordé se tenait le fameux marché de Bocqua. A ce marché qui avait lieu tous les neuf jours, et pour lequel il était lui-même venu, se ren-

daient de la côte une multitude de naturels qui, contre des marchandises fabriquées par les hommes blancs, achetaient des esclaves dont le plus grand nombre, ajoutait-il, était amené de son pays. Bocqua était un lieu de rendez-vous général pour les marchands et les chalands, non-seulement des alentours, mais encore de villes et de villages très lointains, situés sur les deux rives du Niger, aussi bien dans la partie supérieure que dans la partie inférieure de son cours. Un petit impôt était exigé par le chef des différentes personnes qui exposaient des denrées en vente sur la place, et en cela consistaient ses revenus. Les gens à la tête desquels il avait marché contre nous étaient tous ses esclaves.

Avant de retourner au village, le chef monta sur une fourmilière, et harangua ses gens. Il prit un nombre infini d'attitudes diverses, et leur adressa un discours qui dura plus d'une demi-heure. Nous ne pûmes savoir si nous en étions ou n'en étions pas le sujet; toutefois c'était plus que probable. Ils revinrent nous visiter dans l'après-midi, apportèrent avec eux une énorme quantité d'yams et de noix gouras dont ils nous firent cadeau, et nous pressèrent instamment de venir passer la nuit dans leurs huttes, promettant de nous traiter aussi bien que leurs faibles moyens le leur permettraient. Nous les remerciâmes de leur bonté, mais, par différentes raisons, nous n'acceptâmes pas leur offre; aussi ce

refus de notre part sembla-t-il réveiller leurs soupçons sur notre compte. Depuis le coucher du soleil jusqu'à onze heures environ du soir, ils ne cessèrent de tirailler; et vers minuit le chef, nous honorant d'une troisième visite, déposa à nos pieds 8,000 cowries, outre un immense monceau d'yams. Le pauvre homme! sa figure rayonna de joie quand il ne douta plus que nous ne fussions réellement ses amis. Il osa enfin avoir confiance en nous, parut enchanté de la tournure pacifique des choses, nous souhaita le bonsoir, et alla se coucher.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le chef, l'interprète et une foule d'hommes et de femmes se rendirent à notre camp, et se conduisirent encore à notre égard de la manière la plus bienveillante, nous apporta de nouveau une vaste provision de vivres. Nous leur demandâmes si, pour la suite de notre voyage, la navigation du Niger nous offrirait des difficultés. « Aucune, » répondirent-ils. Nous apprîmes aussi par eux que nous pouvions arriver à la mer en dix journées de marche. Quant aux tribus qui habitaient les rives, le chef nous assura qu'il n'y avait plus rien à craindre, et que nous avions dépassé dans le cours de l'avant-dernière nuit tous les endroits vraiment périlleux. Cependant il nous conseilla d'éviter, s'il était possible, une cité considérable appelée *Atta* que nous apercevrions dans l'après-midi sur le bord oriental, et

dont le roi, qui était un homme fort extraordinaire, pourrait nous retenir un ou deux mois, enfin jusqu'à ce que nous eussions satisfait la curiosité de tout son peuple. Dès que nous eûmes fini notre déjeuner qui se composait d'un yam cuit sous la cendre et arrosé de l'eau du fleuve, nous fîmes nos préparatifs de départ vers sept heures. Quand le canot fut chargé, nous saluâmes par trois coups de mousquet les bons indigènes de Bocqua, et, gagnant le large, nous naviguâmes bientôt en face de leur petite ville qui offrait un joli aspect, et était défendue par une forte palissade de bois.

Les deux rives du Niger étaient toujours montueuses, et de plus bordées par des forêts qui semblaient aussi vieilles que le monde. A onze heures nous passâmes devant une ville que, d'après la description qui nous en avait été faite, nous supposâmes être celle d'Atta. Elle était située sur le côté sud-est du fleuve, tout-à-fait au bord de l'eau, mais dans une position élevée et sur une belle pelouse; son aspect était charmant, sa propreté vraiment rare, et son étendue immense; enfin elle était ornée de buissons verdoyans et d'arbres magnifiques. Quelques canots étaient amarrés au rivage; mais pour ne pas être aperçus nous longeâmes le bord opposé. Les bois qui garnissaient les rives devinrent ensuite plus épais, plus sombres, et sur une longueur de trente milles nous n'aperçûmes ni ville,

ni village, ni même une hutte isolée. Toute cette distance nous la traversâmes au milieu d'un silence profond et d'une solitude complète. Il n'y avait que le son de nos voix, que le bruit de nos pagaies qui, répétés par les échos, parvinssent à nos oreilles. On n'entendait le chant d'aucun oiseau, on ne voyait aucune espèce d'animal; enfin les bords semblaient être entièrement déserts, et le fleuve lui-même sommeiller dans sa magnificence.

A deux heures de l'après-midi, la nature des lieux changea complétement; de hautes qu'elles étaient, les rives redevinrent basses et marécageuses, surtout du côté gauche, et furent couvertes de broussailles touffues. Bientôt nous rencontrâmes deux jolies petites îles qui nous parurent inhabitées, et cinq ou six milles plus loin nous vîmes une branche du fleuve qui se dirigeait au sud, inclinant un peu vers l'est. Elle nous sembla large d'un quart de mille. Vers cinq heures du soir nous aperçûmes un canot, et comme nos gens étaient fatigués nous tâchâmes de le joindre; mais les individus qui le montaient furent si effrayés de nous voir qu'ils se jetèrent à l'eau et allèrent se cacher dans la forêt. Au bout de trois ou quatre minutes nous découvrîmes à notre gauche quelques huttes en ruines, et nous naviguâmes vers le rivage pour y passer la nuit. Ce furent des femmes qui nous remarquèrent d'abord; elles aussi prirent l'alarme, et coururent à un vil-

lage voisin où nous les vîmes s'armer de mousquets et d'autres armes inutiles. A cinquante ou soixante pas, elles avaient l'air de formidables amazones. Néanmoins nous fîmes semblant de ne pas nous inquiéter d'elles, et sautant à terre avec nos nattes, nous allâmes nous asseoir très commodément sous les branches d'un cocotier, le premier arbre de ce genre qui se fût offert à nos yeux depuis notre sortie de l'Yarriba. Il n'y avait pas long-temps que nous goûtions le frais, lorsqu'une multitude de gens se montrèrent, accourant vers nous armés jusqu'aux dents. Toutefois, voyant que nous restions tranquillement assis sans faire aucune démonstration hostile, ils hésitèrent, s'arrêtèrent à distance respectueuse, et nous demandèrent quel motif nous amenait aux environs de leur ville. Nous le leur expliquâmes par signes: convaincus alors que nous ne leur voulions pas de mal, ils s'approchèrent, et la familiarité ne tarda guère à s'établir parmi nous. Bientôt arriva le chef, c'etait un grand homme, à taille d'Hercule, à figure sombre, à mine rébarbative. Il se présenta sans la moindre cérémonie et sans le moindre préambule, nous pria de l'accompagner à sa hutte dans le village principal qui s'appelle *Abbazacca*. Nous obéîmes. La route par laquelle il nous conduisit était un étroit sentier, presque inaccessible, obstrué par de grosses herbes qui avaient le triple de notre hauteur et qui formaient

un véritable dôme au-dessus de nos têtes. Dès que nous fûmes arrivés on mit à notre disposition un joli hangar qui, quoique petit, était un des plus grands de l'endroit. Il se trouva un habitant qui tant bien que mal comprenait la langue de Bonny; par son intermédiaire et par celui de notre domestique Antonio, nous apprîmes au chef qui nous étions et où nous désirions aller. Il nous dit aussitôt qu'il nous accompagnerait jusqu'à une ville importante, située plus bas sur le Niger, dont son frère était gouverneur, et que nous y rencontrerions en foule des habitans de Bonny, de Calebaz, de Brass et de Bénin, qui venaient y acheter des esclaves; de manière que nous pourrions en compagnie soit des uns, soit des autres, continuer notre voyage vers la mer par une des branches du Niger qui portent les noms ci-dessus énumérés. Mais il ajouta que si sa proposition nous était agréable, nous devrions être le lendemain prêts à partir de bonne heure, sans quoi nous n'arriverions pas avant le coucher du soleil à la ville en question. Le soir il nous envoya pour souper des œufs pouris que nous ne pûmes manger, et une écuelle de tuah détestable. C'était d'autant plus mal à lui que nous avions vu dans son enclos quantité de volailles et de chèvres. Il eut néanmoins l'impudence de réclamer en retour un cadeau de notre part. Toute la nuit nous fûmes tourmentés par une armée de mousquites gigan-

tesques qui nous empêchèrent de fermer l'œil.

Le 27, ne pouvant dormir, nous fûmes sur pied dès la pointe du jour; nous prîmes quelque nourriture, et nous commençâmes nos préparatifs de départ. A six heures le chef vint nous demander un présent; et, comme nous l'avions craint la veille, nous eûmes beaucoup de peine à satisfaire le rechigné vieillard. Cependant nous lui offrîmes une paire de bracelets d'argent, une paire de ciseaux, cinq cents aiguilles et une pièce d'étoffe indigène que nous avait donnée la reine de Boussa. Mais le drôle ne fut pas content; il se mit à grogner, et finit par nous dire qu'il ne nous permettrait pas de quitter son village avant que nous ne lui eussions fait un cadeau d'une plus grande valeur. Pour rendre ses menaces plus terribles, quatorze de ses esclaves se tenaient autour de lui armés de mousquets, et sans doute il pensait que leur vue seule nous intimiderait à tel point que nous n'oserions lui rien refuser. Pourtant son erreur était grande : moi, mon frère avec tous nos gens, nous prîmes nos fusils, nos pistolets et nos sabres; nous lui déclarâmes qu'il était libre de prendre ou de laisser ce que nous lui offrions, mais que nous ne pouvions être plus généreux, et nous commandâmes qu'on chargeât notre canot. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Le chef resta stupéfait et ne chercha point à s'y opposer. Même, après avoir résisté long-temps et fait le rodomont,

il craignit de ne rien avoir du tout, et accepta le présent que nous lui avions d'abord offert. Il monta ensuite dans un de ses propres canots, et lorsque, entre sept et huit heures, nous gagnâmes le large sans nous embarrasser de lui, il s'empressa de nous suivre. Comme son embarcation était plus légère et en meilleur état que la nôtre, il nous dépassa facilement et toucha à différentes villes et bourgades situées sur l'une et l'autre rive, pour annoncer aux habitans que nous descendions le Niger, et que nous étions des chrétiens venus d'un pays dont jamais ils n'avaient entendu parler. Aussi, en trois ou quatre endroits, nous pria-t-on d'entrer pour satisfaire la curiosité des naturels, qui par centaines s'étaient avancés dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour mieux nous voir; mais nous ne descendîmes pas à terre. Les curieux nous apportaient en général des œufs comme cadeaux; nous les acceptions avec plaisir, et nous continuions notre chemin.

Pendant la première partie de la journée, le Niger coula dans la direction de l'ouest-sud-ouest, et sa largeur varia de deux à quatre milles. Vers midi nous vîmes une petite branche du fleuve qui s'en allait vers le sud-est. Le chef d'Abbazacca, qui alors avait ralenti sa marche de manière que nous le rejoignissions, semblait s'impatienter beaucoup de ce que nous ne pussions aller aussi vite que lui, et ne cessait de nous dire qu'il fallait ramer avec plus

de vigueur, sans quoi nous ne parviendrions pas avant la nuit à la ville de son frère. Mais nous ne tenions aucun compte de toutes ses remarques, et nous cheminions tranquillement avec notre degré de vitesse accoutumée. A deux heures nous vînmes en face d'un village d'assez vaste étendue, et déjà, crainte que les habitans ne nous aperçussent, nous commencions à nous diriger vers l'autre bord, lorsqu'un petit homme trapu, costumé de l'uniforme militaire de notre pays, se mit à crier soudain après nous de toute la force de ses poumons : « Ohé ! les Anglais ! Ici, par ici, les Anglais ! » Toutefois, désirant arriver de jour à la cité dont notre compagnon de route nous parlait, nous fîmes semblant de ne rien entendre. Mais au bout d'un mille, nous fûmes rattrapés par une douzaine de canots, et les individus qui les montaient nous arrêtèrent en nous priant de rebrousser chemin, vu que nous avions passé sans offrir nos hommages à leur roi. Nous apprîmes alors que le dernier village s'appelait *Damuggoo*. Toujours disposés à plaire aux gens lorsque nous le pouvions, et d'ailleurs faisant de nécessité vertu, car nous n'étions pas en force de résister aux indigènes qui nous avaient arrêtés avec si peu de cérémonie, nous remontâmes le courant qui était fort rapide, et après une heure d'efforts redoublés nous débarquâmes au milieu des acclamations d'une multitude joyeuse. La première per-

sonne que nous remarquâmes sur le rivage fut le petit homme en uniforme rouge, et plus tard nous sûmes que c'était le chargé d'affaires du chef de Bonny qui l'avait envoyé à Damuggoo lui acheter des esclaves.

On nous conduisit aussitôt mon frère et moi à travers un bourbier jusque sous un gros arbre que les habitans du lieu révéraient comme un fétiche, et on nous engagea de nous asseoir au pied pour y attendre l'arrivée du roi. Celui-ci ne tarda guère à paraître et nous offrit une chèvre avec quantité d'yams et d'autres provisions comme cadeau. Nous nous levâmes pour le saluer, et il nous serra la main de l'air le plus cordial. Il n'y avait rien de remarquable dans son costume et dans sa personne; seulement sa physionomie était douce et bienveillante en même temps que noble et grave. Il était plutôt petit que grand, et paraissait fort avancé en âge. Quand il sut que nous avions le projet de gagner la mer, il nous conjura de rester auprès de lui quelques jours, jusqu'au départ de l'envoyé du chef de Bonny, en compagnie duquel nous pourrions continuer notre voyage. Nous ne pûmes refuser. Il nous adressa ensuite une infinité de questions tant sur nous-mêmes que sur notre pays, tant sur l'état des villes déjà visitées par nous, que sur leur distance, et sur le cours du Niger. La plupart de nos réponses lui causèrent une extrême surprise.

Sur ces entrefaites, un esclave vint nous annoncer que notre habitation était prête, et par de sales rues pleines de boue, on nous mena à une hutte fort petite, que nous trouvâmes d'une insupportable chaleur. C'était la conséquence nécessaire du peu de jour et d'air que laissait pénétrer dans l'intérieur l'unique ouverture qui était fort étroite, et qui donnait sur un passage sombre. L'aspect du dehors ne valait pas cependant le dedans qui était enduit d'argile et décoré de figures en relief, peintes en rouge, représentant des fétiches. La nouvelle de notre débarquement se répandit bientôt dans le village, et les habitans accoururent en foule pour nous voir. Ils bouchèrent si complétement l'entrée de notre demeure, que nous faillîmes étouffer. Tous nos efforts pour les éloigner n'aboutissaient à rien; nos gens que nous avions armés de sabres et de bâtons les menaçaient vainement; la curiosité surmontait la crainte, et l'affluence croissait de plus en plus. Perdant à la fin patience, nous envoyâmes prier le chef d'intervenir. Il nous fit répondre que nous ne devions pas nous gêner, et que si les curieux ne voulaient pas se retirer nous pouvions tirer sur eux, et en tuer le nombre qui nous serait agréable. Cet expédient nous parut impraticable. Nous renvoyâmes donc demander qu'il chargeât plutôt quelques-uns de ses esclaves de venir faire la police. Ceux-ci arrivèrent bientôt munis de gros gourdins, et se mirent

à étriller les naturels d'une si rude façon qu'en un instant ils prirent la fuite et que nous pûmes respirer.

A six heures du soir, on nous apporta de la part du chef une telle quantité de foffo et de chèvre mise en ragoût, qu'il y aurait eu de quoi rassasier trente personnes. Nous ne fûmes pas peu surpris de recevoir par la même voie un petit flacon de rum; c'était une boisson de luxe, dont nous n'avions pas goûté depuis notre sortie de Kiama; aussi nous lui fîmes l'honneur qu'elle méritait, quoiqu'elle fût bien mélangée des deux tiers d'eau. Après un joyeux souper, nous cherchâmes à nous endormir, mais les mousquites ne nous en laissèrent pas le moyen.

Séjour à Damuggoo. Visites au chef. Promesses d'un canot. Description de la ville. Productions du pays. Cérémonies d'adieu. Départ. Continuation du voyage sur le Niger. Les voyageurs sont attaqués et pillés. Tenue d'un palaver à Kiorée. Décision prise à l'égard des voyageurs. Les naturels d'Eboe.

Le 28, à dix heures du matin, le chef de Damuggoo nous rendit visite. Son habillement consistait en une superbe tunique de soie rouge fabriquée dans le Nouffie, avec des pantalons pareils. Sur la tête il portait un bonnet de drap rouge, et à ses pieds des sandales. Il nous apporta encore avec lui du vin de palmier, des œufs, des bananes, des yams, et nous supplia de demander tout ce dont nous aurions besoin, car tout ce qu'ils possédaient lui et son peuple était à notre service. Il nous dit ensuite

que ni son père, ni lui-même avant nous, n'avaient vu d'hommes blancs, quoiqu'ils l'eussent vivement souhaité, et que notre présence le comblait de joie. Il nous invita alors à venir le voir, ce que nous promîmes, et se retira. Nous allâmes peu après à la résidence, et nous eûmes à traverser un grand nombre de huttes basses pour parvenir à celle où il était assis. En outre de ses premiers habits, il avait une magnifique peau de léopard jetée sur ses épaules. Dans sa main il tenait un bâton couvert d'une peau de bête féroce, et deux pages, l'un à droite, l'autre à gauche, le rafraîchissaient avec des éventails circulaires faits en cuir de taureau. Il nous accueillit très cordialement, étendit lui-même à terre des nattes sur lesquelles il nous fit asseoir, nous régala d'un verre de rum, et pour la seconde fois nous demanda l'histoire de nos voyages en Afrique. Nous la lui contâmes de nouveau, et nous eûmes soin d'appuyer beaucoup sur les bons traitemens que nous avions reçus même des plus grands monarques. Notre récit, quoiqu'il l'eût déjà entendu, lui causa encore une vive surprise, et il promit de ne pas nous traiter avec moins d'égards que ses confrères. Il ajouta que quand nous le quitterions pour descendre le Niger, il comptait charger son propre fils et neuf de ses gens de nous accompagner jusqu'à la mer dans un de ses canots, quoique personne de ses sujets n'eût jamais descendu plus bas qu'une

ville du nom de *Kirrée* qui était située à une journée de marche; mais que pour cela il nous faudrait sans doute attendre une semaine, jusqu'à ce que son monde qu'il avait envoyé au marché de Bocqua fût de retour. Malgré le retard qui devait en résulter, cette proposition nous parut trop avantageuse pour que nous ne l'acceptassions pas. Nous remerciâmes le chef avec chaleur, et lui promîmes que, comme nos présens étaient tous dépensés, nous lui enverrions de la côte, par l'intermédiaire de son fils, un cadeau dont la magnificence lui prouverait notre gratitude. Cette promesse le remplit de joie, et lorsque nous prîmes congé de lui, il nous assura qu'on ferait le lendemain de l'extraordinaire en notre honneur.

L'extraordinaire fut d'abord qu'on nous permit d'aller tuer un taureau dans la forêt voisine, car les habitans y laissent leurs bestiaux errer en liberté et ne les tiennent jamais dans l'intérieur du village; quand ils veulent manger de la viande, ils prennent leur fusil et au moyen d'une balle abattent l'animal qui leur convient. Pascoe abattit le nôtre du premier coup. Suivant la coutume nous en donnâmes un quartier au roi. Derrière notre hutte, sous un petit hangar recouvert de chaume et soutenu par quatre piliers, il y avait un dieu fétiche que deux jeunes garçons et une femme gardaient sans cesse. On nous pria de faire rôtir notre taureau sous le

dieu qui était placé sur une estrade, afin qu'il pût jouir de la savoureuse odeur de la viande fumante, dont il pourrait aussi manger un peu s'il le jugeait convenable. Mais on nous enjoignit expressément de ne pas faire griller d'yams à la même place; car les naturels regardaient cet aliment comme trop peu délicat pour être offert à leur divinité. Les naturels étaient tous païens et adoraient la même espèce de figures que ceux de l'Yarriba.

Ensuite eurent lieu des réjouissances publiques à six heures du soir; le commencement de la fête fut annoncé par une décharge générale de toute la mousqueterie du roi. A ce signal, tous les habitans sortirent de leurs habitations et suivirent l'exemple du monarque avec une si belle ardeur, qu'ils ne cessèrent de tirailler jusqu'à près de minuit. Pascoe nous assura que chaque homme avait un mousquet. Or, nous croyons qu'il n'exagérait guère, car le feu était aussi bien nourri que si nous avions été sur un champ de bataille. Lorsqu'ils eurent usé leur poudre, les indigènes parcoururent les rues du village en dansant et en chantant jusqu'au retour de l'aurore. Malheureusement cette gaîté bruyante nous empêcha de dormir. Comme c'était néanmoins la plus grande marque de respect qu'on pût nous témoigner, et une faveur qui n'avait été encore accordée à personne, nous pensâmes devoir aller le lendemain porter au roi nos remercîmens. Nous le

trouvâmes entouré de ses prêtres, qui s'occupaient à faire un fétiche pour savoir si nous parviendrions sains et saufs à la mer, et il nous invita à repasser le jour suivant pour apprendre le résultat de leur opération.

Le 31, à dix heures du matin, nous retournâmes près de lui. Dès qu'il nous aperçut il nous pria de nous asseoir à ses côtés. Sa contenance était tout-à-fait sérieuse; mais il ne nous laissa pas chercher long-temps ce dont il s'agissait. Après s'être tourné alternativement vers chacun de nous, il poussa un profond soupir et nous déclara que le fétiche de la veille ne s'était pas déclaré en notre faveur. Il était sûr, disait-il, que notre voyage ne s'achèverait pas sans de nombreux obstacles, et pendant qu'il parlait sa physionomie était empreinte de la plus vive tristesse. Nous le conjurâmes de ne pas s'inquiéter à notre sujet, car nous n'avions fait de mal à personne en Afrique, et nous espérions que Dieu nous protégerait. « A la bonne heure, répliqua-t-il, mais encore faudra-t-il que je vous procure un autre canot, car le vôtre est dans un état déplorable, et que vous attendiez quatre ou cinq jours, davantage peut-être, le retour de mes gens qui sont allés à Bocqua. » Nous vîmes bien à quoi tendait tout ce discours; mais nous jugeâmes qu'il valait mieux nous soumettre sans élever d'objections, sachant d'ailleurs qu'elles ne serviraient de rien.....

Les naturels de cette partie de la contrée n'ont en quelque sorte jamais entendu parler de la religion de Mahomet. Aussi, croient-ils à toutes les espèces de dieux et de démons. Comme dans l'Yarriba et les autres contrées, ils ont une multitude de divinités tutélaires, et d'autres dont l'office consiste à veiller aux intérêts de l'État. Leur danse religieuse, les chants ou hymnes qu'ils adressent à leurs divinités, diffèrent fort peu de ceux qui sont en usage dans les autres pays où règne le paganisme. Quant à leur croyance à l'immortalité de l'âme, ainsi qu'aux peines et aux récompenses dans une seconde vie, elle n'offre rien de nouveau et de remarquable.

Les rues de Damuggoo étaient si fangeuses par suite de la nature du sol et des pluies qui étaient tombées récemment, que nous ne pouvions rester devant la porte de notre hutte sans nous exposer à être couverts d'une boue noire et fétide, de sorte que nous étions forcés de nous tenir constamment au dedans. Cette hutte n'avait pas plus de six pieds de diamètre; elle était si obscure dans l'intérieur que nous ne voyons ni à lire ni à écrire : ajoutez à cela que nous étions assiégés depuis le premier rayon du jour jusqu'à la nuit par une troupe de curieux effrontés, qui se plantaient en cercle autour de la porte et sur notre passage comme autant de blocs de marbre, et qui restaient là en dépit de

tous nos efforts, de manière à intercepter le passage au moindre souffle d'air. Le chef auquel nous en fîmes des plaintes très vives, nous répondit sérieusement : « Coupez-leur la tête ! » mais l'idée de voir des têtes humaines, toutes noires et hideuses qu'elles fussent, rouler à nos pieds, n'était point de notre goût, aussi nous eûmes recours à des moyens plus doux, mais qui malheureusement ne se trouvèrent pas très efficaces.

Les habitans de Damuggoo s'abillent en général avec des toiles de coton de Manchester, si l'on peut donner le nom d'habit à un morceau d'étoffe attaché au bas des reins et tombant au-dessous des genoux. L'élégante et majestueuse tunique ou chemise en usage dans l'intérieur, n'est portée que par le roi et un petit nombre des principaux habitans. Ce peuple paraît avoir peu de communication avec les naturels des provinces plus centrales, et nous avons trouvé que la civilisation décroissait sensiblement à mesure que nous approchions de la côte. Les femmes sont passionnées pour les grains de verre ou de porcelaine, mais elles n'estiment que ceux qui coûtent le plus cher : c'est la seule parure qu'elles portent. Damuggoo est une ville très grande et très populeuse, mais horriblement sale : les huttes y sont rondes et construites exactement de la même manière que celles de Zagozhi, c'est-à-dire qu'elles sont bâties en torchi et soutenues par des étais de

bois; elles ont toutes, sans exception, l'air le plus pauvre et le plus misérable.

Ceux des habitans qui ne s'adonnent point aux spéculations commerciales cultivent la terre; le yam et le maïs sont, je crois, la principale, sinon l'unique nourriture végétale à l'usage des classes pauvres, elles mangent rarement autre chose: on apporte des bananes et du plantain d'une contrée voisine; mais le prix en est trop élevé pour qu'elles puissent en acheter. En réalité, ces denrées, jointes à la noix de coco, constituent tout ce que les habitans paraissent connaître en fait de fruits et de légumes. Quant au riz, qui se cultive si généralement et en si grande abondance dans leur voisinage, ils n'en ont jamais vu, ils ne connaissent pas les différentes espèces de grains qui se récoltent en grande quantité dans des pays aussi rapprochés que le Nouffie et le Funda, ou, ce qui est plus probable, ils pensent que la peine que nécessiterait leur culture balance les avantages qui pourraient résulter pour eux de l'introduction dans leur pays de ces diverses natures de céréales. Aussi leurs travaux agricoles ne s'étendent-ils point au-delà de la culture du maïs et de l'yam. Les habitans de Damuggoo n'ont jamais vu de cheval et n'ont pas la moindre idée de cet animal. Le chien, la brebis, la chèvre composent leurs animaux domestiques, au nombre desquels ne se trouve pas la vache. Les

chèvres et les boucs sont fort communs, mais on voit peu de moutons, et encore sont-ils fort inférieurs à ceux des pays situés plus au centre. Ils prennent dans la rivière une grande quantité d'excellens poissons, ce qui remplace, jusqu'à un certain point, la nourriture animale qui leur manque.

Dans l'après-midi du 13 novembre, le chef nous fit dire de nous tenir prêts à partir le lendemain. D'après les dispositions qu'il avait arrêtées lui-même, les gens de notre suite devaient s'embarquer sur notre vieux canot avec le plus pesant du bagage; quant à mon frère et moi, nous devions voyager dans un de ses canots et prendre avec nous ce que nous avions de plus précieux. Nous n'avions rien à objecter contre cet arrangement, attendu que le vieux canot avait été en partie réparé.

Le 14 novembre, un peu après quatre heures nous fîmes transporter notre bagage sur le bord de la rivière, et charger les canots. Long-temps avant cinq heures tous nos préparatifs étaient faits pour quitter la ville, et nous restâmes assis dans le canot jusqu'au coucher du soleil, attendant les matelots qui ne paraissaient pas se presser d'arriver. Enfin, au moment où notre impatience était à son comble, nous vîmes s'avancer vers nous le chef, suivi d'un nombreux cortége. Le mallam et ses principaux officiers étaient autour de lui, portant un grand nombre de cruches de vin de palmier. On étendit au

bord de l'eau une natte sur laquelle le chef s'assit aussitôt, et où on nous invita à nous placer, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. On servit le vin de palmier et du rum. Comme nous allions dire adieu pour long-temps à notre généreux hôte, nous acceptâmes les liqueurs qu'il nous offrit, de peur de l'offenser par un refus. Le vin de palmier circula en abondance, et les naturels qui observaient tous nos mouvemens avec une curiosité inquiète, parurent charmés de voir leur chef et leurs prêtres si familiers avec des blancs. Pendant ce temps-là, on embarquait dans le canot des défenses d'éléphans, et un grand nombre d'esclaves et de chèvres qui étaient destinés à être offerts en présens au chef de Bonny. Nous reçûmes comme cadeau d'adieu une chèvre grasse, et l'on glissa dans le sein de mon frère un petit flacon de rum pour nous servir de cordial pendant la nuit. Nous buvions et jasions encore à six heures et demie du soir; nous ordonnâmes alors à Pascoe de partir en avant dans le vieux canot, lui disant que nous ne tarderions pas à le joindre. Mais à notre grand regret nous ne pûmes le suivre avant huit heures, ayant été retenus par une cérémonie fétiche. Enfin, le prêtre mahométan nous indiqua les dimensions et la forme d'un grand miroir, et d'une belle épée qu'il nous pria de lui envoyer d'Angleterre, et nous nous levâmes pour prendre congé du roi après lui avoir

exprimé avec autant de chaleur que de sincérité notre reconnaissance pour l'accueil affectueux et bienveillant que nous avions reçu de lui.

Il était nuit close quand nous montâmes dans le canot qui nous attendait. Nous étions déjà à quelque distance du rivage, lorsque les prêtres fétiches entrèrent à genoux dans la rivière, et récitèrent à voix basse une longue prière, après laquelle ils lancèrent de l'eau avec un de leurs pieds vers notre canot. Cette cérémonie achevée, nous nous mîmes en route. Damuggoo est une longue ville en forme de boyau qui, à vrai dire, se compose d'une suite de villages disséminés sur la rive ouest du fleuve. Lorsque nous arrivâmes à l'un de ces villages, situé à une assez grande distance du port, un grand nombre d'individus se jetèrent dans l'eau, autour de notre canot, et se mirent à marmotter entre leurs dents afin d'apaiser la colère de leur divinité, et de nous assurer un voyage favorable.

Nous glissâmes sur le courant du fleuve avec une rapidité délicieuse, et sans nous arrêter jusqu'à minuit. Les hommes du canot chantaient des airs nationaux, en battant la mesure avec leurs rames, et tout eût contribué à rendre notre navigation agréable, si nous n'eussions été contrariés de ce que Pascoe et notre canot étaient si loin devant nous, sans sauf-conduit et sans guide.

Le 15 novembre nous continuâmes notre route,

en descendant la rivière jusqu'à deux heures du matin; nous nous arrêtâmes alors près d'un village considérable, dont je ne saurais dire le nom. Nos gens débarquèrent pour prendre quelques instans de repos à l'ombre. Notre logement était loin d'être aussi agréable; nous étions entassés sur un petit canot avec une douzaine d'individus, sans compter un grand nombre de chèvres et six esclaves, dont trois femmes, deux hommes et un petit garçon. Aucun de ces esclaves ne paraissait éprouver le moindre regret en quittant son pays natal, bien qu'ils sussent qu'ils étaient destinés à être vendus sur la côte, et transportés au loin sur une terre étrangère.

Il devait y avoir le lendemain un marché dans le village près duquel nous étions arrêtés, et plusieurs grands canots chargés de marchandises étaient amarrés à côté du nôtre, afin de commencer à vendre dès le premier rayon du jour. D'autres arrivaient à chaque instant de différens côtés pour le même objet, de sorte qu'à quatre heures du matin, nous nous trouvâmes entourés d'une flottille de canots du pays. Le nôtre avec Pascoe et ses compagnons venait d'entrer dans la baie. Nous fûmes d'autant plus charmés de voir qu'il n'avait point été arrêté, que nous en conçûmes bonne opinion des habitans de cette contrée.

La rivière avait coulé toute la journée dans la direction de l'ouest et du sud-ouest, en formant

une foule de détours. Sa largeur avait varié de un à trois ou quatre milles; son courant avait été très rapide; ses bords étaient bas et marécageux et couverts d'un taillis fourré, entremêlé de palmiers.

Nous nous levâmes au point du jour, et je rejoignis les gens de notre suite sur le vieux canot qui contenait la plus grande partie de notre bagage, pour les encourager à redoubler d'ardeur, sans quoi il leur eût été impossible de marcher du même pas que les naturels de Damuggoo, de sorte qu'ils seraient restés en arrière et auraient pu s'égarer. Comme il était facile à mon frère de nous rejoindre, je me mis en route le premier le laissant en arrière avec l'autre canot.

A sept heures du matin nous vîmes une petite rivière venant de l'est, qui se jetait dans le Niger. Ses bords comme ceux du fleuve étaient élevés et fertiles. Sur la rive droite de la rivière dont je viens de parler, tout près aussi de celle du Niger, nous aperçûmes un marché considérable; on me dit que c'était Kirree, et que la rivière en question se dirigeant vers l'ouest au sortir de ce village, se jetait dans la baie de Benin. Un grand nombre de canots étaient amarrés sur le bord. Chacun d'eux portait trois longs bambous, à l'extrémité desquels flottaient des pavillons. Un de ces bambous était planté à la poupe, un second à la proue, et le troisième au milieu du canot. Lorsque nous fûmes plus près,

je remarquai les armes d'Angleterre sur quelques pavillons, tandis que les autres en étoffe blanche étaient ornés de dessins, tels qu'une jambe d'homme, des tables, des chaises, des bouteilles, des verres et une foule d'autres symboles; les individus qui se trouvaient en grand nombre à bord de ces canots étaient habillés à l'européenne, sinon qu'ils n'avaient pas de pantalon.

Environ une cinquantaine des canots dont je viens de parler s'éloignèrent du rivage devant nous, et se dirigèrent vers le milieu du fleuve. Sur celui qui arriva près de nous le premier, était un grand et vigoureux gaillard, d'une physionomie repoussante, qui m'invita à venir à lui. Mais il était trop bien armé, ainsi que ses compagnons, pour que je fusse tenté de me mettre entre leurs mains : en conséquence, je ne tins aucun compte de cette injonction; au même instant j'entendis un roulement de tambour, et plusieurs individus qui parurent sur le pont nous mirent en joue avec leurs carabines. Il n'y avait plus qu'à obéir; en quelques minutes nos deux canots se trouvèrent côte à côte, et notre bagage passa avec une rapidité surprenante dans le canot de nos agresseurs. Un tel procédé n'était point de mon goût, et comme mon fusil était chargé de deux balles et de quatre chevrotines coupées, je couchai aussitôt en joue le patron du canot ennemi: sa témérité lui aurait coûté la vie, si trois de ces

hommes ne se fussent précipités sur moi et ne m'eussent arraché mon fusil. Ils me dépouillèrent avec la même promptitude de mon habit et de mes souliers. Je me tournai vers nos hommes, et je les engageai à s'armer de leurs rames et à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Notre canot avait été si complétement déchargé de sa cargaison, qui se composait seulement de notre bagage, que nous avions tout l'espace nécessaire pour livrer bataille, et comme nous avions chacun une rame en mains quand nous nous fûmes éloignés de l'ennemi, nous prîmes la résolution d'assommer le premier audacieux qui oserait mettre le pied à bord. Personne ne le tenta; aucun des autres canots n'ayant manifesté l'intention de prendre part au coup de main dirigé contre nous, j'espérais trouver quelques amis parmi eux, et dans tous les cas j'étais bien résolu de suivre les individus qui nous avaient dépouillés jusqu'au marché où ils paraissaient se rendre. En conséquence, nous nous mîmes à leur poursuite aussi promptement que possible. Mes hommes, revenus de leur premier trouble, commencèrent à songer à leur dénûment. Tous leurs effets avaient été enlevés, et comme ils n'avaient aucune espérance de les recouvrer ni de se venger de ceux qui les avaient pillés, ils exhalèrent leur désespoir en pleurs et en malédictions.

Nous suivions le canot qui nous avait attaqués

avec toute la vitesse dont nous étions capables, lorsqu'en regardant autour de nous j'aperçus mon frère et ses gens à la nage, et se dirigeant vers nous; leur canot avait été attaqué par l'individu qui venait de piller le nôtre. Je fis tous mes efforts pour engager mes rameurs à aller au-devant de mon frère; mais mes représentations et mes prières furent inutiles. Craignant que les individus qui se trouvaient dans l'eau ne fissent chavirer le canot en y abordant, où que leur poids ne le fît aller à fond, ils gouvernèrent au large, les laissant se tirer d'affaire comme ils pourraient.

Les canots qui se trouvaient auprès de nous, ainsi que le nôtre, firent force de rames vers une petite île de sable située au milieu de la rivière à peu de distance du marché. Mon frère y arriva quelques instans après nous. Quelques minutes plus tard les naturels de Damuggoo parurent ainsi que le chef des messagers de Bonny. Ils avaient, comme nous, perdu tous leurs effets, et de plus tous ceux qui appartenaient à leurs maîtres. Ce malheur était la conséquence de la confusion qui avait eu lieu, car s'ils eussent pu se faire reconnaître ils n'auraient certainement éprouvé aucun dommage. Nous fûmes obligés, mon frère et moi, de rester dans nos canots respectifs. Nous étions consternés par suite du malheur que nous venions d'éprouver, et des pleurs et des lamentations de nos gens, ainsi que

des naturels de Damuggoo; mais nous n'étions, mon frère ni moi, en état de les consoler.

Tous les canots de guerre s'étant formés en ligne, ils ramèrent vers le lieu du marché qui, ainsi que je l'ai déjà dit, se nommait *Kirrée*. On nous dit qu'il allait s'y tenir un *palaver* pour examiner toute cette affaire; et sur les dix heures du matin un grand nombre d'hommes débarquèrent de leurs canots, pour assister au *conseil de guerre,* s'il est permis de le nommer ainsi. Quant à nous, on ne nous permit point d'aller à terre, et l'on nous força de rester dans nos canots, n'ayant rien pour nous couvrir la tête, et exposés aux rayons d'un soleil dévorant. Un individu habillé à la mahométane qui, à ce que nous apprîmes plus tard, était natif des environs de Funda, vint nous trouver, et s'efforça de ranimer notre courage, en nous disant que notre cœur ne devait pas être triste; que nous avions dans le palaver un grand nombre d'amis qui avaient l'intention de parler pour nous; que tous les hommes portant l'habit musulman, qui étaient venus de Funda pour assister au marché, étaient dans nos intérêts, sans compter un grand nombre de femmes richement habillées en robe de soie de différentes couleurs. Ces femmes avaient au-dessus de la cheville de larges anneaux d'ivoire pesant quatre à cinq livres, et autour des bras des bracelets aussi en ivoire et moins pesans. Environ vingt canots remplis de naturels de Da-

muggoo arrivèrent des différentes villes voisines de cette capitale. Ces individus, lorsqu'ils apprirent comment nous avions été traités, se déclarèrent nos amis; de sorte que nous commençâmes à croire que nous avions quelque chance de nous tirer d'affaire, et que nous reprîmes courage.

A midi un coup de canon annonça l'ouverture du palaver; bientôt après il se fit un grand mouvement sur la place du marché, et l'on se mit à chercher nos effets sur tous les canots, quoique la plus grande partie eussent été jetés dans la rivière. Ceux qu'on retrouva furent portés à terre et déposés au milieu du marché. Des mallams nous invitèrent alors à nous y rendre, et l'on nous dit d'examiner ces objets pour voir s'il y avait là tout ce que nous avions perdu. Je reconnus sur-le-champ, avec la plus vive satisfaction, la cassette qui contenait nos livres et un des journaux de mon frère; à côté était la caisse aux médicamens, mais l'une et l'autre étaient remplies d'eau. Un grand sac en tapisserie contenant une garde-robe était ouvert et déchiré; il était vide, à l'exception d'une chemise, d'un pantalon et d'un gilet. Nous ne pûmes retrouver autre chose que ces deux boîtes et ce sac.

On nous invita à nous asseoir, et aussitôt il se forma autour de nous un cercle qui se mit à nous questionner. Comme le palaver n'était pas fini, nous eûmes tout le temps d'examiner la scène qui nous

entourait. Devant nous était la place du marché, encombrée d'habitans de toutes les contrées environnantes et de différentes tribus, immense multitude d'hommes sauvages d'une physionomie féroce et de manières brutales. Ces hommes avaient le choix de nous accorder la vie et la liberté, ou de nous condamner à l'esclavage ou à la mort. Dans le premier cas ils se seraient laissé entraîner par la défiance, le caprice ou la haine; dans le second, ils auraient été séduits par l'espérance du gain ou effrayés par la crainte d'un châtiment; car un nombre d'entre eux étaient venus des bords de la mer, et il n'était pas possible qu'une aventure comme la nôtre restât long-temps inconnue à nos compatriotes. Le rivage à une grande distance était bordé de leurs canots pavoisés des couleurs des différentes nations européennes flottant au haut de longues perches. Plusieurs de ces canots avaient jusqu'à trois pavillons fort larges et bordés de bandes de coton bleu découpées en festons. Il y avait parmi les sauvages quelques prêtres mahométans proprement habillés qui étaient venus du nord pour assister au marché. C'étaient décidément nos amis; de temps à autre ils nous bénissaient en levant les mains, et s'écriaient d'un air pénétré de commisération : *Alla Sullikee* (Dieu est roi). Ils ne se bornèrent pas à ces manifestations de pitié et d'intérêt. Mais d'après ce que nous apprîmes plus tard, ils

se rendirent à l'assemblée et parlèrent en notre faveur avec autant de chaleur que d'énergie, accusant ceux qui nous avaient attaqués de lâcheté, de barbarie et de guet-apens, et demandant qu'ils eussent la tête tranchée à l'instant même comme un juste châtiment de leur crime. C'était un langage hardi, mais qui produisit un effet salutaire sur l'esprit des auditeurs.

Sur les trois heures de l'après-midi on nous ordonna de retourner à la petite île d'où nous étions venus, et quand le coucher du soleil eut marqué la fin du palaver on nous fit revenir à la place du marché. La foule avait passé la journée à discuter et à délibérer. Le cœur nous battait lorsqu'on nous communiqua la décision qui avait été prise à peu près dans les termes suivans : « Que le roi du pays étant absent, ils avaient pris sur eux d'examiner l'événement qui avait eu lieu le matin, et d'arrêter les mesures nécessaires; que ceux de nos effets qui avaient été retirés de l'eau nous seraient rendus, et que l'individu qui nous avait attaqués le premier aurait la tête tranchée en punition de son crime, attendu qu'il avait agi sans la permission de son chef; que pour nous, nous devions nous considérer comme prisonniers, et nous résigner à être conduits le lendemain à Obie, roi du pays d'Eboe, en présence duquel nous serions interrogés, et qui nous ferait connaître son bon plaisir et sa volonté à notre égard. » Nous

reçûmes cette nouvelle avec des transports de joie.

Ce fut peut-être un bonheur pour nous de n'avoir en notre possession aucun objet assez précieux pour tenter puissamment la convoitise des naturels. C'est à cette circonstance, jointe à la jalousie de ceux qui ayant participé au coup de main dirigé contre nous n'avaient point pris part au butin, qu'il faut principalement attribuer la conservation de nos vies. Notre boîte aux médicamens, une malle contenant des livres, tout abîmées par l'eau, nous furent rendues. Notre garde-robe, un fusil à deux coups qui avait appartenu à M. Park, et que nous regrettâmes plus que tout le reste, tous nos mousquets, épées et pistolets, ainsi que ceux des quatre hommes, avaient été pillés ou jetés à l'eau. Nous perdîmes également les dents d'éléphant qui nous avaient été données par le roi de Boussa et par celui de Wowow, quelques curiosités naturelles, notre compas et nos thermomètres, mon journal, le mémorandum de mon frère, ses notes, son cahier d'observations, une petite partie de son journal et d'autres livres, indépendamment de toutes nos cowries et de toutes nos aiguilles; de sorte que nous nous trouvâmes dans le plus complet dénûment et à la merci d'individus que nous voyions pour la première fois.

Le soir, quand tout fut rentré dans le repos, des feux furent allumés sur tous les canots pour pré-

parer le repas du soir, et comme ils étaient en grand nombre, le Niger parut illuminé par des longues traînées de feux jaunâtres qui produisaient un coup d'œil à la fois pittoresque et mélancolique.

Les habitans de Kirrée ont l'air sauvage; ils sont d'une force prodigieuse, taillés en athlètes et bien proportionnés : tout leur vêtement consiste dans une peau de léopard ou de tigre attachée autour des reins; leurs cheveux sont nattés et couverts d'ocre rouge en profusion; il n'y a pas un endroit de leur figure qui ne soit couvert d'incisions : ces incisions, faites dans la chair vive, laissent de profondes cicatrices ; elles ont chacune environ un demi-pouce de long et sont peintes en indigo ; à peine est-il possible de distinguer aucun trait de leur visage, et je n'ai jamais vu d'Indiens plus défigurés. Les femmes d'Eboe sont d'une rare beauté, et nous ne pouvions nous empêcher de penser que c'était pitié de voir des hommes si sauvages posséder des femmes si charmantes. Le signe distinctif des habitans d'Eboe est un fer de flèche dessiné sur chaque tempe, la pointe tournée du côté de l'œil. Nous apprîmes que l'homme qui commandait le canot qui nous avait attaqués le premier avait été chargé de doubles chaînes et condamné à mort. Les habitans de Kirrée avaient tellement pris à cœur l'attentat dont nous avions été victimes, et ils étaient si fermement résolus à nous faire obtenir justice que,

dans le cas où le roi d'Eboe, dont cet individu était le sujet, aurait refusé de le mettre à mort, on ne devait plus permettre à aucun de ses canots de venir commercer dans le pays. Les femmes du condamné criaient et se lamentaient autour de lui.

Départ de Kiri ou Kirrée. Manière de faire le commerce. Caractère des naturels. Superstition singulière. Passage à travers un lac. Arrivée dans la ville d'Eboe. Palais du roi. Costume du roi Obie. Entrevue avec ce prince. Les habitans d'Eboe. Importance commerciale de cette ville. Dispute des naturels au sujet des voyageurs. Décision du roi Obie à leur égard. Leur désappointement. Préparatifs pour quitter Eboe.

Le 6 novembre, au lever du soleil, notre canot qui était devant le marché de Kirrée fut conduit au petit banc de sable ou île située au milieu de la rivière. Nous attendîmes dans cet endroit l'arrivée de deux canots de guerre qui devaient nous transporter dans le pays d'Eboe. Les naturels de Damuggoo avaient retrouvé leurs esclaves, de sorte que leurs pertes se réduisaient à des étoffes et à de l'ivoire dont ils espéraient que le roi d'Eboe leur tiendrait compte à notre arrivée dans ce pays; cette circonstance semblait avoir ranimé leurs espérances et leur avoir inspiré une nouvelle ardeur et un courage qu'on ne pouvait guère attendre d'individus qui avaient été à demi noyés, battus et victimes de toute sorte d'autres mauvais traitemens.

A six heures du matin nous dîmes adieu à Kirrée, théâtre de tous nos désastres, accompagnés de six

grands canots de guerre, et nous nous retrouvâmes dans la société de nos anciens compagnons de Damuggoo. A neuf heures nous dépassâmes deux belles îles non loin de l'endroit où nous avions été attaqués : elles étaient inhabitées et presque au milieu de la rivière qui a environ trois milles de largeur ; elle semblait couler vers le sud-est, en appuyant un peu à l'ouest ; mais comme nous avions perdu la veille notre compas avec tout notre bagage, il nous fut impossible de déterminer exactement la direction de la rivière, et nous ne pûmes que nous en former une idée, d'après la situation du soleil. Nous remarquâmes de grandes villes et des villages situés à deux ou trois milles de distance les uns des autres, sur les rives qui s'élevaient en s'éloignant un peu du fleuve. Les hommes de nos canots qui redoutaient sans doute les habitans, et qui peut-être étaient en guerre avec eux, ne voulurent point approcher du rivage, quoiqu'ils eussent besoin d'yam.

Cependant sur les quatre heures de l'après-midi ils s'arrêtèrent pour en acheter à une ville bâtie sur la rive, et dont des arbres et un taillis épais nous avaient presque dérobé la vue. Les canots ayant abordé, cinq hommes mirent pied à terre bien armés, et se rendirent à la ville ; ils revinrent au bout d'une heure, suivis d'une grande quantité d'habitans qui portaient des paquets, et d'une vieille femme qui paraissait un personnage d'importance. Les naturels

de cette partie de la rivière sont, à ce qu'il paraît, des brigands sans foi ni loi, qui se défient les uns des autres dans les moindres affaires, et nous eûmes occasion de reconnaître jusqu'où ils portent ce sentiment.

L'objet de notre visite était, comme je l'ai dit, d'acheter des racines d'yam, et nos gens réussirent à engager les villageois à en apporter une certaine quantité aux canots; mais ils étaient tous munis, les uns d'un fusil, les autres d'une épée, à l'exemple de nos gens eux-mêmes, et aucune femme ne se trouvait parmi eux, à l'exception de la vieille dont j'ai parlé. Lorsqu'ils furent arrivés sur le rivage, celle-ci fit placer toutes les racines d'yam sur une ligne, en faisceaux distincts et séparés, devant les hommes de notre équipage, et ordonna aux propriétaires de se retirer à quelque distance; ce qu'ils firent. Chaque acheteur examina alors les paquets; et après en avoir choisi un à sa convenance, il plaçait à côté des objets qu'il considérait comme étant d'une valeur égale, et consistant en drap, en verre, etc., etc. Si la vieille femme, qui ne détournait pas les yeux un seul instant, jugeait que ces objets étaient d'une valeur suffisante, elle prenait le drap et le remettait au propriétaire du faisceau, tandis que l'acheteur enlevait l'yam; si, au contraire, les draps ou les autres articles offerts par l'acheteur paraissaient insuffisans à la vieille femme, elle lui donnait un moment de réflexion

pour qu'il pût ajouter quelque chose à son offre. S'il ne le faisait pas, elle ordonnait aux propriétaires des yams de les prendre et de les retirer, laissant l'acheteur enlever les objets qu'il avait offerts en échange. Tout cela se passait sans qu'un mot fût échangé entre les parties; l'acquisition de la quantité d'yams nécessaire à nos gens employa plus de trois heures.

C'était un spectacle nouveau que de voir une foule nombreuse acheter et vendre de cette manière. L'air de dédain et d'autorité avec lequel la vieille signifiait que la négociation était rompue quand le prix offert ne lui paraissait pas suffisant, était vraiment risible. Elle savait que nos hommes ne pouvaient se passer d'yam, et de leur côté c'était de fort mauvaise grâce qu'ils ajoutaient quelque chose à leurs offres primitives. Sous d'autres rapports, rien de plus extraordinaire que la scène que nous avions sous les yeux. Un grand nombre de nos hommes étaient en groupe sur le rivage près des canots, tenant à la main des armes à feu, des épées ou des arcs, et quelques-uns les objets qu'ils allaient proposer en échange. Une grande quantité d'yam, disposée en gros paquets, et rangée en ligne, séparait ce groupe d'un autre composé de villageois aussi armés, et les deux troupes placées à une égale distance de cette ligne laissaient vacant entre elles un espace considérable. Là se tenait la vieille femme

qui, d'un air important, dirigeait les transactions par signes, soit qu'elle s'adressât à ses compatriotes ou à nos gens; car, comme je l'ai dit, il n'y avait pas une parole de prononcée. Les villageois avaient l'air féroce, ils ressemblaient assez aux habitans de Kirrée; mais nous ne vîmes aucun tatouage sur leur visage ni sur aucune autre partie de leur corps. Comme nous n'entendions point leur langue, nous ne pûmes apprendre le nom de ce peuple ni celui de leur ville.

Nous nous remîmes en route à six heures du soir. A dix heures nous arrivâmes en face d'une petite ville où nous nous arrêtâmes; mais au lieu de faire aborder les canots et de débarquer, nous mîmes en panne à quelque distance du rivage, de peur d'être attaqués par des embarcations ennemies. La rivière, autant que nous en avions pu juger, nous avait paru couler vers le sud-ouest.

Le 7 novembre aux premiers rayons du jour, les gens de notre équipage s'occupaient activement des préparatifs du départ. Nous dîmes bientôt adieu à quelques villageois qu'avait attirés le désir de nous voir, et nous continuâmes à descendre le fleuve. L'aspect de ses bords avait entièrement changé depuis deux jours. Le fleuve ne formait plus de détours comme auparavant; ses rives étaient si basses et si unies, qu'on n'apercevait pas la moindre éminence qui en interrompît l'uniformité. Elles com-

mençaient à offrir ce caractère de monotonie qui règne la plupart du temps sur les bords de la mer. Cependant l'une et l'autre rive du Niger sont assez peuplées, et des villages sont disséminés çà et là; car bien qu'ils soient cachés par les arbres, et invisibles pour ceux qui naviguent sur la rivière, cependant nous reconnaissions aisément leur existence au nombre des habitans qui venaient sur le bord pour trafiquer avec les gens de nos canots. Ils cultivent une quantité incroyable de plantain, de bananes et d'yams. Ces denrées sont, avec le poisson qu'ils peuvent pêcher, leur seul moyen de subsistance et leurs seuls objets d'exportation. Beaucoup d'entre eux sont pauvres et dans le dénûment; cependant ils sont doux et même timides, et l'on dit qu'ils sont honnêtes et fidèles observateurs des règles de la justice. Quelques-uns sont au contraire hardis, cruels et rapaces. Leurs voisins les redoutent et les évitent, et il en est de même des étrangers que leurs affaires appellent dans le pays, à moins qu'ils ne soient nombreux, résolus et bien armés.

A onze heures du soir nous arrivâmes à un endroit qui avait été choisi comme lieu de rendez-vous pour toute la flottille; nous y passâmes la nuit dans nos canots. La rivière avait coulé ce jour-là vers le sud-ouest; sa direction avait été à peu près la même que la veille.

Le lendemain 8 novembre, long-temps avant le lever du soleil, les canots se mirent en mouvement. Mais sur les neuf heures, il tomba un brouillard si épais qu'on ne pouvait distinguer à deux pas les objets les plus considérables. Nos gens croyant s'être écartés de leur route résolurent de gouverner à terre pour y attendre que le brouillard fût dissipé. Ils manœuvrèrent pendant plus d'une heure avant d'atteindre le rivage. Je désirerais donner quelques détails sur cette partie intéressante de notre voyage, mais je ne suis point en état de le faire par suite des préjugés superstitieux des naturels, qui poussaient l'extravagance jusqu'à croire, non-seulement que c'était nous qui produisions le brouillard, mais encore que si nous n'étions pas assis ou couchés dans le canot, au lieu de rester debout comme auparavant, la destruction de toute la flottille était infaillible; ils nous en donnèrent pour raison que la rivière n'avait pas encore vu d'hommes blancs, et en conséquence ils craignaient les effets de la hardiesse et de l'irrévérence avec laquelle nous examinions si attentivement ses eaux. Cette folie et d'autres de même nature nous furent débitées avec tant de conviction et d'assurance, que nous nous résignâmes à nous coucher et à nous laisser couvrir de nattes, afin de calmer leurs alarmes. Nous n'oubliâmes pas que nous étions prisonniers, et que notre opiniâtreté à ne pas nous asseoir aurait pu

nous exposer aux désagrémens de nous y voir contraints par la force.

Nous restâmes amarrés au rivage jusqu'à ce que le brouillard se fût dissipé. On nous rendit alors la liberté de regarder la rivière. Nous nous trouvâmes sur une immense nappe d'eau semblable à un lac, car nous nous étions un peu écartés de notre route, et à l'embouchure d'une rivière très considérable coulant à l'ouest, et qui est un des principaux bras du Niger. Un autre bras de ce fleuve se dirige de ce lieu vers l'ouest : notre route au contraire était vers le sud-ouest, sur le cours principal du fleuve. Ces démembremens forment en réalité trois rivières considérables. Leurs rives sont basses et marécageuses, et entièrement couvertes de palmiers.

Une ou deux heures après, sur le midi, un des hommes d'Eboe, qui se trouvait sur notre canot, s'écria : Voici mon pays! en nous montrant un bouquet de grands arbres qui étaient encore à quelque distance devant nous. Nous y arrivâmes bientôt, après avoir doublé une île basse et fertile. Nous y vîmes un certain nombre de bateaux pêcheurs; mais leurs propriétaires paraissaient soupçonneux et craintifs, et ils ne voulurent pas s'approcher de nous, quoique leur pavillon qui est le même que celui du royaume-uni de la Grande-Bretagne, cousu sur un large morceau de coton blanc, orné de bordures bleues, flottât à la poupe au bout d'une lon-

gue perche. La ville était encore à une assez grande distance en descendant la rivière. Mais nous eûmes bientôt traversé un vaste marais que coupent en tous sens de petits canaux, par l'un desquels nous arrivâmes en eau claire, et en face de la ville d'Eboe. Le peu que nous vîmes des maisons parsemées sur le rivage, nous donna une idée favorable du bon sens et de la propreté des habitans de la ville. Ces maisons sont élégamment bâties en terre jaune, elles sont recrépies en plâtre et recouvertes de feuilles de palmiers. De chacune d'elles dépend un petit jardin soigneusement cultivé, dans lequel croissent des plantains, des bananiers, des cocotiers qui récréent la vue et fournissent un délicieux ombrage. Quand nous passâmes près des bateaux dont j'ai déjà parlé, deux ou trois individus, à la figure hideuse et hâlée, nous demandèrent comment nous nous portions en mauvais anglais, et d'un ton qui aurait fait envie à Stentor. Le chef de ces hommes s'appelle *Gun*, mais le nom de *Blunderbuss* ou de *Thunder* lui aurait aussi bien convenu : il nous dit, sans que nous le lui eussions demandé, que son frère s'appelait le *roi Boy*, son père le *roi Forday*, et que ce dernier avec le *roi Jacket* gouvernait tout le pays de *Brass*. Mais ce qui nous intéressait bien plus c'était la nouvelle qu'il nous donna, qu'un schooner espagnol et un bâtiment anglais *le Thomas* de Liverpool étaient mouillés dans la grande ri-

vière de *Brass* qui, d'après ce que nous dit *M. Gun*, était fréquentée par les marchands de Liverpool qui venaient y acheter de l'huile de palmiers.

Lorsque nous eûmes doublé un petit canal fait de mains d'homme, et si étroit qu'on eut de la peine à y faire passer nos canots, on nous invita à attendre que le roi eût fait connaître ses intentions à notre égard. Lorsque le messager fut de retour, on nous conduisit en canot à travers un marais fangeux, à une distance assez considérable, et après nous avoir fait aborder on nous mena à une maison semblable à celle dont j'ai parlé. Elle avait un petit verandah, dont la façade était soutenue par des colonnes en bois, et sur le plancher duquel on avait étendu des nattes pour notre commodité. Tout dans cette maison était propre et confortable, tout y respirait l'élégance et la simplicité, et elle formait un parfait contraste avec toutes les habitations que nous avions vues depuis long-temps, aussi fûmes-nous enchantés de notre nouveau domicile.

Au bout d'une heure ou deux on vint nous annoncer, de la part du roi, qu'il était disposé à nous recevoir et à s'entretenir avec nous. Nous nous levâmes sur-le-champ et nous suivîmes le messager. Il nous conduisit par des sentiers peu fréquentés à l'enclos extérieur du palais : devant la porte était une statue de terre, représentant une femme assise,

statue d'un travail grossier et d'un horrible dessin. Après avoir traversé la cour dans laquelle nous ne vîmes rien de remarquable, nous passâmes par une porte de bois dans une autre cour qui était beaucoup plus belle; elle formait un carré long, elle était balayée avec soin et chacun de ses côtés était orné d'un très beau portique. Nous vîmes avec surprise un énorme canon couché à terre près de la porte. De cette cour on nous conduisit dans une troisième, qui était, comme la précédente, entourée de galeries, dans l'une desquelles un grand nombre de femmes fabriquaient une espèce d'étoffe en coton et en herbe sèche, qu'elles tissaient ensemble; en face de la porte d'entrée il y avait une plate-forme élevée d'environ trois pieds au-dessus du sol, sur laquelle on avait étendu des nattes de diverses couleurs et qu'on avait recouverte dans toute son étendue d'un vaste tapis de mauvais drap écarlate. A chacun des coins était des petites figures en bois, mais il nous fut impossible de reconnaître si elles avaient l'intention de représenter des hommes ou des femmes. On nous invita à prendre séance sur cette plate-forme, au milieu d'un cercle d'hommes à demi nus et armés, les uns debout, les autres assis, et qui attendaient l'arrivée du prince.

Une porte s'ouvrit à notre droite, et le redoutable Obie, roi du pays d'Eboe, parut. Il n'avait, après tout, rien d'effrayant : c'était un beau jeune

homme d'une physionomie douce et ouverte, et dont le regard exprimait la vivacité, l'esprit et la bonne humeur, bien plus que la férocité, qui formait, nous avait-on dit, le trait principal de son caractère. Il nous accueillit avec un gracieux sourire et nous serra la main avec la cordialité la plus affectueuse, en répétant à plusieurs reprises le mot *yes*, auquel se bornaient ses connaissances dans la langue anglaise et que sans doute on lui avait appris à prononcer pour la circonstance.

Le costume du roi d'Eboe ressemblait, à certains égards, à celui que porte le monarque de l'Yarriba dans les occasions solennelles. Ce costume était fort brillant, et à considérer la profusion extraordinaire d'ornemens de corail dont il était décoré, on aurait pu, à juste titre, appeler Obie le roi du corail; telle fut au moins l'idée qui se présenta à notre esprit, lorsque nous contemplâmes ce prince assis sur son trône de terre. Sa tête était couverte d'un bonnet en forme de pain de sucre, orné d'une si grande quantité de colliers de corail et de morceaux de verres, qu'ils cachaient l'étoffe dont il était fait; son col ou plutôt sa gorge était entourée de plusieurs colliers de la même espèce, si serrés qu'ils lui permettaient à peine de respirer, et que sa gorge et ses joues en paraissaient enflés : en revanche, trois ou quatre autres colliers passés autour de son cou tombaient presque jusqu'à ses genoux : il avait un

frac espagnol en drap rouge, beaucoup trop étroit pour lui et qui lui collait sur le corps. Ce frac était orné d'épaulettes d'or et chamarré par devant de galons dorés; mais de même que pour le bonnet, on ne pouvait, à moins d'un examen attentif, les apercevoir sous la prodigieuse quantité de corail qui les cachait; trente ou quarante bracelets (nous eûmes la curiosité de les compter) décoraient chacun de ses poignets, et pour qu'ils fissent plus d'effet, on avait eu soin de raccourcir les manches de son habit de quelques pouces. Ces bracelets étaient attachés autour des bras à l'aide de vieux boutons de cuivre qui faisaient avec eux un étrange contraste. Le pantalon du roi était de la même étoffe que son habit et lui collait aussi sur la peau; il était brodé de la même manière, mais il ne lui descendait pas plus bas que la moitié des jambes: celles-ci étaient ornées par en bas comme ses poignets et avec exactement le même nombre de colliers, en outre, un cercle de clochettes en cuivre entourait chacune de ses jambes au-dessus de la cheville, mais les pieds étaient nus. Avec ce magnifique attirail, Obie heureux de sa propre magnificence, fier de l'admiration que lui témoignaient ses courtisans, flatté sans doute de la présence d'hommes blancs qu'il croyait éblouis de la splendeur de son costume, frappa ses pieds l'un contre l'autre pour faire sonner les clochettes, s'assit d'un air

satisfait et promena ses regards autour de lui.

Le guide de Bonny qui nous accompagnait depuis Damuggoo, fit au roi un récit circonstancié de notre aventure; il insista aussi sur les pertes que les naturels du pays et ses propres compatriotes avaient éprouvées à Kirrée : autant que nous pûmes en juger, ce fut un beau morceau d'éloquence sauvage : les regards et les gestes de cet homme étaient naturels, animés, pathétiques et en parfaite harmonie avec la sensibilité, la chaleur et l'énergie avec lesquelles il parlait; les inflexions de sa voix n'étaient pas moins admirables. Ce singulier discours dura, je pense, deux heures entières, et produisit visiblement une grande impression sur tous les auditeurs. Lorsqu'il fut fini, Obie nous engagea à prendre quelques rafraîchissemens; comme nous avions grand faim en ce moment, nous acceptâmes avec reconnaissance : on nous servit dans des plats anglais du poisson et des racines d'yam qui nageaient dans l'huile. Le roi se retira par délicatesse.

Lorsqu'il fut revenu, la conversation devint générale, et jusqu'au soir il causa indistinctement avec tous ceux qui l'entouraient : le grand *palaver*, comme on l'appelle, fut alors ajourné au lendemain matin, et après nous avoir souhaité une bonne nuit, le chef se retira.

Les naturels de Damuggoo avaient pleuré tout le temps que leur chef avait parlé de l'attaque de

Kirrée ; en effet, ces malheureux avaient tout perdu, non-seulement ce qui appartenait à leur maître, mais encore tout ce qu'ils possédaient eux-mêmes, à l'exception de leurs esclaves. Il leur était impossible de se procurer des provisions n'ayant plus de quoi en acheter, de sorte qu'ils se trouvaient dans la plus cruelle détresse. Obie leur adressa un long discours et parut prendre pitié de leur dénûment. Il leur fit donner dix racines d'yam et les invita à se retirer, leur promettant d'écouter la fin de leur histoire le lendemain.

Deux des gens de notre suite qui nous accompagnaient depuis le cap Coast et qui avaient passé plusieurs années à Ashantee, nous dirent que les maisons des habitans d'Eboe n'étaient point différentes de celles de Coumassie, capitale de ce royaume, si ce n'est qu'elles étaient plus petites ; il est certain que ces maisons ressemblent à celles des Yarribéens, mais elles les surpassent en propreté, en régularité et en élégance : elles sont d'ailleurs mieux construites contre la pluie ; il n'y a pas dans la ville une seule hutte ronde. Les naturels d'Eboe sont comme presque tous les Africains, extrêmement indolens, ils ne cultivent que l'yam, le maïs et le plantain ; ils ont des chèvres et de la volaille en abondance, mais on voit peu de moutons et jamais de bœuf. La ville, qu'on n'appelle pas autrement que le pays d'*Eboe*, est située dans une plaine ouverte :

elle est très vaste, contient une population nombreuse et est la capitale d'un royaume du même nom. C'est depuis un temps immémorial le principal marché d'esclaves pour les marchands indigènes de la côte, depuis le Bonny jusqu'aux rivières de Calebar : elle est également renommée par la quantité d'huile de palmier qu'elle produit; la plus grande partie de celle que les Anglais achètent dans le Bonny et dans les rivières adjacentes se tire de cette ville, ainsi que presque tous les esclaves qui sont exportés par les Français, les Espagnols et les Portugais. On nous a dit souvent que les naturels d'Eboe étaient de passionnés anthropophages : si cette accusation est fondée ou non, c'est ce que nous n'avons pas eu occasion de vérifier; il est certain, qu'à l'exception de leur monarque seul, la physionomie des Eboens porte l'irrécusable empreinte d'un naturel brutal, opiniâtre et féroce; mais il en est de même des habitans de plusieurs autres contrées qui détestent le cannibalisme et qui n'en parlent qu'avec horreur.

Le lendemain 19 mars, sur le midi, on vint nous annoncer que nous étions attendus chez le roi. Obie était préparé, nous dit-on, à écouter la fin de notre histoire, et à examiner les déclarations du messager de Bonny et des naturels de Damuggoo. En entrant dans l'enclos ou cour principale où nous avions été présentés la veille au roi, nous vîmes

deux vilaines petites figures en terre qu'on avait placées à côté de celles que nous avions remarquées la veille auprès de la plate-forme. Des caractères magiques, comme les appellerait en Europe un diseur de bonne aventure, étaient tracés sur le sable autour d'elles. On ne nous laissa pas examiner longtemps ce singulier spectacle, mais on nous engagea à retourner dans l'enclos central, et à attendre sous le portique de l'est l'arrivée d'Obie. On y avait préparé pour lui une chaise commune d'Angleterre couverte d'un morceau de mauvais drap rouge.

Il était évident que le roi, je ne sais pour quelle raison, ne voulait point nous admettre dans l'intérieur de sa demeure; nous n'en avions vu jusque-là que les cours. A gauche de la chaise réservée pour Obie étaient environ cinquante de ses courtisans, et à droite les hommes de Bonny, de Brass et de Damuggoo, ainsi que ceux de notre suite. Au bout de moins d'une demi-heure le roi, habillé exactement comme la veille, entra dans la cour. Une bonté sincère ou affectée brillait sur sa large et bonne figure au moment où il nous serra affectueusement la main. Il s'assit aussitôt après sur sa chaise pour recevoir les hommages et écouter les demandes de ses sujets et des autres.

On parla avec chaleur de l'affaire qui était en délibération, et une violente querelle s'éleva bientôt entre les hommes de Brass et ceux de Bonny;

on ne nous traduisit qu'une faible partie de la discussion, mais nous en comprîmes assez pour être de fort mauvaise humeur, car en dépit de l'opinion que nous avions conçue de la bienveillance du chef, d'après sa physionomie prévenante, ainsi que de la douceur et l'affabilité de ses manières, nous ne pûmes douter que nous ne sortirions de ce pays que moyennant une très forte rançon. Obie avait certainement été porté à adopter cette résolution, tant par les instigations de ses favoris, que par l'ardeur avec laquelle les hommes de Bonny et ceux de Brass prétendaient nous emmener dans leurs pays respectifs. Il pensa, sans doute, qu'il ne se serait point élevé entre eux une querelle si vive au sujet du lieu où nous serions conduits, s'ils n'avaient point compté recevoir de nos compatriotes une récompense considérable. En conséquence, il avait résolu, de son côté, de tirer de nous le meilleur parti possible.

Bonny était l'endroit où nous nous rendions; nous avions avec nous un messager du roi de ce pays, ainsi que le fils de son prédécesseur le roi Pepper; et, comme je l'ai déjà dit, nous avions pris à notre service plusieurs naturels de Damuggoo, pour nous accompagner et nous défendre le long de la route. Au contraire, nous n'avions pas la moindre idée de Brass; jamais de notre vie nous n'avions prononcé le nom de cette rivière, et nous

ne connaissions pas davantage les mœurs des naturels qui habitaient sur ses bords, quoique évidemment ils eussent quelques relations avec nos compatriotes, et une connaissance imparfaite de notre langue. Les hommes de Bonny, qui prétendaient qu'Obie était l'ami de leur souverain, désiraient aussi vivement que nous-mêmes nous emmener dans leur pays, et ils adressèrent au roi les plus vives représentations à ce sujet; mais leurs adversaires étaient plus nombreux et plus influens, sans doute parce qu'ils étaient arrivés depuis peu de Brass avec une provision de marchandises d'Europe, dont ils avaient déjà, disait-on, promis une partie à Obie pour qu'il leur donnât la préférence.

La discussion fut vive et orageuse, et l'assemblée ne se sépara qu'à une heure de l'après-midi : aucune décision n'avait encore été prise, et on devait se réunir de nouveau le lendemain matin. Les gens de Brass assuraient que le canal de Bonny qui est formé par un petit bras du Niger était à sec, que la rivière principale qui passe à Brass appartenait au roi Jacket, et que ce souverain ne permettait à aucun étranger de remonter ou de descendre le Niger, sans exiger le paiement des droits accoutumés. Ils avaient par conséquent un prétexte plausible pour nous retirer entièrement des mains d'Obie et de celles des naturels de Damuggoo.

Dans la soirée, Antonio notre interprète, et cinq

de ses compatriotes de Bonny vinrent à notre hutte les larmes dans les yeux; je leur demandai la cause de leur chagrin : « Le chef, répondirent-ils, a résolu de vous vendre à ceux de Brass; mais nous nous battrons et nous périrons plutôt que de vous laisser vendre. »

Le lendemain, 10 novembre, je me sentis malade, et n'étant pas en état de me rendre à la demeure du roi lorsque j'y fus mandé, je priai mon frère de me remplacer. La relation suivante contient le récit de ce qui se passa dans cette entrevue:

« En arrivant je trouvai à ma grande surprise le roi Boy, ainsi que le frère aîné de Gun, et un grand nombre de ses gens déjà réunis. Il était beaucoup mieux habillé qu'aucun de ses compatriotes : il portait une veste et un gilet par-dessus une chemise très propre en coton rayé, à laquelle était attaché un mouchoir de poche en soie qui lui tombait plus bas que les genoux; des colliers en corail et en verroterie ornaient son cou, et un petit crucifix fait avec des graines lui pendait sur la poitrine; ce dernier ornement, qui lui avait sans doute été donné par le capitaine de quelque bâtiment négrier, faisait un assez bon effet. Le roi Boy m'adressa la parole de l'air d'un homme qui accorde une faveur, plutôt qu'avec la politesse d'un étranger qui veut faire connaissance. Sa vanité était vraiment comique; il me fit avec une volubilité surprenante un

pompeux étalage de sa grandeur, de son pouvoir, de sa dignité personnelle; se plaçant, sous tous ces rapports, au-dessus de ses voisins. Pour me convaincre de sa véracité, il me présenta un portefeuille qui contenait un grand nombre d'attestations ou de certificats, comme disait un domestique, écrits en français, en espagnol, en portugais, et qui lui avaient été délivrés par les marchands Européens qui l'avaient visité sur la rivière de Brass. Cette coutume de donner des certificats écrits que les Européens ont adoptée depuis quelque temps est aussi louable qu'utile, et est devenue presque universelle sur la côte de l'ouest; en effet, on ne peut supposer que ces documens soient compris par les naturels, qui font ainsi connaître eux-mêmes aux étrangers leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, et les mettent en état de distinguer les honnêtes gens de ceux qu'il faut craindre, ou dont il faut se méfier. Les lettres produites par Boy étaient relatives aux relations qui avaient existé entre leurs auteurs et lui; elles pouvaient donner idée de son caractère, ainsi que des mœurs de ses compatriotes. Une entre autres signée de James Dow, capitaine du brick *la Suzanne*, datée de la rivière de Brass, septembre 1830, est conçue de la manière suivante: « Le capitaine Dow déclare qu'il n'a jamais rencontré d'aussi grands coquins que les naturels en général, et les pilotes en particulier, » il les maudissait comme

des misérables gueux, qui avaient voulu conduire son bâtiment sur les écueils à l'embouchure de la rivière, afin de prendre part au pillage de la cargaison après le naufrage. Il ajoutait que le roi Jacket, qui se prétend souverain de la rivière, était un scélérat encore plus effronté, qui lui avait volé une grande partie de ses marchandises; l'auteur parlait du roi Forday comme d'un homme plus âgé, moins perfide, mais plus habitué à employer les mesures dilatoires; son fils le roi Boy est le seul qui ne l'ait point trompé, et qui mérite quelque confiance. Il est plus bienveillant et plus honnête qu'aucun de ses compatriotes. Tels sont les hommes qui gouvernent le pays de Brass, de bien dignes gens en vérité! Boy me fit voir un autre certificat, écrit par Thomas Lake, capitaine du brick *le Thomas* de Liverpool, qui était alors mouillé dans la rivière de Brass.

« J'avais à peine achevé l'examen de ces papiers, quand Obie entra dans la cour; il était accompagné de son cortége ordinaire, mais simplement vêtu d'un habit de soie. Après les salutations d'usage, Boy invita le monarque à me questionner sur l'estime dont lui-même jouissait auprès des blancs. Je dis comme de raison sur son compte une foule de choses flatteuses qui furent écoutées de la meilleure grâce du monde; mais qu'une simple feuille de papier qui ne pouvait ni entendre, ni parler, ni com-

prendre, fournît de tels renseignemens, ce fut pour Obie et sa suite un sujet d'admiration et d'étonnement qu'ils exprimèrent par des regards ébahis et des éclats de rire répétés.

« Le roi reprenant alors un air grave dit : qu'il n'était pas nécessaire de discuter plus long-temps au sujet des blancs, sa résolution étant prise à cet égard, et pour la première fois il s'expliqua nettement de la manière suivante : « Les circonstances nous ayant fait tomber dans les mains de ses sujets, d'après les lois et les usages du pays, non-seulement il était le maître de nos personnes, mais il avait un droit égal sur celles de notre suite; cependant il ne tirerait pas d'autre avantage de cette bonne fortune, que de nous échanger contre une quantité de marchandise anglaise représentant la valeur de vingt esclaves. Pour veiller au règlement et à la conclusion régulière de cette affaire, il ne nous laisserait sortir de la ville qu'après que nos compatriotes qui se trouvaient à Brass ou à Bonny auraient payé notre rançon, ayant compris par ce que nous lui avions dit que les Anglais qui étaient dans l'une et l'autre de ces rivières nous rendraient tous les bons offices que nous réclamerions d'eux avec autant de plaisir et d'empressement. » Au sujet des marchandises qui nous avaient été volées à Kirrée, il nous assura qu'il ferait son possible pour nous les faire rendre. Il déplorait cet événement plus que

personne, mais il nia qu'aucun de ses sujets y eût pris la moindre part; il attribuait toute cette malheureuse affaire à l'audace et à la brutalité d'une certaine peuplade qui habitait un pays situé presque en face du sien, et dont le monarque était son ami particulier; aussi il lui serait facile de nous faire rendre justice; « mais, ajouta-t-il, il est nécessaire que vous restiez ici indéfiniment jusqu'à ce que cette nation tienne une assemblée devant laquelle seront traduits les voleurs, et qui prendra connaissance de vos réclamations. Les naturels de Damuggoo qui vous accompagnent ont, comme vous, éprouvé de grandes pertes; pour ma part je leur ferai présent d'un esclave ou deux à titre de dédommagement, et je leur permettrai de continuer à vous accompagner, moyennant le présent que vous avez, m'a-t-on dit, promis à leur souverain, mais vous ne devez pas compter qu'ils vous conduiront jusqu'à la mer, car leurs obligations envers vous finissent ici. »

« Quand tout cela m'eût été traduit par Antonio, je restai comme frappé de la foudre. Ce fut en vain que j'assurai Obie qu'il était parfaitement inutile de nous retenir dans la ville, et que nos compatriotes nous rachèteraient sitôt qu'ils nous auraient vus, mais pas avant; mes sollicitations furent également impuissantes pour le décider à rabattre quelque chose de ses prétentions, ou à consentir à notre

départ. Les pleurs de ses sujets et les représentations des hommes de Brass avaient fait sur son esprit une impression trop profonde pour qu'on pût aisément l'effacer; nos prières comme nos remontrances arrivaient trop tard.

« Cette décision définitive du roi fut pour nous un amer désappointement; nous avions espéré avec confiance un résultat plus favorable des délibérations de ce conseil sauvage, à l'issue duquel nous comptions être renvoyés à la côte sans avoir d'autres embarras à redouter. Maintenant il nous faut attendre le retour d'un messager qui ne s'est point encore mis en route, et il faut qu'il rapporte avec lui la valeur de vingt esclaves avant que nous soyons rendus à la liberté. Dieu sait si les capitaines des bâtimens anglais qui sont à Bonny et à Brass pourront ou voudront acquitter notre rançon. Tout ce que je puis dire, c'est que s'ils y consentent nous aurons été vendus infiniment plus cher que nous ne valons.

« Je m'en retournai, comme on le pense bien, au comble de l'abattement et de l'affliction, pour informer mon frère du résultat du palaver. Cette nouvelle lui causa comme à moi autant de surprise que de chagrin. »

Depuis que nous étions à Eboe le manque de provisions nous avait jetés dans les plus grands embarras; nos gens qui avaient d'abord supporté cette

privation en silence, firent bientôt grand bruit de leurs plaintes; mais la crainte d'être enlevés de la ville et vendus, crainte qui était sans cesse présente à leur esprit, changea leur humeur querelleuse en une tristesse sombre et silencieuse. Au fait, le pire de notre situation, c'est que nous avions perdu nos aiguilles et nos cowries à Kirrée, et que nous n'avions aucun moyen de rien acheter; d'ailleurs l'écaille de cowries n'a pas cours dans ce pays. La pauvreté est regardée presque partout, je crois, comme l'un des plus grands maux; mais il en est particulièrement ainsi dans cette ville, où elle est une véritable malédiction, et où la bienfaisance et l'humanité, si elles ne sont pas entièrement inconnues, ne s'exercent que dans des cas extraordinaires. Obie avait l'habitude de nous envoyer tous les matins, soit une volaille, soit une ou deux racines d'yam; mais comme nous étions dix, c'était un maigre repas, et qui suffisait à peine pour nous empêcher de mourir de faim. Dans la plupart des villages d'Afrique nous avions été regardés comme des demi-dieux, et traités par conséquent avec une bienveillance, des égards et un respect universels. Mais, hélas! à Eboe, quelle différence! là nous étions mis au rang des êtres les plus dégradés et les plus méprisables; nous étions esclaves dans un pays d'ignorance et de barbarie, dont les sauvages habitans nous traitaient avec autant de brutalité que de dé-

dain. Nous avons pour les Eboens la plus généreuse indulgence, mais nous n'en sommes pas moins obligés de les regarder comme la tribu la plus inhospitalière, la moins libérale et la moins civilisée que nous ayons jamais vue.

Les Eboens de tous les rangs aiment passionnément le vin de palmier, et ils en boivent avec excès toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, et elle se présente fréquemment; car on en récolte une quantité considérable dans les environs de la ville; c'est leur coutume favorite, dès que le soleil est couché, de se réunir en grand nombre en plein air ou sous quelques arbres pour causer des événemens de la journée, et s'égayer à l'aide de cette excitante boisson. Ces réunions durent jusqu'après minuit; et comme en général les convives font en sorte de s'enivrer presque aussitôt qu'ils se sont assis pour boire, ils passent la plus grande partie de la soirée, non à causer les coudes sur la table, mais à se disputer, à se battre et à faire le plus horrible vacarme qu'on puisse s'imaginer. Il n'est pas rare de voir l'effusion du sang, et même le meurtre terminer ces bruyantes et sauvages orgies. Une réunion de cette espèce se tenait tous les soirs à côté de l'enclos de notre hutte. Le bruit qu'elle faisait était vraiment effroyable, surtout quand les femmes et les enfans prenaient part au vacarme : leurs clameurs, leurs gémissemens, leurs cris de détresse

faisaient trembler : un étranger aurait cru que ces perçantes et effroyables clameurs provenaient de gens qu'on allait égorger, ou qu'elles étaient arrachées par les plus cruelles atteintes du désespoir et de la douleur.

Les habitans d'Eboe ont une figure sauvage : l'usage de se peindre avec de l'indigo une espèce de flèche sur les tempes est universellement suivi chez eux, tant par les hommes que par les femmes ; celles-ci sont généralement d'une physionomie agréable. Les Eboens font un grand commerce ; eux seuls fournissent d'huile de palmier, de volailles, de chèvres et d'yam les habitans de Brass ; ils ne sont pas moins renommés pour la fabrication des grands canots. Tous ceux des différentes rivières qui se trouvent depuis Benin jusqu'à Calebar sont construits par eux.

Obie, dans son costume de corail, vint les pieds nus à notre hutte pour voir nos livres et examiner le contenu de notre caisse aux médicamens. Son approche nous fut annoncée par le tintement des petites sonnettes qui entouraient ses pieds. Il parut très satisfait de tout ce qu'il vit ; il eut l'air singulièrement étonné quand on lui expliqua les effets de certaines drogues, et finit par éclater de rire. Il témoigna un grand désir d'en avoir une petite dose, particulièrement des purgatifs, et nous le traitâmes de la même manière que le sultan d'Yaorie

et sa famille. Obie craignait évidemment nos livres, parce qu'on lui avait assuré qu'ils pouvaient tout dire. Il parut saisi d'horreur quand on lui en présenta un, et secoua la tête en disant « qu'il ne pouvait l'accepter, que les livres n'étaient bons que pour les Blancs dont le dieu n'était pas son dieu. »

Nous trouvâmes le même jour le roi Boy dans la cour intérieure du palais du roi, et d'après l'air d'intelligence avec lequel il nous regarda, nous supposâmes qu'il avait quelque chose d'important à nous communiquer. Obie nous reçut avec son empressement et sa bonne humeur ordinaires; mais il se tourna aussitôt du côté du roi Boy qui eut pendant quelque temps avec lui une conversation vive et animée; comme nous nous voyions montrer du doigt et que nous nous entendions nommer fréquemment, nous ne pûmes douter que l'entretien roulait principalement sur nous; les deux interlocuteurs, comme s'ils avaient à se communiquer quelque secret qu'ils ne voulaient point laisser entendre à leur suite ainsi qu'à nous, se retirèrent dans la cour du milieu, et après s'y être entretenus quelque temps, ils revinrent l'air préoccupé, et reprirent leur conversation; ce manége se répéta deux fois, après quoi Obie expliqua brièvement à haute voix le résultat de cette conférence extraordinaire, et tous les assistans, à l'exception des naturels de Bonny, répondirent unanimement

par le monosyllabe *ya*, en signe d'approbation.

Nous étions impatiens de savoir si cette allocution renfermait quelque chose qui nous concernât, et aussitôt que le palaver fut terminé le roi Boy me donna en mauvais anglais les explications suivantes: « Dans la conversation que je viens d'avoir avec Obie, je me suis déterminé à lui offrir la quantité de marchandises qu'il demande pour votre rançon, dans la confiance qu'elles me seront rendues plus tard par le capitaine du brick *le Thomas*, qui est maintenant mouillé dans la rivière de Brass, et qu'il y ajoutera la valeur de quinze esclaves en marchandises d'Europe, ainsi qu'un baril de rum, en considération des risques et des peines que j'aurai nécessairement à essuyer pour vous conduire à Brass. Si vous adhérez à ces conditions (sans quoi je ne me charge point de vous racheter), vous me donnerez un billet sur le capitaine Lake pour qu'il ait à me remettre des marchandises pour la valeur de trente-cinq esclaves, après quoi vous serez libres de sortir de cette ville et de vous rendre avec moi en tels lieux que vous trouverez convenable, conformément à la convention que je viens de faire avec Obie. »

Nous remerciâmes à plusieurs reprises le roi Boy de son désintéressement et de la noblesse de ses procédés; car notre joie était trop vive en ce moment pour qu'il nous fût possible de réfléchir combien

ses prétentions étaient exorbitantes. Nous lui donnâmes aussitôt un billet sur M. Lake, et à vrai dire il n'est rien que nous n'eussions donné plutôt que de laisser échapper cette occasion de nous rendre à la côte, qui semblait nous être offerte par la Providence. Obie s'aperçut au changement subit qui se peignit sur notre visage, de la joie qui remplissait nos cœurs; il nous demanda si nous étions satisfaits de ces dispositions, et dans l'excès de notre ravissement il nous fit promettre qu'à notre retour en Angleterre nous dirions à nos compatriotes qu'il était un homme de bien, et que nous viendrions le voir s'il nous arrivait jamais de faire un second voyage dans son pays.

Le roi Boy dit qu'il avait l'intention de faire porter son écrit à bord du brick pour savoir s'il était valable, je répondis que le billet n'aurait aucune valeur s'il ne nous envoyait pas avec lui, et que le capitaine n'en acquitterait point le montant avant de nous voir sur son bâtiment.

Craignant qu'il ne survînt quelque incident qui ferait obstacle à notre départ et changerait la résolution du roi, nous étions impatiens de nous placer hors de sa portée et de celle de ses sujets le plus promptement possible. En conséquence, sans perdre de temps, nous courûmes à notre logement, et ayant envoyé nos domestiques à bord du canot de Boy nous les suivîmes de près, et nous nous em-

barquâmes à trois heures de l'après-midi. Ainsi se terminèrent quatre des plus mauvais jours que nous eussions jamais passés. Nous ne pouvions emmener avec nous notre vieux canot qui était en mauvais état et prenait l'eau; d'ailleurs il nous aurait trop retardé par la lenteur de sa marche. Les naturels de Damuggoo devaient nous accompagner dans le leur; et tout était préparé pour que notre départ eût lieu le lendemain matin de bonne heure.

Le canot de Brass, qui était devenu notre domicile, était extrêmement grand et très pesamment chargé. Il était monté par quarante rameurs, tant hommes que jeunes garçons, indépendamment de vingt autres individus au moins, y compris quelques esclaves et nous-mêmes; de sorte que le nombre de personnes qui se trouvaient à bord se montait au moins à soixante. Comme les canots de guerre d'Obie, il était armé d'un canon amarré à la poupe, sans parler d'un grand nombre de coutelas et d'une provision de boulets, de poudre et de pierres. Il contenait quantité de grandes boites ou cassettes remplies de liqueurs spiritueuses, de coton, d'étoffes de soie, de faïence et autres articles, tant des manufactures d'Europe que de celles d'autres pays étrangers. Dans ce canot trois hommes pouvaient être commodément assis de front, et au nombre de passagers ainsi qu'à l'immense quantité d'objets de différentes espèces qu'il renfermait, on peut se faire

une idée de sa grandeur. Il était creusé dans un tronc d'arbre massif, et tirait quatre pieds et demi d'eau. Sa longueur était de plus de cinquante pieds; mais il était si pesamment chargé que ses bords s'élevaient à peine de deux pouces au-dessus de l'eau. Encombré comme il l'était, il n'aurait pu naviguer sur une rivière moins paisible que le Niger; et même sur celle-ci quand on le dirigeait avec les rames, il courait risque de couler à fond. Il est vraiment risible de penser qu'à bord de ce canot il y avait deux immenses porte-voix, bien que les naturels de Brass eussent des poumons de Stentor qui les rendaient entièrement superflus, et qu'il était commandé par des officiers nommés dans les règles, et décorés de noms sonores comme à bord des bâtimens européens, tels que capitaine, contre-maître, maître d'équipage, etc., sans parler du cuisinier et de ses aides. A sept heures du soir nous fîmes nos dispositions pour la nuit; mais nous nous trouvâmes extrêmement mal à notre aise par suite du manque de place, ce qui provenait du peu de soin avec lequel on avait arrimé les racines d'yam destinées à la nourriture de l'équipage.

Départ d'Eboe. Adizetta. Cérémonies superstitieuses. Bords du Niger. Les voyageurs rencontrent le chef de la ville de Brass. Le roi Forday. Cérémonies fétiches. Marche des canots vers la ville de Brass. Arrivée dans cette ville. Description de Brass. ses productions. Maison du roi. Entrevue avec le roi Forday.

Le roi Boy et sa femme Addizetta, qui était la fille favorite d'Obie, avaient passé la nuit à terre. Nous fûmes obligés d'attendre cette dernière, qui n'arriva à bord qu'entre sept ou huit heures du matin, accompagnée de son mari. Celui-ci, à ce que nous apprîmes, avait saisi l'occasion de notre départ pour faire avec elle un voyage dans son pays natal, lui procurer quelques distractions par le changement d'air et de climat, et la présenter à ses autres femmes, ainsi qu'à ses parens qui résidaient à Brass. Addizetta avait d'ailleurs exprimé le désir de voir les vaisseaux des Blancs, et c'était en partie pour satisfaire sa curiosité à cet égard, qu'elle nous accompagnait. En arrivant dans le canot, Boy la conduisit galamment par la main au siége le plus commode, qui n'était autre qu'une caisse placée à côté de celle où il devait s'asseoir lui-même, et que par politesse nous avions laissée vacante pour son épouse. A sept heures et demie passée nous nous éloignâmes du rivage d'Eboe; quarante rames frappant à la fois l'onde écumante, nous glissâmes pendant quelque temps sur l'eau avec la rapidité d'un dauphin, ce qui ne nous causa pas un médiocre plaisir.

Avant déjeuner, Addizetta passa plus d'une heure à se nettoyer et à se polir les dents, en les frottant avec les racines fibreuses d'un arbre ou arbrisseau qu'on estime beaucoup, et qu'on emploie communément pour cet usage dans son pays, ainsi que dans ceux qui sont situés plus avant dans l'intérieur. Des milliers d'individus passent la plus grande partie de la journée à cette occupation amusante; et c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer la blancheur et l'éclat qui distinguent en général les dents des Africains.

Sur les dix heures du matin, on servit pour déjeuner un plat de poisson bouilli avec de l'yam et du plantain. Le roi Boy craignant que notre présence n'intimidât sa femme, nous invita à nous retirer pour qu'elle fût plus libre et plus à son aise en mangeant; car, hélas! nous n'étions point traités comme les égaux d'Addizetta et de son royal époux. Quand ils eurent déjeuné et avalé une calebasse d'eau du fleuve, on nous servit à déjeuner à notre tour, après quoi les hommes de l'équipage ainsi que les esclaves se régalèrent d'yam et d'eau. Dans la soirée, on servit aux uns et aux autres un semblable repas, et c'est là toute la nourriture que prennent les hommes de Brass toutes les vingt-quatre heures. Avant de manger, Boy avait soin d'offrir un peu de ses alimens aux esprits de la rivière, pour s'assurer un heureux voyage en se conciliant leur bienveil-

lance; de même avant de boire un verre de rum ou de liqueur, il en versait quelques gouttes dans l'eau, en même temps qu'il invoquait ces êtres imaginaires en murmurant entre ses dents certaines expressions, dont il est inutile de dire que nous ne comprenions point le sens. Cettte pratique religieuse ne manque jamais d'être observée, nous assura-t-on, toutes les fois que les naturels de Brass quittent leur pays par eau ou qu'ils y retournent par la même voie. Il existe un usage analogue dans l'Yarriba, à Badagry, au fort du cap Coast et en général sur toute la côte occidentale. Les naturels de ces pays ne boivent jamais un verre de liqueur sans en répandre à terre une certaine quantité qu'ils considèrent comme un fétiche. Dans la matinée nous remarquâmes un bras du fleuve qui coulait vers l'ouest, tandis que lui-même suivait la direction du sud-ouest.

Nous fîmes dans la journée de courtes stations à différens petits villages pour acheter des racines d'yam, des bananes, des noix de coco. Nous excitâmes puissamment la curiosité de leurs pauvres habitans : c'étaient en général des pêcheurs et des laboureurs; ils nous traitèrent sans grossièreté, et même avec politesse; de sorte que l'avidité avec laquelle ils nous examinaient n'avait rien de désagréable : nous passâmes devant un très grand nombre de villages qui n'étaient pas éloignés les uns des

autres de plus de deux ou trois milles sur les bords du fleuve; ils étaient entourés d'une plus grande étendue de terre cultivée que nous n'en avions vu depuis quinze jours. Les récoltes consistaient en yam, en bananes, en plantains, en maïs, etc., etc.; nous n'en avions pas vu une telle abondance depuis notre départ de Katonga. Les rives du fleuve paraissent très bien convenir à la culture du riz ainsi qu'à toutes les autres espèces de grains que nous avons rencontrées dans l'intérieur. Vus de dessus le fleuve, les villages présentent un coup d'œil agréable; les maisons qui paraissent bâties en terre peinte de couleurs claires, et qui sont recouvertes de branches de palmiers, ressemblent beaucoup à nos *cottages*. Elles sont de forme carrée avec deux fenêtres de chaque côté de la porte, mais elles n'ont pas d'étages supérieurs.

Nous remarquâmes qu'en beaucoup d'endroits le fleuve était sorti de son lit, et qu'il coulait au milieu d'arbres et d'un taillis épais; il n'a pas plus d'un demi-mille dans sa plus grande largeur. Nous trouvâmes pendant toute cette journée qu'il coulait vers le sud-est; son lit se rétrécissait sensiblement, et à vrai dire ce n'était plus qu'un cours d'eau très ordinaire.

Le 13 novembre nous passâmes la journée sans rien rencontrer de remarquable, et de la même manière que la veille. Nous nous arrêtâmes à plu-

sieurs des villages qui sont disséminés sur les bords du fleuve pour y acheter des provisions. On y cultive une quantité prodigieuse et vraiment incroyable de bananes, d'yam et de plantains; et pendant vingt milles environ, on ne rencontre guère autre chose que des plantations de cette espèce. Cette circonstance nous porte à croire que le pays était infiniment plus peuplé qu'on ne le croirait au premier coup d'œil; il est plat, uni, varié, souvent agréable; son sol consiste en une terre ou argile noire et grasse.

Nous continuâmes à descendre le cours du fleuve jusqu'à deux heures après minuit: nous nous arrêtâmes alors près d'un petit village sur la rive est de la rivière. Nous gouvernâmes à terre, et les gens de l'équipage s'établirent dans le canot pour y dormir. Comme j'avais passé toute la nuit précédente sur pied, par la meilleure de toutes les raisons, parce que je n'avais pas trouvé de place pour me coucher tant notre canot était encombré, et comme je ne me sentais pas en état de recommencer, je pris ma natte et je me rendis à terre dans l'intention d'y dormir, s'il était possible. Je choisis un endroit sec, et je m'y couchai; mais j'avais à peine fermé les yeux, quand je fus réveillé par des piqûres douloureuses, et je m'aperçus que j'étais couvert de fourmis: elles avaient pénétré sous mon pantalon, et me tourmentaient horriblement. Dans le premier

moment, je ne sus comment leur faire lâcher prise, et je me mis à courir de toutes mes forces, espérant qu'elles tomberaient; mais en dépit de tous mes efforts, je fus long-temps avant de m'en débarrasser. Nos domestiques voyant dans quel embarras je me trouvais, débarquèrent du canot et firent un cercle de grand feu au milieu duquel je me couchai, et je dormis jusqu'au point du jour : la piqûre de la fourmi noire est aussi douloureuse que celle de la guêpe.

Le lendemain, au point du jour, quand les naturels vinrent pour nous vendre leurs poissons et leur yam, ils ne parurent point étonnés de voir des figures blanches; je conclus qu'ils avaient déjà vu des Blancs sur la côte. A cinq heures du matin nous nous remîmes en route, et à dix heures avant midi nous passâmes auprès d'un petit bras du fleuve qui coulait à l'est-sud-est.

Dans le courant de la journée nous doublâmes plusieurs bancs de sable situés au milieu de la rivière. Les gens de l'équipage engravèrent à dessein le canot, afin d'avoir l'occasion de se mettre à l'eau et de prendre un bain. Le soleil était extrêmement chaud, et ils parurent jouir avec délice de la fraîcheur de la rivière.

A dix heures du soir nous quittâmes le cours principal du fleuve, et prîmes notre route vers Brass, sur un petit bras qui coulait vers le sud-est

relativement à celui dont nous venions de sortir. Le fleuve allait constamment vers le sud, et il continuait de suivre la même direction quand nous le quittâmes; il n'avait pas plus d'un mille et demi dans sa plus grande largeur, et de trois cents pas environ dans la plus petite. Nous avions vu dans le courant de la journée un grand nombre de villages, et partout où les bords du fleuve n'étaient pas submergés, il y avait beaucoup de champs cultivés.

A huit heures et demie du soir nous nous aperçûmes, à notre grande satisfaction, que la marée commençait à se faire sentir. Nous avions déjà remarqué sur l'eau quelques traces d'écumes que la marée montante pouvait avoir fait refluer de l'embouchure de la rivière; mais en ce moment, il était évident que nous étions soumis à son action; à chaque instant notre canot s'engravait sur des bancs de sable ou s'empêtrait dans d'épaisses broussailles, ce qui retardait considérablement notre route, et obligeait nos hommes à descendre dans la rivière pour remettre le canot à flot, ou pour le débarrasser. Nous suivions un canal étroit, ombragé par des mangliers qui formaient en beaucoup d'endroits une route si épaisse qu'elle était impénétrable à la clarté du jour. Nous naviguâmes toute la nuit à travers ces sombres et périlleux défilés, ne nous arrêtant que quelques minutes de temps à autre pour nous dépêtrer des racines et des ronces qui s'avan-

çaient sur l'eau et dans lesquelles nous étions embarrassés. Ces productions spontanées du sol sont si étroitement entrelacées qu'il serait presque impossible de les arracher. Leurs racines et leurs branches sont des réceptacles de vase, de boue et de toute espèce d'ordures d'où s'exhalent une odeur singulièrement fétide, et qui possède, sans aucun doute, les propriétés les plus délétères. Le motif allégué par Boy pour ne point s'arrêter pendant la nuit était la crainte de ne pouvoir rejoindre le matin son père et ses frères qui étaient partis d'Eboe un jour avant nous; ils s'étaient donné rendez-vous dans un certain endroit où nous arrivâmes à neuf heures du matin, et où nous les trouvâmes avec leur suite dans trois grands canots, et attendant notre arrivée. Nous fîmes halte, et nous attachâmes nos canots aux arbres pour prendre quelques rafraîchissemens et nous reposer pendant une demi-heure.

Nous fûmes présentés au fameux roi Forday qui, à l'en croire, est le souverain de tout le pays. Ce vieux prince était assis dans l'un des canots, avec plusieurs prêtres fétiches; le second canot appartenait au roi Boy, et le troisième était celui de M. Gun : ces individus étaient venus de loin pour nous accompagner.

Le roi Forday était un vieillard affable, d'une figure imposante; mais il était grotesquement ha-

billé, en partie à l'européenne, et en partie à la mode de son pays.

Après le déjeuner les prêtres fétiches commencèrent leurs exorcismes en dessinant avec de la craie sur le corps du roi Boy, de la tête aux pieds, des lignes droites et des cercles, ainsi qu'une foule de figures bizarres, ce qui le métamorphosa au point qu'à deux pas il n'était pas reconnaissable; on lui avait ôté ses habits, il n'avait plus qu'un petit mouchoir de poche en soie autour des reins; on lui avait couvert la tête d'une petite calotte collante, en gazon, ornée de larges plumes. Nous reconnûmes ces plumes pour celles d'un busard noir et blanc qui est l'oiseau fétiche de la ville de Brass. On lui mit dans les mains deux énormes épieux sur lesquels on avait également dessiné des figures en craie; ainsi équipé, il avait l'air le plus sauvage et le plus grotesque; on fit subir la même opération au reste de la troupe, et les prêtres eux-mêmes se couvrirent de craie comme les autres; on se contenta de marquer au front nos domestiques. Quant à nous, peut-être parce que nous étions naturellement blancs, quoiqu'un peu brunis par le soleil, nous ne fûmes point soumis à la même cérémonie.

A dix heures on nous fit passer dans le canot du roi Forday, que nous devions occuper avec lui. Le vieillard nous invita aussitôt, en assez bon anglais, à boire un verre de rum avec lui; et s'étant aperçu

que l'étrange figure du roi Boy et des gens de sa suite excitaient notre étonnement, il nous expliqua qu'aucun homme de notre espèce n'ayant encore descendu la rivière, ils avaient pris ces précautions pour qu'il ne leur arrivât aucun malheur.

Dès que la marée commença à monter, on se prépara à partir pour la ville de Brass. On rangea tous les canots sur une ligne. Celui du roi Boy ouvrait la marche, celui dans lequel nous étions avec le roi Forday était le second, le frère du roi Boy nous suivait, venait ensuite M. Gun et les naturels de Damuggoo. Tel fut l'ordre dans lequel nous nous mîmes en marche. L'ensemble du convoi formait l'un des coups d'œil les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. Les canots se suivaient en assez bon ordre, surmontés chacun de trois pavillons. Dans le premier, le roi Boy était debout et en évidence : les plumes de sa coiffure flottaient à chacun des mouvemens de son corps, sur lequel on avait dessiné avec de la craie une foule de figures fantastiques, que la couleur naturelle de sa peau rendait plus distinctes. Ses mains étaient posées sur la tête de deux énormes épieux, qu'il lançait de temps en temps avec force sur le fond du canot, comme s'il écrasait un monstre redoutable qui se serait trouvé sous ses pieds. A la poupe de tous les autres canots, les prêtres fétiches dansaient et exécutaient les contorsions les plus extraordinaires.

Nous entrâmes sur le midi dans une petite baie au sud de laquelle nous aperçûmes deux groupes distincts de maisons : l'un était la ville du roi Forday, et l'autre la ville du roi Jacket. Tous les canons qui se trouvaient sur les canots firent feu : à cette détonation succéda le plus profond silence, et les canots s'avancèrent lentement vers une petite île située à l'est de la ville de Jacket. Cette île était la demeure du dju-dju ou grand-prêtre fétiche, et personne autre que ses femmes ne pouvait y résider. Au moment où nous passâmes près de la ville de Forday, nous fûmes salués de dix coups de canon par une petite batterie placée au bord de l'eau. Les canots mouillèrent près de l'île, dans le voisinage de la hutte du fétiche. C'était un bâtiment en terre peu élevé et qui n'avait rien de remarquable. Le prêtre, qui était couvert de dessins en craie, à peu près comme le roi Boy, vint sur le bord de l'eau, et fit, d'un air particulier, diverses questions auxquelles on répondit d'une façon qui parut le satisfaire. Boy débarqua alors, et précédé par le prêtre, il entra dans la hutte du dieu. Au bout de quelques instans ce dernier revint au bord de l'eau, et après nous avoir regardé avec beaucoup d'attention, il cassa un œuf et répandit dans l'eau quelques gouttes d'une certaine liqueur, après quoi il rentra dans la hutte au même moment. Les hommes de Brass se jetèrent brusquement dans l'eau et en sortirent

avec la même précipitation, ce qui nous parut aussi mystérieux que le reste de la cérémonie; nous restâmes près de l'île environ une heure, durant laquelle le roi Boy demeura dans la hutte avec le prêtre. Lorsqu'il nous eut rejoints, nous nous remîmes en route vers la ville Forday, où nous descendîmes dans la maison de Boy.

Il y a dans ce pays des villes ruinées, fangeuses et dignes de mépris, mais il n'en est aucune qui puisse présenter aux voyageurs un aspect aussi misérable, un coup d'œil aussi triste et aussi dégoûtant que l'abominable ville de Brass. Des chiens, des chèvres et d'autres animaux courent dans les rues fangeuses, mourant de faim, et rien ne surpasserait l'expression de leur regard famélique, si la figure des hommes, des femmes et des enfans, creusée par le besoin, ne portait l'empreinte de la pénurie et du dénûment auxquels ils sont réduits. La plupart d'entre eux sont couverts d'affreux haillons, et leurs huttes tombent en ruine par vétusté et faute de réparations.

Brass, à proprement parler, se compose de deux villes à peu près de la même étendue, qui contiennent environ mille habitans chacune et qui sont bâties sur le bord d'une espèce de bassin formé par un grand nombre de petits ruisseaux qui arrivent du Niger à travers une épaisse forêt de mangliers. Une de ces villes est soumise à l'autorité d'un coquin

nommé le *roi Jacket,* dont j'ai déjà parlé; l'autre est gouvernée par un chef rival qu'on appelle le *roi Forday*. Ces villes sont situées exactement vis-à-vis l'une de l'autre à quatre-vingts pas de distance. Elles sont construites sur un terrain marécageux, d'où il résulte que les huttes sont constamment humides. Une autre ville que les Européens nomment ville des *Pilotes,* à cause du grand nombre d'individus de cette profession qui y résident, est située près de l'embouchure de la première rivière de Brass (la rivière de *Nun* des Européens), à soixante ou soixante et dix milles de distance. Cette ville est soumise à l'autorité des deux rois, parce que dans le principe elle a été peuplée par des émigrés de leurs villes respectives. Quand la marée est basse le bassin est entièrement à sec, à l'exception de quelques petits courans, et présente une surface unie de vase noirâtre d'où s'exhale une odeur intolérable qui provient de la décomposition de substances végétales et de la quantité d'ordures et d'immondices qui sont jetées dans le bassin par les habitans des deux villes.

Les habitans de Brass ne récoltent ni yams, ni bananes, ni aucune espèce de grains. Ils ne cultivent d'autre substance alimentaire que le plantain, qui forme avec le poisson leur principal moyen de subsistance. Cependant on y importe d'Eboe et des autres pays des yams dont on revend une grande

quantité aux bâtimens qui se trouvent mouillés dans la rivière. Le sol dans les environs de Brass est presque partout stérile et marécageux, cependant il est couvert d'une végétation épaisse, abondante et impénétrable; même entre les mains d'une population active et industrieuse ce serait un obstacle insurmontable à un défrichement général. Mais avec les possesseurs actuels, le manglier ne sera jamais extirpé, et il est probable que le pays restera dans le même état jusqu'à la fin des siècles.

La maison dans laquelle nous demeurions appartenait au roi Boy; elle était située au fond du bassin et elle avait été construite depuis peu par un charpentier qui avait descendu exprès la rivière depuis Calebar, son pays natal. Il avait reçu dix esclaves pour sa peine. Cet homme avait nécessairement vu les maisons européennes qu'il s'était évidemment proposé pour modèle. Celle dont il s'agit était de forme oblongue et se composait de quatre chambres toutes de plain-pied et boisées, avec des portes et des placards assez bien faits. Ces boiseries offraient la preuve irrécusable qu'elles avaient appartenu à un bâtiment, c'était probablement les débris d'un navire qui s'était brisé, nous dit-on, peu de temps auparavant contre la barre de la rivière. Cette maison a été récemment convertie, par le roi Boy, en une sorte de sérail, attendu que, suivant son expression, il avait une grande abondance de

femmes qu'il était nécessaire de surveiller; c'est aussi un magasin de marchandises européennes, de tabac et de liqueurs spiritueuses. Tout son mobilier consiste dans une vieille table en chêne, mais elle est garnie de siéges en terre qui sont élevés de trois pieds environ au-dessus du sol. L'un des murs de l'appartement principal est décoré d'une vieille gravure française représentant la vierge Marie, entourée d'un grand nombre d'anges à la face bouffie, au bas de laquelle est une invocation à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Les maisons de Brass sont généralement bâties en terre jaunâtre, toutes les fenêtres sont munies de volets. Il y a vis-à-vis de la ville des huttes dans lesquelles on fabrique du sel quand les pluies sont passées. A l'époque de notre séjour l'eau du fleuve était jaunâtre, ce qui provenait de l'abondance des pluies; mais Boy nous dit que deux mois plus tard elle serait salée et qu'alors commencerait la fabrication du sel. On porte, à ce qu'il paraît, une grande quantité de cette denrée sur les marchés d'Eboe, où elle s'échange contre des yams, car l'écaille de cowrie n'a pas cours le long du fleuve au-dessous de Bocqua. Les habitans s'occupent principalement de la récolte du sel et de l'huile, de la pêche et du commerce avec le pays d'Eboe, car, comme je l'ai dit, on ne voit pas un seul champ cultivé.

Le 16 novembre je fus mandé chez le roi Forday; je le trouvai à moitié ivre, assis au milieu d'une douzaine de ses femmes et d'un grand nombre de chiens, dans une chambre petite et malpropre. Il m'engagea à me placer à côté de lui et à boire un verre de rum. Il m'expliqua du mieux qu'il put que chaque homme blanc qui descendait la rivière devait lui payer la valeur de quatre esclaves. Je lui expliquai mon ignorance à cet égard et ma surprise, mais il m'imposa silence en me disant : « Voilà ce que je demande et je ne vous laisserai point quitter la ville jusqu'à ce que vous m'ayez remis un billet de cette valeur. » Voyant que je ne pouvais faire autrement que d'accéder à sa demande, je lui remis une traite sur M. Lacke, le commandant du bâtiment anglais. Après quoi il me dit : « Demain vous pourrez partir pour le brick et emmener avec vous un domestique, mais votre second (il voulait parler de mon frère) restera ici avec les autres personnes de votre suite, jusqu'à ce que mon fils, le roi Boy, soit revenu avec les marchandises qui lui sont dues ainsi qu'à moi; aussitôt après vos compagnons pourront se rendre à bord. » Je regrettai vivement d'être condamné à me séparer de mon frère, mais je fus obligé de consentir à cet arrangement; et voulant profiter de la circonstance, je dis au roi Forday que nous mourions tous de faim, et je le priai de nous en-

voyer une ou deux volailles, ce qu'il me promit. Il n'est point de ville où les provisions soient aussi rares et aussi chères qu'à Brass. M. Gun nous avait fourni depuis notre arrivée deux plats qui consistaient en maïs écrasé et en un peu de poisson bouilli dans l'huile, et il avait l'effronterie de me demander deux mousquets en paiement.

Richard Lander quitte la ville de Brass. Superstition des naturels au sujet de l'écho. Arrivée à bord d'un brick anglais dans la rivière de Nun. Arrivée à Fernando-po. Clarence. Naturels de l'île. La rivière de Calebar. Ville d'Éphraïm. Retour en Angleterre.

J'avais décidé qu'un de nos domestiques m'accompagnerait lorsque je descendrais la rivière, et le 10 novembre, à dix heures du matin, après avoir pris congé de mon frère et du reste de notre suite, nous nous embarquâmes sur la pirogue du roi Boy. Nous naviguâmes à travers des canaux étroits qui tantôt s'enfonçaient sous des voûtes de mangliers, et tantôt s'élargissaient en petits lacs formés par le débordement de la rivière. Le capitaine du canot, grand et vigoureux gaillard, se tenait à la poupe, faisant l'office de pilote. A chaque sinuosité du canal que nous doublions, il s'adressait, en poussant de grands cris, au fétiche, et quand un écho lui répondait il répandait dans l'eau un demi-verre de rum et y jetait un morceau d'yam et de poisson. Je n'en avais jamais vu faire autant, et ayant de-

mandé à Boy pourquoi on jetait ainsi les provisions de l'équipage : « C'est pour le fétiche, me répondit-il ; si nous ne le nourrissons pas, si nous ne lui faisons pas faire bonne chère, il nous tuera ou nous rendra pauvres et malades. » Je ne pus m'empêcher de sourire de l'erreur de ces malheureux sauvages ; mais telle est leur croyance inébranlable.

Nous nous dirigeâmes presque constamment vers l'ouest, jusqu'à environ trois heures de l'après-midi. Nous arrivâmes alors à un bras de la rivière, large d'environ deux cents pieds ; et ayant aperçu un petit village sur le bord, en face de nous, nous nous y arrêtâmes pour acheter du poisson sec. Nous étant procuré ce dont nous avions besoin, nous nous remîmes en route, et à sept heures du soir nous arrivâmes dans la seconde rivière de Brass, qui est un grand bras du Quorra. Nous le descendîmes à peu près dans la direction du sud, et au bout d'une demi-heure je distinguai avec joie le bruit du ressac. Un quart d'heure avant la fin du jour, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, après avoir attaché notre canot à un arbre sur le bord occidental de la rivière.

Le lendemain à cinq heures du matin, nous démarrâmes le canot et prîmes notre route vers l'ouest à travers un canal étroit. A sept heures nous entrâmes dans le principal bras du Quorra (autrement dit, la rivière Nun ou première rivière de

Brass), vis-à-vis d'un large bras qui, à ce que nous dit le roi Boy, se jette dans la baie de Benin. La rivière de Nun coule dans cet endroit à peu près du nord au sud.

Un quart d'heure après être arrivés dans cette rivière, nous aperçûmes devant nous deux vaisseaux à l'ancre. Je ne saurais décrire l'émotion délicieuse que cette vue me causa; celui dont nous étions le plus près était un *schooner* espagnol, bâtiment négrier, dont nous avions vu le capitaine dans la ville de Brass. Cet officier me reçut de la manière la plus affectueuse.

Après avoir dit adieu au capitaine, je me dirigeai vers le brick anglais, mouillé trois cents pas plus bas : j'y arrivai partagé entre la joie et l'inquiétude, et je montai à bord. Le capitaine avait l'air épuisé par sa fièvre. Je lui fis connaître qui j'étais, je lui exposai ma situation le plus nettement possible, et je lui fis lire mes instructions par un des hommes de son bord, pour le convaincre que je n'avais pas l'intention de le tromper. Je le priai ensuite de nous racheter en payant au roi Boy ce qu'il nous avait demandé, l'assurant que tout ce qu'il aurait avancé à cause de nous lui serait exactement rendu par le gouvernement britannique. Ma surprise et ma consternation furent au comble quand il refusa péremptoirement de donner quoi que ce fût; et faible et malade comme il était, il dé-

bita les imprécations les plus grossières et les plus outrageantes que j'eusse jamais entendues. Confondu, révolté d'une telle conduite, je m'éloignai de lui avec horreur. Je ne pus croire ce que j'avais entendu, que lorsqu'il me l'eut répété. Désappointé outre mesure par de si indignes procédés de la part d'un de mes compatriotes, la violence de mon émotion me rendit muet, et je fus au moment de perdre l'usage de mes sens, tant j'étais pénétré de chagrin et de honte; de ma vie je n'avais éprouvé une si cruelle humiliation. Pendant notre voyage en Afrique, nous avions en général été accueillis avec bienveillance; nous avions distribué des présens toutes les fois qu'on pouvait en attendre de nous. Nous avions surtout conservé notre honneur intact, par notre fidélité à tenir nos promesses. Il ne dépendait plus de moi d'en faire autant, puisque j'avais perdu tout ce que je possédais; et quand, réduit à une dernière ressource que je devais croire assurée, j'avais promis sur la meilleure de toutes les garanties que le premier de nos compatriotes que nous rencontrerions paierait notre rançon, être désavoué et déshonoré par lui, rien n'était plus propre, je le sentais, à nous avilir, sinon à nos propres yeux, au moins à ceux des indigènes. « Mais, dis-je, au capitaine, j'ai un frère et huit domestiques à Brass-Town. Si vous refusez de satisfaire le roi Boy, au moins engagez-le à les amener ici, au-

trement il empoisonnera mon frère, ou le laissera mourir de faim, et vendra mes domestiques. » La seule réponse que j'obtins fut celle-ci : « Si vous pouvez les amener à bord, je les recevrai, mais je vous l'ai déjà dit, je ne donnerai pas un verre d'eau pour vous. » Je fis mon possible pour décider Boy à retourner chercher mes compagnons, l'assurant qu'il serait payé un jour ou l'autre. Boy, comme on devait s'y attendre, demanda au moins une partie de ce qu'on lui avait promis, et il ne me fut pas facile de le décider à partir sans avoir rien reçu.

Le capitaine me demanda alors quels étaient les hommes que j'avais à Brass. Je lui répondis qu'il y avait parmi eux deux marins et trois autres individus, qui pourraient lui être utiles pour la manœuvre de son bâtiment : son ton et ses manières se radoucirent alors à mon égard. Je m'enhardis à lui demander un morceau de bœuf que j'enverrais à mon frère, ainsi qu'une petite quantité de rum, et il m'accorda l'un et l'autre sans difficulté. Je savais que mon frère avait comme moi grand besoin de changer de linge; je ne pouvais me hasarder à faire une pareille demande au capitaine avec quelque espérance de succès. Mais trouvant que le cuisinier du bâtiment avait l'air d'un brave homme, je m'adressai à lui et il me donna à l'instant trois chemises blanches. Quand le roi Boy fut prêt à partir, j'envoyai sur le canot mon domestique avec les dif-

férens objets que j'avais pu me procurer, et une lettre pour mon frère. Boy me promit qu'il serait de retour avec ce dernier et mes domestiques sous trois jours; et il s'éloigna en murmurant de n'avoir pas reçu ses marchandises.

Le 23 novembre j'aperçus plusieurs grands canots qui se dirigeaient vers la rive ouest de la rivière, et je crus reconnaître mon frère dans l'un d'eux. Je fus transporté de joie en pensant que je verrais mon frère le lendemain.

Le lendemain dès le point du jour, j'étais en observation, et je ne tardai pas à voir mon frère et ses compagnons remonter dans leur canot. Ils arrivèrent à bord sur les sept heures.

Le capitaine Lake accueillit mon frère avec politesse, mais il exprima aussitôt son intention de renvoyer Boy sans lui donner quoi que ce fût, et de sortir à pleine voile de la rivière. Boy agité de sombres pressentimens, se promenait à pas lents sur le pont, il avait évidemment trop de pénétration pour ne pas se douter de ce qui allait arriver. Il nous faisait réellement pitié, et nous étions affligés de penser que nos promesses ne seraient point remplies. Je passai en revue le petit nombre d'objets qui nous restaient depuis le désastre de Kirrée, et je trouvai, à ma grande surprise, cinq bracelets d'argent enveloppés dans un morceau de flanelle. Je ne savais pas avoir ces objets, et je les lui offris sur-

le-champ, ainsi qu'une épée du pays, arme très précieuse comme curiosité, et que nous avions achetée à Yarriba avec l'intention de l'emporter en Angleterre. Boy accepta les bracelets et l'épée, et mon frère lui offrit alors sa montre à laquelle il tenait beaucoup, parce qu'elle lui avait été donnée par l'un de ses plus anciens et meilleurs amis. Mais Boy qui n'en connaissait pas la valeur la refusa avec mépris; et ayant appelé un des hommes de sa suite pour lui faire voir ce qu'on avait, disait-il, l'effronterie de lui offrir à la place des rançons promises, et après avoir poussé un soupir expressif, tous deux ils nous tournèrent le dos avec mépris et indignation : ensuite ils ne voulurent plus nous adresser la parole ni même nous regarder.

Le 28 novembre nous aperçûmes un bâtiment qui gouvernait droit sur nous. Après avoir tiré un coup de canon pour nous inviter à nous arrêter, il envoya une barque à bord du brick, et nous apprîmes que ce bâtiment était le *Black Joko*, allége du commodore anglais. Nous nous adressâmes au lieutenant qui en avait le commandement, espérant qu'il nous prendrait à son bord, et nous débarquerait à Acra, où je comptais que nous trouverions aisément passage sur un des vaisseaux de Sa Majesté pour l'Ascension ou Sainte-Hélène, ne doutant point que dans l'une ou l'autre de ces îles nous trouverions des moyens de passer sans délai en

Angleterre; mais cet officier avait ordre de descendre la côte jusqu'au Congo; il nous conseilla de nous rendre à Fernando-Po où nous trouverions toute espèce de secours, ainsi qu'un bâtiment en partance pour l'Angleterre. Le capitaine Lake consentit à nous débarquer à Fernando-Po, lorsqu'il passerait devant cette île en se rendant dans la rivière des Cameroons.

Dans l'après-midi du 1er décembre le canot du brick nous débarqua heureusement au port Clarence, à Fernando-Po, où nous fûmes accueillis de la façon la plus hospitalière par M. Becroft, directeur de l'établissement anglais.

Accoutumé comme nous l'étions depuis un mois à l'uniformité monotone des rives du fleuve, le beau pic de Fernando-Po et les montagnes encore plus belles des Cameroons qu'on aperçoit dans l'éloignement au milieu de la plaine, nous parurent un sublime et ravissant spectacle. La plus haute montagne des Cameroons est un des points les plus remarquables de cette partie de la côte. Elle a plus de trois mille pieds d'élévation; le pays aux environs est bas et uni, ce qui rend l'aspect de cette montagne encore plus imposant, car sa cime solitaire domine majestueusement toute la contrée environnante : elle sépare les embouchures des vastes rivières du vieux Calebar et de Delrey, à l'ouest de la rivière non moins importante des Cameroons, à

l'est. L'île de Fernando-Po est située à environ vingt milles en avant de la côte. Quand nous commençâmes à l'apercevoir ce fut sous la forme de deux pics gigantesques réunis par une langue de terre élevée. Le pic du nord est plus haut que l'autre qui est situé dans la partie sud de l'île, et qui s'élève graduellement du bord de la mer à une hauteur de dix mille sept cents pieds.

Fernando-Po qui, par la beauté pittoresque des sites, la fertilité du sol, la richesse de la végétation, est digne du nom de *Ilha-Formosa* (île délicieuse) qui lui fut donné dans l'origine, est restée oubliée, négligée et dans son état primitif jusqu'en 1827, les Portugais et les Espagnols ne l'ayant pas jugée digne d'attention; mais à cette époque elle a fixé les regards du gouvernement anglais, à cause de sa position favorable pour la répression de la traite des noirs dans cette partie de l'Afrique, située à quelques heures de navigation de la côte, tout près de ces rivières qui, commençant en même temps que les Cameroons à l'est, coulent tout le long de la côte d'or où cet abominable trafic s'exerce avec le plus d'activité; Fernando-Po réunissait assez d'avantages pour engager à y fonder un établissement, et le capitaine W. Owen partit à cet effet d'Angleterre, à bord du vaisseau de Sa Majesté l'*Éden*, avec le titre de gouverneur, et ayant sous ses ordres le commandant Harrison.

L'emplacement choisi pour l'établissement pro-

jeté se trouve sur la côte nord de l'île, auprès d'un petit cric formé par une langue de terre étroite qui s'avance du rivage et se prolonge parallèlement vers l'est : on l'a nommée *pointe William*, et le cric, ainsi que tout l'établissement, fut appelé *Clarence*, du nom de sa très gracieuse majesté, qui était à cette époque lord grand-amiral d'Angleterre. La pointe Adélaïde avec deux petits îlots qui y sont rattachés par un banc de sable forment la limite du cric à l'ouest, à environ un demi-mille de la pointe William. La baie Godrick est située à l'est, et le port de Cokburn à l'ouest de celui de Clarence. Le premier objet qui attire les regards est un bâtiment spacieux et commode, auprès duquel s'élèvent quelques palmiers solitaires. Ce bâtiment est destiné à servir d'hôpital; il a été judicieusement construit en cet endroit, où il est plus exposé que partout ailleurs à la brise de mer, et entièrement séparé du reste de l'établissement : deux précautions qui ne sont pas de médiocre importance sous le climat de Fernando-Po. Un petit édifice couvert d'une toiture circulaire, et qui est situé non loin de l'hôpital, servait dernièrement de magasin; à côté un autre bâtiment considérable était destiné au casernement des marins; immédiatement après étaient le quartier des officiers et celui du corps africain; une pièce d'artillerie, placée auprès de cet édifice et tournée du côté du port, annonce sa destination militaire. La maison du gouverneur s'élève, dans le

lieu le plus apparent, sur la cime de la côte qui domine le mouillage. La maison de la commission mixte chargée de prononcer la confiscation des vaisseaux négriers capturés, maison qui n'est point encore achevée, est située à peu de distance de celle du gouverneur. La pointe William est occupée par différens autres bâtimens entremêlés d'arbres, ce qui fait que, vue de la mer, elle offre un coup d'œil agréablement pittoresque. Des hommes de Kroo et des nègres libres, dont le nombre s'élève à environ trois cents, habitent non loin de l'hôtel du gouverneur de petites huttes très propres qui sont construites en bois et couvertes de feuilles de palmier; ils les entretiennent avec le plus grand soin; ils ont devant un petit jardin, et un autre derrière dans lesquels ils cultivent du maïs, des bananes et du poivre. Ces huttes forment deux petites rues, mais leur nombre s'augmente chaque jour par suite de l'arrivée de nouveaux colons.

La baie de Clarence est un mouillage où les bâtimens sont à l'abri des ouragans si communs dans cette partie du monde. Elle est assez spacieuse pour contenir autant de bâtimens qu'il peut en venir mouiller dans cette île. Il existe une autre baie appelée la *baie Georges,* sur la côte ouest de l'île; mais elle a l'inconvénient d'être ouverte de ce côté, et par conséquent les bâtimens n'y sont point en sûreté.

Les naturels de Fernando-Po sont la population

la plus sale du monde entier. Ils diffèrent par le genre de vie et la figure de leurs voisins de la côte, et n'ont pas un seul trait de caractère qui leur soit commun avec eux, si ce n'est le goût du vol. En fait de civilisation, les habitans de Bras-Town sont fort arriérés assurément; mais les naturels de Fernando-Po le sont plus encore. Leur langue est entièrement différente et ils n'ont pas le moindre point de ressemblance avec eux. C'est une preuve qu'ils ont eu bien peu de relations avec le continent; car tandis que les autres îles du golfe sont abondamment peuplées de la même race que la côte, Fernando-Po, qui est situé beaucoup plus près, renferme une population entièrement différente: ils sont en général grands, bien proportionnés, avec formes athlétiques; leur caractère est extrêmement doux et pacifique, quoique ordinairement chaque individu soit armé d'un épieu d'environ huit pieds, en bois dur, effilé par l'un des bouts. Ils paraissent extrêmement sains; et si l'on rencontre de temps à autre un ou deux individus moins bien constitués que les autres, on ne voit point chez eux de signes de ces maladies si communes parmi les naturels de l'Afrique.

Ils portent de longs cheveux, mais à peine peut-on les reconnaître, attendu qu'ils sont collés ensemble avec de l'ocre rouge et de l'huile de palmier; ils s'appliquent sur la tête une si grande quantité d'ocre et d'huile, qu'il en résulte une croûte impé-

nétrable, et que les longues tresses qui pendent sur leurs épaules sont toujours humides. Quoique cette espèce de coiffure intercepte toute action des causes extérieures, ils ne s'en couvrent pas moins la tête d'une sorte de bonnet en herbe sèche, dont le bord est orné de plumes de poules ou d'autres oiseaux, placées à une égale distance les unes des autres. Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à placer sur le devant de ce bonnet les cornes d'un bélier; ce qui produit l'effet le plus étrange et le plus grotesque. Enfin ce bonnet, avec tous ses ornemens de plumes, de cornes, de coquillages, etc, est fixé sur la tête à l'aide d'un morceau de bois qu'on enfonce à travers l'un de ses côtés et qui ressort de l'autre côté en passant sous les cheveux. Quelquefois cette élégante épingle, comme on peut l'appeler, est formée par l'os crural de quelque petit animal et est effilée par l'un des bouts, afin de s'enfoncer plus facilement. Leur figure tatouée et surmontée du bonnet que je viens de décrire a une expression sauvage et barbare: ils l'induisent d'une forte couche d'ocre mêlée avec de l'huile de palmier; quelquefois ils font usage d'une poussière grisâtre à la place d'ocre, et tout leur corps étant également frotté de cette préparation, il est presque insupportable de se trouver auprès d'eux. Il est difficile de reconnaître la couleur de leur peau sous la couche épaisse d'huile et d'ocre qui la cache; mais je crois qu'elle n'est pas aussi noire que celle

des nègres Africains et qu'elle se rapproche davantage de la couleur du cuivre.

Les naturels n'ont aucun autre vêtement que le bonnet qui leur couvre la tête. Les hommes et les femmes suspendent à leur ceinture quelques feuilles ou un paquet d'herbes sèches; mais les enfans, qui naturellement n'ont pas l'idée de ce qui est indécent, sont entièrement nus. Ils sont à la recherche des vertèbres de serpens, des os de poules, d'oiseaux et de moutons, de coquillages brisés, de petites graines, de coquilles de noix de coco, qui servent à leur parure. Une profusion de ces différens objets mêlés ensemble est suspendue autour de leurs reins : ils s'occupent surtout d'orner cette partie de leur corps, tandis qu'ils ont autour du cou une quantité beaucoup moins considérable de colliers de la même espèce : ils en ont aussi quelques-uns aux bras et aux jambes, mais toujours en moins grand nombre qu'autour des reins. Ils ont poli ou façonné en couteaux grossiers les morceaux de fer qu'ils ont obtenus des vaisseaux qui ont mouillé dans l'île, et les portent aux bras sur une espèce de bande en paille : ils attachent un grand prix à ces objets. Les premières fois que les naturels se trouvèrent en présence des hommes de notre équipage, ils furent embarrassés et paraissaient éprouver beaucoup de crainte, mais peu à peu ils s'enhardirent et finirent par venir avec assurance à bord pour se procurer des couteaux, des haches

et en général tout ce qu'on voulait bien leur donner. Ils n'ont que quelques canots de petite dimension, qui peuvent contenir dix ou douze personnes au plus, et sont peu habiles dans l'art de les diriger; cependant leurs connaissances nautiques s'étendent jusqu'à faire usage du mât et de la voile: cette dernière consiste en une espèce de natte : ils paraissent avoir peu de goût pour l'eau et nous n'en vîmes pas un seul qui sût nager. Lorsqu'ils vont à la pêche ils y sont généralement heureux: ceux qui se livrent à cette espèce de profession sont obligés de s'y adonner exclusivement, il ne leur est pas permis de s'occuper de la culture de la terre. Ils échangent leurs poissons contre des yams, de sorte que les besoins des pêcheurs et des agriculteurs sont réciproquement satisfaits.

Leurs huttes sont de la construction la plus grossière qu'on puisse imaginer; elles se composent de quelques perches, solidement enfoncées en terre, couvertes avec des feuilles de palmier, et dont les interstices sont bouchés avec des treillages en osier. Elles sont longues de dix à douze pieds, moitié aussi larges, et n'ont pas plus de quatre à cinq pieds de hauteur. Tout leur mobilier consiste dans quelques pièces de bois longues et unies, exhaussées de quelques pouces au-dessus du sol et légèrement creusées pour servir de lit. Les naturels visitent souvent la colonie, et quoique probablement il n'y ait point de justice chez eux, ils n'en ont pas moins

de plaisir à la voir administrer parmi les nègres libres et les hommes de Kroo qui résident à Clarence.

Il arrive souvent, par suite de la rareté des provisions, que quelques-uns d'entre eux, ne pouvant résister au désir de se procurer une nourriture plus succulente, et fatigués de leur maïs, essaient d'obtenir par eux-mêmes ce que les naturels refusent de leur apporter. En conséquence, ils se réunissent en troupe, se mettent en marche vers les huttes des naturels dans l'intérieur de l'île et enlèvent les yams, les chèvres, les brebis et en général tout ce qu'ils rencontrent. A la suite de ces déprédations, les propriétaires dépouillés ne manquent pas d'accourir à la colonie pour se plaindre des pertes qu'ils ont essuyées : ces plaintes sont portées devant le gouverneur. On fait défiler les nègres devant eux, et le naturel qui a été dépouillé est autorisé à désigner, s'il le peut, le voleur. Lorsqu'il le reconnaît, ce qui arrive fréquemment, on lui permet d'assister au châtiment qui est toujours infligé au coupable, et on lui alloue quelque indemnité pour ses pertes.

A Fernando-Po, et sur toute la côte, le vin de palmier est la boisson ordinaire et favorite des naturels. Les palmiers leur fournissent à la fois un breuvage agréable, de l'huile précieuse et un fruit savoureux : le jus qu'on désigne sous le nom de vin s'obtient en faisant une incision sur le tronc de

l'arbre, et en y insérant une feuille de plomb en forme de gouttière. Le liquide s'écoule par ce conduit et est reçu dans une calebasse placée au-dessous, qui peut tenir de deux à trois galons et qui se remplit dans un jour. Il prend bientôt la blancheur du lait et on s'en sert dans cet état, ou on le conserve jusqu'à ce que la fermentation lui ait fait acquérir un goût acidulé. Le fruit du palmier, le poisson et les racines d'yam composent les principaux alimens des naturels de Fernando-Po; mais ils dévorent avec avidité la chair de singe lorsqu'ils peuvent en prendre quelques-uns.

Nous eûmes le bonheur d'arriver dans l'île pendant la belle saison. Cependant nous n'y avons guère joui de la brise de mer qui ne souffla que parfois du nord-ouest vers le midi. On dit que le *harmattan* se fait sentir à Fernando-Po, quoiqu'il ne s'étende pas sur les autres îles du golfe. Ce vent qui passe sur tous les sables d'Afrique, serait intolérable sans les brises de mer. Tant que règne le harmattan la sécheresse de l'air fait éprouver une sensation désagréable, mais qui n'est point pernicieuse pour la santé, à ce qu'on assure. L'atmosphère est remplie d'un sable fin et brillant qui empêche de voir distinctement les objets, le soleil perd son éclat, et tout paraît se dessécher et se flétrir, faute d'humidité. L'effet du harmattan, immédiatement après la saison des pluies, est très bienfaisant, en ce qu'il pompe les vapeurs dont l'atmosphère était chargée;

on a remarqué qu'au retour de ce vent, à l'époque où les pluies finissent, les malades entrent en convalescence. Le harmattan a aussi pour effet de sécher la peau des naturels d'une façon extraordinaire. Après avoir subi son influence, leur peau se lève en écaille blanche, et tout leur corps semble couvert d'une poussière blanche.

Ducke-Town ou Ephraïm-Town, car elle porte ces deux noms, est située dans un lieu assez élevé à gauche, et par conséquent sur la rive est de la rivière de Calebar, à deux journées de Fernando-Po. Elle occupe un emplacement considérable, et s'étend principalement sur le bord du fleuve; à la voir on supposerait qu'elle renferme au moins six mille habitans. Les maisons y sont généralement bâties en terre, comme à Eboe. La rivière n'est pas tout-à-fait aussi large en face d'Ephraïm que la Tamise, au pont de Waterloo. La rive opposée est un peu moins élevée que celle où la ville est bâtie. Les maisons ne sont point construites sur un plan régulier, et ne laissent entre elles qu'un étroit passage. Celle du duc est située au milieu de la ville, et elle est comme les autres bâtie en terre. Elle se compose de différentes cours autour desquelles règnent des verandah comme dans les maisons de Yarriba. Le duc et ses femmes habitent la cour centrale : les autres sont occupées par ses domestiques et ses serviteurs qui sont fort nombreux. Précisément en face de la première cour qui forme l'entrée de sa

demeure, s'élève un petit arbre décoré d'une profusion de crânes et d'ossemens humains. Cet arbre est regardé par les habitans comme fétiche ou sacré, et on lui suppose la vertu d'empêcher les mauvais esprits de pénétrer dans la maison du duc. Près de cet arbre, est la maison habitée par les prêtres, individus qui sont certainement les êtres les plus sauvages et les plus grossiers dont on puisse se faire l'idée. Les prêtres de Brass-Town se blanchissent de craie de la tête aux pieds, et portent un habillement particulier, mais les prêtres d'Ephraïm les surpassent, et se rendent aussi hideux et aussi dégoûtans qu'il est possible.

Je n'ai pu savoir si c'était dans l'intention de représenter le mauvais esprit qui leur inspire tant de terreur; mais ils parcourent la ville un crâne attaché sur la figure de manière à voir par les trous des yeux. Ce crâne est surmonté de deux cornes de bœufs. Leur corps est couvert d'un réseau fait en herbes sèches, et pour compléter ce bel accoutrement et se rendre aussi ridicules par-derrière qu'ils sont hideux par-devant, une queue de bœuf passe à travers leurs vêtemens et pend jusqu'à terre, ce qui leur donne l'air le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Quelquefois ils remplacent les cornes de bœuf par un chapeau à large bord, et s'affublent d'un crâne de chien ou de singe qui les fait paraître encore plus grotesques, s'il est possible; étant ainsi équipés, ils célèbrent les mystères de leur

religion : je n'ai pu savoir précisément en quoi ils consistent; mais ils sont très propres à abrutir l'esprit des naturels. Ils paraissent croire à l'existence d'un bon et d'un mauvais esprit : le bon esprit réside dans la rivière, et c'est pour cette raison qu'on lui offre des sacrifices sur l'eau; le mauvais esprit habite dans un arbre, et lorsque cet arbre est chargé de crânes humains on n'a point à redouter sa visite.

Pendant notre séjour à Fernando-Po *le Caernarvon*, bâtiment anglais chargé de provisions envoyées par le gouvernement pour l'usage de la colonie, arriva dans l'île. Il devait se rendre à Rio-Janeiro, afin d'y prendre un chargement pour l'Angleterre. Comme nous ne pouvions espérer aucun autre moyen de quitter Fernando-Po, nous résolûmes de prendre passage sur *le Caernarvon*, jusqu'à Rio-Janeiro, où nous comptions trouver toutes les facilités désirables pour nous rendre en Angleterre.

Nous nous embarquâmes le 20 janvier 1831. Le 16 mars suivant nous jetâmes l'ancre dans le port de Rio-Janeiro. Nous fûmes reçus comme passagers sur le bord du *William-Harris*, transport du gouvernement qui devait partir pour l'Angleterre.

Nous mîmes à la voile le 20 mars, et nous arrivâmes à Portsmouth le 9 juin suivant.

FIN DU TRENTIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TRENTIÈME VOLUME.

Pages.

VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-neuvième siècle. 1

RICHARD ET JOHN LANDER. (1830-1831.) *ib.*

Préliminaire. *ib.*

Départ d'Angleterre. Arrivée au cap Coast. Anamabou. Accra. Badagry. 4

Départ de Badagry. Passage par Wow. Sagbu. Basha. Soato. Bidjie. Laatoo. Voyage de Larro à Jenna. 32

Départ de Jenna. Continuation du voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Passage par différentes villes et villages. Maladie de l'un des voyageurs. Bohou, ancienne capitale de l'Yarriba. Arrivée à Katunga. 58

Katunga. Mansolah, roi de Katunga. Précautions pour n'être point retenus par le roi de Katunga. Apathie des naturels. Marché de Katunga. Coutume relative aux présens. Discrétion des naturels au sujet de leur pays. Leur caractère. Progrès des Felatahs. Préparatifs de départ pour une nouvelle route. Visite d'adieu au roi. 99

Départ de Katunga. Ville de Keeshee ou Kiski. Ville felatah d'Acba. Caractère des habitans. Le gouverneur de Keeshee et sa femme. Leur superstition. Départ de Keeshee. Passage d'un marais. Changement de pays. Escorte fournie par le roi de Kiama. Arrivée dans cette ville. 114

Kiama. Visite au roi. Figures en bois. La hutte d'Yarro. Ses objections pour dissuader les voyageurs de prendre la route de Wouwou. Prêtres mahométans. Cérémonie du Bebun-Salah. Célébration de la fête. Course de chevaux. Les fils du roi. Parallèle entre les naturels de Borgou et ceux de l'Yarriba. Les Felatahs. Loi qui les concerne. 130

Départ de Kiama. Reconnaissance des habitans du pays. Village de Kakafungi. Maladie de John Lander. Route déserte. Passage de la rivière Oly. Histoire des Felatahs. Messager de Coubly. Arrivée dans cette ville. Mont Cor-

Pages.

nouaille. Rétablissement de John Lander. Départ de Coubly. Ville de Zalee. Arrivée à Boussa. Réception. 146

La veuve Zuma. Visite au Niger. Le roi et la reine de Boussa. Recherche des papiers de Mungo-Park. Départ de Boussa; description de cette ville et ressources du pays. L'hôtesse. Arrivée à Kagogie. Les voyageurs s'embarquent sur le Niger. Description du fleuve. Village de Soulou. Arrivée à Yaourie. 164

Observations sur le Niger. Visite au sultan d'Yaourie. Nouvelle et infructueuse recherche des papiers de Mungo-Park. Le fils et les filles du sultan. Longue détention des voyageurs, qui sont obligés de recourir à l'intervention du roi de Boussa. Royaume et ville d'Yaourie. 190

Les voyageurs quittent enfin Yaourie, mais pour revenir sur leurs pas. Manière dont les naturels gardent leurs blés. Les Cambriens. Varri. Garnicassa. Retour à Boussa. Excursion à Wowow. Entrevue avec le roi de cet État. 215

Courses de chevaux à Wowow. Politique du roi de cet État. Richard se sent malade et retourne à Boussa. Détails sur l'ancienne religion des naturels, sur leurs funérailles et sur leurs mariages. Liste des différens États du Borgou. John fait ses adieux au roi. 236

Acquisition d'un canot. Mesures du roi de Boussa pour la sûreté subséquente des voyageurs. Célébration d'une grande fête musulmane. Éclipse de lune. Le roi, sur l'arrivée du fils du roi de Nouffie qui vient à leur rencontre, accorde enfin aux voyageurs la permission de partir. Traitement des esclaves dans ces contrées. 256

Le roi et la reine de Boussa prennent congé des voyageurs qui s'embarquent pour descendre le Niger. Ile Melalie. Inquazhilligée. Iles Patashie et Téah. Excursion de Richard Lander à Wowow; son retour. La maison de correction à Patashie. Le prêtre païen. Arrivée à Lever. 279

Fondation récente de la ville de Lever. On vient de Patashie réclamer des voyageurs leurs canots; mais grâce à l'intervention de Ducou ils les gardent, et continuant leur route, visitent successivement la ville de Rajiebo, la ville de Leechee, l'île Madjie, le mont Kesa, l'île Belée; puis parviennent à l'île Zagozhi. 297

Résidence à Zagozhi. Envoi de présens aux divers chefs de la contrée. Description de l'île de Zagozhi et des In-

Pages.

sulaires. Description de Rabba. Promesse d'un canot. 321

Achat d'un nouveau canot. Départ de Zagozhi. Le Niger au-dessous de Rabba. Une nuit passée sur le fleuve. Ile d'Acannié. Ile Gungo. Ile Fofo. Arrivée à Egga. Curiosité des habitans. Mauvais renseignemens sur les peuplades inférieures. 338

Départ d'Egga. Répugnance de nos gens à nous suivre plus loin. Arrivée à Kacunda. Superstition du roi de cette ville et de son peuple. Navigation nocturne. Danger que courent les voyageurs à Bocqua. Villes d'Atta et d'Abbazacca. Arrivée à Damuggoo. 369

Séjour à Damuggoo. Visites au chef. Promesses d'un canot. Description de la ville. Productions du pays. Cérémonies d'adieu. Départ. Continuation du voyage sur le Niger. Les voyageurs sont attaqués et pillés. Tenue d'un palaver à Kiorée. Décision prise à l'égard des voyageurs. Les naturels d'Eboe. 403

Départ de Kiri ou Kirrée. Manière de faire le commerce. Caractère des naturels. Superstition singulière. Passage à un lac. Arrivée dans la ville d'Eboe. Palais du roi. Costume du roi Obie. Entrevue avec ce prince. Les habitans d'Eboe. Importance commerciale de cette ville. Dispute des naturels au sujet des voyageurs. Décision du roi Obie à leur égard. Leur désappointement. Préparatifs pour quitter Eboe. 425

Départ d'Eboe. Adizetta. Cérémonies superstitieuses. Bords du Niger. Les voyageurs rencontrent le chef de la ville Brass. Le roi Forday. Cérémonies fétiches. Marche des canots vers la ville de Brass. Arrivée dans cette ville. Description de Brass. Ses productions. Maison du roi. Entrevue avec le roi Forday. 458

Richard Lander quitte la ville de Brass. Superstition des naturels au sujet de l'écho. Arrivée à bord d'un brick anglais dans la rivière de Nun. Arrivée à Fernando-Po. Clarence. Naturels de l'île. La rivière de Calebar. Ville d'Éphraïm. Retour en Angleterre. 474

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

JUN 29 1919